This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Acad
75 y
144

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE DE STANISLAS

1893

CXLIV[e] ANNÉE

5[e] SÉRIE. — TOME XI

SOCIÉTÉ LINNÉENNE DU NORD DE LA FRANCE
S.L.N.F.
Échangé du 28-10-1938

NANCY
IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET C[ie]
18, RUE DES GLACIS, 18

1894

Digitized by Google

Digitized by Google

Acad.
75 J-(144

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE DE STANISLAS

Digitized by Google

L'Académie ne prend point la responsabilité des doctrines et théories contenues dans les Mémoires dont elle vote l'impression.

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE DE STANISLAS

1893

SOCIÉTÉ LINNÉENNE DU NORD DE LA FRANCE
S. L. N. F.
V 221
24-4-1938

CXLIV^e ANNÉE

5^e SÉRIE. — TOME XI

NANCY
IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET C^ie
18, RUE DES GLACIS, 18

1894

Wbt/62/1

Digitized by Google

Digitized by Google

SÉANCE PUBLIQUE DU 17 MAI 1894

RAPPORT

SUR LES PRIX DE VERTU

POUR LE

DÉVOUEMENT DES MÈRES DE FAMILLE ET LA PIÉTÉ FILIALE

PAR M. CH. GUYOT

MESSIEURS,

La mission que vous m'avez donnée, quelqu'honorable qu'elle soit pour votre rapporteur, n'en est pas moins difficile à remplir. Il faut d'abord que vous fassiez abstraction de ceux qui, les années précédentes, ont su satisfaire à une obligation semblable avec une telle élévation de pensée et d'expression, que je ne saurais, malgré tous mes efforts, entrer en parallèle avec eux. Mais en dehors même de cette question d'amour-propre, la nature du sujet me fait craindre de ne pouvoir, autant que je le voudrais, communiquer à cet auditoire, malgré sa bienveillance et sa sympathie dont je ne doute point, la réelle émotion et l'admiration sincère que doivent inspirer les actes dont je vais être le narrateur.

Digitized by Google

On a dit que le bonheur n'a pas d'histoire ; il en est souvent de même, Messieurs, de ces existences modestes dont la monotonie apparente cache le mérite et la résignation douloureuse. A voir ces mères de famille, ces filles dévouées, consacrer toute leur vie à une tâche pénible, parfois au-dessus de leurs forces, il semble qu'il soit tout simple d'agir ainsi, et que tout le monde eût pu faire de même. La réflexion seule, la comparaison entre ces destinées, en apparence si mal partagées et d'autres comblées de tous les dons de la fortune, nous fait sentir combien l'effort est méritoire, combien il est digne de notre encouragement.

Pourrai-je traduire assez fidèlement ces sentiments si délicats ? Je n'ose l'espérer. Permettez-moi du moins de vous remercier pour les impressions salutaires que j'ai retirées de ce rôle de rapporteur dont vous m'avez fait l'honneur de me charger ; à côté de ses difficultés, il présente des dédommagements. Ce n'est pas impunément que l'on est mêlé intimement aux travaux de votre commission, que l'on parcourt ses dossiers si minutieusement composés, que l'on suit ses enquêtes et que l'on assiste au classement des mérites de ces braves gens auxquels on voudrait multiplier les récompenses. A ce contact, on éprouve une impression réconfortante ; on s'imagine participer au dévouement de nos excellents confrères auxquels est départi chez nous ce ministère de la bienfaisance dont ils savent si bien user suivant les intentions de l'Académie.

Quand je parle ici de bienfaisance, il ne faudrait pas se méprendre sur la nature du rôle qui nous est dévolu : l'Académie n'est point chargée de faire la charité. La

Digitized by Google

charité ! nous la saluons avec respect ; nous nous inclinons devant l'aumône et devant sa mission divine : l'aumône, qui ne diminue personne, ni celui qui la donne, ni celui qui la reçoit, pourvu qu'elle soit faite et acceptée chrétiennement, sans orgueil et sans bassesse. Mais encore une fois, notre mandat est différent. Ce mandat consiste à signaler, à proclamer hautement les noms de ceux qui ont fait plus qu'accomplir leur devoir, de ceux qui peuvent être proposés comme des exemples, loués comme des modèles. Sans doute ces noms sont portés par des pauvres, ou tout au moins par des humbles auxquels la fortune a été refusée : mais s'ils étaient riches, où serait l'effort ? où serait le mérite ? Sans doute aussi, en même temps que le diplôme qui constate leur belle conduite, nous remettons à nos lauréats, comme l'a si bien dit un de mes prédécesseurs, un peu d'or qui va leur permettre de poursuivre plus facilement la route commencée : mais ils savent bien, comme nous, que ce n'est pas cet or qui peut payer leur vertu ; ils n'ont point d'ailleurs travaillé dans l'intention de recevoir un pareil salaire.

C'est dans cette pensée qu'ont été institués les prix que l'Académie est heureuse de décerner aujourd'hui ; tel a été notamment le vœu exprimé dans son testament par M. Jules Gouy, auquel convient si bien le titre de Monthyon lorrain, qui lui a été donné parmi nous ; à ce vœu s'est associée sa famille, pour augmenter le legs du testateur. Ensuite, comme les nobles sentiments sont contagieux, d'autres sont venus, dirigés par le même mobile : c'est ainsi que nous avons eu à distribuer le prix Mangeon ; c'est ainsi que cette année notre budget est

Digitized by Google

augmenté d'un prix nouveau, dû à la générosité de M. de Goussaincourt. L'ensemble forme, pour 1894, un total de 1,450 fr. que nous devons répartir, suivant l'intention des donateurs, en deux ordres de récompenses : les unes pour le dévouement maternel, les autres pour la piété filiale.

I. — Dévouement maternel.

Cette année, c'est sur des actes de dévouement maternel que l'attention de votre commission a été le plus souvent attirée ; elle n'a pas retenu moins de sept noms auxquels elle estime qu'une récompense doit être attachée, et pour satisfaire dignement à cette abondance de lauréats qu'elle eût été désolée de faire plus longtemps attendre, elle a prélevé sur le prix Gouy, ainsi qu'elle en a le droit d'après les instructions du testateur, une somme de 300 fr. qui est venue s'ajouter à la part habituelle. Grâce à cette augmentation, elle a pu disposer de 900 fr. (au lieu de 600), dont l'affectation a été réglée comme nous allons l'indiquer.

La plus méritante de ces bonnes mères de famille est M^me^ Clausse[1]. Elle a perdu, en janvier 1893, son mari, brave ouvrier cordonnier, après l'avoir soigné pendant dix-huit mois, atteint d'un ramollissement du cerveau. Ç'avait été un heureux ménage : on les voyait dans le quartier s'occuper avec soin de leurs quatre enfants, ne prendre de plaisirs qu'avec eux, et tous les dimanches

1. Isabelle Hutter, veuve de Georges Clausse, rue de la Hache, n° 96.

Digitized by Google

grands et petits partaient pour les champs, les uns portant les autres, pour se réjouir au grand air et ne rentrer que bien tard. Lorsque les mauvais jours furent venus, la veuve ne quitta point le logement qu'elle occupait depuis dix ans : pour la conserver, sa propriétaire consentit à diminuer le loyer. C'est qu'elle tient à cette honnête famille ; Mme Clausse, qui s'emploie comme femme de ménage, ne se borne pas à assurer à ses enfants la nourriture et le vêtement ; elle les *élève*, dans le sens le plus noble du terme ; elle en fait des enfants de bonne tenue, disciplinés et polis. Elle a soin de leur donner le bienfait inappréciable d'une excellente éducation : les filles sont à l'ouvroir ou à l'école, le garçon suit l'école des Frères : tous savent reconnaître déjà, par leur sagesse et leur application, la sollicitude de leur mère. Il nous a semblé, il vous semblera aussi, Messieurs, que cette préoccupation de l'avenir chez une femme que pouvait absorber entièrement le soin du pain quotidien, est chose rare autant que méritoire ; voilà pourquoi vous placerez Mme Clausse en tête de votre liste.

Cette volonté d'assurer aux enfants non seulement l'instruction, mais bien plus, une éducation soignée, nous la retrouvons aussi chez Mme Fristot[1], qui comprend de même ses devoirs de mère de famille. Elle est originaire de Metz, où ses parents étaient membres de la Société amicale de secours mutuels ; plus tard, elle et son mari firent partie de la Société d'Alsace-Lorraine. J'insiste à dessein sur ce détail, car on le sait, c'est l'hon-

1. Marie-Jeanne Holstein, veuve de Joseph Fristot, faubourg Stanislas, n° 24.

Digitized by Google

neur de ces associations de rassembler dans leurs rangs l'élite de nos classes laborieuses. Bon ouvrier chaudronnier, Fristot reçut en septembre 1887 un éclat de métal dans l'œil. Il lui fallut subir successivement l'opération de la cataracte, puis l'ablation de l'organe ; sous le coup des émotions aussi bien que des souffrances ressenties, le malheureux perdit la raison. On dut l'interner à Maréville, où il est mort en janvier 1892. Mme Fristot ne perdit pas courage ; malgré sa santé délicate, elle continua, comme par le passé, avec les modestes ressources de ses travaux de couture, à élever ses trois enfants, dont l'aîné n'a encore que dix ans. Par son dévouement et sa vigilance, elle en fera d'honnêtes gens et de bons ouvriers ; c'est un beau résultat que nous pouvons escompter d'avance, sans crainte d'être démentis.

Pour Mme Gille[1], ce n'est pas seulement le dévouement maternel, c'est aussi la piété filiale qui serait digne de récompense ; avant son mariage, elle et sa sœur ont en effet soigné leurs parents vieux et infirmes avec une abnégation digne d'éloges. Lorsqu'elle les eut perdus, il y a environ dix ans, elle épousa un bon ouvrier, veuf et père de quatre enfants ; dès lors, elle se dévoua tout entière à ces orphelins, comme s'ils eussent été de son sang, pourvoyant à leur entretien matériel, en même temps qu'à leur éducation morale et religieuse. L'un de ces enfants mourut ; puis le père fut enlevé, il y a trois ans, après une longue maladie. Ce triste événement n'a rien changé aux bonnes dispositions de Mme Gille ; elle considère toujours comme siens les enfants de son mari.

1. Marie-Eugénie Demangel, veuve Gille, rue de Strasbourg, n° 108.

Digitized by Google

L'aîné a vingt ans, mais il est estropié ; ouvrier lithographe, ainsi que son frère, ni l'un ni l'autre ne se sont séparés de leur mère adoptive, qui se consacre en même temps à la jeune fille, délicate, à laquelle ses soins sont bien nécessaires. Elle est récompensée déjà par la reconnaissance que lui témoigne sa famille ; vous y joindrez, Messieurs, l'expression de votre sympathie pour une si généreuse conduite.

Quelques années heureuses, puis un accident imprévu qui vient interrompre le travail du chef de famille et qui amène à sa suite une misère inévitable, telle est trop souvent l'histoire de nos ménages d'ouvriers ; nous l'avons déjà racontée pour M^me^ Fristot, nous retrouvons à peu près les mêmes circonstances dans la vie de M^me^ Fuchs[1]. Son mari est un ouvrier intelligent, dont les salaires permettent de subvenir facilement aux besoins de sa famille naissante ; mais la chute d'une poutre lui fracture le crâne. A force de bons soins, il conserve la vie ; seulement il ne peut plus travailler, et désormais il donne par intervalles des marques non équivoques d'aliénation mentale. Enfin un jour il disparaît, emportant les quelques épargnes du ménage ; il dit qu'il part pour l'Amérique, mais depuis six ans on n'a plus de ses nouvelles. Restée seule avec deux fils en bas âge, M^me^ Fuchs a redoublé d'énergie : ses enfants sont bien élevés ; l'aîné, âgé de douze ans, donne les meilleures espérances ; il est le premier de sa classe et sa mère veut l'envoyer un an à l'école supérieure avant son apprentis-

1. Anne-Marie Heydorff, femme d'Aloyse Fuchs, rue des Tiercelins, n° 8.

Digitized by Google

sage. Le cadet suivra certainement le même exemple. D'aussi excellents résultats, Messieurs, méritent votre encouragement, d'autant plus que Mme Fuchs n'est pas d'une santé bien robuste, et qu'elle ne peut compter que sur ses modestes salaires de débarrasseuse.

Il y a des familles où le dévouement est habituel et où semble innée la noblesse du cœur. Telle est celle de Mme Vérique[1], née Lodwigowski. Son père était un de ces réfugiés polonais que la Lorraine recueillit en assez grand nombre après la funeste insurrection de 1830. Quand il mourut, en 1865, laissant plusieurs enfants, la fille aînée servit de mère à ses frères et à sa sœur. Elle s'acquitta si complètement de ce devoir, que le prix Boucher de Perthes lui fut décerné en 1874, aux applaudissements de tous. C'est son exemple qu'a suivi dignement la cadette, Mme Vérique, lorsqu'elle eut perdu sa sœur. Elle ne connut guère le bonheur, son mari ayant été presque constamment malade pendant les six années de leur union. Veuve en 1887, avec trois enfants dont deux ont survécu, elle a de plus conservé auprès d'elle un jeune frère, cordonnier de son état, mais souffrant d'une grave maladie de cœur. Mme Vérique s'emploie comme femme de ménage ; ses enfants lui font honneur déjà par leur bonne tenue et leur gentillesse. Bien plus, dans la *cité* qu'elle habite avec quarante-huit autres familles, elle jouit d'une véritable autorité morale, dont elle sait user pour soulager les malades, donner de bons conseils,

1. Antoinette-Blanche Lodwigowski, veuve de Louis Vérique, rue du Ruisseau, n° 4bis.

Digitized by Google

apaiser les querelles domestiques, faire accepter de tous une parole de paix ou de consolation. Des services de ce genre disent plus que tous les éloges.

Plus dure encore a été l'existence de Mme Dupraz[1] depuis que son mari, facteur rural, est mort, il y a quatre ans, d'une fluxion de poitrine, la laissant seule avec quatre jeunes enfants, sans autre ressource que ses journées de lingère. Personne de sa famille ne lui est venu en aide : son vieux père, après s'être remarié, est aujourd'hui à Saint-Julien ; de ses sept frères et sœurs aucun ne peut la secourir. Très courageuse, elle a cependant élevé jusqu'ici ses quatre filles, mais à quel prix ! Il a fallu vendre presque tous les meubles, s'entasser dans un étroit réduit, dans une rue où le soleil ne paraît guère et où l'atmosphère morale est aussi bien viciée ; mais la mère tenait à honneur de ne pas tendre la main. Une pareille dignité de caractère est rare et ressort avec éclat au milieu de tant de mauvais pauvres qui n'ont pas honte de spéculer sur une misère feinte pour voler le pain des véritables indigents.

Voici enfin une vieille blanchisseuse, Mme Godefroy[2], pour qui la vie n'a pas été non plus facile. Depuis trente ans qu'elle a perdu son mari, elle a dû élever cinq enfants ; elle y a pourvu de son mieux, et si l'on ne peut dire qu'elle a réussi aussi pleinement qu'elle l'aurait voulu, du moins la bonne volonté, la constance dans l'effort, ne lui ont jamais fait défaut. Ce qui la recom-

1. Marie-Ernestine Perrin, veuve de Jules-Antoine Dupraz, rue Dauphine, n° 13.

2. Suzanne Both, veuve de François Godefroy, rue de l'Abbé-Grégoire, n° 1.

Digitized by Google

mande plus particulièrement à votre attention, c'est qu'âgée de soixante-treize ans, atteinte d'infirmités graves, elle conserve avec elle et soigne depuis longtemps une fille sourde et muette, dont l'esprit mal équilibré lui donne beaucoup de peine. Combien d'autres s'en seraient débarrassés en l'envoyant à l'hôpital ou à Maréville? Aussi cette bonne vieille est-elle dans son quartier l'objet d'une sympathie universelle.

Telles sont, Messieurs, les sept mères de famille entre lesquelles vous distribuez cette année les 900 fr. de votre budget. Vous donnez le premier prix à M^me^ Clausse avec une somme de 200 fr. Viennent ensuite M^mes^ Fristot, Gille et Fuchs: chacune un second prix et une somme de 150 fr. M^mes^ Vérique et Dupraz reçoivent un troisième prix et 100 fr. Enfin, M^me^ Godefroy obtient avec son prix une somme de 50 fr. que nous regrettons de ne pouvoir augmenter quelque peu.

II. — Piété filiale.

Fonder une famille, nourrir les enfants, les mettre en état de gagner leur vie, voilà une lourde tâche pour des ouvriers qui n'ont de ressource que le travail de leurs mains. Ils parviennent cependant à l'accomplir, à moins que quelque désastre ne vienne trop tôt les accabler. Mais au milieu de ce rude labeur que deviennent les vieux parents? Ils ont peiné, eux aussi, pendant bien longtemps; trouveront-ils sur leur déclin, auprès de ceux qui leur doivent tant, un peu de repos, des soins

Digitized by Google

affectueux, ou tout au moins un abri avec un morceau de pain pour leurs dernières années? Trop souvent, hélas! la vie pour eux se termine bien tristement.

Voyez ce qui se passe chez nos paysans, même les meilleurs: ils ne sont que trop tentés de mettre en pratique la maxime de Caton touchant les vieux serviteurs et les esclaves malades: puisque les vieux ne gagnent plus rien, il faut qu'ils dépensent le moins possible; on les met donc peu à peu à l'écart. On ne les rejette pas sans doute, mais ils sentent trop combien ils sont à charge au ménage, et la mort doit le plus souvent être pour eux une délivrance. Sont-ils mieux traités à la ville? Quelques-uns sans doute ont pu, par l'intermédiaire des Sociétés de secours mutuels, se préparer une retraite; pour d'autres, les hospices de vieillards, sans remplacer la famille absente, sont un refuge décent qui manque à notre population rurale. Mais en dehors de ces cas exceptionnels, la difficulté est la même, à la ville ou à la campagne; la situation des vieillards est partout aussi critique.

Seront-ils plus heureux dans l'avenir? Je sais bien que depuis quelque temps certains esprits ont fait miroiter à leurs yeux l'espérance d'une retraite que l'État accorderait à tous les travailleurs. Le droit à la retraite! espoir décevant qui ne peut aboutir qu'à la plus effroyable banqueroute, en laissant l'irritation et la haine aux cœurs des malheureux qui trop facilement auraient cru à de si imprudentes promesses. Ce sera donc toujours sur les enfants que retombera cette charge; nous pouvons nous efforcer de l'alléger, venir au secours des plus misérables, mais elle subsistera toujours, car elle est la conséquence de

Digitized by Google

cette maxime éternelle : « Tu honoreras ton père et ta mère. »

Combien donc sont dignes d'admiration et de louange ceux qui, se soumettant allégrement à la règle divine, savent remplir ce devoir dans toute son étendue ; combien sont justifiées les récompenses que l'Académie va distribuer à la piété filiale : je vais essayer de le démontrer par les trois exemples des lauréats de votre commission.

Si Mme Dinot[1] n'avait encore son mari auprès d'elle, nous pourrions aussi la présenter à vos suffrages pour un prix de dévouement maternel : sept enfants, dont cinq garçons, parfaitement élevés, les plus grands déjà pourvus d'un état, les autres travaillant courageusement à l'école, seraient, pour leur mère, un témoignage suffisant de sa sollicitude et de son excellente direction. Mais elle a fait plus encore : sa mère et sa belle-mère ont trouvé place à son foyer et ont été soignées avec le dévouement le plus délicat. La belle-mère de Mme Dinot était d'abord allée s'établir en Afrique, auprès d'un de ses fils dont la situation était alors prospère ; mais bientôt celui-ci fit de mauvaises affaires. Mme Dinot mère revint en France vers 1880, malheureuse, aigrie par les revers des siens ; sa belle-fille fut la première à l'accueillir à bras ouverts, et depuis cette époque elle ne s'est point démentie. En 1889, elle fit aussi venir auprès d'elle sa propre mère, âgée de soixante-dix-huit ans ; les deux aïeules furent installées dans la plus belle

1. Boulevard Lobau, n° 86.

Digitized by Google

chambre de la maison, entourées de soins assidus et du respect de tous les enfants. Lorsqu'il y a quelques mois la vieille mère mourut, après une longue maladie, elle disait qu'elle ne regrettait qu'une chose en quittant la vie, c'était de se séparer de sa fille, à laquelle elle devait tout ce qu'elle avait éprouvé de joie en ce monde. Vous apprécierez comme nous, Messieurs, la haute valeur de cette femme courageuse, qui a su mener de front tant de labeurs : sans doute elle a été aidée dans sa tâche par un bon mari, sans doute aussi les sympathies de tous ne lui ont pas fait défaut ; mais son mérite n'en est pas moins exceptionnel et hors pair. Votre récompense viendra réjouir cet excellent ménage, et le prix que vous allez lui décerner aura son affectation bien facile à trouver : il servira probablement à diminuer une dette contractée envers la Société Immobilière pour la maison qu'occupe cette famille ; et lorsque plus tard M. et Mme Dinot en seront devenus pleinement propriétaires, leur souvenir reconnaissant se reportera souvent vers l'Académie, qui aura contribué à cet heureux résultat.

Dans la famille de Mlle Françoise Labouré[1], la piété filiale est héréditaire : son père déjà a prodigué pendant dix ans les soins les plus touchants à sa vieille mère malade. Il méritait une fille telle que la sienne. Mlle Françoise Labouré est depuis sa jeunesse le bon ange de tous les siens. Elle n'a jamais consenti à se marier pour se consacrer entièrement à son père et à sa mère. Le père, aujourd'hui âgé de soixante-huit ans, ne peut plus guère exercer son métier de tailleur ; quant à la mère, elle est

1. Rue Jacquard, n° 25.

Digitized by Google

devenue à peu près impotente à la suite de longues maladies. Mlle Françoise Labouré, qui est une lingère laborieuse et estimée, pourvoit à tous les besoins de ses parents ; bien plus, lorsqu'en 1881 sa sœur s'est mariée à un employé du chemin de fer, elle y a aidé de son mieux en fournissant une partie du cautionnement nécessaire. C'est un parfait modèle de dévouement filial, que nous sommes heureux de reconnaître et de récompenser.

Si les charges de Mlle Marie Person[1] paraissent moins lourdes, son mérite n'en est pas moins digne d'attirer votre bienveillante attention. Elle s'est entièrement vouée à sa mère, âgée de soixante-dix-sept ans, avec laquelle elle habite la même chambre, depuis treize ans qu'elles sont arrivées à Nancy. Jamais elle ne quitte sa mère, qu'elle soigne de son mieux avec les modestes profits de son travail de repasseuse. Il y a quelque chose de touchant dans la réunion si intime de ces deux existences, heureuses assurément dans leur médiocre condition, et donnant ainsi le plus bel exemple à tous ceux que l'envie exaspère et qui jettent l'anathème à cette société mal faite où ils n'ont pas les premiers rangs.

La somme de 550 fr. attribuée à la piété filiale va donc être répartie comme il suit : les 300 fr. du prix Gouy sont décernés à Mme Dinot ; à Mlle Labouré le prix Mangeon, de 150 fr. ; enfin les 100 fr. du prix de Goussaincourt seront donnés á Mlle Person.

1. Rue de l'Équitation, n° 33.

Digitized by Google

Messieurs,

Cette longue énumération que vous venez d'entendre est loin de comprendre tous les noms auxquels vos récompenses pourraient être dignement attribuées. Nous avons dû faire un choix, et remettre pour plusieurs à l'année suivante le plaisir de vous signaler d'autres mérites que le temps ne pourra qu'accroître. Puissent nos ressources se maintenir toujours au niveau des besoins auxquels nous voudrions satisfaire ! Puisse l'émulation de généreux donateurs ne jamais s'arrêter, en face des actes de plus en plus nombreux de dévouement que nous pourrons découvrir !

Car nous sommes loin de les connaître tous, et quoi que nous fassions, beaucoup resteront toujours cachés : la vertu n'est pas bruyante, et il faut chercher pour la forcer à paraître. Dans une ville comme Nancy, les mères dévouées, les enfants respectueux ne seront jamais rares, et sans être suspects d'exagération, nous pourrions dire que ceux qui sont dignes de vos suffrages se nomment légion. C'est l'armée du devoir, qu'il est bon et consolant d'opposer à cette autre armée si tapageuse qui crie la révolte et la destruction. Mais ces cris et ces clameurs ne troubleront pas ceux qui se sentent soutenus dans leurs peines par une idée morale supérieure à toutes les convoitises et à toutes les violences.

Pauvres dupes ! diront avec mépris les révoltés qui ne voient rien au delà du partage immédiat des richesses et des plaisirs du monde ; pauvres dupes, abêties par la souffrance et qui n'ont plus la force de réclamer leurs

Digitized by Google

droits ! Mais non, ce n'est point une duperie ; l'idéal que poursuivent nos amis va bien au delà de cette terre. Pour eux, les suprêmes espérances sont autre chose qu'une vieille chanson, bonne tout au plus à bercer des enfants et à endormir des vieillards ; ils ont foi dans la promesse divine : « Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés », et voilà pourquoi nous les trouverons toujours plus forts dans le malheur, et pleins de confiance dans la récompense qu'ils savent attendre et qui ne peut leur manquer.

Digitized by Google

UN CHAPITRE

DU

LIVRE D'OR DE LA FEMME

PAR M. J.-V. BARBIER

DISCOURS DE RÉCEPTION

MESSIEURS,

Le jour où vous m'avez admis dans votre compagnie est déjà loin de nous ; plus de dix années nous en séparent et pourtant, à l'heure présente, heure solennelle entre toutes à mes yeux, je dirais encore volontiers comme le doge de Gênes à la cour de Louis XIV : « Ce qui m'étonne le plus, c'est de m'y voir. » Comment cela s'est-il fait ? Je ne m'en suis jamais bien rendu compte ; mais j'ai toujours pensé qu'en cette occasion vous vous étiez beaucoup plus inspirés de votre bienveillance que de la valeur de mes titres. Peut-être aussi, m'accordant certain crédit, m'avez-vous considéré comme la fille sans dot que l'on épouse en raison de ses « espérances ». Quoi qu'il en soit, tout entier à la gratitude, un peu ébloui à l'honneur d'être des vôtres, je ne songeai pas

Digitized by Google

alors à l'épreuve obligée du discours de réception ; épreuve singulièrement troublante pour ceux que la culture des Belles-Lettres ou les hautes spéculations de la Science n'y ont point suffisamment préparés. Lorsque j'en compris toute la gravité, je l'avoue, Messieurs, j'en reculai de mon mieux la redoutable échéance. Cependant, je ne la pouvais indéfiniment retarder ; pour l'avoir différée, je n'avais ni conjuré, ni amoindri le péril. Heureusement, il me souvint qu'en notre beau pays de France, — suivant une consolante légende confirmée plus d'une fois par l'histoire, — dans les cas désespérés, le salut nous est toujours venu de la femme. Désormais, toute hésitation — sinon toute crainte — cessa pour moi, et je résolus d'écrire un chapitre du *Livre d'or de la Femme :* celui de la géographie militante, j'entends : celui des voyages et des découvertes. Le choix d'un tel sujet avait pour moi le double avantage de ne me point sortir de mes études favorites et d'intéresser à ma cause la plus charmante moitié de mon auditoire, c'est-à-dire la puissance terrestre la plus irrésistible.

Jugez de ma déception quand, au début de mes recherches, je m'aperçus que mon sujet avait déjà séduit d'autres auteurs. En 1866, R. Cortambert et, récemment, M^me^ Marie Dronsart ont publié chacun un livre, l'un intitulé : *les Illustres Voyageuses ;* l'autre, *les Grandes Voyageuses*. Tout en m'enlevant le mérite de mon initiative, le premier, du moins, me laissait encore de belles pages à remplir ; le second, datant de cette année, me devait enlever, — je le craignais, certes, — cette dernière ressource.

Je fus bientôt « remis d'une alarme si chaude ».

Digitized by Google

Même dans la période embrassée par R. Cortambert, celui-ci n'avait pas épuisé le sujet. De son côté, Mme Dronsart, — en ignorant et en ne citant pas son devancier, en montrant pour les Anglo-Saxonnes une prédilection très justifiable si elle n'avait eu pour contre-partie de regrettables omissions à l'égard des Françaises, — Mme Dronsart, dis-je, ne l'a pas épuisé davantage. L'œuvre n'est donc encore qu'ébauchée ; sous le rapport bibliographique surtout, elle présente des lacunes considérables. Elle mérite donc d'être reprise avec plus de souci de l'exactitude et des développements qu'elle comporte. Je ne saurais le tenter aujourd'hui, car

> ..... le philosophe est sobre en ses discours,
> Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts.

Je me bornerai donc ici, tout en m'efforçant de ne rien omettre d'essentiel, à faire plus particulièrement ressortir le rôle de nos compatriotes dans les annales de la géographie : je pourrai me croire ainsi, pour un jour, le chevalier des Françaises méconnues par elles-mêmes.

Il n'est point du tout puéril de donner pour ancêtre à nos grandes voyageuses la pauvre PÂQUETTE, de Metz, car les hasards qui l'ont jetée au cœur même de l'Asie, ne sont point beaucoup plus singuliers que ceux qui ont pesé sur la destinée de bon nombre d'entre elles. Enlevée tout enfant à sa famille par des Bohémiens, en l'an 1224, elle alla s'échouer, d'étape en étape, à Karakoroum, capitale de la Mongolie. Elle servit d'interprète aux missionnaires envoyés en ambassade, par saint Louis, avec mission spéciale auprès du souverain mongol. On ne

Digitized by Google

sait rien d'elle que par le rapport très sommaire de Rubruquis, le principal ambassadeur, lequel reconnaît que Pâquette fut d'un grand secours aux représentants du roi de France dans leur voyage comme dans leurs négociations.

Nous ne dirons rien de Jeanne D'ARFET, fiancée d'un hobereau anglais et fuyant avec lui pour aller se perdre sur la côte de Madère, — bien que certains auteurs y voient la première découverte de l'île ; — ni de la Doña Isabella DE MENDANA, épouse du célèbre navigateur espagnol, — encore que celui-ci ait eu assez de confiance en elle pour lui remettre en mourant, de préférence à tous ses officiers, le commandement de sa flotte.

Nous ne nous arrêterons pas davantage sur deux aventurières dont l'histoire, très différente d'ailleurs, relève plutôt des romans de cape et d'épée que d'un discours académique. La première est la MONJA ALFÉREZ (la nonne porte-enseigne) à qui l'on a donné récemment, bien à tort à notre avis, un regain de célébrité. De son vrai nom elle s'appelait Doña Catalina DE ERAUSO. Échappée du couvent à l'âge de quinze ans, elle revêtit les habits d'homme qu'elle ne quitta jamais plus. Le pape Urbain VIII, lui-même, l'autorisa à les conserver lorsqu'elle vint, après une existence semée de hauts faits — et de méfaits — en raconter les épisodes à Sa Sainteté. La seconde, aux habits d'homme aussi, est Mary READ, pirate anglaise, dont l'épopée, moins connue, n'est point du tout banale.

Citons en passant une autre Anglaise, Mary Pierrepont, devenue lady WORTLEY MONTAGUE, née vers 1690. Son mari ayant été nommé ambassadeur à Constantino-

Digitized by Google

ple, elle a résidé avec lui sur les rives du Bosphore : elle a écrit, sur les mœurs turques, des lettres mémorables dont une traduction française a été publiée par Anson, en 1805.

Les aventures de Mme Godin des Odonais, une Française par alliance, Péruvienne de naissance, ont été longuement rapportées par ses biographes, d'après La Condamine. Je ne m'y arrêterai point cependant, non que la douloureuse, mais en somme très courte odyssée de la courageuse femme n'éveille ni sympathie, ni admiration ; toutefois le récit même de La Condamine ne saurait donner, à un voyage circonstanciel, en pays relativement connu, si dramatiques qu'en fussent les péripéties, une utilité appréciable.

Certes, si nous avions à glorifier, de préférence, le dévouement conjugal, combien plus grande nous apparaîtrait une héroïque Argentine, la Doña Agostina de Libarona ! Son mari, victime d'une révolution politique à laquelle il avait été involontairement mêlé, fut déporté aux confins du Chaco, sous la garde de sbires chargés d'aggraver l'exil par les persécutions les plus atrocement ingénieuses. Après avoir en vain sollicité la grâce du proscrit, sa vaillante épouse partit avec la résolution de vivre et de mourir s'il fallait avec lui. Elle le trouva en un lieu désolé, entouré de tribus inhospitalières : il était profondément misérable et, pour comble d'infortune, le malheureux avait perdu la raison. Résignée à partager son épouvantable destinée, elle passa ainsi une année de privations, de souffrances, de tortures morales que la plume est impuissante à décrire. Un jour, — jour de douleur et de délivrance tout à la fois, — le

Digitized by Google

pauvre insensé, dans une crise suprême, expira entre ses bras, en l'état le plus lamentable où puisse être réduite créature humaine.

Mais, il faut bien le reconnaître, ni Mme des Odonais, ni la Doña Agostina, — pas plus que la Monja Alférez et Mary Read, — n'ont en rien contribué à la connaissance de la terre. De plus modestes voyageuses doivent, ici, nous intéresser davantage, quand le seul amour de la science les pousse à courir le monde.

Telle Jeanne BARRET, une Française, originaire des Dombes.

Ayant un goût prononcé pour la botanique, la brave Bourguignonne imagina de revêtir les habits d'homme pour entrer, en qualité de domestique masculin, au service de Commerson au moment où celui-ci se disposait à partir avec l'expédition de Bougainville. Elle pouvait avoir alors vingt-six ans. Commerson, ne se doutant pas de la supercherie, et reconnaissant à Jeanne quelques aptitudes, consentit, sur sa prière, à l'emmener avec lui.

Par son énergie et sa vigueur, soit à bord des navires, soit dans les herborisations à terre, la jeune botaniste donna le change aux équipages. Mais les Tahitiens ne furent pas dupes et reconnurent la femme sous son déguisement. De ce jour, la situation de Jeanne fut modifiée. Toutefois, son attitude et sa conduite demeurèrent d'une si parfaite dignité que Bougainville lui en rendit témoignage, non sans faire une réflexion bien originale. « Il faut avouer, dit-il, que si les deux vaisseaux de l'ex-« pédition avaient fait naufrage sur quelque île déserte, « la chance eût été fort singulière pour Barret. »

Heureusement cette « chance », qui eût fort ressem-

Digitized by Google

blé à une malechance, n'échut pas à Barret. Compagnon assidu de Commerson, le fidèle serviteur lui ferma les yeux lorsqu'il mourut à l'île de France. A la suite de cet événement, Jeanne reprit ses habits de femme et, peu après, épousa un simple soldat. Devenue veuve, elle vint finir ses jours à Châtillon-les-Dombes, pays d'origine de son ancien maître, et, en souvenir de lui, elle laissa tout ce qu'elle possédait aux héritiers du célèbre naturaliste.

Plus retentissant a été le nom de lady STANHOPE ; mais cela ne suffit point, à nos yeux, pour lui faire si grande place. Nièce de William Pitt, elle en eut toutes les ambitions et exerça, dans les conseils du puissant ministre, une influence prépondérante. A la mort de son oncle, déchue du grand rôle qu'elle remplissait ou déçue dans une tendre affection, elle partit pour la Syrie où elle devint la personnalité étrange que Lamartine nous a dépeinte. Après avoir connu tous les prestiges que peut donner la double supériorité de l'esprit et de la fortune, elle mourut dans la plus profonde détresse au couvent de Marc-Élias en 1848 : elle était alors âgée de soixante-douze ans. Il n'est rien resté d'elle, sinon les pages que lui a consacrées l'auteur du *Voyage en Orient*.

On ne saurait lui comparer sa compatriote, mistress TROLLOPE, à qui l'on doit, entre autres ouvrages, un livre sur les mœurs et coutumes américaines, livre vécu où l'auteur donne libre carrière à son esprit satirique.

Ici se place une alpiniste convaincue, M^lle^ D'ANGEVILLE qui, à soixante-neuf ans, accomplissait sa vingt-cinquième ascension, celle de l'Oldenhorn. Au cours de sa longue existence, elle avait mis une sorte de patriotisme à être

Digitized by Google

la première femme et la première Française qui ait gravi le Mont-Blanc. C'était en 1839; l'entreprise présentait alors de bien autres difficultés qu'aujourd'hui.

De l'alpiniste à la grande voyageuse que fut Mme Pfeiffer, il n'y a pas de transition possible. Née à Vienne, en 1797, Marie-Ida Reyer se montre, dès son enfance, un véritable garçon manqué; de bonne heure elle se complaît dans la lecture des récits de voyage. Mariée en 1820, c'est seulement en 1842, c'est-à-dire à l'âge de quarante-cinq ans, une fois l'avenir de ses enfants assuré, qu'elle peut donner carrière à son désir de courir le monde. Après une excursion faite, à cette époque, en Terre-Sainte, et une autre, trois ans plus tard, en Norvège, elle accomplit, de 1846 à 1848, un voyage autour du globe. En 1851, elle en entreprend un second qui dure quatre ans.

Au cours de ses longues et, à certains égards, fructueuses pérégrinations, Mme Pfeiffer a réalisé l'idéal de l'économie en voyage. Elle a traversé, presque seule d'ailleurs, les pays les plus hostiles aux Européens. D'une rare énergie, d'un sang-froid à toute épreuve, elle échappe, par sa présence d'esprit, aux dangers les plus terribles. Menacée un jour d'être mangée par les Battak,— qui déjà préparent leurs couteaux et indiquent, par des signes non équivoques, ce qu'ils comptent faire de chacun de ses membres quand elle sera dépecée, — elle s'approche du chef, lui frappe familièrement sur l'épaule et lui dit, souriante : « Vous n'allez pas tuer et manger « une femme, surtout une vieille comme moi, dont la « chair est déjà dure et coriace. » Le sauvage sourit à son tour et Ida ne fut pas mangée.

Digitized by Google

Elle fit un dernier voyage à Madagascar où, bien accueillie d'abord, elle fut mêlée ensuite à des troubles politiques. En ces circonstances difficiles, minée par la fièvre, elle faillit mourir. Elle ne guérit point complètement et, revenue en Europe en 1858, elle finit ses jours peu de temps après.

La romancière suédoise, Mlle Frederika BREMER, est une philanthrope qui a visité les États-Unis, l'Angleterre, la Suisse, l'Italie, la Palestine et la Turquie pour y étudier la condition de la femme.

La princesse milanaise BELGIOJOSO est une femme littérateur que des vicissitudes politiques obligèrent à voyager. Dans les souvenirs qu'elle a publiés, elle donne, du harem du Grand-Seigneur, une description bien décevante et ne rappelant que de très loin le paradis du prophète.

Le livre si touchant de la *Case de l'oncle Tom* a rendu populaire, dans le monde entier, le nom de l'Américaine mistress BEECHER-STOWE, qui n'a d'autre titre géographique qu'un *Voyage en Angleterre et en Suisse,* dans lequel le premier de ces pays tient la plus grande place : c'est l'une des meilleures études qu'on puisse lire sur nos voisins d'outre-Manche.

Voici maintenant une Française dont la destinée est si étroitement liée à celle de son époux qu'on ne peut parler de l'un sans parler de l'autre. Mariée fort jeune à un élève de l'École des mines, Mme HOMMAIRE DE HELL le suivit dans les missions qui lui furent confiées après un stage momentané dans les chemins de fer. Il partit le premier, mais elle le rejoignit bientôt à Constantinople, où ils résidèrent, tous deux, un certain temps, puis en-

Digitized by Google

suite à Odessa. De là, ils parcoururent la Russie méridionale jusqu'au pied du Caucase et vinrent en Moldavie. La santé du jeune géologue s'étant profondément altérée, le couple fut obligé de revenir au pays natal. A peine rétabli, M. Hommaire demanda et obtint une nouvelle mission. Il partit pour la Perse, emmenant sa femme avec lui et laissant ses enfants à sa famille. Trois ans après, il mourait dans les environs d'Ispahan. Rentrée en France, sa veuve se consacra à la publication de ses notes et souvenirs de voyage.

Jusqu'en 1863, l'existence de M^me^ Hommaire de Hell se partagea entre de fréquents séjours à Paris et des excursions en Belgique, en Italie et en Angleterre. Mais, à cette époque, elle partit rejoindre son fils établi à la Martinique où elle resta jusqu'en 1870. De retour à Paris, elle y vécut jusqu'en 1883.

M^me^ Biard, épouse du peintre bien connu, a publié, sous son nom de jeune fille, Léonie D'AUNET, divers romans n'ayant aucun rapport avec la géographie. Mais elle a suivi, en compagnie de son mari, l'expédition du naturaliste Gaimard au Spitzberg et en a donné la relation dans un petit livre écrit d'une plume alerte, où l'observation piquante tient plus de place que le document scientifique.

Lise CRISTIANI, célèbre violoncelliste, est une Française qui alliait, à la passion de son art, un certain goût pour les voyages. Son talent excita un tel enthousiasme en Danemark et en Suède, qu'elle en rapporta le surnom de *sainte Cécile de France*. Venue ensuite à Saint-Pétersbourg afin d'y tenter la fortune, elle y arriva au moment où un deuil de cour proscrivait, pour un temps,

Digitized by Google

toutes fêtes ou soirées. Désappointée, elle partit pour la Sibérie avec un domestique russe et un vieux pianiste allemand tenant lieu d'accompagnateur et de protecteur tout à la fois. A Irkoutsk, elle suivit le général Mouriavév, alors gouverneur, qui partait avec sa famille dans le dessein de se rendre à Kiakhta, ville frontière mi-partie russe et mi-partie chinoise.

A peine rentrée à Irkoutsk, elle accompagna l'expédition pacifique chargée de prendre possession de l'embouchure de l'Amour. On gagna Iakoutsk par la Léna, Okhotsk par la route à travers les monts Stanovoï, Pétropavlavsk dans le Kamtchatka par le navire *Irtysch,* enfin Aian à 400 kilomètres au nord des bouches du grand fleuve sinico-sibérien.

Le retour à Iakoutsk fut des plus pénibles. C'était pendant l'hiver de 1849 et la saison des neiges est particulièrement terrifiante en ces régions voisines du pôle froid asiatique. « Cet éternel linceul de neige finit par « me donner le frisson au cœur, écrit-elle. Je viens de « parcourir 3,000 verstes de plaines ; rien, rien que de « la neige ! La neige tombée, la neige qui tombe, la « neige qui tombera ! Des steppes sans limites où l'on se « perd, où l'on s'enterre ! Mon âme a fini par se laisser « envelopper dans ce drap de mort ; il semble qu'elle « repose glacée devant mon corps qui la regarde sans « avoir la force de la réchauffer. » En réalité, ce voyage avait pour jamais altéré sa santé. L'artiste rentrait à Kazan en janvier 1850. Trois ans plus tard, elle arrivait à Novo-Tcherkask à l'époque où le choléra sévissait : elle fut une de ses premières victimes. Lise Cristiani avait alors vingt-cinq ans. Les habitants de la cité du

Digitized by Google

Don ont élevé à la jeune Française, par souscription, un superbe mausolée.

Tout ce que l'on sait de Mme de BOURBOULON, femme de l'ancien ministre de France à Pé-king, c'est qu'elle est née en Écosse en 1828. Après avoir fait cinq ou six fois le voyage d'Europe en Chine, par mer, le ministre et sa femme se décident un beau jour à l'entreprendre par terre. Nous les trouvons à Shang-Haï à l'époque de la guerre de la France et de l'Angleterre contre l'Empire du Milieu et de la révolte des Taïping, dont Mme de Bourboulon a raconté les atroces épisodes. Lors des préliminaires de paix, nos voyageurs se rendent à Tien-Tsin et y séjournent le temps nécessaire aux négociations. Là ils visitent, entre autres curiosités, la pagode des supplices, où une sorte de musée Grévin reproduit toutes les tortures inventées par l'imagination si cruellement raffinée des Orientaux.

De Tien-Tsin, ils se dirigent sur Pé-king où ils arrivent par la plaine de Palikao, théâtre de la grande bataille du 21 septembre 1860, et où ils pénètrent par le pont du même nom près duquel la superbe cavalerie tatare s'est fait massacrer plutôt que de se rendre. Pendant leur séjour dans la capitale, — que Mme de Bourboulon visite longuement et dont elle a fait depuis une des plus complètes descriptions, — une caravane est organisée ; Mme de Baluseck, femme du ministre russe en Chine, en fait partie.

On franchit la grande muraille à Kalgan, et l'on arrive à Khara-Khoto, première ville mongole située de l'autre côté. Au delà c'est le Gobi, l'immense désert, sans habitation et sans abri. Mais, grâce à la stricte exécution

Digitized by Google

des ordres du Fils du Ciel, le voyage s'accomplit, sinon sans fatigues, du moins sans difficultés sérieuses. On atteint Ourga, capitale du pays des Khalkhas, — à cent lieues vers le N.-N.-E. de l'endroit où d'Anville place Karakoroum et où les envoyés de saint Louis furent heureux de trouver Pâquette la Messine. — Mme de Bourboulon, dont la santé avait été déjà précédemment éprouvée, est de nouveau souffrante ; elle ne peut suivre la caravane dans les excursions aux alentours. Entre temps, ses compagnons gravissent la « Montagne Sainte » qui domine le plateau de Gobi, lieu vénéré dont les Mongols, si doux et si affables d'ordinaire, défendent brutalement l'entrée aux voyageurs s'ils ne sont dûment autorisés ou accompagnés.

A la frontière sibérienne, une escorte envoyée par le gouverneur général attend les voyageurs ; à Kiakhta, ils sont l'objet d'une réception officielle. Puis ils reviennent en Europe avec une rapidité vertigineuse, grâce aux *tarentas* et aux *télégas* mis à leur service et à des relais organisés avec une admirable ponctualité. Rentrée en France, Mme de Bourboulon retombe malade et succombe, en 1865, à peine âgée de trente-sept ans.

La princesse roumaine si merveilleusement douée qui, sous le pseudonyme de Dora d'Istria, a tenu une si grande place dans la littérature, voire même dans la politique contemporaine, n'en occupe qu'une très secondaire dans la géographie. Elle visita plusieurs cours de l'Europe et résida longtemps en Russie, puis en Suisse. Elle a publié sur la Suisse allemande un livre plus philosophique que descriptif où est relatée cependant la plus importante de ses ascensions alpestres,

Digitized by Google

celle du Mönch. Depuis lors, elle paraît s'être fixée en Grèce.

Mlle Alexina TINNE est une grande voyageuse hollandaise, la seule peut-être que l'on puisse justement qualifier d'exploratrice ; elle est la première, en tous cas, qui ait pénétré en pays inconnus avec l'ambition de découvrir des choses nouvelles.

On n'est pas d'accord sur les origines de sa vocation. Suivant les uns, elle lui vint des voyages que, tout enfant, elle fit avec son père en Suisse et en Italie ; puis, plus tard, avec sa mère, devenue veuve, dans les Pyrénées, en Scandinavie et en Allemagne. Suivant les autres, Mlle Tinne, — dont les qualités personnelles, une fortune colossale et une éducation des mieux comprises avaient fait une des jeunes filles les plus recherchées de la cour de la Haye, — distingua, entre cent autres prétendants, un jeune attaché d'ambassade. Le mariage était sur le point de se conclure quand on découvrit l'indignité du fiancé. Ce fut, pour la jeune fille, comme un effondrement et, pour chercher l'oubli de son bonheur perdu, elle résolut de voyager.

Les deux versions ne sont pas incompatibles, aucune n'excluant l'autre. Toujours est-il qu'en 1856 Alexina, alors âgée de dix-sept ans, s'embarquait avec sa mère pour l'Égypte et la Syrie. Après un séjour au Caire, séjour que nos voyageuses mirent à profit pour remonter le Nil jusqu'à la première cataracte, elles revinrent en Europe préparer une exploration du fleuve mystérieux avec le projet d'en découvrir les sources.

De retour au pays des Pharaons, en compagnie cette fois de la baronne de Capellen, tante d'Alexina, elles

Digitized by Google

reprennent la grande route fluviale. Des difficultés de toutes sortes les empêchèrent d'aller au delà de Gondokoro. Changeant alors d'objectif, elles résolurent d'explorer la région du Bahr-'el-Ghazal, le « Fleuve des Gazelles », important tributaire occidental du Nil. A Khartoum, dont M^lle^ Tinne avait fait son quartier général, elles furent rejointes par des voyageurs allemands, — le baron Théodore de Heuglin, le baron d'Ablaing et le D^r^ Steudner, — qui avaient choisi le même itinéraire. La caravane partit, laissant à Khartoum M^me^ de Capellen, trop souffrante en ce moment pour la suivre. Ce fut un désastre ; peu à peu l'escorte s'émietta, décimée par la fièvre. Le D^r^ Steudner succomba le premier ; trois mois après, c'était M^me^ Tinne mère. L'expédition revint au quartier général après des vicissitudes et des dangers sans nombre. Entre temps, M^me^ de Capellen était morte aussi et Alexina, seule désormais, retourna au Caire par Berber, Souakim et la mer Rouge. A cette époque, le choléra ravageait la capitale de l'Égypte ; M^lle^ Tinne prodigua des soins et des secours aux malheureux atteints par le fléau.

Longtemps on n'entendit plus parler d'elle. Un jour cependant on apprit qu'elle parcourait la Méditerranée. Trouvant à Toulon un yacht que son frère lui avait acheté en Angleterre, elle fit voile sur Alger où elle secourut les victimes du tremblement de terre qui, en 1867, bouleversa une partie du Tell. Puis elle partit pour le Mzab dans l'intention de pénétrer au Soudan par le Sahara, tentative que des mouvements insurrectionnels firent avorter. Elle ne se rebuta pas et vint à Tripoli où elle organisa une expédition dirigée vers le même but.

Digitized by Google

Mais non loin et au delà de Mourzouk, elle fut massacrée victime de la trahison de ses guides touâreg. On était au 1er août 1869 ; Mlle Tinne avait à peine trente ans. Ni son sexe, ni son âge, ni même le prestige dont elle jouissait près des populations du Soudan égyptien — et le voyageur Barth dit que l'écho en était parvenu au cœur du désert — n'avaient défendu l'héroïque fille contre le Minotaure de l'Afrique : l'Islam.

A côté d'elle, les simples voyageuses pâlissent. Signalons pourtant Mme Carla SERENA, opulente Italienne, qui a fait deux excursions au Caucase, dont les récits ont été publiés dans le *Tour du Monde*.

Ici se place toute une génération d'Anglaises, la légion à laquelle l'un de nos auteurs a fait une si large part. Ne pouvant les citer toutes, — car l'énumération en serait plus fastidieuse qu'intéressante, — j'aurais été quelque peu embarrassé de faire un choix si je n'avais été guidé par Mme Lilly Grove, la charmante voyageuse et conférencière que la Société de géographie de l'Est a eu l'occasion récente de recevoir et d'applaudir.

Mme Lilly Grove met au premier rang Mme BURTON, la fidèle et intelligente compagne de l'explorateur de l'Afrique orientale. « J'ai suivi mon mari partout, écrit « Mme Burton, recueillant tout ce qui pouvait intéresser « la femme..... La Syrie était la terre de mon cœur. » Sa participation aux travaux et aux publications du grand voyageur est d'autant plus difficile à définir qu'elle est plus étroite. Toutefois elle a publié seule un livre sur la vie intime en Syrie, en Palestine et en Terre-Sainte.

Il semble qu'au même titre on pourrait citer Mme Li-

Digitized by Google

vingstone ; mais celle-ci, tout en aidant le grand découvreur et évangélisateur de l'Afrique dans ses entreprises comme dans son apostolat, n'y a pris qu'une part circonstancielle. Elle mourut d'ailleurs dès son retour en Afrique, lorsque, pour la seconde fois, elle venait rejoindre son mari.

Mme Lilly Grove cite, comme l'émule de mistress Burton, une femme au nom prédestiné, miss Bird, « l'Oiseau », aujourd'hui Mrs Bishop. Sans être une exploratrice, au sens scientifique du mot, Mrs Bishop en a toute l'intrépidité ; elle fuit les sentiers battus ; elle est heureuse quand elle a découvert quelque lieu sauvage, inconnu, périlleux souvent, inhospitalier parfois. Elle possède une originalité propre, une pénétration de vue qui la rend toujours intéressante, même quand elle décrit des pays déjà visités par d'autres. Douée d'un tel ensemble de qualités, une telle femme peut avoir voyagé, comme elle, aux Sandwich, en Californie, dans les Montagnes Rocheuses, au Japon, dans la Péninsule malaise, en Perse et en Kurdistan, avec la certitude d'en rapporter des observations neuves.

Mon guide obligeant semble moins apprécier miss Constance Gordon Cumming qu'*a priori* j'eusse volontiers placée en tête de la liste en raison du nombre de ses voyages et de l'importance de ses écrits. Mais ici la quantité ne supplée pas au mérite et les qualités propres de miss Bird lui assurent une incontestable supériorité.

On les retrouve en partie, ces qualités, chez miss North. Cette autre fille d'Albion a vu à peu près autant de pays que ses deux compatriotes ; malheureusement elle n'a presque rien publié de ses voyages.

Digitized by Google

Miss Kate MARSDEN n'a point tant parcouru le monde, mais le mobile qui l'a entraînée au cœur de la Sibérie lui fait une place à part. C'est, en effet, pour porter secours aux lépreux que la généreuse femme est allée en ce pays des frimas. A l'exemple de ce prêtre français, le P. Damiens, — dont M. C. de Varigny, dans une conférence faite il y a deux mois à peine, a parlé en termes si émus, — à l'exemple du P. Damiens qui se sacrifia aux lépreux de Molokaï, elle se dévoue à ceux qu'en Russie un cruel préjugé repousse et condamne à un sort affreux : l'exil, l'exil avec « le froid, la faim, les bêtes féroces, le dénuement le plus absolu ».

Il est aussi une autre figure intéressante parmi les voyageuses d'outre-Manche ; c'est celle de la marquise DUFFERIN AND AVA, épouse de l'ambassadeur actuel d'Angleterre à Paris, ancien vice-roi des Indes, précédemment gouverneur du Canada. Elle a vu le Canada et les Indes dans les conditions spéciales, à la fois pleines d'avantages et d'inconvénients dans lesquels sont placés les voyageurs officiels. Elle a résumé ses impressions dans un « journal » dont une partie seule a été publiée et traduite en français avec la dédicace suivante où se révèle sa piété filiale : « Ces lettres, sous forme de jour-« nal, furent, dans l'origine, adressées à ma mère. A « elle donc je dédie ces extraits. »

Il y aurait à la fois injustice et ingratitude de ma part à ne point clore cette série par M^me^ Grove elle-même qui a tous les titres pour figurer ici. Fille d'une mère d'origine française et d'un riche Anglais, sir Adelan, elle reçut l'éducation la plus brillante et la plus éclairée. Sa vocation géographique ne fut pas spontanée ; il lui était

Digitized by Google

resté, de ses séjours dans les établissements congréganistes de France et d'Allemagne où sa famille l'avait envoyée pour compléter son instruction, des goûts mystiques, de vagues projets de cénobitisme. « Dégoûtée du « monde, écrit-elle, je croyais avoir la vocation reli- « gieuse, et je songeais à prononcer des vœux. Ma fa- « mille, qui ne me croyait pas très sérieuse à ce sujet, et « le médecin qui déclarait ma santé affaiblie par tant « d'études, combinèrent de me distraire et l'on trouva « que j'aimais beaucoup les voyages : on m'offrit donc de « partir pour le Chili avec des parents éloignés de mon « père qui étaient justement en Europe et s'apprêtaient « à retourner à Valparaiso. Enchantée de l'idée, je l'ac- « ceptai. »

La famille ne s'était point trompée ; les choses même allèrent peut-être un peu vite à son gré. Sur le navire qui la transportait, miss Adelan rencontra celui qui devait plus tard être son mari. Mais il fallut convaincre sa famille qui ne trouvait pas le parti assez riche. Après un séjour au Chili, la jeune fille revint en Angleterre en visitant, chemin faisant, Montevideo et la côte du Brésil. Le mariage conclu, M. et M^me^ Grove revinrent au Chili où ils créèrent une exploitation agricole qui prospéra. Là, ils vécurent, suivant l'expression même de notre héroïne, d'« une existence arcadienne ».

Hélas ! les jours difficiles étaient proches. La santé de M. Grove, bientôt compromise, obligea l'heureux ménage à chercher d'autres climats. Il partit et visita successivement la Bolivie, le Pérou, l'isthme américain, New-York. Dans cette dernière ville, les médecins recommandèrent à M. Grove de beaucoup voyager, et l'on

Digitized by Google

vogua vers l'Ouest. Mais ces incessantes pérégrinations étaient ruineuses et l'état de M. Grove empirant, on dut rentrer précipitamment en Europe. En même temps que la maladie, des revers étaient venus d'autres côtés ; à la mort de son mari, Mme Grove se trouvait sans ressources avec deux enfants en bas âge. Elle repartit pour le Chili, appelée par son frère qui dirigeait alors une nitratière à Iquique. De retour en Angleterre elle a pu, grâce à sa vaste et solide instruction et à l'acquis de ses voyages, occuper la chaire, assez modestement rétribuée d'ailleurs, de professeur assistant pour la géographie politique à l'Université de Birmingham. Désormais son existence est consacrée à soustraire ses enfants aux conséquences d'une ruine imméritée : c'est le dévouement maternel dans toute sa plénitude et dans sa noble simplicité.

Revenons maintenant, pour finir, aux grandes voyageuses françaises du jour.

La première en date, dans un rôle un peu effacé, est une vaillante femme qui, tout autant que l'Anglaise mistress Burton, a partagé avec son mari les dangers des voyages dans l'Afrique australe, mais qui n'a pas, comme elle, laissé jusqu'ici de souvenirs personnels : je veux parler de Mme COILLARD, femme du missionnaire protestant auquel la Société de géographie de Paris décerna, en 1888, une médaille d'argent. M. et Mme Coillard ont traversé ensemble l'une des régions les moins connues de ce continent encore si peu connu, — celle qui s'étend du pays du Basuto aux confins de la colonie du Cap, jusqu'au royaume de Barotsé que limite, en le con-

Digitized by Google

tournant, l'immense boucle du Zambèze, — et cela dans le but d'y établir, avec des néophytes Basuto, une colonie chrétienne.

C'était en 1878. A peine arrivés au campement de Leshuma, — à 15 kilomètres de la rive droite du Zambèze, — et pendant qu'ils parlementaient longuement avec les chefs du pays, le major Serpa Pinto, épuisé et malade, vint chercher près d'eux à la fois asile et secours. Par leurs soins dévoués ils le rendirent à la vie. « On se rappelle, écrit le rapporteur de la Société de géographie, M. William Huber, le chapitre « intéressant du livre de l'officier portugais, intitulé : « *la Famille Coillard*. Son témoignage est d'autant « plus remarquable que c'est à peine si, dans sa mo- « destie, le missionnaire fait allusion à leur rencontre. »

Cependant les « palabres » ont abouti. Les voyageurs, enfin autorisés à séjourner chez les Barotsé, s'installent provisoirement, puis reviennent en France chercher des collaborateurs et des ressources. Mais, en 1883, une lutte fratricide survenue au Basutoland les ramène en ce pays et l'année suivante seulement ils reprennent la route du Zambèze. Bien que, dans l'intervalle, le roi des Barotsé soit mort, M. Coillard est confirmé par le successeur de Sépopa dans le droit de résidence antérieurement accordé par celui-ci, et il fonde la mission de Séfula, non loin au S.-E. de Lialui, la capitale du pays.

M. Coillard est un voyageur de l'école héroïque et évangélique tout ensemble, la seule vraiment humaine et civilisatrice. Comme le dit le rapporteur précité : « La preuve est faite entre la croix de Livingstone et les carabines de Stanley. » Quant à la part de sa digne compa-

Digitized by Google

gne dans l'œuvre entreprise, voici en quels termes touchants et élevés il la définit lui-même en terminant son récit à la Société de géographie : « Un rayon de soleil « aux jours d'épreuve ; un conseiller dans la difficulté, « partageant nos fatigues sans murmure, affrontant nos « privations et nos dangers sans ostentation ; calme et « résolue, se dépensant pour tous en s'oubliant elle-« même, toujours prête à prodiguer les attentions ten-« dres et délicates d'un cœur qui s'ouvre à toutes les « émotions et dont une femme seule est capable. Cette « femme, vrai type de la femme chrétienne, toujours « prête à son poste quand le devoir l'appelle, et toujours « à sa place quand il faut faire du bien : cette femme « c'est celle du missionnaire qui vient de vous parler. »

Après, vient Mme de UJFALVY-BOURDON, Française, originaire du pays chartrain, Parisienne par affinité, mariée à un orientaliste autrichien distingué venu à Paris, où il a successivement professé dans les lycées et à l'École des langues orientales vivantes. Chargé de plusieurs missions scientifiques par le gouvernement français, M. de Ujfalvy emmena sa femme avec lui. Elle n'a pas été seulement, pour le savant, un agréable compagnon de route ; elle s'est fait l'historiographe de ses deux principaux voyages. Le récit en a été publié dans le *Tour du Monde*, l'un, sous le titre : *D'Orenbourg à Samarkand;* l'autre, sous celui de : *Voyage d'une Parisienne dans l'Himalaya occidental.*

Le premier s'est accompli par l'itinéraire le plus direct, étant donné le point de départ, c'est-à-dire l'Oural et la vallée du Syr-Daria, à l'aller ; Sémipalatinsk, point extrême, la vallée de l'Irtysch et Kazan au retour.

Digitized by Google

Le second se fit avec une étonnante rapidité. De Taschkend, où M. et Mme de Ujfalvy étaient retournés et où ils se trouvaient en décembre 1880, nous les voyons sur l'Aral en janvier 1881, en Égypte au mois d'avril, dans les Himálaya en juin. Ils visitent particulièrement le Kashmir, si séduisant au premier aspect, si désenchanteur quand on pénètre dans ses villes. A ne parler que de sa capitale, Srinagar, c'est une sorte de Venise aux canaux naturels, vaseux et fétides, aux masures délabrées. Toutefois, l'hospitalité princière dont nos voyageurs sont l'objet de la part du maharaja compense un peu leur déception, et ils en ont conservé un inoubliable souvenir. Sans doute Mme de Ujfalvy ne suivit pas l'exemple de la charmante Nour-Mahal, la « Lumière du palais », impératrice mongole. Celle-ci, dans une semblable occurrence et comme preuve de sa gratitude, fit mettre des anneaux d'or, agrémentés d'inscriptions, au nez des poissons de l'étang qui avoisine le palais de Verinagh. Notre héroïne a fait mieux, car son livre restera le témoignage impérissable de la reconnaissance des voyageurs à l'égard de leur hôte indien, alors que les anneaux d'or de Nour-Mahal ont depuis longtemps disparu.

Après une excursion dans le Baltistán, M. de Ujfalvy et sa femme revinrent plus rapidement encore qu'ils n'étaient venus. De Srinagar, ils gagnèrent la station de Rawal-Pundi d'où le chemin de fer les ramena à Bombay par Lahore.

La troisième et la dernière de nos héroïnes françaises contemporaines est Mme Dieulafoy. Les beaux voyages dans lesquels elle a accompagné son mari ont eu un tel

Digitized by Google

retentissement et sont encore si présents à tous les esprits que j'abuserais de mon bienveillant auditoire en les retraçant ici. Vous savez de combien de merveilles archéologiques notre Musée national du Louvre s'est enrichi à la suite des fouilles entreprises par M. et Mme Dieulafoy dans les provinces méridionales de la Perse antique : la Susiane et la Babylonie. Vous vous rappelez à la fois l'énorme collection d'objets rapportés par nos voyageurs et les colossales proportions de certains fragments monolithes provenant du temple d'Artaxercès-Mnémon : c'est Mme Dieulafoy qui a rassemblé, numéroté, étiqueté, photographié les richesses de ce prodigieux trésor exhumé du désert.

Sa part est déjà belle, mais elle ne s'est point bornée là. Mme Dieulafoy est assurément la Française qui a pénétré le plus avant dans les mystères de la vie orientale. Elle a, en outre, écrit des souvenirs de voyage qui sont de véritables documents géographiques. Grande observatrice et agréable conteuse, — non à la manière de Mme de Ujfalvy qui est peut-être plus fine parce qu'elle est restée plus femme, — ses travaux comme ses livres tiendront une place considérable dans les annales scientifiques de notre temps. La France, qui n'est pas toujours ingrate, a su reconnaître les services de la vaillante femme en lui décernant la croix de la Légion d'honneur !

Je suis arrivé, Messieurs, à la fin de ma tâche. Je ne me flatte point, tout en ayant ajouté à l'œuvre de mes devanciers, d'avoir, moi non plus, épuisé le sujet ; à la dernière heure même, un ami me signale Mme SUBERBIE,

Digitized by Google

une Vosgienne, issue de la famille Laillet, d'Épinal, la première femme qui ait traversé Madagascar de l'Est à l'Ouest. D'ailleurs

> Ce champ ne se peut tellement moissonner,
> Que les derniers venus ne trouvent à glaner.

mais, dès aujourd'hui, on peut essayer d'en dégager d'intéressantes observations.

Comment? Pourquoi? Dans quelles conditions? Sous quelles inspirations les femmes voyagent-elles? Il faut bien le reconnaître, aucune de nos héroïnes n'est mue par la passion initiale, exclusive des explorations telle que l'éprouvent nos grands découvreurs; aucune ne possède le savoir ni l'outillage scientifique si nécessaire pour rendre les voyages en tous points fructueux. On ne saurait confondre, — et les dames qui m'écoutent ne confondent pas plus que nous, — la curiosité instinctive, pénétrante et avisée des filles d'Ève, même quand elle agrandit ses horizons, avec le désir absolu, unique, d'enrichir la science, de servir la patrie et la civilisation tout ensemble, au prix d'une existence parfois prématurément, toujours courageusement sacrifiée.

Oh! sans doute, en fait de sacrifices, il y a telles voyageuses qui ne le cèdent à personne; mais celui qu'elles font à la science n'est que l'effet réflexe d'un sentiment, sinon d'une nécessité, où la géographie n'a aucune part primordiale. Le plus grand nombre obéit au devoir conjugal; chez quelques-unes ce devoir se transforme en un dévouement sublime: depuis la Doña Agostina de Libarona et M^me^ Godin des Odonais jusqu'à lady Dufferin et M^me^ de Bourboulon, en passant par

Digitized by Google

Mmes Coillard, de Ujfalvy, Dieulafoy et Lilly Grove, ce puissant et très naturel mobile offre les caractères les plus divers.

L'amour des voyages, la curiosité du touriste, en dehors de tout risque et, partant, de toute chance de découvertes, tient lieu aussi de vocation à beaucoup de voyageuses. Chez plusieurs d'entre elles le désir de voir s'élève jusqu'à celui de savoir : c'est même ce qui entraîne Jeanne Barret à la suite de Commerson.

Mais l'amour déçu ou l'ambition inassouvie, peut-être tous les deux à la fois, ont fait de lady Stanhope la pythonisse de Marc-Elias ; l'amour blessé dans ce qu'il a de plus cher : la dignité de l'objet aimé, a décidé, dit-on, de la destinée brillante et tragique d'Alexina Tinne.

Par contre, un sentiment profond et désintéressé de philanthropie anime Frederika Bremer, et la charité, dans sa manifestation la plus héroïque, pousse Kate Marsden au secours des lépreux de Sibérie.

La charité ! N'est-ce point la charité seule qui inspire ces voyageuses anonymes, ignorées du monde, et qui, vêtues de la robe de bure et de la cornette blanche, sous les plis du drapeau tricolore, suivent nos soldats dans les colonies des deux mondes ? Et aussi ces autres inconnues, femmes ou filles vouées à l'apostolat de l'enseignement, qui ne redoutent point les amertumes de l'expatriation, ni l'insalubrité des climats, et vont apprendre notre langue aux filles de ceux dont la France a fait ses pupilles et ses protégés d'outre-mer ! A l'exemple de nos doux et vaillants explorateurs, de nos admirables missionnaires, elles arrivent, plus et mieux que les voyageuses de passage, à connaître un pays et ses habitants,

Digitized by Google

tout en leur apportant la civilisation et en leur inspirant, par surcroît, le respect, souvent l'amour de la patrie française. Mais celles-là sont condamnées à l'oubli et leur vie tout entière s'absorbe en un muet et fécond sacrifice.

Chose digne de remarque. Dans ce chapitre du *Livre d'or de la Femme* figurent beaucoup d'Anglaises, quelques Françaises, mais point d'Allemandes. Sans doute, il est des femmes d'explorateurs ou de missionnaires protestants d'outre-Rhin qui ont accompagné leurs époux et ont partagé, avec ses dangers, leur vie aventureuse. Toutefois, le nombre en paraît bien faible et leur rôle si effacé qu'aucun nom n'a surgi. Il faut chercher la cause de cette abstention dans le tempérament, l'éducation, les mœurs, les conditions sociales et familiales de la femme allemande.

D'ailleurs, à dire toute ma pensée, non seulement la femme, en général, me paraît peu faite pour l'existence de soldat et souvent de martyr de la science qui est celle de l'explorateur ; mais, à l'exception de ces saintes, religieuses ou laïques, qui, par abnégation ou par devoir professionnel, remplissent leur généreuse mission tout en restant dans l'ombre, et que je mets hors concours parce qu'elles sont hors de pair, — à cette exception près, les plus grandes voyageuses ne sont point plus dignes de nos hommages que les humbles héroïnes du foyer domestique dont les libéralités du Monthyon lorrain et de ses imitateurs vous permettent d'honorer, sinon de récompenser les vertus. Quant aux *globe-trotters* qui promènent par le monde leur égoïste curiosité, — même quand il reste d'elles quelque livre épisodique, vite délaissé, —

Digitized by Google

elles ne soutiennent aucune comparaison, à mes yeux, avec de bonnes mères de famille qui, en telle situation sociale où elles se trouvent, sont pour leurs maris comme pour leurs enfants, l'exemple quotidien, édifiant de l'abnégation et du sacrifice de soi-même.

Ces réserves faites, je reconnais volontiers, — et je l'ai mis en lumière autant qu'il était en moi dans ce trop court exposé, — que nombre de voyageuses, et les Françaises pour une large part, ont été utiles à la géographie ; je m'associe en outre de grand cœur à M^me^ Dronsart quand elle écrit : « On apprend beaucoup avec ces « aimables guides. Leur sexe même, s'il est parfois un « obstacle, les aide souvent à pénétrer dans des lieux « fermés à l'homme. C'est dans leurs livres qu'il faut « étudier la vie de leurs sœurs de tous pays ; d'après « leurs observations on peut reconstituer à peu près « complètement et, par conséquent, connaître la vie fa- « miliale, l'éducation première de l'enfant ; sonder l'obs- « curité mystérieuse des harems, des zénanas, des andé- « rouns, des tentes et des cases ; soulever les voiles qui « cachent les visages et les âmes de tant d'êtres humains « auxquels nous n'avons apporté que de faibles rayons de « lumière ! »

Messieurs, grâce à nos voyageuses, nous connaîtrons peut-être un jour le secret de l'éternel féminin de l'Orient : quelles Orientales viendront jamais nous révéler celui de l'éternel féminin de l'Occident ?.....

Digitized by Google

RÉPONSE DU PRÉSIDENT

M. MELLIER

AU RÉCIPIENDAIRE

M. J.-V. BARBIER

MONSIEUR,

En nous parlant, avec tant de bonne grâce et de charme, du rôle des femmes dans la géographie, vous vous êtes placé sous un patronage trop puissant et avez fait choix d'un terrain trop bien connu de vous, pour que la pensée puisse venir à quelqu'un de vous y attaquer. Telle n'a jamais été d'ailleurs mon intention, bien qu'il soit assez dans les traditions académiques de mêler quelques épines aux fleurs dont on couronne le front du récipiendaire. A peine remarquerai-je qu'après avoir inscrit au livre d'or de la géographie le nom de femmes éminentes, vous avez un peu diminué, de crainte sans doute d'inspirer de l'orgueil aux autres, la valeur des motifs qui les ont poussées à voyager. Vous avez compris qu'après avoir mis en pleine lumière la patience et l'énergie de tant d'exploratrices célèbres, il était temps de relever le mérite des explorateurs masculins en leur attribuant, un peu exclusivement peut-être, l'héroïsme désintéressé. Le dévouement serait, chez les premières, un entraînement

Digitized by Google

du cœur, chez les derniers, un acte réfléchi de la volonté. Je le veux bien, et pourtant, oserai-je l'avouer, je me contenterais volontiers d'admirer chez les unes comme chez les autres l'esprit de renoncement et de sacrifice, le jugeant assez rare et assez beau pour n'en pas discuter le mobile. Quoi qu'il en soit, nous n'en devons pas moins vous savoir gré d'avoir ménagé notre amour-propre en rappelant qu'on trouve aussi chez nous de nobles exemples de dévouement à la science.

Eh quoi ! mes chers confrères, n'est-ce pas d'une vie consacrée tout entière à la géographie que j'ai à vous entretenir aujourd'hui ? Et ce qui m'arrête et me trouble, ce n'est pas seulement le sentiment de mon incompétence, c'est encore le nombre et la valeur des travaux déjà consacrés par vos suffrages, c'est surtout la présence de celui que je louerais davantage et plus à l'aise, s'il ne devait m'entendre. Dire tout le bien que nous pensons de lui et de ses œuvres, c'est risquer fort de blesser sa modestie ; taire ou atténuer l'éloge, c'est manquer à un devoir de justice. Dans cet embarras, vous me permettrez, je l'espère, d'exposer simplement les principaux titres du récipiendaire, et de me faire un instant son historien.

Vous avez eu, Monsieur, le bonheur de naître à Nancy, et d'y commencer vos études à l'école professionnelle de l'Est, qui n'était alors que le pensionnat Callot. Un nom pourtant de bon augure pour un futur géographe. Callot, en effet, ne fut pas seulement un admirable artiste, mais un voyageur, et même un voyageur très précoce, puisqu'à l'âge de douze ans il quittait furtivement sa famille, pour aller à la découverte de l'Italie. D'humeur moins vagabonde, vous ne désertiez pas les bancs de la classe,

Digitized by Google

mais précoce aussi à votre manière, vous obteniez le prix d'honneur, avant d'avoir achevé votre préparation à l'École centrale. Une dispense d'âge vous eût permis d'en franchir la porte l'année suivante ; mais les nécessités de la vie et des devoirs de famille vous obligèrent de consacrer aux affaires les premiers efforts d'une activité qui devait être si féconde.

Dès 1876, vous avez assuré l'avenir : éclairé par les enseignements qui se dégageaient de nos récents désastres, et entraîné par une vocation impérieuse comme un devoir, vous vous livrez sans partage et à tout jamais aux études géographiques. Admis, en 1878, dans la Société de géographie de Paris, vous prenez part au premier congrès organisé par elle, et vous en revenez pour convertir à la science, dont vous êtes devenu l'apôtre, nos populations lorraines. Quelques mois plus tard, grâce à votre foi communicative, plusieurs Nancéiens, un peu étonnés de se sentir soudain géographes, fondaient avec vous la Société de géographie de l'Est. A ces premiers adhérents vinrent bientôt s'en joindre d'autres, entraînés par l'exemple, à défaut de vocation. Mais le difficile pour une société n'est pas de naître, c'est de grandir et de vivre : à ce corps, souvent inerte, il faut une âme qui l'excite et le dirige, et cette âme n'est pas le président — je ne veux pas médire des présidents, — c'est vraiment le secrétaire, qu'on le nomme général ou perpétuel. Vous avez été dès le début, Monsieur, et vous êtes encore aujourd'hui l'âme, toujours active et ardente, de la Société de l'Est. Et quel autre eût pu suffire aux devoirs multiples de votre charge ? Qui eût pu tout à la fois régler les détails de l'existence et du fonctionnement de la So-

Digitized by Google

ciété ; fournir, avec la collaboration d'un de nos confrères, à la rédaction d'un Bulletin trimestriel, où, à côté de savants travaux, sont résumés tous les faits nouveaux de la science géographique ; organiser des séances, j'allais dire des fêtes mensuelles, où vous appelez à parler un explorateur célèbre ou un conférencier de talent, parfois tous les deux, réunis en une même personne ? Et qui encore, dans ces congrès généraux tenus chaque année dans quelque grande ville, à Bordeaux, à Nantes, à Tours, et dans quelques mois à Lyon, représente les géographes lorrains avec autant de dévouement que de compétence, sinon leur secrétaire général ? Aussi, pendant que d'autres Sociétés, brillantes à leur début, languissent ou s'éteignent, la vôtre, car elle est vôtre, s'en va grandissant : elle a même, comme une ruche laborieuse et féconde, envoyé des essaims à Épinal et à Bar-le-Duc.

Tant de soins et d'occupations diverses pouvaient suffire à une activité ordinaire : elles n'ont pas suffi à la vôtre. En 1880, vous vous imposiez, comme introduction à vos études ultérieures, « de rechercher indistinctement tous ceux qui, originaires de la région de l'Est, avaient pu, dans des conditions sociales et grâce à des circonstances très diverses, contribuer aux progrès de la géographie ». « C'est, disiez-vous, un impérieux devoir de signaler les bonnes volontés, quelque part qu'elles se trouvent, de mettre en lumière ceux qui ont observé et retenu, alors que rien ne les y obligeait, ni état, ni vocation, de recueillir précieusement leurs observations ; ce sera leur récompense à eux, et, pour ceux qui viendront après eux, le plus salutaire et le plus énergique encouragement. » Et dans le Bulletin de la Société vous

Digitized by Google

publiez, après combien de patientes recherches, les noms de tous ces hommes qui depuis Jean de Gorze, né à Vandières vers la fin du IX^e^ siècle, ont été les pionniers plus ou moins obscurs de la science. Suivant l'ordre chronologique, vous les faites tous passer devant nos yeux, sans oublier Simon de Sarrebrück, qui a raconté son voyage en Palestine et en Égypte, et, venant de si loin, n'a pas oublié de nous dire qu'il avait vu à Venise une dent du géant Goliath, longue de plus d'un demi-pied, et du poids de douze livres. Malgré l'intérêt et la précision de ce renseignement, il est des voyageurs qui ont contribué, dans une plus large mesure, à l'avancement des connaissances humaines.

Parmi ceux dont vous avez relevé les titres, les bibliophiles lorrains ne me pardonneraient pas de passer sous silence le haut et puissant seigneur Henry de Beauvau et sa *Relation journalière du voyage du Levant,* dont la première édition parut à Toul en 1608. Elle eut un tel succès, que l'auteur en prépara une seconde, enrichie « des dessins de toutes les belles villes et places » qu'il avait vues dans son voyage, dessins reconnus pour être de Jean Appier, le père d'Appier Hanzelet. Vous avez, Monsieur, apprécié en géographe un peu sévère ce livre rare et précieux, qu'un vrai bibliophile est heureux et fier de posséder, et qu'il n'ouvre qu'avec respect, s'il lui arrive de l'ouvrir.

Je citerai encore, après vous, un savant géographe que l'Académie de Stanislas, du vivant même de son fondateur, a eu l'honneur de compter parmi ses membres : Nicolas Durival, auteur de la *Description de la Lorraine et du Barrois*. Ce grand ouvrage, le premier qui ait paru

Digitized by Google

en ce genre, se distingue par un plan si bien conçu et si heureusement exécuté, qu'il a servi de modèle à tous les travaux ultérieurs sur les provinces de la France. Enfin, je rappellerai les nombreux et savants travaux d'Henri Lepage sur l'Austrasie et le royaume de Lorraine, les départements de la Meurthe et des Vosges, l'origine et les premiers temps de Nancy... Je m'arrête, ne pouvant les énumérer tous, content de l'occasion qui m'est fournie de rendre un public hommage de respect et de reconnaissance à ce travailleur infatigable, à cet autre Dom Calmet.

Après une enquête aussi étendue sur le passé et le présent de la géographie dans notre région, vous pouviez, Monsieur, entrer, d'un pas assuré, dans la carrière. C'est alors que vous dressez, soit pour aider à l'enseignement, soit pour éclairer le grand public, des cartes importantes, et en si grand nombre, que j'hésite à en donner même la nomenclature. Je signalerai seulement une carte monumentale d'Afrique, qui a servi aux cours de la Faculté des lettres ; huit cartes de météorologie et de géographie médicales, à l'appui des leçons d'hygiène que professait avec tant d'autorité à la Faculté de médecine un de nos regrettés confrères, le docteur Poincaré ; enfin, une carte murale de la France, destinée à l'enseignement primaire, et dont la libéralité du conseil général de Meurthe-et-Moselle a doté toutes nos écoles. Mais au lieu de m'engager dans une sèche énumération, j'aime mieux essayer de faire comprendre la genèse de vos travaux, en marquer l'enchaînement et en indiquer la pensée directrice.

Vous êtes parti de cette idée, juste mais peu flatteuse,

Digitized by Google

que nous n'avons généralement qu'une notion incomplète ou fausse des étendues géographiques. « On étonnerait, dites-vous, beaucoup de personnes, en leur apprenant que l'île de Bornéo, par exemple, est d'un tiers plus étendue que la France ; que l'Arabie couvrirait en grande partie l'Europe occidentale ; que les possessions anglaises de l'Inde équivalent à huit fois les îles Britanniques. » La cause principale de nos erreurs est la différence d'échelle dans la construction des cartes ; c'est aussi l'emploi de tel système de projection « qui déforme sensiblement les contours ». De là l'idée vous est venue de composer « un atlas sur un plan homogène, d'une méthode simple et uniforme, et donnant à première vue l'idée juste des configurations terrestres ». Aussi, en appliquant la projection conique, vous l'avez « unifiée par la forme et par l'échelle et par des divisions régulières pour toute la sphère ». Et telle était la valeur de cette idée fondamentale, qu'elle vient d'être adoptée en partie dans une décision du congrès international de Berne.

Tandis que vous travailliez à ce vaste atlas, qui eût fait à celui de Stieler une concurrence heureuse, vous fûtes arrêté par une question très complexe et très difficile à résoudre : l'orthographe des noms géographiques. Que trouviez-vous dans les travaux de vos prédécesseurs ? Vous l'avez dit vous-même : « Un mélange hétéroclite de mots empruntés à tous les idiomes, transmis plus ou moins inexactement par des voyageurs de langues ou de nationalités diverses. » Vous avez voulu échapper à cette confusion, issue, semble-t-il, de quelque congrès géographique dans la tour de Babel. Et pour vous créer une méthode rationnelle de transcription, vous n'avez pas hésité à sus-

Digitized by Google

pendre le dessin de vos cartes, et à vous jeter à corps perdu dans l'étude des rudiments de toutes les langues, afin d'arriver à en « écrire les noms suivant une règle respectueuse de l'étymologie autant que de l'orthographe nationale ». Ces longues et pénibles recherches, qui eussent rebuté tout autre que vous, nous ont valu un savant travail, inséré dans les Mémoires de l'Académie : *Excursion à travers deux cent cinquante mille mots*. Elles vous ont amené aussi, par une conséquence naturelle, à la conception d'un lexique géographique du monde entier, ouvrage énorme, dont la préparation vous a coûté dix années d'un labeur absorbant, et que vous aurez bientôt la satisfaction de mener à bonne fin. Si les trois mille pages n'en sont pas encore toutes imprimées, vous avez pu du moins en offrir à vos collègues des sociétés savantes, et à l'Académie de Stanislas elle-même, le premier fascicule. Les autres suivront rapidement : on peut compter sur le zèle infatigable de l'éditeur et sur le puissant outillage de sa maison. L'exactitude des renseignements, d'ailleurs, est à ce prix : car si notre globe se modifie lentement, les sociétés humaines qui s'agitent à sa surface changent et se transforment tous les jours. Je salue donc, en l'appelant de tous mes vœux, l'apparition prochaine de l'œuvre complète, vrai monument géographique, honneur de celui qui l'a élevé.

C'est encore pour rester fidèle à votre vocation, tout en vous reposant des nomenclatures et des corrections d'épreuves par des études plus aimables, que vous avez fait choix du sujet traité aujourd'hui par vous avec tant de bonheur. Car il y avait un danger. Les noms de femmes dignes de figurer au livre d'or de la géographie étaient

Digitized by Google

si nombreux que, dans la crainte d'en passer, et des meilleurs, vous risquiez fort de composer, par entraînement et par habitude, un petit lexique, à la suite du grand. Vous avez évité cet écueil, et laissant, de propos délibéré, bien des mérites dans l'ombre, vous avez concentré sur les autres la lumière et l'intérêt. Vous avez fait à nos Françaises, et c'est justice, une large place à côté de leurs rivales d'outre-Manche ; car elles ne voyagent pas, comme souvent celles-ci, pour fuir un ciel embrumé et mélancolique, et ce n'est jamais sans une larme qu'elles saluent d'un dernier adieu la douce terre de France. Il leur faut pour s'expatrier, fussent-elles même soutenues par l'espérance du retour, plus d'abnégation et de force d'âme.

A ces Françaises d'élite me sera-t-il permis d'associer une Lorraine, une Nancéienne même, par le cœur et par les bienfaits : j'ai nommé M^me^ Victor Poirel. Dans un temps où l'on ne connaissait ni l'Express-Orient ni les voyages réglés par des agences, elle avait accompagné son mari à Constantinople et à la côte d'Asie, et elle a raconté ses impressions, non avec la plume de l'écrivain, mais avec le pinceau de l'aquarelliste. Peu de mois avant sa mort, alors qu'elle faisait don à la ville de Nancy de sa riche collection de tableaux, elle eut la pensée de léguer à notre bibliothèque publique ses livres, ses gravures, ses albums, et parmi eux celui qui contenait la description de son voyage d'Orient. Mais un peu inquiète sur la valeur de ses œuvres, et d'une modestie assez rare chez une artiste, elle voulut avoir mon avis, si peu autorisé qu'il fût, sur ce qu'elle devait retrancher ou maintenir. J'étais plus à l'aise que Gil Blas devant l'archevêque

Digitized by Google

de Grenade ; mon rôle n'en était pas moins fort délicat. Les bonnes intentions ne suffisent pas dans la peinture, non plus que dans la conduite de la vie ; et, quel que fût le talent de l'artiste, je n'avais pas toujours des chefs-d'œuvre à apprécier. Je trouvais ici et là, dans un paysage ou une scène d'intérieur, des tons un peu éclatants : j'en attribuais la cause à ce soleil du Midi, qui n'échauffe pas seulement les cerveaux, mais exalte aussi les couleurs. Lorsqu'une page témoignait d'une exécution trop rapide ou trop hardie, et que l'artiste elle-même en demandait le sacrifice, j'invoquais l'intérêt documentaire pour sauver l'œuvre à demi condamnée. Car Mme Poirel avait pu, comme plus tard Mme Dieulafoy, pénétrer dans la vie intérieure des Turcs, et, bien que les paysages dominent dans son album, elle y a laissé, notamment sur les écoles, sur les appartements des femmes et sur leurs costumes, des renseignements directs, et d'une valeur incontestable au point de vue ethnographique. A ce titre, comme à beaucoup d'autres, le nom de la petite-fille du sculpteur Guibal est digne de survivre et de demeurer en honneur dans notre compagnie, qui, fidèle à la pensée de son fondateur, garde pieusement le culte des illustrations et des grands souvenirs lorrains.

Pardonnez-moi, Monsieur, d'avoir un instant usurpé vos pouvoirs et avancé un pied téméraire dans le domaine qui vous appartient. Je me hâte de revenir, en finissant, à mon rôle de biographe. J'ai essayé de montrer, au milieu de sa féconde expansion, l'unité de votre vie scientifique, et, pour cela, j'ai laissé de côté bon nombre de vos travaux ; je n'ai parlé des autres, des plus importants même, que bien sommairement. Mais si rapide et si in-

Digitized by Google

complète que soit cette étude, elle appelle cependant une conclusion. Un de nos éminents confrères, après avoir, dans une notice magistrale, retracé en détail les qualités d'esprit et les vertus morales du savant et vénéré Godron, les résumait d'un mot qui, dans sa pensée, les contenait tous : « Ce fut un bon botaniste. » Avec non moins de vérité, et dans un sens aussi compréhensif, on dira de vous quelque jour — un jour que je souhaite fort éloigné : « Ce fut un bon géographe. »

Digitized by Google

COMPTE RENDU

DE L'ANNÉE 1893-1894

PAR

M. F. BARTHÉLEMY

SECRÉTAIRE ANNUEL

Messieurs,

On a eu raison de comparer quelquefois les sociétés littéraires ou scientifiques à des associations fondées dans un but économique. Malgré sa vulgarité, la comparaison peut être admise, en effet. Le commerce intellectuel a cela de commun avec l'autre, qu'il a besoin de s'inventorier, de connaître, au bout de l'année, les bénéfices réalisés, les découvertes acquises, les travaux accomplis, d'enregistrer la récolte nouvelle de travailleurs, de constater et de regretter les pertes subies. Vous confiez tous les ans à votre secrétaire le soin d'établir une sorte de bilan.

Cette tâche ainsi tracée, et qui semblerait aisée à d'autres, je ne sais si je la remplirai comme je le désirerais et aussi bien que vous avez le droit de l'exiger. Retenu loin de Nancy depuis de longs mois, je n'ai pu, malgré ma bonne volonté, me tenir suffisamment au

Digitized by Google

courant de la vie intellectuelle de votre Compagnie ; d'ailleurs la compétence d'un modeste naturaliste est bien mince lorsqu'il lui faut analyser l'œuvre d'une société de lettrés. Si je n'étais d'avance sûr de votre indulgence, je n'aurais osé accepter, sans une véritable appréhension, les fonctions si honorables que vous m'avez confiées.

Un pieux usage veut que chaque année, en vous présentant son compte rendu, votre secrétaire évoque le souvenir de ceux que nous avons perdus et paie à leur mémoire le tribut de nos regrets. C'est un devoir pénible toujours, mais il est le corollaire du lien étroit qui unit les membres de notre Compagnie, des fécondes relations qui s'y nouent, des amitiés qui naissent d'une commune pensée. Il semble que nous ne pouvons féliciter ceux de nos confrères qui ont vu leurs travaux récompensés, ni nous réjouir du bien que nous avons pu faire, avant d'avoir donné un souvenir à ceux qui nous ont précédés et qui ne sont plus.

L'année dernière fut particulièrement cruelle pour nous ; bien souvent la mort avait frappé à notre porte. Vous vous souvenez de nos pertes, et l'on pouvait penser que la liste en était close pour longtemps, quand, il y a quelques mois, nous apprîmes la mort du docteur Faudel, le zélé secrétaire général, l'âme de la Société d'histoire naturelle de Colmar.

Il nous appartenait seulement depuis l'année 1886, mais il tenait à notre Compagnie par le cœur, puisqu'il y retrouvait plus d'un compatriote, et, parmi ceux-ci, le collaborateur de son œuvre principale.

Digitized by Google

Né à Colmar, le docteur Faudel ne put se résigner à quitter sa ville natale après les mauvais jours. Comme Hirn, comme Grad, comme Mossmann, ses amis qui le précédèrent de peu dans la tombe, il gardait à son pays durement éprouvé, un culte, une fidélité inébranlables. Ce sentiment dirigea constamment ses efforts. C'est à lui qu'il obéissait quand il acceptait les lourdes fonctions de secrétaire général dans la Société d'histoire naturelle de Colmar et de conservateur du musée des Unterdenlinden. C'est lui qui guidait sa plume quand il dressait une bibliographie scientifique de l'Alsace, quand il faisait revivre, dans des notices excellentes, les figures de Zœpfel, de Schützenberger et de Kirschleger. Mais le docteur Faudel ne s'est pas borné à perpétuer le souvenir du nom et des œuvres de ses concitoyens, il voulut remonter bien plus haut dans le passé de sa province, et ses efforts dans ce sens furent, dès le début, couronnés d'un succès retentissant. Il découvrit et fit connaître au monde savant le crâne humain recueilli dans le lehm d'Eguisheim. Bientôt il eut rassemblé des documents assez nombreux pour entreprendre, en collaboration avec notre confrère, M. le docteur Bleicher, la publication des *Matériaux pour une étude préhistorique de l'Alsace*. Il consacra ses dernières forces à cette œuvre considérable qui a servi déjà de modèle à plus d'une étude du même ordre.

Le docteur Faudel avait subi avec courage les épreuves d'une longue maladie dont il connaissait d'avance l'issue fatale. C'est avec une profonde tristesse que nous avons appris la mort de ce travailleur infatigable et désintéressé. Il fut du nombre de ces savants modestes, de ces hommes de bien qui remplissent leur devoir sans bruit.

Digitized by Google

L'Académie n'a pu que s'associer à l'hommage de respect et de reconnaissance que sa ville natale a rendu à l'un de ses bienfaiteurs.

La vieille et malheureuse cité de Metz nous avait donné M. Auricoste de Lazarque, ancien président de l'Académie messine. A ce titre, il était déjà notre confrère, car cette Compagnie est liée à la nôtre non seulement par des relations de bon voisinage, mais surtout par un sentiment de piété filiale pour la patrie perdue; c'est dans votre sein que se sont retrouvés les membres des sociétés alsaciennes et lorraines qu'une loi cruelle chassait loin de leur foyer. Écrivain original, conteur aimable, poète à ses heures, M. Auricoste de Lazarque s'était essayé dans tous les genres. Entre toutes ses publications, dont la nomenclature serait trop longue, je ne signalerai que les principales. Deux notices sont consacrées au souvenir de coutumes locales délaissées depuis peu; dans l'une il a dépeint la *Procession dansante d'Echternach,* cette pratique bizarre dans laquelle le moyen âge revit tout entier avec sa foi naïve et touchante; l'autre, intitulée: *Saint-Éloi et le pèlerinage des chevaux à Flastroff,* rappelle une coutume plus ancienne encore. Les problèmes de la linguistique préoccupaient aussi M. de Lazarque, il en donna la preuve dans ses essais *Sur la formation probable du second imparfait dans quelques patois lorrains* et *Sur le rôle de l'accent dans la rime et dans les vers de quelques langues modernes.* Ses fonctions de président lui avaient fourni l'occasion de *Rapports sur les concours de poésie* ouverts par l'Académie de Metz; ailleurs il s'était montré artiste et critique de goût dans une étude intitulée: *A propos de*

Digitized by Google

tableaux, couronnée par cette même Académie. Passons rapidement sur quelques pièces de vers, sur des notices biographiques et sur le récit des hauts faits cynégétiques attribués à un brave curé messin, l'abbé Hennequin, pour arriver à son œuvre capitale, la *Cuisine messine,* qui eut rapidement les honneurs d'une seconde édition. Si le sujet peut étonner, du moins est-il traité avec assez d'esprit pour en faire disparaître la vulgarité. Les recettes culinaires ne sont que le prétexte de citations, d'anecdotes ou d'histoires piquantes. Toutes les connaissances humaines sont effleurées dans ce livre curieux; on y trouve un peu de médecine, de la chimie, de la géologie et même de la linguistique.

Ces diverses publications révélaient l'écrivain, le conteur disert, le poète élégant; mais ce qu'elles n'ont point dit, c'est la bonté, le dévouement de l'homme privé que ses amis seuls ont pu apprécier. Nommé associé-correspondant de notre Compagnie dans l'une de nos dernières séances, M. Auricoste de Lazarque vient de mourir, avant que nous ayons pu jouir de sa collaboration et de sa présence.

L'Académie a fait encore une perte, qu'il serait injuste de ne pas signaler ici, dans la personne de M. Panigot, ancien agent de la Compagnie. Très dévoué dans ses fonctions, il a dressé une bibliographie et une biographie de l'Académie de Stanislas dont vous avez reconnu l'utilité et le mérite en décernant à son auteur un fragment du prix Herpin.

Les joies succèdent aux deuils dans la vie. Si nous avons eu des causes de tristesse, nous avons trouvé aussi,

Digitized by Google

dans ces derniers mois, bien des sujets de satisfaction et d'orgueil. Vos rangs se sont ouverts à des hommes éminents par un passé de science et de travail ; et c'est la partie de ma tâche la plus agréable à remplir que celle qui consiste à saluer, en votre nom, ceux de nos confrères qui sont venus, depuis cette année, siéger au milieu de nous.

M. le docteur H. Gosse, professeur à l'Université de Genève, qui inaugure la liste de vos nouveaux correspondants, descend d'une lignée de savants, de philanthropes, dont le dernier représentant a le droit de s'enorgueillir. Né à Genève, où il fit ses études littéraires, M. Gosse montra de bonne heure un goût prononcé pour l'archéologie et il dirigea ses recherches surtout vers ces études préhistoriques que Boucher de Perthes venait de révéler. Il n'avait pas 16 ans lorsque la Société d'histoire et d'archéologie de Genève imprima ses premiers travaux. Venu peu après à Paris pour y suivre les cours de l'École de médecine, il voulut continuer, pendant ses heures de loisir, les études archéologiques qui le passionnaient. Le premier il découvre dans les alluvions anciennes de la Seine, à Ivry, à Grenelle, au Pecq, des silex taillés semblables à ceux de Saint-Acheul. Aussi la Société d'anthropologie de Paris, fondée par Broca l'année précédente, appela le jeune étudiant à siéger parmi ses maîtres ; et quelques jours plus tard, la Société d'anthropologie de Londres lui décernait le titre d'associé-correspondant. Malgré cet entraînement vers les choses du passé, M. Gosse ne négligeait pas ses études médicales ; il semble, au contraire, que le mystère qui enveloppe les débuts de

Digitized by Google

l'humanité fussent pour lui un stimulant. En 1869, il conquiert le grade de docteur en médecine après la soutenance brillante d'une thèse qui valut à son auteur le prix et la médaille d'or. Rentré dans sa ville natale, M. le docteur Gosse fut chargé de la direction des musées de Genève. Il a su réunir dans les collections qu'il administre toutes les reliques du passé des Helvètes, et, pour mettre ces matériaux en valeur, il montre dans ses publications, et dans ses conférences publiques, les relations qui existent entre les civilisations primitives de tous les temps. Il me paraît impossible de résumer ses ouvrages, l'énumération seule en serait trop longue; la liste comprend 110 mémoires où les questions les plus variées sont traitées avec une méthode vraiment scientifique. La compétence me fait défaut pour présenter les travaux du médecin; mais les hautes situations que M. Gosse occupe dans l'Université parlent pour moi. Successivement médecin des hôpitaux, puis titulaire de la chaire de médecine légale, il fut élu, en 1884, doyen de la Faculté de médecine de Genève. Les marques de distinction ne lui ont pas fait défaut et l'on peut dire qu'il en a reçu autant qu'il en pouvait désirer. Archéologue, médecin, professeur, administrateur, il a donné la mesure de sa science et de son activité infatigable.

M. Diehl, professeur à la Faculté des lettres de Nancy, vous est connu. Beaucoup d'entre vous ont suivi avec le plus grand intérêt ses conférences qui attirent, chaque semaine, un public nombreux dans l'amphithéâtre de la Faculté. Un de ces cours, dans lequel il nous parlait de l'archéologie classique en Grèce, a donné naissance à un

Digitized by Google

charmant livre couronné par l'Académie française : les *Excursions archéologiques en Grèce* ont eu de nombreux lecteurs.

M. Diehl a fait de brillantes études au lycée de Nancy et il fut lauréat au concours général. Au sortir de l'École normale, M. Diehl avait été nommé élève de l'École française de Rome. Pendant deux années il parcourut l'Italie en artiste véritable, visitant partout les œuvres de l'antiquité. Entre toutes les villes italiennes, l'une fixa plus spécialement son attention : ce fut Ravenne avec ses mosaïques byzantines et les souvenirs qu'elle évoque de Justinien et de Théodora.

Depuis longtemps sa vocation historique était éveillée, la visite à Ravenne a décidé de la direction de ses études, il s'attachera à cet empire byzantin si mal connu et qui jeta pourtant un vif éclat dans les arts. Mais pour étudier Byzance, il fallait visiter l'Orient ; M. Diehl demanda à être attaché à l'École d'Athènes et obtint cette faveur unique d'appartenir à la fois à nos deux grandes écoles d'antiquité. Il visita Constantinople, parcourut la Grèce et l'Asie-Mineure et recueillit, chemin faisant, de nombreuses inscriptions qui ont été publiées et commentées dans le *Bulletin de correspondance hellénique*. A Lagina, en Carie, il eut le bonheur de retrouver le texte d'un sénatus-consulte de l'année 81 avant notre ère, confirmant les droits et privilèges de la ville de Stratonicée. C'est une véritable découverte archéologique et l'un des rares exemples de sénatus-consultes qui soient parvenus jusqu'à nous.

Nommé, à son retour d'Athènes, maître de conférences à la Faculté de Nancy, M. Diehl acheva dans notre ville

Digitized by Google

les deux thèses qui devaient lui conquérir, à Paris, le grade de docteur ès lettres et lui valurent les plus vives félicitations de ses juges. Devenu titulaire de la chaire d'histoire ancienne et d'archéologie, notre nouveau confrère est demeuré fidèle à l'étude de la civilisation byzantine ; il a suivi sa trace en Algérie et en Tunisie et publié les notes nombreuses qu'il avait réunies au cours de ses voyages. C'est ainsi qu'il nous décrit l'église byzantine de Saint-Luc en Phocide ; c'est ainsi qu'il est l'un des collaborateurs de la *Revue byzantine* imprimée à Munich. Il y a quelques semaines enfin, M. Diehl recevait de l'Académie des inscriptions et belles-lettres une récompense éclatante pour un dernier mémoire sur la *Domination byzantine en Afrique*.

M. l'abbé E. Martin n'est pas non plus pour vous un inconnu ; à votre dernière séance publique vous l'avez proclamé lauréat du concours Herpin, et vous vous souvenez des termes élogieux dans lesquels votre rapporteur motivait le jugement de la commission chargée de décerner le prix, ainsi que de son appréciation si flatteuse pour l'auteur de l'*Université de Pont-à-Mousson*. Bien plus, quelques mois auparavant, ce même ouvrage avait été l'objet, dans le grand amphithéâtre de la Faculté des lettres de Nancy, d'une discussion longue et approfondie, qui avait attiré tout le public lettré de notre ville, et à la suite de laquelle le grade de docteur ès lettres était conféré à M. l'abbé Martin. Notre nouveau confrère est professeur à l'École Saint-Sigisbert ; il est Lorrain. Le souvenir des années passées au séminaire de Pont-à-Mousson a laissé dans son esprit une impression profonde ; il a

Digitized by Google

voulu se consacrer à l'histoire de l'Université mussipontaine, l'une des gloires de notre pays. La thèse française présentée par lui forme un beau volume, dans lequel l'historien a largement rempli son programme et qui suffira désormais pour édifier tous ceux qui seront curieux de savoir quelle fut l'importance de l'enseignement supérieur en Lorraine depuis 1572. La thèse latine, qui traite de la *Réforme des Prémontrés en Lorraine, par Servais de Lairuels,* sans avoir autant d'ampleur que l'*Histoire de l'Université,* est néanmoins un travail d'érudition solide et de grand intérêt. Pour la rendre accessible au public, l'auteur ne l'a fait imprimer qu'après l'avoir traduite en français. L'Université de Pont-à-Mousson avait tenté déjà d'autres historiens, parmi eux le P. Abram, dont le manuscrit latin avait été défiguré par ses premiers traducteurs. M. l'abbé Martin a rétabli le texte et publié dans les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine* une notice biographique très complète sur le P. Abram.

Dans un autre volume de ces *Mémoires,* nous trouvons encore une étude sur le village de Pulligny, dont notre confrère a voulu écrire l'histoire, dans l'espoir, dit-il, que son exemple sera suivi et que chaque commune trouvera son historiographe. Le but est louable, et peut-être le vœu formé sera-t-il accompli. L'étude sur Pulligny est un modèle utile à consulter pour tous ceux qui entreprendront un travail du même genre.

Enfin M. l'abbé Martin vous a fait récemment hommage d'une brochure très différente des précédentes par son sujet ; elle est intitulée : *La première communion des enfants forains à Saint-Sigisbert.* Il s'agit de ces enfants

Digitized by Google

sans instruction et le plus souvent sans religion qui suivent leurs parents ou leurs maîtres dans leurs baraques roulantes. Tous les ans au mois de mai, une colonie de ces nomades vient s'installer sur le cours Léopold, et tous les ans, professeurs et élèves de Saint-Sigisbert catéchisent ces pauvres gens, leur font connaître leurs devoirs et réussissent le plus souvent à les rendre meilleurs. Vous le voyez, Messieurs, M. l'abbé Martin avait plus d'un titre pour être des nôtres ; Lorrain, il a fait preuve d'un immense désir de travailler pour le bon renom de la patrie lorraine.

M. L. Pingaud, professeur à la Faculté des lettres de Besançon, s'est présenté à vous avec un très riche bagage. L'auteur de la *Politique de Grégoire le Grand,* des *Français en Russie et les Russes en France,* des études sur la maison de Saulx-Tavannes, sur l'amiral Jean de Vienne, sur le comte d'Entraigues, etc., avait donné la mesure de son érudition. Il s'est acquis auprès de vous, en dehors de ces ouvrages, des titres plus particuliers par ses notices sur deux personnages lorrains : Béatrix de Cusance, la maîtresse de Charles IV, et son fils Henri de Vaudémont.

C'est à Nancy qu'il débuta dans l'enseignement et qu'il prépara la thèse de doctorat qui devait lui ouvrir les portes des Facultés. Alors qu'il professait au lycée de cette ville, il prit une heureuse initiative. Dès 1869, à la veille de cette guerre dont on a dit qu'elle nous a fait expier par les plus cruelles défaites notre ignorance en géographie, il inaugura à la Faculté des lettres cet enseignement jusque-là trop négligé. Trois années plus tard,

Digitized by Google

M. Pingaud conquérait en Sorbonne son titre de docteur et bientôt était appelé à la Faculté de Besançon. Il est depuis longtemps le secrétaire perpétuel de l'Académie bisontine, et, par son entrée à l'Académie de Stanislas, il rouvrira entre ces deux Compagnies des relations qui, étroites au siècle dernier, avaient été depuis interrompues.

M. Mathieu-Mieg descend d'une famille de grands industriels qui ont créé à Mulhouse et maintenu au premier rang la fabrication des draps. Lui-même a dirigé cette industrie pendant quelques années; mais sa vocation n'était point là, ses goûts l'entraînaient vers l'étude des sciences naturelles, et il sortit bientôt du tourbillon des affaires pour se consacrer à la géologie qui le passionnait. Du reste, il n'avait pas attendu ce moment pour publier des notes géologiques; dès 1877, il suivait assidûment les sondages entrepris dans la plaine du Rhin et faisait insérer les résultats de ses observations dans le *Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse*. La liste de ses travaux est longue, et c'est naturellement dans cette publication qu'ils ont trouvé l'hospitalité. Cependant le *Bulletin de la Société géologique de France* a reçu ses études les plus importantes auxquelles ont collaboré deux de nos confrères, MM. Fliche et Bleicher. Elles ont pour objet le terrain carbonifère de la Haute-Alsace et les formations tertiaires des environs de Mulhouse. Grâce à l'opiniâtreté de ses recherches, le lac tertiaire de Mulhouse a retrouvé ses habitants, jusqu'à ses oiseaux et ses insectes, et la flore qui l'entourait n'a plus de secrets pour nous. Ces découvertes font le plus grand

Digitized by Google

honneur à M. Mathieu-Mieg qui, dans cette Alsace parcourue et fouillée par de nombreux géologues allemands, a su retrouver le premier des terrains ignorés.

M. Mathieu-Mieg est depuis vingt ans membre de cette active Société industrielle de Mulhouse dans laquelle il a successivement occupé les fonctions de secrétaire et d'administrateur. S'il est de ceux que des traditions, des attaches séculaires au sol de l'Alsace maintiennent dans leur pays, il convient de rappeler que la famille dont il est issu a joui de quelque célébrité en Lorraine : l'architecte du roi Stanislas, Mique, dont le portrait figure dans les galeries du musée lorrain, fut son ancêtre.

M. Nœlting, directeur de l'École de chimie de Mulhouse, est un homme de science dont la valeur est hautement appréciée dans les milieux compétents. Vous-mêmes l'aviez reconnu lorsque vous lui décerniez le prix Bonfils à la suite d'un rapport qui vous fut présenté en séance publique, le 22 mai 1890. Depuis lors, sa réputation est allée sans cesse grandissant ; en 1891, ses collègues le choisissaient pour assister au grand congrès réuni à Genève dans le but de réviser la nomenclature chimique, et, plus récemment, il était appelé par les plus hautes autorités scientifiques à faire partie du jury de l'exposition de Chicago.

M. Nœlting est de nationalité américaine, mais il a conquis tous ses grades auprès des Facultés françaises. Il appartient déjà à plus d'une société savante de notre pays : à la Société de chimie de Paris, à l'Association française pour l'avancement des sciences, et vous avez pensé à juste titre qu'un chimiste de si grande valeur

Digitized by Google

avait sa place marquée parmi vos associés-correspondants.

De l'Algérie enfin nous est parvenue, il y a peu de jours, la demande d'un Lorrain dont la réputation n'est plus à faire. M. R. Basset, né à Lunéville, est depuis 1886 titulaire de la chaire d'arabe à l'École supérieure des lettres d'Alger. Élève de l'École des langues orientales, puis de l'École des hautes études, il se consacra spécialement à l'étude des dialectes sémitiques et iraniens et conquit rapidement les trois diplômes d'arabe, de persan et de turc. Depuis lors, ses connaissances se sont augmentées et nul mieux que lui ne possède les idiomes berbères qui se partagent l'Afrique du Nord. Je ne veux pas refaire la somme de ses publications, elles ont fourni à votre rapporteur la matière d'une longue énumération; il me suffira de dire que ses travaux philologiques lui donnent une autorité incontestable et l'ont mis au premier rang parmi les arabisants. En vous demandant d'accueillir sa candidature, M. Basset vous disait : « Les études auxquelles je me livre ont l'Orient pour objet; permettez-moi d'invoquer ce fait pour rappeler la part que des membres les plus éminents de l'Académie de Stanislas ont prise à la diffusion de ces mêmes études et à leur renaissance en province : il me suffira de rappeler les noms de MM. Guerrier de Dumast, Burnouf et Leupol. » C'est qu'en effet, au temps où Guerrier de Dumast livrait le bon combat pour le rétablissement de l'Université lorraine, la décentralisation des études orientales figurait dans son programme. M. Basset a pris à cœur ce vœu de l'illustre Lorrain, il le remplit dans un centre uni-

*

Digitized by Google

versitaire nouveau, où son enseignement a déjà porté ses fruits.

Ici s'arrête pour cette année, Messieurs, la liste de vos nouveaux correspondants ; citer leurs noms, c'était découvrir le vaste champ de leurs explorations dans le domaine scientifique ou littéraire. Déjà ils vous ont payé la bienvenue par l'hommage de leurs travaux, et leur collaboration assure à nos Mémoires une abondante moisson.

Le fauteuil de M. Puton ayant été déclaré vacant, après les jours de deuil, vous avez dû pourvoir au remplacement de notre regretté confrère. L'Académie de Stanislas a toujours tenu à s'attacher les fonctionnaires éminents qui président aux destinées de l'instruction publique dans cette province ; huit recteurs lui ont appartenu déjà comme membres titulaires.

En choisissant M. Gasquet, recteur de l'Académie de Nancy, vous avez voulu continuer une excellente tradition, en même temps que vous satisfaisiez le désir d'appeler dans votre Compagnie un membre qui l'honorera par le savoir et par le talent.

M. Gasquet avait d'ailleurs d'autres droits à vos suffrages. Géographe, il a publié deux ouvrages classiques d'enseignement secondaire : une *Géographie générale* et une *Géographie de la France, de ses colonies et protectorats*. Dans le premier, il a utilisé, au profit de la jeunesse de nos écoles, les méthodes les plus perfectionnées, les procédés les plus habiles pour retenir l'intérêt, en même temps que les dernières conclusions de la science et les informations les plus récentes. Dans le

Digitized by Google

domaine de l'histoire, il vous présentait trois livres de grande valeur : *De l'Autorité impériale en matière religieuse à Byzance*, thèse française de doctorat ; *l'Empire byzantin et la monarchie franque ;* enfin *les Institutions de l'ancienne France* en deux volumes où sont traitées séparément les institutions politiques et les institutions sociales.

Il ne m'appartient pas d'analyser ou de louer ces œuvres ; le règlement de l'Académie nous inflige l'audition de notre éloge une fois dans notre existence académique, c'est au président de la Compagnie que le privilège est réservé et je n'ai ni le droit, ni la force d'empiéter sur son rôle ; mais qu'il me soit permis du moins de saluer notre nouveau confrère et de lui souhaiter, en votre nom, la bienvenue.

Vous avez eu le regret de recevoir la démission de M. Campaux, que sa santé retient loin de nos séances ; mais vous avez voulu conserver dans vos rangs votre confrère fidèle et lui donner une preuve de haute estime en lui conférant à l'unanimité le titre de membre honoraire. Grâce à Dieu, la collaboration de M. Campaux n'est pas perdue pour nous, et si l'état de sa santé doit nous priver quelquefois de sa présence, d'esprit et de cœur il sera toujours des nôtres.

Les événements dont il me reste à vous entretenir sont encore de ceux dont vous avez le droit de vous réjouir et ils n'ont provoqué de votre part que des marques de satisfaction et des louanges.

C'est avec une légitime fierté que vous avez appris les

Digitized by Google

distinctions et les succès obtenus par quelques-uns des vôtres.

M. Fliche et M. Schlagdenhauffen ont reçu la croix de chevalier de la Légion d'honneur, après d'éclatants services rendus dans l'instruction supérieure ; c'était justice rendue et vous avez été heureux de joindre vos applaudissements à la haute récompense accordée à leur mérite.

Dans les concours ouverts par l'Institut de France, dont les prix sont toujours si disputés, vous avez enregistré les triomphes de deux de vos correspondants.

M. Blondlot qui s'est fait connaître depuis longtemps par des recherches originales sur diverses questions d'électricité, s'est attaché dans ces dernières années à étudier la *Vitesse de propagation de l'électricité dans un fil conducteur,* et il a réussi à retrouver, mais par une méthode toute différente, le résultat découvert en 1850 par MM. Fizeau et Gounelle. L'Académie des sciences, dans sa séance du 18 décembre dernier, lui attribuait le *prix Gaston Planté*. Beaucoup d'entre vous ont entendu, à la Société des sciences de Nancy, M. Blondlot leur exposer ses expériences dans des conférences très goûtées et qu'il sait rendre intéressantes pour le grand public.

Il y a quelques jours enfin, vous avez salué avec une vive satisfaction le succès de M. Diehl à qui l'Académie des inscriptions et belles-lettres vient d'attribuer le *prix du Budget* pour son *Histoire de la domination byzantine en Afrique.* Tel était le sujet mis au concours et la valeur du travail présenté par notre confrère vous est attestée par l'importance du prix décerné.

Après avoir énuméré les palmes remportées par ceux

Digitized by Google

de nos confrères qui contribuent activement à soutenir le bon renom de la science française, je dois rendre compte des travaux de l'année. Si l'Académie de Stanislas n'avait pour manifester sa vitalité au dehors que la publicité de ses Mémoires, notre volume annuel ne donnerait point assurément une idée exacte de la somme des travaux présentés et lus en séance. C'est que d'autres recueils de lettres ou de sciences se sont partagé des œuvres dont vous aviez pu apprécier la haute valeur. Il me suffira de rappeler ici les études dont vous avez eu la primeur; leur nombre et la diversité des sujets traités démontreront l'activité de votre Compagnie.

M. de Souhesmes inaugurait la nouvelle période par une étude très complète de l'état actuel de la *République de Saint-Marin,* et M. des Robert nous donnait la lecture d'un chapitre de son *Histoire des campagnes de Charles IV,* en cours de publication. Puis M. Benoit nous a fait partager ses impressions et aussi son enthousiasme en nous entraînant à sa suite dans la *Campagne d'Athènes et en Argolide.* Une partie du récit de notre vénéré doyen a trouvé déjà une hospitalité enviée dans une autre revue lorraine, laissez-moi en exprimer le regret, sûr que je suis de me trouver en communion d'idées avec vous.

Vous trouverez encore recueillis dans nos Mémoires la biographie d'un de vos anciens confrères, *Alexandre de Metz-Noblat,* par M. le comte de Ludre; *la Vie et l'Œuvre de Grandville,* par M. de Meixmoron; une attachante relation de ses voyages *En Égypte,* par M. Thomas; un chapitre détaché d'une étude sur l'*Ancienne châtellenie de Moyen,* par M. Sorlat; et enfin une page des plus

Digitized by Google

intéressantes d'histoire moderne par M. Maggiolo : *les Fêtes religieuses pendant la Révolution.*

Si une Société comme la vôtre ne peut vivre et grandir, dans ce siècle laborieux, que par l'activité des membres qui la composent, vous le voyez, Messieurs, votre Compagnie n'a pas failli à son devoir. Les travaux littéraires dont vous avez entendu la lecture font honneur à l'institution de Stanislas et contribueront à la maintenir à son rang.

La bibliothèque de l'Académie a continué à s'accroître, soit par suite de dons et d'hommages d'auteurs, soit par suite des échanges qu'elle fait de ses Annales avec celles d'autres sociétés ; échanges d'autant plus nombreux que ses relations s'étendent tous les jours davantage. Vous en avez la preuve dans ce monceau de publications françaises ou étrangères qui couvre votre table et atteste l'empressement avec lequel les hommes de science de tous les pays veulent correspondre avec vous, en vous envoyant le tribut de leurs travaux. Nous leur rendons libéralement la sympathie qu'ils nous témoignent et grâce à laquelle nous entretenons des relations si précieuses pour nous.

L'Académie de Stanislas a su se faire apprécier par son travail, mais elle sait aussi se faire aimer en raison des bienfaits qu'elle répand autour d'elle. Elle encourage les lettres et les sciences en distribuant des couronnes ; elle s'efforce encore d'encourager la vertu en l'aidant et en l'honorant. Votre Compagnie a eu la rare bonne fortune de provoquer des dons généreux et d'en devenir

Digitized by Google

la dispensatrice ; à ce point de vue, cette année peut compter parmi les meilleures.

Pendant le dernier exercice, de nouvelles fondations sont venues augmenter votre budget de bienfaisance.

S'inspirant des actes généreux du regretté M. Jules Gouy, un de nos compatriotes, M. René de Goussaincourt a créé un prix annuel de piété filiale de cent francs — doublé peu de jours avant votre séance publique annuelle — destiné à récompenser ou plutôt à honorer une jeune fille habitant Nancy. Vous devez la choisir parmi ces filles dévouées qui se consacrent à assurer, à adoucir l'existence de vieux parents accablés par l'âge ou la maladie. La noble pensée qui a guidé le donateur lui constitue un titre à notre gratitude et à l'estime de tous.

De pareils exemples porteront leurs fruits et, par vos soins, les bienfaits atteindront leur but. Mais si les legs se multiplient, il semble que le nombre des concurrents s'accroît en mêmes proportions ; la sélection devient plus embarrassante, aussi devez-vous exiger des élus la preuve longuement faite d'une vie de dévouement ininterrompu. Ceux-là sont nombreux encore et vous ne pouvez reconnaître tous les mérites.

Dans cette année, vous n'avez pas eu à statuer sur les concours littéraires ou scientifiques. Le prix Herpin sera distribué en 1896 et le programme en a été publié après votre approbation. Mais vous disposerez, dans les prochaines périodes, d'un prix nouveau destiné aussi à des travaux scientifiques : M. Dupeux, ancien professeur à Nancy, récemment décédé, a fondé par testament un prix annuel de 350 fr., qui portera le nom du testateur. Il sera attribué par l'Académie de Stanislas, après concours,

Digitized by Google

« à l'auteur d'un mémoire traitant d'archéologie, et, de « préférence, d'archéologie lorraine, ou, à défaut, d'un « mémoire de ce genre, à l'auteur d'un travail scienti- « fique ou de linguistique. »

En acceptant ces dons et legs, vous vous engagiez à en respecter les conditions et dans une commune pensée, vous avez décidé d'offrir annuellement un exemplaire des *Mémoires de l'Académie* à ceux des fondateurs ou de leurs ayants droit que votre reconnaissance peut atteindre.

Votre Compagnie rend grâce aux gens de bien dont la munificence lui procure le privilège enviable de récompenser le mérite dans le travail ou dans la misère. Elle voudrait faire plus et multiplier ses bienfaits si sa situation matérielle lui en donnait le pouvoir.

Fondée dans le but d'encourager les lettres, les sciences et les arts, l'Académie de Stanislas a depuis longtemps agrandi son rôle et on doit lui rendre cette justice qu'elle a fait dignement son devoir. Forte de son titre et de son passé, elle ne veut connaître que les luttes fécondes du travail, qui ne causent ni deuils, ni ruines ; et la mission élevée qu'elle poursuit lui assure une longue carrière à l'abri des divisions et des étroites préoccupations.

Digitized by Google

LES FÊTES DE LA RÉVOLUTION

1789-1802

PAR L. MAGGIOLO

RECTEUR HONORAIRE

I

L'étude des fêtes civiques et nationales est instructive et nécessaire; on les connaît mal, on les réhabilite, on les exalte; aussi, il importe, plus que jamais, d'établir par des documents officiels, par des pièces d'archives, par le témoignage des contemporains, ce que furent réellement ces fêtes, ce qu'elles ont coûté à la France d'argent, de larmes, de tortures et de sang.

La Révolution procède par degrés: dans sa première période, les fêtes nationales ont un caractère religieux, elle respecte les traditions, les instincts de ce peuple de France, le plus chrétien que le monde ait jamais connu, elle s'efforce de calmer les inquiétudes des consciences. L'Assemblée nationale, dans une adresse au peuple, proteste de son respect pour la religion catholique; elle assiste aux processions de la Fête-Dieu. Au Champ de Mars, le 14 juillet 1790, l'évêque d'Autun, en présence

Digitized by Google

de six cent mille assistants, célèbre le Saint-Sacrifice de la Messe, il bénit l'oriflamme et les quatre-vingt-trois bannières des départements. La province suit l'exemple de Paris ; au Midi, au Centre, comme à l'Est, les ministres de la religion prennent une large part aux fêtes de la Fédération. A Pithiviers, le 14 juillet, le curé Régnard écrit, sur le registre paroissial, cette note que je reproduis textuellement : « J'ai célébré la messe, sur un autel de la Patrie, au milieu de la place publique ; l'enthousiasme a été général. J'ai répété trois fois le *Domine salvum;* la procession est rentrée à l'église en chantant un hymne sacré, dont la première strophe répond merveilleusement aux circonstances : *Recedant vetera, nova sint omnia.* »

A Blâmont, je lis sur le livre des délibérations du conseil, que l'on célébrera une fête nationale à l'occasion de la Constitution ; les boutiques seront fermées, la municipalité assistera à la messe et au *Te Deum.* Ce même conseil décide que le curé, à l'occasion de la Saint-Louis, chantera une messe solennelle ; « pour donner plus d'éclat à la fête, il y aura une bure à laquelle on mettra le feu, à huit heures, au son des cloches et des décharges de boîtes, les maisons seront illuminées. » A Nancy, le 17 avril 1791, on célèbre la fête de la Constitution ; le corps municipal, ceux des communes voisines, les délégués de la Meuse, de la Moselle, des Vosges, la garde nationale, les troupes de la garnison, le clergé séculier et régulier se réunissent sur la côte Sainte-Geneviève. L'abbé Antoine chante la messe, il termine par ces mots son éloquente allocution : « Daignez, Seigneur, bénir cette Confédération aussi reli-

Digitized by Google

gieuse que patriotique ! Que ce jour assure à jamais le bonheur et la tranquillité publics ! Un roulement de tambour précède la prestation du serment. « Nous jurons, par l'honneur, sur l'autel de la Patrie, en présence du Dieu des armées, d'être fidèles à la Nation, à la Loy, au Roy, de maintenir de tous nos pouvoirs la Constitution décrétée par l'Assemblée et acceptée par le Roy et de rester à jamais unis. »

Le 2 septembre, Thouret présente à l'Assemblée le projet de la rédaction définitive de l'acte constitutionnel ; il propose une addition qui est unanimement adoptée : « Il sera établi des fêtes nationales, pour conserver le souvenir de la Révolution française, entretenir la fraternité entre les citoyens et les attacher à la Patrie et aux lois. »

La Constitution institue des fêtes civiques et nationales, mais elle ne leur impose nullement un caractère irreligieux ; le couronnement des rosières, les fêtes nationales, les réceptions d'évêques, les bénédictions de guidons et de drapeaux, la plantation même des arbres de la liberté sont partout l'objet de cérémonies religieuses et civiques.

A Nancy, lors de la bénédiction des drapeaux de la garde nationale, l'évêque constitutionnel Lalande prononce un discours sur l'alliance de la liberté et de la religion. « Il est fort applaudi par la municipalité et surtout par la société populaire, à laquelle, le jour même de son arrivée, il avait demandé l'honneur d'être affilié. » Dans la plupart des districts, l'élection des membres de la Convention commence par une messe du Saint-Esprit et se termine par un *Te Deum*.

Digitized by Google

II

La translation des cendres de Voltaire de Romilly à Paris (10 et 11 juillet 1791) est la première fête que l'on peut appeler païenne, civique, anti-chrétienne. Le programme en a été discuté et arrêté, le 20 juin, à la société des Jacobins; on n'a rien négligé pour la splendeur de cette fête de l'incrédulité; le lundi, 11 juillet, à dix heures, le cercueil est déposé au Panthéon. « Cette cérémonie, dit le *Moniteur*, a été *une véritable fête nationale*... Sur la route parcourue par ce superbe cortège, une foule innombrable garnit les rues, les fenêtres, les toits des maisons... Partout le plus grand ordre et les applaudissements... *On a cependant remarqué quelques émissaires répandus dans la foule, qui critiquaient le luxe de ce cortège, mais les raisonnements des gens sensés les ont bientôt réduits au silence...* » Ce que la feuille officielle ne nous dit pas, l'évêque Grégoire nous le dira : « Le temple dédié à la patronne de Paris reçut les cendres d'un écrivain qui avait publié tant d'ouvrages impies, obscènes et tant adulé la Pompadour; des amis de la religion et des mœurs réclamèrent contre *ce scandale,* par une pétition à l'Assemblée[1]. Cette fête, dont le marquis de Ferrières nous a laissé une parodie spirituelle, fut en effet un scandale; on avait installé le Panthéon dans cette nouvelle église de Sainte-Geneviève, que Louis XV, malade à Metz, fit vœu de construire, elle était à peine achevée. L'opinion s'en émut, on se rap-

1. *Histoire des sectes religieuses,* t. Ier, p. 27.

Digitized by Google

pela les vers d'un poète, Paon-Saint-Simon, un savant ami de Port-Royal, qui avait prédit quelques années auparavant le triomphe de l'impiété :

Paris, sur ta montagne, un saint temple s'élève,
Temple digne de toi, digne de Geneviève,
Piété trop tardive, impuissante vertu,
Pour ce projet sacré quel siècle choisis-tu !
Avant que pour ton Dieu ce monument s'achève,
Hélas ! l'impiété dominant en tout lieu,
Des temples de Paris aura chassé ton Dieu !

Le 22 septembre 1792, la République est proclamée; le principe matériel de la force va produire, dans la sphère révolutionnaire, la tyrannie des clubs, de la Commune, de la Montagne.

Le progrès des idées révolutionnaires peut se mesurer à la violence des manifestations antireligieuses; la Constituante a protesté qu'elle cherchait uniquement la réforme de l'Église, la Convention veut sa ruine; il faut *écraser l'infâme*. Elle chasse Dieu des églises, elle égorge les prêtres, elle proclame tout à la fois le gouvernement de la Terreur et le culte de la Raison. Le 14 décembre, l'évêque Lindet, cet apostat, qui se vantait, à la Convention, « d'avoir été le premier à se donner une épouse, » propose de remplacer les fêtes religieuses par des fêtes civiques. Le 20 brumaire an II (mercredi, 13 novembre 1793, vieux style), un décret de l'Assemblée convertit la ci-devant église Notre-Dame en un temple consacré à la Raison; ce jour-là, Chaumette, procureur de la Commune de Paris, qui a toutes les initiatives et toutes les audaces, se présente à la barre de la Convention. « Le peuple, dit-il, vient de faire un

Digitized by Google

sacrifice à la Raison dans la ci-devant église métropolitaine; il vient en offrir un autre dans le sanctuaire de la Loi. » Des citoyens couverts d'un bonnet rouge s'avancent aux cris de Vive la République! Vive la Montagne! une musique guerrière frappe l'air des airs chéris de la Révolution, elle précède un cortège de jeunes filles vêtues de blanc, ceintes d'un ruban tricolore, la tête ornée de fleurs. Après elles s'avance la déesse de la Raison, portée dans un fauteuil entouré de guirlandes de chêne; le bonnet de la liberté orne sa tête, un manteau bleu flotte sur ses épaules, elle s'appuie sur une pique; l'enthousiasme est dans tous les cœurs, la déesse est placée vis-à-vis du président. « Vous l'avez vu, citoyens législateurs, reprend Chaumette, le fanatisme a lâché prise; ses yeux louches n'ont pu soutenir l'éclat de la lumière, il s'est enfui; aujourd'hui tout le peuple de Paris s'est transporté sous les voûtes gothiques qui, pour la première fois, ont retenti du cri de la liberté. Là, nous avons sacrifié à la liberté, à l'égalité, à la nature; là, nous avons crié : Vive la Montagne! et la Montagne est venue nous joindre dans le temple de la Raison. Nous n'avons pas offert nos sacrifices à des idoles inanimées, non, c'est un chef-d'œuvre de la nature que nous avons choisi pour la représenter. Le peuple a dit : plus de prêtres, plus d'autres dieux que ceux que la nature nous offre. » « L'Assemblée, répond le président, voit avec la plus vive satisfaction le triomphe que la Raison remporte sur la superstition et le fanatisme, *elle allait se rendre en masse dans ce temple, que vous venez de consacrer à cette déesse, pour célébrer avec le peuple cette auguste et*

Digitized by Google

mémorable fête. » Romme propose que la déesse se place à côté du président ; Chaumette la conduit au bureau ; le président et les secrétaires lui donnent le baiser fraternel, la salle retentit d'applaudissements. « Que la Convention, dit Thuriot, marche en corps, au milieu du peuple, au temple de la Raison, pour y chanter l'hymne de la liberté. Les acclamations, les transports de joie ont accueilli cette proposition. La séance est levée, il est quatre heures[1]. » Le 21 brumaire, le conseil général de la Commune charge son procureur Chaumette de « rédiger le rapport de la fête de la Raison qui a été célébrée, hier, à la ci-devant Métropole, lequel rapport sera envoyé aux départements avec l'hymne à la liberté composé pour l'inauguration du temple par Chénier, député à la Convention, musique de Gosse ». L'hymne a six strophes ; voici la première :

Descends, ô liberté, fille de la nature !
Le peuple a reconquis son pouvoir immortel,
Sur les pompeux débris de l'antique imposture,
Ses mains relèvent ton autel.

L'orgie, qui a profané Notre-Dame, est répétée dans les autres églises : « A Saint-Sulpice, un déclamateur furibond ; à Saint-Roch, le comédien Monvel, de la section de la Montagne, hurlent contre la religion, ses mystères, ses miracles ; à Saint-Eustache, un banquet ; à Saint-Gervais, un bal, dans la chapelle de la brune Marie, sont accompagnés et suivis de propos, de chansons et d'actions, où l'impiété le disputait à la lubri-

1. *Moniteur*, n° 53, 1793.

Digitized by Google

cité [1]. » Marat, la terreur incarnée, remplace au Panthéon le corps de Mirabeau ; on lui érige des bustes, des statues, des autels; on célèbre des fêtes en son honneur; on chante des hymnes : « Cœur sacré de Jésus, cœur sacré de Marat, vous avez les mêmes droits à nos hommages. » « Non, dit un apôtre de la Raison, Jésus a fait naître la superstition; il a défendu les Rois; Marat a eu le courage de les écraser [2]. »

III

Le 4 frimaire, la Convention adopte un nouveau calendrier; l'ère française remplacera l'ère vulgaire, qui fut « l'ère de la cruauté, du mensonge, de la perfidie, de l'esclavage ». Le 11 frimaire, la Commune organise les cérémonies de la religion nouvelle; elle réglemente le décor, les chants, les lectures, les acclamations et surtout les imprécations contre la royauté, la superstition et le fanatisme; les mères de famille devront y conduire leurs enfants, les instituteurs leurs élèves des deux sexes. En réalité, on veut détruire le culte et supprimer le dimanche; ouvrez les livres, les brochures de la Révolution, consultez les bulletins de la Convention, les arrêtés des représentants en mission, les journaux surtout : L'*Ami du Peuple*, de Marat, le *Père Duchesne*, d'Hébert, le *Patriote français*, de Brissot, les *Révolutions de France et de Brabant*, de Camille Desmoulins, le *Journal de la Montagne*, vous y trouve-

1. *Histoire des sectes religieuses*, t. Ier.
2. Discours du maire de Dijon pour l'inauguration du buste de Marat.

Digitized by Google

rez partout et toujours la pensée maîtresse de ces fêtes et leur but cyniquement avoué d'abolir à jamais le christianisme et de substituer à ses fêtes antiques des fêtes matérialistes.

La Terreur fait son œuvre en province, une poignée de pervers étouffe les plaintes des opprimés, on redoute les délations, les cachots et la mort; en l'espace de vingt jours, deux mille trois cent quarante-six églises sont converties en temples de la Raison. A Nancy, le conseil général du département prescrit, le cinquième jour du deuxième mois de l'an premier de la mort du tyran, qu'une fête civique sera célébrée, le 30 brumaire, au temple de la Raison. La veille, on proclame et on affiche le programme; j'ai eu sous les yeux la relation de cette fête, publiée par Bachot, l'imprimeur de la société populaire, elle comprend quatorze pages in-quarto. Il faudrait tout citer. A neuf heures, les corps constitués administratifs et judiciaires, le comité des sans-culottes, la société des amis de la Constitution, les dames poissonnières, les membres du ci-devant clergé, les gardes nationaux se réunissent. A dix heures, le cortège se rend au temple, le représentant du peuple, Faure, de la Haute-Loire, « qui fut toujours à la cime de la Montagne », préside l'assemblée. Il fait l'énumération et l'éloge des prêtres apostats : « Dans cette chaire, d'où je vous parle, il y a quelques mois, un prétendu évêque vous prêchait l'erreur; éclairé aujourd'hui par les lumières de la Raison, il abjure la superstition et le fanatisme, il donne à tous un grand et salutaire exemple ! » Après lui, le président de la commission révolutionnaire prononce un discours; puis commence le défilé des ab-

Digitized by Google

jurations : les vicaires généraux, le supérieur et le directeur du séminaire, les curés de Saint-Sébastien, de Saint-Nicolas, de Saint-Pierre, le soldat Guenché, cidevant secrétaire de l'évêché, cinquante-cinq curés ou vicaires du district viennent déposer, sur l'autel de la Patrie, leurs ornements et leurs lettres de prêtrise. Aux jours de l'épreuve, les assermentés ont montré le peu de valeur de l'église constitutionnelle, patriote et républicaine; le rabbin de la synagogue, lui aussi, remet ses patentes.

Le représentant du peuple fait un faisceau de chasubles, de surplis, de lettres et de titres et il y met le feu; prenant ensuite le calice de l'évêque, il le fait remplir de vin et il le boit à la République! On quitte le temple, qui a retenti des acclamations des sans-culottes et l'on se rend en procession à la salle de la société populaire. Un banquet civique réunit ensuite à la maison commune un nombre considérable de convives. A trois heures après midi, une salve d'artillerie donne le signal d'une promenade civique à l'arbre de la liberté; une séance de la société populaire a terminé cette fête patriotique. Nos archives de la Meurthe, celles surtout de l'hôtel de ville, sont remplies de révélations sur les actes de ce proconsul qui boit dans le calice de l'évêque; les prisons sont pleines: la bourgeoisie libérale de 1789 n'est pas épargnée; j'ai lu sur un registre in-quarto de trente-deux pages les noms des citoyens et des citoyennes mis en état d'arrestation. Le département tout entier est en proie à tout ce que peut suggérer l'esprit de fureur, de pillage et de délire; le président du comité des sans-culottes, Mauger, qui avait

Digitized by Google

joint à son nom celui de Marat, fut l'agent le plus actif de la Terreur; son discours à l'ouverture des séances du comité des sans-culottes, 23 octobre 1793, fut envoyé aux municipalités, aux districts, aux sociétés populaires, avec une lettre de Faure, dont je cite quelques extraits : « Il faut que chacun de vous soit un Brutus; je vous promis de tomber sur les intrigants, les aristocrates fédéralistes et royalistes, j'ai tenu parole. Assurez-vous de leur personne, livrez-les au glaive de la loi; *que le fer de la guillotine ne se rouille que lorsque la République n'aura plus un seul ennemi. Il faut que tout individu qui a le pied sur le sol de la République soit républicain ou qu'il cesse d'exister.* »

Le programme de ces fêtes laïques et obligatoires est, en général, le même; on invite les citoyens à s'y trouver au jour de décadi, « à peine d'être déclarées suspectes les personnes qui y manqueront; comme aussi il est défendu à tous cabaretiers, aubergistes, traiteurs et autres de donner à boire ou à manger pendant le temps de la lecture, sous peine de suspension et d'amende[1] ». On y lira les décrets, les bons patriotes y feront des motions qui peuvent amener tous les citoyens au culte de la Raison. La hache a brisé les tabernacles, les confessionnaux, les statues, les crucifix, elle a respecté la chaire nécessaire aux orateurs; les bustes de Brutus, de Marat, de Le Pelletier remplacent les signes de la superstition; sur le maître-autel on élève un trône pour la déesse de la Raison. « Ces déesses étant toujours partie intégrante de la fête, présentent l'image de Vénus

1. Archives de Florac.

Digitized by Google

et de la débauche... Dans un département du Nord, un médecin fut chargé de guérir simultanément la déesse de la Raison et un député alors en mission, dont elle était la concubine[1]. A Saint-Cloud, sur un char attelé de six baudets couronnés, une femme représente *la Morale,* elle tient un livre d'une main, de l'autre deux cordes, l'une attachée au cou du Pape, l'autre au cou de Capet. » A Châlons-sur-Marne, la vieille ville épiscopale, huit Montagnards portent la déesse, qui a deux nymphes pour suivantes; ailleurs, ce sont des vestales; quelles vestales !

A Rochefort, le député Lequinio, 20 brumaire, fait un discours sur le bonheur : il ne parlera ni du paradis, ni des champs-élysées, ni des houris de Mahomet, ni de cette félicité céleste « que les ministres des religions vous ont promise après la mort, afin que pendant votre vie vous fissiez bêtement tout ce qu'ils voulaient; non, citoyens, il n'y a point de vie future ». Ce même prédicateur de morale, dans un rapport à la Convention sur les fêtes nationales, démontre « qu'une jeune fille a bien la liberté de conserver sa pudeur ou de la sacrifier aux jouissances que son imagination ou son tempérament sollicitent; elle est maîtresse d'elle-même; il n'y a pas de loi qui, sans despotisme, puisse lui interdire l'usage de ses puissances physiques ». A Troyes, à la fête de la mort du dernier tyran des Français, on se rend à l'hôtel de ville; en tête, les gendarmes à cheval, les canonniers, les deux premiers bataillons de la garde nationale précèdent la statue de la République entourée de

1. *Histoire des sectes religieuses,* t. Ier.

Digitized by Google

quatre trophées représentant « les dépouilles des abus » ; l'un de ces trophées figure les dépenses de l'ancienne cour, entre autres cinquante millions, perdus au jeu, par la ci-devant reine avec Lambesc, Bouillé et autres esclaves. Les vétérans nationaux soldés, le troisième et le quatrième bataillon de la garde nationale ; les autorités constituées, la société populaire ferment le cortège ; on se rend au temple de la Raison, là des discours, des danses, des hymnes, des représentations théâtrales terminent la fête. Le 30 nivôse, dans ce temple de la Vérité et de la Raison, le président des *Amis de la liberté et de l'égalité*, régénérée par le représentant du peuple Bo, avait prononcé un discours sur les crimes « du fanatisme et les absurdités du sacerdoce ». Dans les quatre départements de l'ancienne Lorraine, les fêtes de la Révolution ne furent jamais populaires ; la Terreur seule put, dans les campagnes surtout, faire exécuter les prescriptions odieuses des représentants du peuple en mission. Les documents, que je ne cesse de recueillir dans les archives des villes et des villages, le prouvent avec évidence ; j'en veux citer deux exemples qui mettent en son plein jour ce mélange de stupidité et de tyrannie qui caractérise le gouvernement révolutionnaire. A Rosières-aux-Salines, le 2 frimaire an II, une foule d'hommes et surtout de femmes se réunit sur la place, elle s'oppose au départ, pour Nancy, des dépouilles de l'église et des chapelles ; elle profère des cris de mort contre un prêtre apostat longtemps son idole, aujourd'hui l'objet de sa haine. Le maire et les officiers municipaux sont forcés, pour éviter une collision sanglante, de retarder l'expédition des ornements et des vases sa-

Digitized by Google

crés. Le procureur-syndic court à Nancy; il y trouve le conventionnel Faure, en mission; il lui rend compte des troubles occasionnés par le fanatisme. Pour réprimer l'émeute, Faure choisit le jacobin Barbillat, l'ami de Mauger-Marat, le plus cruel des agents de la Terreur. Le 4 frimaire, Barbillat arrive à Rosières, escorté par quatre gendarmes et cinquante gardes nationaux; il enjoint au peuple de se rendre à trois heures au temple de la Raison pour y entendre le langage de la philosophie. A l'heure fixée, il monte dans la chaire si longtemps souillée par le mensonge, la superstition et le fanatisme; il expose en quelques mots énergiques le but de sa mission et donne lecture de deux discours de Faure, qui ont été acclamés à Nancy, à la société populaire épurée et régénérée et au temple de la Raison. Forcé de reprendre haleine, Barbillat, à l'exemple des orateurs prétendus sacrés, qui, pendant leurs pauses, faisaient chanter quelques strophes pieusement ridicules, invite l'assemblée à chanter le sublime couplet : « Amour sacré de la Patrie. » Entonné d'une voix forte et sonore par un sans-culotte, ce couplet est chanté par l'auditoire ainsi que l'hymne entier. Barbillat reprend la parole; il fait une peinture rapide et violente des crimes de la royauté et de la prêtraille et, dans un beau mouvement oratoire, il demande au peuple : « Voulez-vous encore avoir un roi? — Non, non, pas de roi! répond l'assemblée : Vive la République! Vivent les sans-culottes! Vive la Sainte-Montagne! » Barbillat continue : « Voulez-vous encore des prêtres? » même refus, *mais de la part d'un bien plus petit nombre.* L'orateur insiste sur le joug onéreux et ridicule que la prêtraille appe-

Digitized by Google

santissait sur nos têtes, il démontre d'une manière évidente le charlatanisme des prêtres, et, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, il ordonne que tous les meubles d'église, ornements, reliquaires, croix, vases sacrés seront immédiatement transférés à Nancy, et que, le lendemain, on brisera et détruira tous les signes représentatifs de l'ancien culte, en particulier les images et les statues des saints. Le maire et le procureur de la commune sont chargés, sous leur responsabilité, de l'exécution de ses ordres. Avant de quitter la chaire, Barbillat exprime sa surprise et son indignation de ne voir flotter sur aucune tête le bonnet rouge, qui est la terreur des égoïstes et des mauvais citoyens. A l'avenir, le bonnet rouge sera arboré sur toutes les têtes de la municipalité, qui ne pourra siéger ni à la commune, ni au temple, sans ce signe de la liberté. Le cortège officiel reconduit le commissaire à la maison commune, aux acclamations réitérées de : Vive la République ! Vivent les sans-culottes ! Vive la Sainte-Montagne ! On s'arrête sur la place, autour de l'arbre de la liberté ; on y répète l'hymne chéri des Marseillais et on y chante, pour la première fois, un hymne imprimé à Nancy et apporté par Barbillat sur les ci-devant saints :

Saints Pierre, Paul, Mathias, Jude,
Simon et toi Barthélemy,
Voyez à quelle épreuve rude
Le Français vous met aujourd'hui (*bis*).
Saint Philippe et toi frère Jacques,
Saints d'avant comme d'après Pâques,
Vos cris sont superflus,
Vous serez tous fondus ;

Digitized by Google

Grands saints, dans le creuset,
Tombez, c'est le décret ! (*bis*).

Quel contraste ! Le 2 frimaire, la majorité proteste contre la profanation de son église ; le 4 frimaire, elle a peur, elle se tait : le jacobin triomphe, l'œuvre de destruction s'accomplit ; il en est de même partout ! En temps de révolution, la force ne se mesure pas au nombre ; les patriotes ne se comptent pas, ils se pèsent, disait le montagnard Legros ; ils feront un cimetière de la France plutôt que de ne pas la régénérer à leur manière !

Le conseil général de Rosières éprouve le besoin d'expliquer les causes de l'émeute ; le 30 frimaire, il rédige et publie un mémoire signé par soixante-quatorze notables ; ce document, qui ne comprend pas moins de trois cents pages in-octavo, m'a paru curieux et instructif ; il caractérise bien l'esprit du temps, en voici quelques extraits : « On se demande pourquoi l'émeute a eu lieu, la réponse est bien simple. Il y a deux ans, le peuple, avide de nouveautés, voit arriver un jeune et fringant curé constitutionnel, qui a une belle physionomie, qui s'exprime bien, qui lui fait de beaux compliments et l'invite à se défier des faux prophètes, qui, sous la peau de la douce brebis, cachent des loups rapaces et dévorants.

« Voilà tout à coup le peuple engoué de cet homme, il le vante, il le prône... Des citoyens éclairés qui, par raison, n'ont jamais été grands mangeurs de messes, manquent-ils d'aller à la sienne ? aussitôt ses partisans les plus zélés, tous ses souteneurs se font ses chevaliers. Munis d'une corde, ils parcourent la commune, ils en-

Digitized by Google

traînent ces indévôts au pied du chêne de la liberté et, par un acte qui n'est rien moins que libre, leur font promettre, à l'aide de quelques gourmades, d'assister assidûment, à l'avenir, aux offices du curé. Ce dernier sait tout cela, il en triomphe intérieurement, il ne fait aucun effort pour arrêter ce zèle désordonné. Les corps constitués voient avec peine et douleur ces violences, mais ils n'osent s'y opposer, ils se taisent par prudence. Mais, un jour, ce prêtre monte en chaire, il leur dit qu'il les a bercés jusqu'à présent par des chimères, qu'il n'y a rien de vrai dans ce qu'il leur a débité, qu'il n'a jamais fait le métier de prêtre que par intérêt. Désormais il fera seul les fonctions de prédicateur de morale, d'apôtre de la Raison, si quelqu'un osait troubler ses leçons, la sainte guillotine est là. Mortifié d'avoir été dupe d'un homme qui lui a prêché l'erreur, le peuple regrette sa marotte chérie et aussi l'argent volé à la Nation pour le salaire d'un apostat; son amour se change en haine, il le menace, il l'insulte. Cent fois le curé avait dit que, lié par ses fonctions, il regrettait de ne pouvoir s'enrôler; libre aujourd'hui, il tourne le dos aux frontières pour voler dans les bras d'une jolie femme. L'agitation de la commune n'a rien d'hostile à la Convention, à la Sainte-Montagne, elle a été produite par l'indignation d'une multitude irritée d'entendre sans lénitif chanter la palinodie [1]. »

Dans la Meuse, la résistance ne fut pas moins éner-

1. *Adresse du Conseil général de Rostères aux citoyens, nos frères du département et à tous nos frères de la République,* imprimée d'après le vœu de la commune, aux frais des signataires. Nancy, in-8°.

Digitized by Google

gique ; l'arrêté du représentant Bo est resté sans exécution ; des attroupements séditieux, en beaucoup de communes, empêchent la spoliation des églises, les prêtres conservent leur autorité, on les cache, on les protège. A Dun, district de Montmédy, le 1er germinal an II, on chasse de l'église la société populaire, qui a convoqué les citoyens pour leur donner lecture de la sublime déclaration des droits de l'homme ; on a l'audace de chanter la messe et les vêpres. Le 14 germinal, le représentant Mallarmé arrive à Verdun, il fait imprimer *à l'instant un arrêté, qui sera, sans délai,* envoyé, lu, publié et affiché dans toute l'étendue du département ; les termes en sont durs et les menaces terribles : « Il est temps d'arrêter le mal dans sa source, en frappant *révolutionnairement* les fanatiques, les chefs de partis, tous les auteurs et fauteurs de pareils troubles. » Informé officiellement que dans la commune de Dun, ainsi que dans plusieurs autres, le fanatisme exerce encore ses fureurs, que des imposteurs veulent maintenir leur autorité sur le peuple et le laisser croupir dans l'ignorance, tandis que dans toutes les parties de la République on a rendu hommage aux principes immuables de la Vérité et de la Raison... Que le 1er germinal, des individus ont eu l'impudence, dans la ci-devant église, de se masquer et de s'affubler d'un costume que l'on appelait surplis et de chanter la messe et les vêpres ; que tous ces faits inouïs se sont passés au milieu d'un attroupement séditieux, où l'on criait : « Jésus-Christ est mort pour nous, nous pouvons bien mourir pour lui... » le proconsul arrête : « Article 1er : Les administrateurs et les officiers municipaux du district

Digitized by Google

seront tenus, sous leur responsabilité et sous peine d'être à l'instant incarcérés, déclarés suspects et traités comme tels, de faire enlever tous les ornements et effets destinés à l'exercice d'aucun culte quel qu'il soit. Article 2 : Ces dispositions sont rendues communes aux autorités constituées de la Meuse et de la Moselle ; les agents nationaux sont chargés de leur exécution. Article 3 : La commune de Dun, pour sa désobéissance et en punition du scandale qu'elle a excité, sera privée de toutes ses cloches. Article 4 : Les nommés Mellet, Noizet, Drappier, qui ont osé chanter la messe et les vêpres seront à l'instant mis en arrestation. Article 5 : L'ex-ministre du culte catholique de Dun, ceux de Milly et de Lion seront également mis en état d'arrestation, attendu qu'ils ont repris des fonctions qu'ils avaient abdiquées et qu'ils ont cherché à entretenir le fanatisme ; ils seront déportés en exécution de l'arrêté du représentant du peuple, en date du 6 germinal. Article 6 : Les commissaires et l'agent national du district informeront contre les auteurs et fauteurs des troubles et de l'émeute du 1er germinal et enverront au représentant leurs informations, pour être pris le parti qu'il conviendra. Article 7 : Les commissaires pourront requérir les autorités et la force armée pour l'exécution la plus prompte et la plus stricte des présentes. »

Malgré les menaces des représentants en mission, les communes, en grand nombre, refusent d'envoyer au district les dépouilles de leurs églises ; l'agent national de Verdun, à la tête d'une troupe de sans-culottes, arrive à Landrecourt ; on brise les statues, on brûle, sur la place publique, les ornements et les meubles, on

Digitized by Google

emporte les vases sacrés. De là, l'agent se dirige vers Julvécourt; les habitants, prévenus, se sont armés de bâtons et de fourches; ils attaquent et repoussent la horde sacrilège, leur église est sauvée! Un commissaire signale la présence, à Blercourt, d'un prêtre fanatique : « Il habite les bois le jour, la nuit il se répand dans les villages, il y prêche sa doctrine pernicieuse et gâte infiniment l'esprit public... En été, il a échappé de deux heures à ma surveillance; depuis, il est mieux caché, mais il n'en est pas moins dangereux dans ses messes et ses prêches nocturnes. » Après de minutieuses perquisitions, les gendarmes de Souilly découvrent ce prêtre caché dans une cave; ils se préparent à l'emmener; la population entière se soulève, elle menace les gendarmes, elle les frappe, elle les force à fuir en abandonnant leur prisonnier. Ce représentant Bo, qui ne put, dans la Meuse, faire exécuter ses arrêts, était cependant un vaillant et ingénieux Montagnard; j'ai cité un de ses discours à Troyes, voici un de ses exploits à Cahors. Il y avait réuni tous les ci-devant prêtres du district et « comme ces imbéciles fêtaient encore le dimanche, il voulut tirer parti de leur fainéantise ». Le 8 floréal an II (dimanche des prêtres), il leur ordonna de se rendre sur le boulevard pour y travailler au grand chemin. Deux cents prêtres redevenus citoyens ont travaillé avec une ardeur vraiment patriotique; on a vu des vieillards de 80 ans traîner des chariots avec toute l'ardeur de la jeunesse[1]. En Lorraine, en ces jours né-

1. *Journal du matin et du Tribunal criminel révolutionnaire*, n° 688.

Digitized by Google

fastes, l'attitude du clergé a été digne, noble et fière; la persécution enfante des martyrs; au péril de leur liberté et de leur vie, les prêtres cachés dans les bois, dans les fermes, vont la nuit baptiser les enfants, célébrer les saints mystères, prodiguer à tous les consolations et les secours de la religion. On les dénonce, on les poursuit, on les emprisonne, on les fusille, on les guillotine, rien ne les arrête! A Verdun, à Nancy, à Metz, à Mirecourt, 36 sont exécutés, 28 meurent dans les prisons, 32 en exil, plus de 100 à l'île d'Aix ou à Rochefort. J'ai connu, dans ma jeunesse, un grand nombre de ces généreux confesseurs de la foi, que la mort avait épargnés, je n'ai oublié ni leur figure vénérée, ni leurs récits pleins d'intérêt, et ce n'est pas sans émotion que j'ai retrouvé, dans nos archives et nos manuscrits, la preuve de leurs souffrances, de leur énergie et des maux causés à la France, par cette faction jacobine, qui avait voulu la déchristianiser.

La démence et la fureur des apôtres de la nouvelle divinité ont produit une réaction, la religion de l'athéisme a montré ce qu'elle pouvait produire et elle fait horreur. Le 6 frimaire, Danton, de sa voix tonnante, demande à la Convention que le peuple, dans ses fêtes, offre de l'encens à l'Être suprême, au Maître de la nature : « Nous n'avons pas voulu anéantir la superstition pour établir le règne de l'athéisme[1]. » Déjà, le 1er frimaire, à la société des Jacobins, Robespierre avait parlé en faveur de la liberté des cultes : « On dira peut-être que je suis un esprit étroit, un homme à préjugés,

1. *Moniteur*, 8 frimaire an II, n° 68.

Digitized by Google

que sais-je, un fanatique... L'athéisme est aristocratique, l'idée d'un grand être, qui veille sur l'innocence opprimée... est toute populaire. (*On applaudit.*) J'ai été, dès le collège, un assez mauvais catholique... je n'en suis que plus attaché aux idées morales et politiques que je viens d'exposer, si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer[1]. » Le 1er germinal an II, l'expiation commence : Hébert l'athée, l'inventeur du culte de la Raison, Momoro son complice, Anacharsis Klootz, qui voulait faire guillotiner tous ceux qui croient en Dieu, montent sur l'échafaud ; le 21 du même mois, c'est le tour du lâche Gobel et de Chaumette, ce fétiche du peuple de Paris. Ils ont voulu, dit l'acte d'accusation, effacer toute idée de la divinité et fonder le gouvernement français sur l'athéisme ; « ils ont dépouillé et fermé les églises, afin que les fanatiques coalisés avec les libertins renversent la République. »

IV. — Fêtes de l'Être suprême

Le 18 floréal an II, c'est-à-dire, en langage français et chrétien, le 7 mai de l'an de grâce 1794, Maximilien Robespierre, au nom du Comité de Salut public, lit, à la tribune de la Convention, un long et volumineux rapport sur la nécessité d'organiser des fêtes nationales, « le plus doux lien de la fraternité, le plus puissant moyen de régénération ». Il rappelle les crimes des rois, des aristocrates, des prêtres ; il flétrit « les monstres qui ont aiguisé leurs poignards sanguinaires, en

1. *Moniteur*, 1793, n° 66.

Digitized by Google

invoquant la Raison. L'impudent, le traître Guadet, a dénoncé un citoyen pour avoir prononcé le mot providence... Hébert a prêché l'athéisme; Vergnaud et Gensonné ont péroré avec chaleur pour bannir le nom de l'Être suprême du préambule de la Constitution. Danton lui-même, froid et muet devant les périls de la République, a parlé avec beaucoup de véhémence en faveur de la même opinion... Ils ont attaqué tous les cultes avec violence pour s'ériger eux-mêmes en apôtres fougueux du néant, en missionnaires fanatiques de l'athéisme! Quel était leur but? Est-ce de hâter le triomphe de la Raison? Mais, on ne cessait de l'outrager, de la rendre odieuse par des violences absurdes, des extravagances concertées... L'idée de l'Être suprême et de l'immortalité de l'âme est sociale et républicaine... Le patriote est probe et magnanime... Fixons au milieu de nous le bonheur par la sagesse et la morale! Voilà le véritable but de nos travaux, voilà la tâche la plus héroïque et la plus difficile[1]... » Après ce rapport, ou plutôt ce réquisitoire violent et haineux, la Convention, qui, le 26 brumaire, se rendait en masse au temple de la Raison, décrète : Article 1^er^. Le peuple français reconnaît l'existence de l'Être suprême et de l'immortalité de l'âme... Article 4. Il sera institué des fêtes pour rappeler l'homme à la pensée de la divinité et à la dignité de son être; l'article 7 énumère les 36 fêtes qui seront célébrées les jours de décadi; l'article 8 charge les comités de salut public et d'instruction de présenter un plan d'organisation de ces fêtes; l'article 15 confie à

1. *Moniteur*, 1793, n° 66.

Digitized by Google

David le soin de préparer le plan de la fête, qui sera célébrée le 20 prairial prochain, en l'honneur de l'Être suprême. Ce décret, voté à l'unanimité, et le rapport sont imprimés et envoyés aux armées, aux autorités constituées, à toutes les sociétés populaires.

Au lendemain des orgies du culte de la Raison, ce brevet d'existence donné au Dieu de Clovis, de Charlemagne, de Saint-Louis, dans le royaume très chrétien, par un jongleur sanguinaire, qui avait froidement préparé et souverainement imposé la plus effroyable tyrannie, fut le signal des palinodies les plus lâches et les plus honteuses. Le 24 floréal, la commune de Paris fait l'éloge du *rapport sublime* de Robespierre, elle félicite la Convention sur ses *décrets immortels*. Le 25 floréal, l'agent national admis à la barre exalte la *philosophie politique* de l'Assemblée ; il attaque *les prêtres profondément hypocrites et surtout ces hommes perfides,* qui ont excité un mouvement violent contre les cultes. Le 26 floréal, le Comité de Salut public ordonne d'effacer, au frontispice des édifices ci-devant consacrés au culte, l'inscription : Temple de la Raison, pour y substituer les mots du décret : *Le peuple français reconnaît l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme.*

Le 27 floréal, la société des Jacobins vient à son tour remercier la Convention, « elle a donné un grand exemple, elle a frappé les ambitieux, les intrigants, les êtres fangeux, que nourrissait le crime, elle a détruit le germe de toutes les conspirations ».

Le Jacobin ne se pique pas de logique, il passe, sans pudeur et sans remords, du temple de la Raison au temple de l'Être suprême ; son orthodoxie, c'est l'ado-

Digitized by Google

ration du tyran, dont il a peur; David nous en offre un triste exemple. Peintre du Roi, en 1773, lauréat et membre de l'Académie de musique, il saute d'un bond au sommet de la Montagne et d'un autre bond il se trouve aux pieds de Napoléon. Notre Callot, en 1633, refusa de consacrer par son burin la prise de Nancy; David peint successivement le *Serment du jeu de paume,* la *Mort de Michel Lepelletier,* l'*Agonie de Marat, Bonaparte au mont Saint-Bernard,* le *Couronnement de l'Empereur* et la *Distribution des aigles.* Le *Moniteur* du 19 prairial publie, en huit colonnes, le plan de David et l'ordonnance de l'auguste cérémonie qui va *réparer les torts des prêtres, du crime et de la royauté.* Robespierre, l'initiateur de cette fête qui doit être le triomphe retentissant de sa doctrine, en sera le pontife; il s'est fait, pour cette quinzaine, attribuer la présidence de la Convention. « Le 20 prairial, à midi, toutes les sections étant arrivées aux Tuileries, la Convention, entourée d'un corps de musique, descend par le balcon du pavillon de l'Unité sur l'amphithéâtre, au sommet duquel s'élève une tribune, presque un trône. Le président a prononcé un discours pour inviter le peuple à honorer l'auteur de la Nature... La statue de la Sagesse était enveloppée du manteau hideux de l'athéisme; sur le front de ce simulacre hideux, on lisait ces mots : *Seul espoir de l'étranger.* Le flambeau de la Raison a fait disparaître le monstre et à sa place on a vu la Sagesse montrant du doigt le séjour de l'Être suprême... Le jardin national a retenti de cris d'allégresse; le président, remonté à la tribune, a prononcé un second discours. Le peuple et ses représentants sont partis ensuite

Digitized by Google

pour le Champ de Mars... La Convention était entourée d'un cordon tricolore porté par l'enfance ornée de violettes... L'adolescence était parée de myrtes, la virilité de chêne, la vieillesse de pampres et d'olivier... Au centre, un char d'une forme antique, drapé en rouge, était traîné par huit bœufs aux cornes dorées. Le cortège a fait le tour de la statue de la Liberté et s'est rangé sur la montagne figurée au milieu du Champ de Mars... En un instant, elle fut couverte d'une multitude infinie de citoyens, de citoyennes de tout âge... La musique a exécuté l'hymne à l'Être suprême... Enfin, une décharge d'artillerie, interprète de la vengeance nationale, a retenti dans les airs et tous, citoyens et citoyennes, confondant leurs sentiments dans un embrassement fraternel, ont terminé la fête en élevant vers le ciel ce cri de l'humanité et du civisme : Vive la République ! Vive la Montagne ! Vivent nos Représentants ! La beauté du jour, la fraîcheur des décorations, *la franche gaîté du peuple, l'unanimité des sentiments,* la cordialité et l'ordre qui ont régné dans tout le cours de la cérémonie, en ont fait la plus belle fête dont le souvenir puisse être perpétué dans les fastes de la Révolution. »

Le *Moniteur* n'a pas rendu un compte exact de cette fête ; il n'a pas donné le texte des deux discours, où le pontife affirme que l'Être suprême, dès le commencement des temps, décréta la République ; il n'a pas dit que le groupe allégorique s'embrasa mal : l'artifice était de mauvaise qualité, l'athéisme résista et la Sagesse, qui devait émerger, s'enflamma hors de propos, elle apparut noircie et enfumée ; il n'a parlé ni des murmures, ni des sarcasmes, ni des menaces des Monta-

Digitized by Google

gnards, qui, malgré le féroce Hanriot et ses gendarmes, ont frappé les oreilles de Robespierre. Le retour fut triste : « le triomphateur, dit Michelet, semblait poursuivi; plus pâle encore qu'à l'ordinaire et plus clignotant, il laissait, malgré lui, jouer d'une manière effrayante les muscles de sa bouche. Non moins agités, bilieux, jaunes et blancs comme des morts, ceux qui le suivaient montraient une colère tremblante, sous les mots désespérés que la haine leur tirait du cœur. Ce cortège fantastique, dans une immense poussière, quand il rentra au noir palais, apparut celui des furies. » *Ces mots désespérés,* l'histoire les a conservés, en voici quelques-uns : « Tyran, je te méprise et je te hais ! — Grand-prêtre, la Roche tarpéienne n'est pas loin du Capitole ! — Il y a encore des Brutus et des Scévola ! — Le b..., il n'est pas content d'être le Maître, il faut encore qu'il soit Dieu ! — Ce maudit Robespierre nous a reculés de dix ans, avec son Être suprême; personne n'y pensait plus, c'est lui qui a tout gâté. » Au lendemain de cette fête de la haine, les masques tombent; Robespierre a compris que s'il ne fait peur, il est perdu; il engage une lutte terrible, dont la mort sera l'enjeu. La loi du 22 prairial, combinée avec celle des suspects, supprime les garanties qui protègent les citoyens, elle va donner à la guillotine des fournées de quarante, de cinquante accusés; en quarante-cinq jours, il y a, à Paris, 2,625 victimes de tout âge, de tout sexe, de toute condition; les cimetières ne suffisent plus ! « Nous sommes tous au pied de la guillotine, dit un conventionnel, incertains si l'heure qui va sonner ne nous verra pas devant le tribunal. » M. Taine, auquel j'emprunte cette citation, cite

Digitized by Google

ce mot de Carrier : « A la Convention, tout le monde est coupable, jusqu'à la sonnette du président » et il ajoute avec raison : « Ils ont beau se répéter qu'ils étaient contraints d'obéir sous peine de mort; au plus pur d'entre eux, s'il a encore une conscience, la conscience répète : Toi aussi, malgré toi, tu as été un terroriste, c'est-à-dire un brigand et un assassin[1]. »

Dieu merci ! l'expiation est proche ; le 7 thermidor, l'incorruptible, le roi de la Terreur, le Messie de Don Gerle et de la Mère-Dieu fait entendre aux Jacobins son testament de mort; le 9, il monte sur l'échafaud dressé par exception sur la place Louis XV, où la Révolution a frappé le Roi, la Reine, les Girondins et Danton. « Il poussa un rugissement, on le vit, un moment, pâle, hideux, la bouche ouverte toute grande et les dents brisées... puis il y eut un bruit sourd... » Ce châtiment terrible et atroce n'était que mérité ; Paris tout entier respirait ; sur le parcours de la Conciergerie au lieu du supplice, les fenêtres étaient louées d'avance, c'étaient des hurlements mêlés de l'allégresse de la délivrance et de la haine du tyran.

V

Aux époques troublées, la province suit l'exemple de Paris avec une effrayante et déplorable servilité ; on est humilié et attristé en lisant, dans les archives et dans les colonnes du *Moniteur,* la longue série des évolutions, des variations, des honteuses palinodies qui signalèrent

1. Taine. *La Révolution,* t. III, p. 232.

Digitized by Google

l'an II de sinistre mémoire. Le 20 brumaire, la Convention proclame le culte de l'athéisme ; elle convertit en temple de la Raison la basilique vénérée de Notre-Dame ; en moins de vingt jours, deux mille trois cent quarante-six églises sont changées en temples de la Raison. Le 18 prairial de cette même année, le pontife de la Révolution proclame l'existence de l'Être suprême ; à l'instant, on brise l'idole de la veille, on insulte ses faux prêtres, on les proscrit, on institue le culte de l'Être suprême, *qui n'a rien de commun avec le Dieu théologique des prêtres et des rois, dont la Rome moderne trafiquait la figure arrangée selon ses intérêts.* » Chaque jour, jusqu'au 9 thermidor, la commission des dépêches apportera à l'Assemblée des adhésions enthousiastes des districts, des villes, des villages ; le secret de ces adhésions enthousiastes, nous le connaissons ; un proconsul en mission, Laplanche, ce bénédictin défroqué, qui invite les filles à l'abandon d'elles-mêmes et à l'oubli de la pudeur, rend compte, en ces termes, de son séjour dans le département de Loir-et-Cher : « Je me suis conduit révolutionnairement, j'ai mis partout la terreur à l'ordre du jour... J'ai porté de grands coups au fanatisme... Ma conduite a été celle d'un Montagnard. » J'ai dépouillé, par centaines, les procès-verbaux des fêtes de l'Être suprême imprimés et expédiés à la Convention ; ils sont longs, détaillés, emphatiques ; partout, dans les villes, on a copié plus ou moins exactement le plan et le programme de David. « Dès l'aurore, les sons d'une musique guerrière font succéder au sommeil un réveil enchanteur. A l'aspect de l'astre bienfaisant qui vivifie et colore la nat ure, amis, frères, époux, enfants, vieil-

Digitized by Google

lards et mères s'embrassent... L'airain tonne, à l'instant les habitations sont désertes... Le peuple emplit les rues, la joie et la fraternité l'enflamment... » Le cortège se forme, il se rend à l'arbre de la Liberté, au temple de l'Être suprême; conformément au programme, les enfants des deux sexes sont parés de violettes ou de roses; les adolescents portent du myrte; l'âge viril du chêne; les vieillards des pampres ou des rameaux d'olivier; on chante devant l'autel de la Patrie l'hymne de Marie-Joseph Chénier et l'hymne obligatoire de Th. Désorgues, envoyé par la Convention : « Père de l'Univers, suprême intelligence. » Le président prononce un discours contre le fanatisme et la tyrannie, il met le feu à un groupe représentant le monstre désolant de l'athéisme; des taureaux, aux cornes dorées, traînent un char couvert de draperies et de guirlandes; les chœurs font entendre des chants patriotiques, le cortège parcourt les rues de la ville et la fête se termine aux cris mille fois répétés de : Vive la République! Vive la Montagne!

Le 8 prairial, l'administration du département des Vosges, *épurée* par les représentants Faure et Foussedore, envoie une lettre de félicitations à Robespierre, elle adhère *à la lettre sublime* du Comité de Salut public sur le gouvernement révolutionnaire. Cette lettre sublime supprimait le jury, et le tribunal criminel siégeant à Mirecourt envoyait à la guillotine des prêtres réfractaires, jeunes et vieux, et leurs servantes. A la nouvelle de la mort du tyran, cette même administration rédigea, pour les complices de Robespierre devenus ses bourreaux, l'adresse obligatoire de félicitations! Le

Digitized by Google

16 messidor an II, l'agent national du Bas-Rhin écrit à la Convention : « Les citoyens de cinq religions différentes, assemblés pour la fête de l'Être suprême, ont abjuré leurs superstitions et leurs erreurs. » Il est fier de signaler cette conversion, car « le fanatisme de ces populations avait désolé le patriotisme des représentants du peuple, au point qu'il leur avait fallu incarcérer, déporter et fusiller les ministres et les prêtres et prescrire, le 17 brumaire, de dépouiller les temples de tous les ornements scandaleux d'or et d'argent ». Dans l'Yonne, dans les bourgs comme dans les villes, la cérémonie a un caractère plus sacerdotal, le président offre de l'encens à la statue de la Liberté, il fait la prière, il embrasse le vieillard le plus âgé. A Bourbonne-les-Bains, le 20 prairial, la statue de la Liberté est portée par quatre adolescents; quatre jeunes filles tenaient chacune un ruban aux trois couleurs... Une quantité de jeunes filles de tout âge, vêtues de blanc, portaient de petites corbeilles remplies de fleurs qu'elles parsemaient devant la déesse. Au jardin national, où s'élève une montagne en amphithéâtre, la musique exécute des chants, l'agent national fait un discours très patriotique sur les motifs de la fête, il est fort applaudi; on chante des hymnes patriotiques, un enfant fait la prière à l'Éternel, un autre récite des vers à l'Être suprême. Le président prononce un discours sur l'immortalité de l'âme, ce discours a été très goûté et applaudi; à bien juste titre, dit le procès-verbal, que j'ai copié aux archives de la ville.

A Calais, le 20 prairial, le cortège se forme au champ de la Raison, les jeunes filles vêtues de blanc portent des corbeilles de fleurs; les vieillards montent sur un

Digitized by Google

char traîné par quatre chevaux gris, la Renommée, à cheval, une trompette à la main, est entourée par dix groupes de citoyens et de citoyennes... On fait des stations au temple de l'Être suprême ; à la place Marat, le président met le feu à un bûcher sur lequel on voit une hydre avec cette inscription : « Seul espoir des coalisés. » L'hydre brûlée, la Sagesse apparaît ; on chante des hymnes patriotiques, le canon tonne et, le soir, les musiciens et le peuple se rendent autour du temple pour y donner le bal. A Troyes, le programme n'omet rien de ce qui peut contribuer à la splendeur de la fête : « Que vos maisons soient garnies de drapeaux tricolores et de verdure... Que vos enfants soient propres et prêts dès cinq heures du matin, que les citoyennes, qui allaitent des enfants, les emportent avec elles... Prenez vos repas devant vos portes, cela vous rappellera le beau temps de nos aïeux et l'image de l'âge d'or... » On ose parler du beau temps des aïeux et de l'âge d'or, au moment où la commune de Troyes écrit : « Notre pénurie est extrême, la consternation est répandue parmi nous, nous n'avons jamais eu besoin de secours aussi prompts. » Dix jours après (1er juillet), le district déclare « que la ville n'a plus que pour trente-six heures de vivres et qu'elle ne sait où s'en procurer ». Il y a dans le procès-verbal de la fête des mois sinistres : « Le groupe rentra dans le néant avec la même rapidité que les conspirateurs que frappe le glaive des lois. » A Nancy, le programme est le même, le président proclame l'existence de l'Être suprême, après les harangues et les stations au temple, à la société populaire, à l'arbre de la Liberté, il allume la flamme d'une montgolfière « image

Digitized by Google

du globe qu'habitent les mortels, elle ira porter à la divinité leurs vœux et leurs hommages ».

La pauvre montgolfière, malgré les cris répétés de : Vive la République ! Vive la Montagne ! malgré le bruit des tambours et des canons, s'éleva à peine au-dessus des édifices de la place du Peuple et alla piteusement tomber à la Pépinière. Ce jour-là, sur le théâtre, un fonctionnaire de la Commune chanta, par ordre, une carmagnole et une guinqueringuette, il y ajouta ce couplet :

Adieu la superstition ;
Nous ne croirons plus aux sornettes,
Et Dieu seul nous adorerons...
Dieu n'a fait la création
De l'homme et de la femmelette
Que pour la population.
Le sans-culotte humain et bon
Étouffe sa haine secrète
Pour l'accord et pour l'union.
Jurons donc à la Patrie
Une fidélité parfaite,
Mais guerre à toute faction !

En l'an II, l'agent national du district, dans une lettre philosophique adressée aux campagnes, définit en ces termes les obligations religieuses des citoyens : « Nous avons un Être suprême à adorer, la liberté à idolâtrer, l'égalité, sa sœur, à respecter, le pacte social à suivre, les lois à exécuter. La religion nationale ainsi basée, les hommes ne sont plus trompés par l'erreur et le mensonge, ils ne seront plus superstitieux, sanguinaires, intolérants et le vrai culte de la divinité ne sera plus noyé en un vain cérémonial. »

Digitized by Google

A Commercy, le maire préside, son discours impie est un réquisitoire contre la religion et les traditions du passé : « L'Être suprême ne prit jamais intérêt aux gestes, aux génuflexions, aux habits ridicules des prêtres... » Le procès-verbal, imprimé et adressé à la Convention, est long et détaillé ; à la page 18, il rend compte d'un exercice littéraire qui a eu lieu à l'institution secondaire fondée et dirigée autrefois par les bénédictins du Breuil : « En lisant les discours de Robespierre, de Saint-Just, de Collot d'Herbois, dit un rhétoricien, nous croyons entendre des oracles ; la Grèce même les eût pris pour des dieux. » J'ai trouvé, dans les archives parfaitement conservées de cette ville, un rapport remarquable, à la date du 24 novembre 1790, sur les services rendus au pays par les religieux auxquels on offre la direction du collège et aussi un incident relatif à la fête du 20 prairial. Le sans-culotte Audin offre à la municipalité un chant dont il est l'auteur ; la municipalité le lui renvoie « attendu qu'il manque d'orthographe et de style ». Un manuscrit conservé à la bibliothèque de Nancy comprend les actes de la Société populaire de Salins-Libre (Château-Salins) d'après les registres de ses délibérations. J'y ai copié des détails curieux pour l'histoire de cette commune durant la seconde année de la Terreur ; on ne répète, dans les clubs, que ce qui se dit et se débat à la Convention, aux Jacobins, aux Cordeliers ; le club fait écho à tous les sons venant de Paris, le théâtre est plus restreint, les acteurs plus modestes, le drame est le même. Le 30 germinal, les corps constitués se sont réunis au local de la société populaire ; on y a chanté des hymnes et organisé le cortège qui

Digitized by Google

s'est rendu au temple de la Raison. Le secrétaire a prononcé un discours moral, il a flétri le royalisme et le fanatisme; la société est ensuite retournée au lieu de ses séances, où il a été donné lecture des papiers publics; la société est abonnée au *Journal de la Montagne* et au *Journal de Perlet*[1]. Le 23 floréal, la scène change, la même société vote une adresse de félicitations à l'incorruptible Robespierre, qui a déclaré que la République reconnaît un Être suprême. Le 2 prairial, la société invite l'agent national à substituer à l'enseigne du temple de la Raison la nouvelle formule; elle s'occupe de *la grande solennité* en l'honneur du nouvel Être suprême; on nomme trois commissaires pour régler le plan de la fête; le 10, le plan des commissaires est adopté à l'unanimité. Il sera imprimé avec les hymnes, en nombre suffisant pour que chaque membre de la société soit à même *de suivre l'office* et d'y faire sa partie. Six commissaires veilleront aux décors, un septième s'occupera du char; il y a toujours un char, un autel, une montagne dans les fêtes républicaines; l'autel de la Patrie sera dressé au sommet du calvaire, dont on aura enlevé ou brisé les croix. Le 19, un peintre de Nancy, Dieudonné Pierre, arrive à Salins-Libre; il propose deux projets de décoration du temple, l'un de l'ordre ionique, l'autre de l'ordre composite; ce dernier est adopté. Le 16 thermidor, la même société fait célébrer une fête pour rendre grâces à l'Être suprême de ce que Robespierre a été guillotiné!

Je ferais un volume avec les documents que j'ai re-

1. Le *Journal de Perlet*, 1789 à 1793, 38 vol. in-8°.

Digitized by Google

cueillis en grand nombre dans les archives, au Centre, au Midi, à l'Est de la France, sur ces fêtes de l'Être suprême qui, non moins absurdes et odieuses que les fêtes de la Raison, furent une insulte à la liberté, un défi au bon sens, la plus audacieuse des entreprises. Il me reste à résumer, en quelques pages, l'histoire des fêtes décadaires, cette troisième et dernière phase des fêtes de la Révolution. En ce sujet triste mais instructif, surtout à l'heure présente, je n'invente rien, je n'exagère rien, j'apporte des faits, des pièces d'archives, des textes qui, mieux que des paroles, prouvent la nature malfaisante, l'insanité, l'insuccès de ces fêtes si improprement appelées fêtes nationales.

Digitized by Google

EN ÉGYPTE

PAR M. GABRIEL THOMAS

AVANT-PROPOS

Si je viens parler de l'Égypte après tant d'autres et combien plus autorisés, c'est qu'il en faut parler sans cesse, qu'on doit, sans se lasser, répéter le nom de cette terre illustre et féconde entre toutes, où la France a marqué si profondément son empreinte.

PREMIÈRE PARTIE

THÈBES ET LES PHARAONS

Fils des rois thébains champions de l'indépendance, descendant d'Ahmès le vainqueur des Hycsôs, pupille de sa sœur aînée Hatasou, la conquérante du Sômal, Thoutmès III apparaît dans l'histoire au point culminant de la XVIII^{e} dynastie qui, préparant les fastes de la XIX^{e},

Digitized by Google

ouvre au Nouvel Empire une période de gloire incomparable.

Des cataractes du Nil aux monts d'Arménie, des déserts libyques à l'Euphrate, les Pharaons avaient promené leurs chars de guerre et brisé les portes des forteresses. Vers l'an 1623 avant l'ère chrétienne, Thoutmès III, pour vaincre une formidable insurrection, livrait la bataille de Mageddo aux armées asiatiques, dans cette plaine d'Esdrelon où le sort des nations s'est tant de fois joué. C'étaient les tribus chananéennes descendues des plateaux rocheux de la Palestine, les Khétas belliqueux, fils des Pasteurs, et qui, appuyés aux murailles de Kadesch leur capitale, gardaient la vallée de l'Oronte ; c'étaient les Rotennou, impatients du joug que leur avait imposé Thoutmès Ier ; les rois de Resen et d'Assur, venus de Ninive, jaloux de défendre l'accès de leur Mésopotamie, où déjà cependant les fils de Mitsraïm avaient dressé des stèles conservant gravés d'anciens bulletins de victoire.

Thoutmès III accourt de Gaza ; il débouche inopinément des montagnes d'où il lance ses troupes, qu'anime une brève proclamation, sur les Asiatiques déconcertés, bientôt rompus et dispersés. Ce coup d'éclat décidait de la campagne ; toute résistance était vaine ; le pharaon vit s'amonceler à ses pieds les armes des vaincus, les parures et les chars de guerre, les ornements des tentes, le blé et le vin.

Les places fortes n'avaient plus de remparts, ni les rois mis en fuite de soldats fidèles. Trois ou quatre fois encore, Thoutmès reparut dans ces contrées vassales, d'abord indociles mais toujours maîtrisées. Il postait des

Digitized by Google

garnisons, construisait des citadelles, recevait les tributs, emmenait les otages. Protecteur des Phéniciens, il dirigeait leurs flottes qui portaient sur les eaux le nom et la suprématie des Égyptiens, en Crète, dans l'Archipel, sur les rivages de Libye, d'Italie, jusqu'en Colchide, peut-être, où les peuples du Nord écoutèrent, surpris et craintifs, les injonctions de ces souverains inconnus qui régnaient sur le Nil.

Toutes ces campagnes victorieuses, toutes ces races domptées sont rappelées au centre même des monuments de Karnak. Le sixième pylône, les murs à demi renversés qui entourent la chambre granitique du Grand Temple sont couverts d'inscriptions, de bas-reliefs, où l'on voit gravées d'un infatigable ciseau les annales de ces conquêtes et dénombrées en listes géographiques les peuplades soumises de l'Asie et de l'Afrique.

Dans un poème, reproduit sur une stèle de granit noir, poème d'une allure superbe où vous croiriez reconnaître l'auteur du Livre de Job, Ammon-Ra, le dieu protecteur de Thèbes, s'adresse au roi:

« Je suis venu: je t'accorde d'écraser les barbares d'Asie, d'emmener en captivité les chefs de la Syrie Creuse. Je leur fais voir ta majesté, revêtue de ta parure de guerre, quand tu brandis tes armes du haut de ton char.

« Je suis venu: je t'accorde d'écraser les Libyens; les îles des Danaens sont au pouvoir de ta volonté. Je leur fais voir ta majesté, telle qu'un lion furieux qui, à travers leurs vallées, s'étend sur leurs cadavres.

« Je suis venu: je t'accorde d'écraser les contrées maritimes; le pourtour de la grande zone des eaux est

Digitized by Google

lié à ton poing : je leur fais voir ta majesté semblable à l'épervier qui plane, portant son regard où il lui plaît. »

Ce colloque du dieu et du pharaon, c'est bien, dans sa physionomie hiératique et officielle, toute l'antique Égypte, où les institutions sociales et politiques, les manifestations du culte, les cérémonies religieuses, les sculptures des temples donnent le premier rang, ou plutôt toute la place à ces deux expressions suprêmes du génie de la race, le dieu et le pharaon.

Il faut avoir ces strophes lyriques présentes à l'esprit en face de ces bas-reliefs où s'étale sur les parois des murs ou des pylônes ce motif consacré, que les artistes répéteront encore à satiété, quinze siècles plus tard, au temps des Ptolémées : le roi, de taille gigantesque, coiffé du casque ou du pschent, s'avance d'un grand pas, le corps penché ; d'une main il brandit la masse d'armes, de l'autre il saisit par la chevelure un groupe d'ennemis agenouillés et suppliants ; il va les immoler au dieu national, Horus, Ammon ou Osiris qui, debout dans son immobilité éternelle, reçoit l'hommage du monarque, son fils et son serviteur.

Et partout autour de vous, dans les salles, au flanc des colosses osiriens, sur chaque face de ces beaux obélisques de granit rose qui pointent du milieu des ruines, le long des piliers, sur le fût des colonnes aux chapiteaux s'évasant en fleurs de papyrus, en feuilles de palmier, ou renflés comme le bulbe du lotus, partout se déroule l'interminable inscription en mystérieux hiéroglyphes. Éperviers, vautours, ibis, abeilles, urœus, scarabées, lions accroupis dessinent les idéogrammes, les

Digitized by Google

signes phonétiques, les cartouches royaux, incisés ou taillés en relief, mais toujours avec une fermeté, une délicatesse de trait que rendent plus étonnantes encore leurs dimensions proportionnées à celle des édifices énormes qui les supportent. Partout un monde de personnages : les monarques ayant au front l'uræus et, sur la tête, la double couronne, insigne de la souveraineté sur la Haute et sur la Basse-Égypte ; Ammon, le dieu suprême et caché, coiffé de deux hautes plumes diaprées ; Horus, fils et assesseur d'Osiris, à la tête d'épervier surmontée du disque et de l'uræus ; Anubis le chacal, qui conduit l'âme au jugement; Thoth, le dieu ibis ; chacun avec son emblème rappelant sa fonction et la clé de vie en forme de petite croix ansée, symbole d'immortalité. Ammon, du haut de son trône, voit devant lui le roi qui lui rend hommage. Ou bien des divinités, tour à tour étranges et superbes, se tiennent debout face à face avec le pharaon mitré qui s'avance, les bras levés pour adorer et présenter l'offrande consacrée, l'huile, le vin, l'encens ou les fleurs ; et ce dernier motif, reproduit identique et sans intervalle tout le long d'une frise, d'un entablement, répété en hauteur à chaque registre des murailles, sur chaque montant des portes, qui se retrouve en silhouettes vagues jusque dans la pénombre des salles aveugles ou souterraines, s'impose au regard, obsède l'attention et finit par imprimer dans l'esprit un impérieux sentiment de recueillement et de respect.

A quelques pas de ces deux piliers rectangulaires où sont sculptées de hautes tiges de lotus couronnées de leur fleur, sur le mur latéral de la Chambre de granit, une suite de tableaux reproduit un même sujet : deux

Digitized by Google

divinités infernales escortent le mort qu'elles tiennent par la main en l'exhortant du geste.

Au-dessous, c'est une procession de prêtres qui, le haut du corps dépouillé, la tunique de lin rabattue sur les reins, portent, selon le rite, les barques sacrées. Cette image rappelle la traversée de l'âme qui va rejoindre à l'occident, au delà du fleuve souterrain, le soleil du monde inférieur et doit, si elle l'a mérité, s'identifier avec lui et devenir Osiris.

Il faut renoncer à rendre l'exquise finesse du travail dans ces figurines ; il semble que l'artiste en ait réduit la dimension pour mieux défier une matière rebelle comme ce granit rouge ; les traits les plus menus du visage, les replis sinueux de l'oreille, la commissure des lèvres et des paupières, le modelé du cou et des mains sont burinés avec une élégante fermeté, avec une précision sobre et déliée que vous auriez cru le propre de la gravure sur pierre fine.

Au-dessus de chaque barque, le disque sacré s'inscrit entre deux uræus qui se dressent la gorge gonflée et, de chaque côté, planent d'immenses ailes déployées aux pennes rigides, signe de la souveraineté et de l'immortalité.

Ailleurs un monde de combattants, armées en marche, flottes de guerre, défilés de prisonniers, évoquent autour de vous les conquêtes, les invasions, les vicissitudes, les fastes inouïs de ce passé presque incommensurable. Ici les expéditions lointaines revivent en détails pittoresques ; sous les lignes ondulées d'un fleuve nagent et se débattent les crocodiles, les hippopotames ; à la netteté du trait ethnique vous reconnaissez tour à tour l'homme

Digitized by Google

du Nord avec son profil caucasique, l'Israélite au nez recourbé et à la barbe pointue, l'Éthiopien, l'Arabe du désert.

Le temple de Karnak est vraiment le sanctuaire et le panthéon national du Nouvel Empire. Les Thoutmès et les Amenhotep de la XVIII^e^ dynastie, Séti I^er^ et Ramsès II, les deux grands pharaons de la XIX^e^, ont rivalisé de magnificence pour honorer les dieux et exalter leur propre majesté. Car telle était la pensée de ces hommes d'autrefois qu'en leur personne ils révéraient la divinité; que leurs dynasties, leurs triomphes et les actes de leur vie entière s'assimilaient pour eux aux théogonies et aux symboles, aux mythes de leur religion. Aujourd'hui encore, vous retrouvez cette conviction visiblement empreinte dans le port superbe du buste, dans la sérénité de ces visages majestueux et souriants où se lit cette immuable confiance qui apaise l'âme du monarque et lui montre à ses pieds la foule de ses sujets et des peuples comme la matière passive sur laquelle il exerce à sa guise ses bienfaits ou sa force.

Les éléments du temple égyptien sont simples et généralement uniformes. Une allée bordée de sphinx conduit au seuil devant lequel se dressent des obélisques, signe de la stabilité, tout brodés d'hiéroglyphes. Puis un haut pylône quadrangulaire, aux lignes pyramidales, revêtu de bas-reliefs, encadre la porte. Au delà s'étend la cour entourée de colonnes ou de piliers formant avec les murailles latérales des galeries couvertes. En face, le pronaos, dont le plafond s'appuie sur plusieurs rangs de colonnes, conduit dans une ou deux salles elles-mêmes décorées de bas-reliefs, de sculptures, de pi-

Digitized by Google

lastres, et qui s'ouvrent, de chaque côté sur des chambres le plus souvent obscures, au fond sur un vestibule précédant le sanctuaire.

Cette retraite mystérieuse, de même que la chambre ténébreuse placée exactement au fond du temple, renferme les barques et les emblèmes sacrés, parfois un naos monolithe, véritable tabernacle. L'accès en est interdit ; seuls, le grand-prêtre et le pharaon y pénètrent. Tout autour du sanctuaire et de son vestibule sont disposées des chambres où les serviteurs du dieu conservent les vêtements, les miroirs, les coffrets, les hampes et les objets précieux destinés au culte, préparent les cérémonies et les processions qui vont ensuite se dérouler à travers les salles, dans les couloirs et sur les terrasses supérieures. Là aussi se dissimulent l'entrée des cryptes et celle des escaliers qui montent au faîte du temple. L'édifice entier est entouré d'un corridor qui longe le mur extérieur orné des grands bas-reliefs de batailles et de victoires.

Mais ce plan symétrique et simple ne saurait guère diriger les pas à travers le dédale immense de Karnak. Dans cette enceinte de briques où s'abriterait une ville, le Grand Temple n'est pas seulement accompagné d'édifices diversement orientés, mais lui-même décuple en nombre et en dimensions chacun des éléments primitifs du temple égyptien. De tous côtés les avenues monumentales bordées de béliers ou de sphinx, aujourd'hui dégradés, conduisent, sous les dattiers, vers l'une de ces portes triomphales au fronton de laquelle brillent l'uræus et le disque ailé ; le sol est jonché de fragments sculptés, chapiteaux ou statues, fûts de colonnes abat-

Digitized by Google

tues, de murailles renversées, de pylônes, de chambres et de chapelles ruinées, constructions accessoires qui formaient le cadre du gigantesque édifice.

Chacune des divinités de la triade thébaine avait ici son sanctuaire. Ammon-Ra, le dieu-soleil, était partout, mais principalement dans le Grand Temple qu'annonçaient au loin ses dix pylônes et les hautes aiguilles de granit rose érigées par les Thoutmès.

Khons, le dieu-momie, fils d'Ammon, identique à son père, occupait le temple élevé par les Ramsès de la XX^e^ dynastie, et dont les pylônes suivent immédiatement, pour qui vient de Louxor, la porte monumentale de Ptolémée Evergète. Mout, la déesse-mère qui a le vautour sur la tête et tient en main la clé de vie, était adorée dans le temple entièrement ruiné que peuplent encore les statues en granit noir de Sacht à tête de lionne, la déesse vengeresse et l'une des formes de Mout. A l'extrémité méridionale de l'enceinte, cette construction couronne le promontoire que baignent les eaux poissonneuses d'un lac sacré.

Mais, en outre, Phtah, l'énergie créatrice, avait un sanctuaire adossé vers le nord contre le talus de briques ; de fines peintures y rappellent les triades des dieux et les rois fondateurs. Plus loin on reconnaît, aux lignes du soubassement, à l'aire de l'édifice encore jonchée de fragments épars, de colonnes, de statues, le temple que construisit le grand pharaon bâtisseur Amenhotep III.

C'est enfin comme une cristallisation plus de vingt fois séculaire qui a groupé tout autour du monument central et soudé à ses murailles mêmes une multitude de sanctuaires de tailles et de plans variés. Le calcaire,

Digitized by Google

le grès, le granit rose de Syène, le basalte ont à l'envi conservé jusqu'à nous par tant d'inscriptions et de cartouches, les sentiments d'orgueil et de piété, les vœux et les aspirations de toutes ces générations de rois, depuis les grands Ousortesen de la XII^e^ dynastie qui, deux mille huit cents ou trois mille ans peut-être avant Jésus-Christ, après les bouleversements encore mystérieux où s'était effondré l'Ancien Empire, rendirent à l'Égypte son unité, sa puissance et ses arts, jusqu'aux conquérants de la XXV^e^ dynastie venus du Haut-Nil, jusqu'aux Lagides, qui tous, fils de la Grèce ou de l'Éthiopie, subirent l'ascendant de cette puissante civilisation et de cette antiquité prestigieuse.

Ainsi à l'est du Grand Temple, le sol se hérisse de débris, maintenant informes, qui se prolongent jusqu'au delà du péribole et de la porte triomphale; partout le pied s'arrête au bord d'une excavation, se heurte contre les monticules de décombres; vous en retrouvez sur les rives du second lac sacré où les barques, à certains jours, évoluaient selon les rites. Toute cette région orientale du monument, où se multiplient autour du sanctuaire et des appartements de granit, les salles, les colonnades, les chambres obscures décorées néanmoins d'inscriptions et de cartouches, fut l'œuvre des plus anciennes dynasties, puisqu'on y a retrouvé le nom d'Ousortesen I^er^; mais la plus grande part des constructions dont les ruines subsistent de ce côté revient à Thoutmès III.

Les mêmes rois édifièrent aussi cette avenue de pylônes qui, venant du premier lac sacré, aboutit latéralement au seuil du temple des Thoutmès. A demi ren-

Digitized by Google

versés aujourd'hui, ces portails somptueux conservent encore, par des miracles d'équilibre, leurs supports inclinés, leurs entablements suspendus au milieu des palmiers et d'une végétation luxuriante. Les troncs des acacias et des sycomores aident les pilastres à se tenir debout; les statues mutilées appuient, comme si elles chancelaient, aux amas de pierres croulantes, leurs grands bustes blancs que le calcaire trop friable fait paraître plus dénudés encore; et les touristes pygmées osent maintenant escalader les pentes de débris, s'approcher des piédestaux pour interroger les hiéroglyphes et se hisser aussi près que possible à la hauteur de ces colosses assis sur leurs socles de granit et qu'à peine encore atteignent-ils au genou.

Renonçant à égaler la splendeur artistique de ces monuments, les Ramsès et les Séti de la XIX^e^ dynastie, plus tard les Ptolémées résolurent du moins de frapper les imaginations par la hardiesse massive de leurs constructions. Ainsi devons-nous sans doute expliquer les proportions presque démesurées de la partie occidentale du Grand Temple. Contre les galeries latérales de la première cour, deux temples entiers sont comme perdus. Engagés à demi sous les décombres, le second cache dans ses salles enfouies les bas-reliefs sculptés par Ramsès III de la XX^e^ dynastie.

Mais au delà de cette cour, Séti I^er^, qui reconstitua au XV^e^ siècle l'empire de Thoutmès III, surpassant comme par un défi toute architecture, réalisa un rêve gigantesque. Et cependant, parce que tout point de comparaison vous échappe d'abord, comme à Saint-Pierre de Rome, comme à Strasbourg ou à Cologne, au premier

Digitized by Google

moment vous n'êtes pas surpris. Sous la lumière éblouissante dont l'éclat contribue plutôt à amoindrir les dimensions, s'ouvre devant vous une salle où se dresse une forêt épaisse de colonnes. Vous avancez, et sous les fûts qui bordent l'avenue du milieu, vous vous croyez plongé dans une profondeur souterraine. Là-haut demeurent éternellement suspendues des plates-bandes de granit, qu'un Titan seul ou quelque formule magique a pu soulever et étendre sur les chapiteaux.

Plus haut encore, des fuseaux de pierre dessinent en plein ciel des fenêtres aériennes et légères, ouvertures immenses, ménagées au-dessus des frises, tout au sommet de l'édifice.

Les tremblements de terre ont secoué le sol; ils n'ont point ébranlé ces colonnes: deux seules se sont inclinées; l'architrave s'est rompue; mais leurs voisines, d'une épaule puissante, ont prévenu la chute: l'énorme bloc de pierre s'est arrêté, retenu par un contre-poids plus énorme encore; les deux piliers qui cédaient n'ont pas fait dévier une ligne de l'édifice; étayés par leur masse même, ils sont restés en surplomb et ont ainsi traversé les siècles.

Les fûts sont entièrement revêtus de bas-reliefs: chacun de ces signes hiéroglyphiques, personnages, oiseaux sacrés, cartouches des rois, dépasse la taille d'un homme et pourtant l'inscription se prolonge en hauteur et superpose son texte en une dizaine de séries de la base au chapiteau qui s'évase en bouquet de palmes ou dessine la fleur naissante du lotus.

Alors votre œil commence à saisir cet ensemble; vous comprenez que chacune de ces colonnes est un

Digitized by Google

monument haut comme notre obélisque de la Concorde, égal en grosseur à quelque puissant donjon : et, regardant autour de vous, consultant la profondeur des allées latérales, où se profile en rangs serrés le formidable pourtour de ces piliers, vous en pouvez compter plus de cent vingt et que surpassent encore presque du tiers ceux de la travée centrale. Voilà ce qu'est la salle hypostyle de Karnak, œuvre du pharaon Séti Ier.

Quand elle était couverte, les proportions en devaient paraître effrayantes, alors que les colonnes montaient et que les bas-reliefs enluminés se détachaient confusément dans l'ombre. Et pourtant, malgré cet aspect de force, vous remarquerez que la base de ces piliers est comme corrodée. Si vous parcourez le champ des ruines, vers le nord surtout, vous sentez le sol qui craque et cède ainsi qu'une glace légère. C'est la mince couche du nitre déposé par l'inondation et qui ronge le grès. De même les infiltrations du Nil minent souterrainement ces édifices gigantesques. La destruction que n'a pu accomplir la violence des cataclysmes, sera l'œuvre patiente d'agents invisibles. Le jour viendra, mais dans des siècles peut-être, où ces colosses vaincus enfin, s'abîmeront dans une chute d'où naîtra un chaos plus prodigieux que celui des salles de Thoutmès Ier.

Sur les grands bas-reliefs des murs extérieurs, Séti Ier a représenté ses expéditions victorieuses aux pays de Ruten et des Khétas, contre les nomades du désert, ses rentrées triomphales, et les prisonniers enchaînés qu'il ramène et sacrifie à Ammon-Ra.

Pour juger mieux encore de l'aspect de la salle hypostyle au milieu des ruines, il faut traverser la cour

Digitized by Google

de Thoutmès Ier, rentrer dans le désordre des pylônes, des obélisques écroulés, des cariatides tombées de leurs socles, escalader les blocs amoncelés et monter sur la plate-forme de l'appartement de granit. Vous vous retrouvez là au cœur même du Grand Temple, là où nous sommes venus d'abord, où tous ces débris grandioses vous entourent, vous dominent et, dans ce silence solennel, parlent le mieux à notre imagination.

A l'une de nos visites à Karnak, tandis que débarrassés enfin des Arabes importuns, nous pouvions errer tranquilles sous les colonnades, un bruit insolite de pas et de voix rompit le mystère. C'était la brusque invasion d'une caravane de touristes conduite par Cook. Nous les avions vus débarquer le matin même: en rangs serrés, ils sortaient du bateau, et quelques-uns dans un accoutrement véritablement symbolique; celui-ci affublé d'un casque de liège à double bourrelet; cet autre la tête ceinte d'un voile rouge sang, couleur apparemment favorable pour conjurer les ophthalmies; un troisième, l'ombrelle sous le bras, tenait d'une main un gros lézard, de l'autre un petit crocodile, empaillés tous les deux. La troupe nous rejoint ici, sous la surveillance d'un drogman facétieux qui, debout sur un fût renversé, leur débite à haute voix je ne sais quelles plaisanteries destinées sans doute à mettre une note gaie dans ce cadre trop austère. Pendant une demi-heure, ils parcourent le temple, grimpent sur les pans de murailles, dispersent leurs rires et leurs exclamations à travers les couloirs et les galeries; puis, au signal, chacun regagne son baudet, quelques dames se hissent sur des dromadaires, s'infligeant pour plus de

Digitized by Google

couleur locale le supplice du tangage ; et toute la bande, dévalant à grands cris du haut des talus de briques, déploie sur le ciel les vives couleurs des ombrelles, des voiles, des cache-poussière, s'éloigne au trot sous les palmiers et laisse le vieux temple à sa taciturne immobilité.

A l'entrée principale qui regarde le Nil, les Ptolémées ont construit un pylône ; ils en ont mesuré la taille à celle des cours et des salles dont il marque le seuil. Par les ressauts du parement dégradé, on monte au faîte ; et là vous avez sous les yeux tout le relief des ruines de Karnak ; le grand quadrilatère du Temple avec la multitude des pylônes, des colonnes, des obélisques et des pans sculptés ; l'enceinte sacrée toute bosselée de décombres, les propylées du Sud et leurs bouquets de dattiers, d'acacias, de figuiers ; les lacs et leur bordure d'édicules effondrés ; plus loin encore, les baies monumentales des arcs de triomphe.

Tout autour, la campagne déroule les ondes jaunissantes des blés déjà presque mûrs, les hautes tiges des cannes à sucre, dont on achève la récolte. Des levées de terre noire supportent les chaussées où circulent les fellahs en robe bleue, les ânes, les chameaux et les buffles. Çà et là, les cabanes d'un village, vraies taupinières façonnées dans le limon, se pressent pêle-mêle entre les murs hérissés de nopals. Plus loin vers l'est les plaines que déjà nous avons parcourues : sur les guérets dépouillés, de larges tentes brunes rayées de noir, campement des nomades. On leur confie moyennant salaire la garde des récoltes, afin qu'eux-mêmes ne les enlèvent pas.

Digitized by Google

Au milieu de la vallée, le fleuve entoure les îles sablonneuses de ses eaux, bleues ou fauves selon les reflets de la lumière. Sur la rive occidentale, la falaise inégale des monts libyques ferme l'horizon. Au pied de la roche nue dont le soleil illumine les riches teintes rougeâtres, on parcourt du regard dans l'immense étendue les débris épars de la Thèbes aux cent pylônes.

En face, c'est Gournah et, sous un escarpement pyramidal, l'étroit défilé de la vallée des Rois ; au fond d'un cirque dont les parois sont criblées d'hypogées, les terrasses blanches du temple d'Hatasou ; puis une suite de collines stériles, où les fouilles bouleversent sans cesse le sol excavé par les tombes antiques, encadre du nord au sud le Ramesseum et va rejoindre le plateau des édifices de Médinet-Abou ; là, comme à Karnak, temples et palais se pressent dans une enceinte de briques.

Plus près du fleuve et dans la plaine, les colosses d'Amenhotep III, visibles malgré la distance, gardent les abords de la nécropole et surveillent de leurs piédestaux l'espace aujourd'hui solitaire où s'étalait la splendeur de la ville des vivants, disparue à son tour. Sur la rive droite enfin, les colonnades de Louxor s'alignent au bord du fleuve ; au delà, dans la direction du sud, des monts rocheux aux amples ondulations vont rejoindre à angle droit la chaîne arabique qui, derrière nous, dans l'intervalle de ses pics aigus, s'entr'ouvre à perte de vue sur le désert.

Panorama sans pareil, où la pensée redresse sur leurs soubassements ces palais et ces sanctuaires ; elle revoit la capitale des Ramsès, aux jours de leurs fastueux

Digitized by Google

triomphes, l'animation féconde de ce peuple, qui nous apparaît avec ses institutions, son culte, ses arts et déjà ses annales bien avant la première aurore de l'histoire.

Tandis que l'Inde ne peut nous montrer que ses généalogies de dieux et ses épopées fabuleuses, que la Perse n'a que les légendes de ses livres sacrés, que la Chaldée et l'Assyrie ont vu détruire leurs monuments faits de matériaux éphémères et qui, bâtis en briques, sont retournés à la terre ; que chez aucun de ces peuples enfin, nous ne trouvons ni chronologie précise ni certitude, l'Égypte, avec ses édifices de calcaire, de grès et de granit, avec ses stèles incrustées dans le roc, ses cartouches et ses hiéroglyphes dont l'âge va presque de pair avec les périodes géologiques, l'Égypte nous offre des documents officiels qui ont un passé de plus de sept mille ans. Elle seule éclaire la nuit préhistorique.

Dix huit cents ans avant notre ère, quand naît Abraham, quand la Grèce est dans les langes, quand la Troie du vieux Priam n'existe pas, déjà l'Égypte est une antique nation : elle a couvert son territoire de monuments qui durent encore, et cependant, à cette époque reculée, dégradés déjà par le temps : elle a conquis et bouleversé l'Afrique et l'Asie ; elle a usé deux civilisations, traversé deux périodes deux ou trois fois millénaires. Thèbes même n'était pour ce peuple qu'une métropole moderne ; longtemps après Memphis, elle ne fut la capitale que du Moyen et du Nouvel Empire. Et l'on peut dire sans aucune exagération que les siècles sont à peine pour cette histoire ce que sont les années pour les autres nations.

Et ce qui nous atteste ces faits merveilleux, qui épou-

Digitized by Google

vantent presque, qui longtemps ont laissé les hommes incrédules et incertains, ce sont des dates et des événements consignés en des textes dont on ne saurait plus aujourd'hui méconnaître ni le caractère authentique ni l'exacte interprétation.

A la vue de ces ruines et sous l'impression de tels souvenirs, il semble que les yeux se dessillent, qu'une lueur subite éclaire la pensée et que, pour un instant bien court, l'esprit voie et comprenne au delà de notre humaine faiblesse.

Mais il faut redescendre pour regagner Louxor ; déjà le soleil s'incline vers la crête des monts de Libye et couvre obliquement la plaine d'un voile de lumière.

Les temples et les palais de Thèbes constituent le centre d'explorations assurément le plus riche de l'Égypte. On peut encore les parcourir en toute liberté, à la différence de ces pays où le visiteur doit franchir un tourniquet et subir la compagnie forcée d'un gardien. Ce n'est pas qu'il soit très facile de s'assurer cette indépendance et cette solitude. Sur l'avenue de Karnak, par exemple, les obstacles, les embûches s'échelonnent. Je ne parle pas des mendiants qui s'attachent à vos pas ; des enfants bicharris, au petit corps de bronze, qui se tiennent par le bras en une longue rangée, barrent le chemin et, à votre approche, émules des derviches, s'inclinent par saccades en poussant des hurlements rauques. Mais ce sont les guides marrons, les officieux importuns, tous quémandeurs de bachichs : ils vous poursuivent de leurs offres, de leurs recommandations, vociférant des prières, des conseils ou des objurgations parfois impérieuses. Donner serait entretenir le mal et

Digitized by Google

provoquer un redoublement de supplications : leur dire *Emshi* « Va-t'en », ou *Mafich* « Rien », serait entamer un colloque où vous n'auriez pas le dernier mot. Mais ne vous emportez pas, comme cet Allemand qui aurait voulu, me disait-il d'un ton de fureur concentrée, voir toute cette race traînée au bord de la mer et précipitée sans pitié ; il ne se doutait pas qu'en parlant ainsi, il montrait bien le fond de sa nature teutonne. Ne manifestez même pas d'impatience ; ce serait pour ces gens, observateurs et rusés comme des enfants, un sujet de curiosité et de vif intérêt. Il n'est qu'un moyen, mais il réussit... à la longue ; c'est de les ignorer, c'est d'opposer à ce tumulte une indifférence complète, d'avancer impassible et le regard perdu, comme si vous aviez à gravir cette montagne des Mille et une nuits, par le chemin bordé de pierres noires, où se fait entendre un bruit terrible d'injures et de menaces, auxquelles il faut rester sourd pour n'être pas métamorphosé.

Au seuil du Temple se présente un génie familier, l'Arabe commis à la garde des ruines : vous possédez un talisman qu'il suffira de lui montrer ; à cette vue, il portera respectueusement la main à son front. C'est votre carnet de visite des monuments antiques, dont vous avez dû vous munir à votre départ du Caire.

Mais au retour, comme à la descente de la montagne enchantée, les obstacles ont disparu. Toute cette population parasite attirée par le passage des voyageurs, et qui ne donne pas, est-il besoin de le dire, une juste idée du peuple d'Égypte, mendiants, enfants, vendeurs de fausses antiquités, scarabées ou statuettes, est rentrée dans ses huttes. A cette heure du soir, vous ne rencon-

Digitized by Google

trez plus sous les palmiers de l'avenue où se jouent les rayons du couchant, que les fellahs, discrets travailleurs des champs, ou, plus loin, ceux qui déblaient le sol aux fouilles de Louxor. De la chaussée surélevée, vous découvrez au loin la campagne verdoyante ; sur les berges du chemin, un buffle tourne lentement la roue d'une sakyèh qui répand l'eau d'un canal à travers les cultures. Tandis que l'obscurité tombe, le ciel s'illumine ; les bosquets de dattiers et les maisons de Louxor se découpent en silhouettes noires sur l'occident, coloré d'une vive lueur orangée qui se dégrade en rouge et lentement s'assombrit.

Le charme des pays d'Orient ne me semble pas se dégager ni le pittoresque même saisir l'œil tout d'abord. Les lectures faites, les estampes, les tableaux blasent l'esprit par anticipation, si bien qu'aux premiers jours vous ne faites guère que reconnaître ce que vous croyez avoir vu déjà. Et comme les représentations figurées avaient été choisies, du moins dégagées de tout élément banal ou vulgaire, vous jugez l'aspect de la réalité même presque au-dessous de vos prévisions.

Mais vienne tout à coup quelque motif inattendu où les lignes, les couleurs et le cadre s'harmonisent en une combinaison heureuse, vos propres dispositions aidant, alors c'est une révélation qui surprend l'esprit et lui ouvre à deux battants les portes de ces régions vraiment inconnues.

C'est ainsi que m'était apparue la berge inclinée qui forme le port de Kénèh. Les dahabiehs et les barques accostées le long de la rive, quelques bouquets de dat-

Digitized by Google

tiers et la foule animée des indigènes offraient un spectacle curieux et chatoyant : des enfants, des nègres demi-nus, halant un cordage, s'empressant autour des bateaux, piétinaient dans la boue noire du fleuve. Sur la crête un groupe de palmiers diversement inclinés abritait deux ânes qui se frottaient l'échine : plus loin, défilait une caravane d'Arabes superbement drapés de couvertures rouges ou orange vif, de tons éclatants. Les uns poussaient leurs bourriquets au galop ; les autres regardaient impassibles, juchés sur la bosse de leurs dromadaires : derrière eux, les femmes, la tête enveloppée de longs voiles noirs, pliaient sous leurs fardeaux. Adossés contre la falaise brune, des fellahs, un chiffon à la ceinture, au grand corps maigre, d'une couleur vigoureuse bronze florentin ou chocolat, admirablement modelé, et dont les muscles saillants miroitaient sous la lumière, travaillaient aux chadoufs. Ils se penchent alternativement et se redressent pour remplir en le renversant d'un coup vif au-dessus du fleuve leur panier suspendu par une corde : puis ils l'enlèvent à l'aide du grand balancier muni d'un contre-poids de limon et versent l'eau d'étage en étage jusque dans la rigole d'arrosage d'où elle va se répandre à travers les champs. Infatigables, ils semblent dans leurs gestes automatiques, suivre autant qu'imprimer ce mouvement d'oscillation régulière qui anime toute la machine et tiennent cependant leurs regards fixés sur notre bateau qui démarre et s'en va.

De même c'est à Louxor que j'avais eu la première impression de l'Égypte pharaonique. Nous étions arrivés le soir et aussitôt nous nous dirigions vers le temple par les détours de la petite ville arabe. Une longue rue

Digitized by Google

étroite, sorte de bazar à peine éclairé par les falots tremblotants des boutiques, débouche sur un carrefour obscur. A l'extrémité opposée, s'ouvre une excavation profonde qui se continue à droite vers le Nil ; au delà, deux hauts pylônes projettent leurs grandes ombres et, sur la gauche, on reconnaît l'obélisque solitaire.

Mais, dans cette nuit, je vois confusément trois statues colossales sortant à demi de la fosse, figures mutilées qui se détachent sur le mur noir du portail, et, subitement, cette apparition inattendue donne le frisson. Vous croyez apercevoir les fantômes gigantesques des pharaons troublés dans leur repos : ils surgissent comme s'ils étaient contraints de répondre à quelque évocation pour révéler le secret de leur histoire ; vous songez à ces grands Italiens de la Divine Comédie qui dressaient un front hautain hors de leur tombe entr'ouverte.

Au delà d'une première cour, le péristyle est aujourd'hui dégagé des décombres et des terres amoncelées par les siècles. Le large disque de la pleine lune s'élève au-dessus du terrassement ; il éclaire le minaret blanc d'une mosquée bâtie sur cette butte. Les rayons se répandent au travers des colonnades et, sous la lumière bleuâtre, entre chaque fût, une haute statue se tient droite sur un socle plat, la jambe gauche tendue, les bras le long du corps, ayant en main son cartouche gravé. Ces colosses pour la plupart sont décapités et ont subi maints outrages. Un seul, demeuré plus longtemps enseveli, est intact. Retiré dans l'enfoncement d'une galerie, à la base du terrassement qui l'a protégé, il semble s'avancer hors des ténèbres.

Quelques jours plus tard, revenus à Louxor, nous

Digitized by Google

revîmes à la clarté du soleil cette assemblée de géants qui donne au temple une physionomie très distincte. Comme à Karnak, l'édifice s'est successivement agrandi par juxtaposition. La haute colonnade aux chapiteaux évasés qui soulève si fièrement la ligne de son architrave, le second péristyle aux fûts lotiformes, les chambres qui environnent le sanctuaire sont l'œuvre d'Amenhotep III, le dernier grand roi de la XVIII^e^ dynastie.

Toutes ces constructions, orientées du nord au sud, à la différence des autres monuments de Thèbes, bordent la rive même du fleuve, et, vues du Nil, elles présentent aux regards leur profil à la fois symétrique et varié. Les fouilles pratiquées les exposent aujourd'hui aux inondations périodiques: nous comprenons ainsi combien le fleuve a dû par ses alluvions séculaires exhausser à la fois son lit et les rives où se déposent les couches annuelles de limon. Ce temple qui certainement devait autrefois dominer la plaine et braver l'atteinte des débordements, se trouve maintenant non seulement en sous-sol, mais au niveau même du Nil qui, à l'époque des crues, baignera les soubassements et le pied des colonnes, si l'on ne couvre d'une forte digue le périmètre du temple.

Aussi avait-on peu vanté jusqu'à présent l'intérêt de ces ruines, parce qu'elles étaient enfouies sous un amoncellement de décombres et de masures. Une armée de terrassiers enturbannés et vêtus de robes bleues travaille, déblaie et nivelle, découvre l'antique dallage, pousse les wagonnets.

Ici on est d'ailleurs entouré d'une animation toute moderne. En arrière du sanctuaire, c'est un hôtel dont

Digitized by Google

les jardins longent l'enceinte ; sur la berge que soutient un quai pharaonique, stationne ou circule la population indigène, s'agite sans cesse le va-et-vient des touristes, des âniers, des matelots, des bateliers. Les canges, les dahabiehs, toute une flottille est amarrée sur la rive, entrecroisant comme une ramure ses vergues et ses mâts pavoisés, ses cheminées multicolores. Sur le quai, un groupe de maisons blanches rompt la ligne du temple entre la colonnade et les pylônes; plus bas, on voit flotter sur des hampes les pavillons des consulats. Cette partie antérieure du monument, le portail et la première cour, se dégage à peine du sol et de la ville moderne ; les talus de déblais cachent encore à l'extérieur le soubassement des murailles, des pylônes et de l'obélisque.

C'est Ramsès II, le héros de la XIX^e^ dynastie, le Sésostris de la légende qui les a édifiés vers le milieu du XIV^e^ siècle. Il condamna sans doute à ce travail les Hébreux persécutés et les esclaves nègres que des razzias périodiques ramenaient du fond de l'Éthiopie. Il a gravé ses exploits en Asie sur la face des pylônes ; il s'est représenté sur les parois des murs, conduit à Osiris par Thoth et Anubis : sur les fûts sculptés, le pschent en tête, droit et les bras tendus, en signe d'adoration, devant Ammon et Khons. Il a répété son image dans les colosses adossés contre le portail, dans les statues hautes de six mètres dressées tout autour du péristyle.

C'est lui enfin qui se tient debout, retiré comme au fond d'un sanctuaire ; sa tête énorme surgit dans l'ombre de la muraille chargée d'hiéroglyphes. Le torse est découvert, les jambes nues ont un modelé puissant et

Digitized by Google

sobre ; les reins sont revêtus d'un pagne rayé, orné du cartouche royal ; le visage a des traits arrondis ; l'arcade et l'orbite de l'œil dessinent une courbe allongée qui rend le regard plus ouvert et plus calme ; les joues sont pleines, les narines légèrement élargies ; la bouche a ce sourire énigmatique qui rappellerait presque les marbres d'Égine, sans la dimension et surtout le caractère colossal qui donnent à toute cette figure une majesté singulière. Le front porte cette grande coiffure plate, le claft, dont les ailes retombantes sont ramenées en avant des épaules : elle encadre symétriquement le visage et ajoute encore, par la précision de ses lignes, à la grandeur et à la fermeté imposantes de la physionomie.

Sur le même piédestal, le roi a fait placer l'image de sa femme Nefert-Ari, qui partout l'accompagne. Mais comme il convient à l'orgueilleuse dignité du pharaon, la taille se mesure à l'importance relative du personnage ; la statuette de la reine, modestement appuyée contre un cippe au second plan, n'atteint pas au jarret de l'Horus vivant, Ramsès, le roi-soleil, maître du monde, fils aimé d'Ammon-Ra.

Nous retrouvons encore les grands souverains des XVIII^e^ et XIX^e^ dynasties sur la rive gauche du Nil. Mais tandis qu'à Louxor et à Karnak, les temples, tout en célébrant les hauts faits des pharaons fondateurs, étaient des édifices religieux, destinés au culte et consacrés aux dieux, nous devons voir dans les monuments de la Thèbes funéraire des sanctuaires élevés à la mémoire des rois défunts ; à la fois chapelles et salles de réunion aux jours de fêtes ou d'anniversaire, annexes extérieures

Digitized by Google

des hypogées que recèlent les gorges sauvages de la montagne.

En franchissant le Nil, en effet, les anciens Égyptiens allaient vers les régions funèbres de l'Amenti, le pays des morts, où des épreuves redoutables attendent Osiris, où le soleil s'abaisse et disparaît chaque soir au fond du désert libyque pour accomplir son trajet souterrain avant de renaître à l'Orient.

Une traversée en barque à voiles sur les eaux irisées par les rayons du matin ; un transport à dos d'homme sur une rive plate, encore submergée ; un temps de galop au milieu des cultures et des plantations ; de longues dunes de sable fin où l'on enfonce ; un second bras du fleuve ; les cris, les disputes, les gesticulations bavardes des âniers ; les cabrioles des baudets tout pimpants qui font jaillir autour d'eux des gerbes humides et sautent dans leur chaland ; un nouvel embarquement ; puis une berge escarpée encombrée de mendiants, et l'on se trouve enfin rendu sur la terre ferme, au seuil de la plaine que l'inondation annuelle recouvre de son limon fécondant.

Voici maintenant le spectacle de l'activité patiente du fellah. Nous franchissons des canaux surélevés dont les écluses distribuent l'eau. Les chemins sont tracés à travers les champs de blés mûrissants, d'orge et de lentilles. A côté de nous passent des chameliers, des femmes et des enfants conduisant leurs ânes ou tirant la longe de leurs buffles. Ici grince une sakyèh, grande roue horizontale, mue par un ou deux bœufs. La machine, au moyen d'un engrenage, fait tourner verticalement un chapelet de vases en terre. Ces récipients

Digitized by Google

superposés plongent dans la rigole, puisent l'eau, remontent, et, poursuivant leur course circulaire, vont la verser dans un bassin supérieur d'où elle s'écoule au niveau des terres. De grands vergers de dattiers sont entourés de murs bas et dégradés où se tordent les cactus. Le sol s'élève insensiblement et déjà les escarpements de la chaîne libyque poussent leurs promontoires stériles où surgissent les ruines de la nécropole.

Assis à l'entrée d'un temple funèbre qui a complètement disparu, les colosses monolithes de Memnon, hauts de vingt mètres, observent l'attitude hiératique, les jambes parallèlement repliées, les bras au corps et les mains sur les genoux, le buste ferme, la tête droite et coiffée du claft. Aucun trait du visage ne subsiste, comme si le temps avait jeté sur ces images un voile à jamais impénétrable. Des tremblements de terre brisèrent même la statue du nord et la surface aux fissures granuleuses que découvrit la cassure du grès brèche, rafraîchie et humectée par la rosée de la nuit, se mit à saluer l'aurore de tintements cristallins.

On sait quels récits merveilleux, inspirés par ce phénomène aux Grecs et aux Romains, redoublèrent la célébrité de ces statues légendaires. Les inscriptions que l'on retrouve sur le socle conservent les témoignages de cette admiration, qui se tut et prit fin quand les restaurations ordonnées par Septime Sévère étouffèrent subitement la voix du colosse.

Contre le piédestal, Amenhotep III a fait placer l'image de sa femme Taïa dont le nom rappelle un épisode longtemps inexplicable de l'histoire pharaonique.

Digitized by Google

Cette reine d'origine étrangère, asiatique peut-être, exerça sur son fils, jeune encore et faible d'esprit, un ascendant absolu qui produisit dans l'État des bouleversements extraordinaires. Amenhotep IV, en effet, transportant le siège de son empire sur les confins de la Moyenne-Égypte, fonda une nouvelle capitale, Tell-el-Amarna. Thèbes fut abandonnée et déchue. La religion nationale, jusque-là immuable, subit une épreuve terrible. Ammon vit ses temples désertés, ses tables votives brisées, ses statues mutilées. Au culte des anciens dieux, on substitua celui d'Aten, le disque solaire, divinité sémitique et venue sans doute du pays même de la reine Taïa. Maîtresse du gouvernement, elle aurait ainsi inculqué à son fils et imposé autour d'elle les traditions et les croyances de sa race. Révolution qui, s'exerçant sur l'art même, devenu plus souple et plus libre, troubla profondément l'Égypte, compromit les conquêtes des Thoutmès et fit disparaître la XVIII[e] dynastie, si glorieuse à ses débuts, dans le désordre de luttes continuelles et de violentes réactions.

Une autre reine, plus illustre encore, la régente Hatasou, qui préluda aux victoires de Thoutmès III, a construit sa demeure éternelle à Deïr-el-Bâhari, dans l'escarpement de la montagne. C'est au fond de cet amphithéâtre de rochers qui encadre les colosses de ses parois ravinées, sauvages, mais embrasées de reflets éclatants. Du front abrupt descend une pente pierreuse, entrecoupée de gradins, de tertres et d'éboulis, sillonnée de sentiers raboteux, creusée d'excavations où l'on voit en passant les trous noirs d'une multitude de tombes. Les nécropoles se succèdent, Abd-el-Gournah, l'Assassif,

Digitized by Google

escaladant les collines depuis la lisière des champs cultivés, jusqu'au pied même de la falaise. Là s'ouvrent côte à côte en longues files régulières, parfois étagées sur deux rangs, les portes rectangulaires des hypogées qui regardent la plaine.

Comme le temple d'Hatasou est immédiatement adossé contre la montagne, il se compose d'une série de terrasses et de péristyles superposés jusqu'au spéos ou sanctuaire souterrain. Sur les pans de murailles on a représenté en bas-reliefs peints la triomphale expédition dans le pays de Poun.

Les Égyptiens y trouvaient des produits précieux en même temps qu'un lieu d'entrepôt pour le commerce avec des contrées plus lointaines encore. Par ces côtes du Somâl ou du Yémen, ils avaient accès sur la mer des Indes, où s'ouvraient à leur ambition et à leur esprit de négoce des perspectives illimitées. Ce fut pour les troupes d'Hatasou, si l'on en juge aux tableaux de Deïr-el-Bâhari, une conquête sans combat. Aussi assistons-nous plutôt à des scènes toutes pacifiques et presque champêtres. Sous l'un des péristyles, ce sont des bateaux à la proue élégante qui naviguent vers les rivages de Poun ; puis les indigènes, surpris par ce déploiement de puissance disciplinée, s'empressent et multiplient les signes de soumission ; ils paient tribut et nous voyons s'amonceler devant les chefs égyptiens l'ivoire, les bois précieux, les aromates ; on leur amène des léopards, des girafes et des singes que l'on retrouve au moment de l'embarquement courant à travers les agrès. Vous diriez en effet le retour d'une mission scientifique, à voir ces navires chargés d'animaux rares et vivants, d'arbres entiers rapportés

Digitized by Google

dans des paniers, pour être évidemment replantés en Égypte ; tentatives d'acclimatation au XVII^e^ siècle avant notre ère.

Ailleurs la rentrée des troupes : les soldats, bien découplés, défilent d'un pas rythmé, et leur allure dont on sent la cadence me rappelle aussitôt ce petit bas-relief grec du Vatican, d'un trait si pur, qui montre un groupe de guerriers exécutant la danse de la pyrrhique. Enfin voici le grand sacrifice d'actions de grâce ; les génisses, les gazelles sont égorgées ; prêtres et soldats portent vers l'autel les membres dépecés, des fruits, des oies, des offrandes de toutes sortes.

On ne peut trop admirer la fraîcheur et la naïveté de ces représentations ; lignes, gestes, couleurs ont un charme singulier qui s'explique à la fois par la spontanéité visible de l'inspiration et l'extrême culture de l'auteur. C'est une œuvre née à ce point unique et culminant de l'art national où le génie individuel allie encore la sincérité originale à une tradition déjà savante. Joignez-y une observation attentive et soutenue des plus menus détails de la vie, qui seule explique ce frappant caractère de réalité.

Ainsi quel mouvement mieux rendu que celui de cette vache paissant dans une prairie ? Gourmande, elle promène son mufle dans l'herbe fleurie, saisit prestement d'un tour de langue et amène les touffes savoureuses.

Au fond du temple, Hatasou est allaitée par la vache Hathor ; mais partout ailleurs le nom, les cartouches, les emblèmes de la glorieuse reine ont été martelés ou dégradés au cours d'une de ces terribles révolutions

Digitized by Google

intérieures qui bouleversèrent cette nation, tenue jadis pour un parangon de stabilité politique.

Sous une autre galerie extérieure, des fleurs de lotus, des oiseaux gigantesques, éperviers, aigles ont un port véritablement héraldique; puis, avec la même netteté de traits, la même pureté dans le dessin de ces fermes profils, une suite de sacrifices offerts à toute une assemblée de dieux et de déesses à tête de lionne, de chacal, d'épervier, d'ibis.

Les bas-reliefs de ces temples, malgré la similitude générale du style, présentent néanmoins une grande variété dans l'exécution, qui se modelait sur le caractère et l'importance du sujet traité. Nous y trouvons aussi bien des tableaux de genre, gracieux ou comiques, pleins de vie, d'élégance, de gaieté même, que de grandes représentations épiques ou religieuses. Les Égyptiens mesuraient le plus souvent d'après ce même principe la dimension de l'œuvre et consacraient à l'anecdote ou aux scènes de mœurs et d'intérieur un champ moins étendu qu'à la glorification des dieux ou des rois. Enfin le procédé même différait, selon que l'artiste se contentait de graver simplement le profil de ses figures par un sillon incisé dans la paroi, ou les sculptait en saillie; ou bien encore, ce qui protégeait le tableau et ménageait des jeux d'ombre et des ressauts plus vigoureux, l'image se détachait en bosse dans le creux pratiqué autour d'elle sur la muraille.

A la lisière des champs de terre noire que l'inondation recouvre, les trois édifices funéraires qui précèdent les nécropoles rappellent la XIX^e^ et la XX^e^ dynasties. Le premier au nord, le temple de Gournah est,

Digitized by Google

d'après les sculptures, alternativement consacré à Ramsès Ier par son fils Séti Ier Menephtah et à ce dernier par Ramsès II.

Relevant l'Égypte d'une décadence temporaire, les deux premiers pharaons de la XIXe dynastie parvinrent à reconstituer l'empire de Thoutmès III, et frayèrent les voies aux brillantes victoires de Ramsès Meïamoun. On débouche sur une esplanade rocailleuse, large et bien dégagée, qui domine la plaine environnante. Là se déploie l'ordonnance robuste et simple de la façade. Huit colonnes massives, cannelées en tiges de lotus, encadrées de deux portes, soutiennent encore l'entablement et les dalles qui recouvrent le portique. L'intérieur, qui présente les plus nobles proportions, est formé d'une grande salle hypostyle et de chambres latérales. Mais telle est la dévastation qu'on ne peut les parcourir librement. On enjambe les blocs écroulés: l'entassement s'élève presque jusqu'au linteau des portes. Les sculptures, fines et d'un grand style, ont une sobriété, une gravité toute hiératique. Les pharaons adorent les divinités de Thèbes qui, en retour, les accueillent, les font participer à leur essence surhumaine; ce que l'on voit par une image souvent répétée dans ces bas-reliefs funéraires: la déesse Mout, femme et mère d'Ammon-Ra, nourrit Ramsès de son lait; Hathor, qui donne le jour à Horus, le soleil levant, porte Séti dans ses bras; filiation divine qui autorise les monarques à s'asseoir eux-mêmes sur l'autel, à porter au front l'uræus, à prendre en mains le sistre et la croix ansée pour s'offrir à l'adoration de leurs descendants.

La différence des temps et de l'esprit du règne est

Digitized by Google

bien marquée par le contraste que présentent les bas-reliefs du Ramesseum. A l'inspiration théocratique succèdent l'animation et le désordre des scènes belliqueuses.

Le fastueux Sésostris, qui célèbre sa propre mémoire, insiste avant tout sur ses hauts faits militaires. Comme à Louxor, il s'est érigé des statues gigantesques : mais ici, parce que déjà s'accomplit son pèlerinage dans les régions inférieures, il a donné à son image la figure d'Osiris, le soleil nocturne. Tel est le sens des cariatides du second portique, dont le bas du corps est enveloppé d'une gaîne en forme de momie, et qui, les bras croisés sur la poitrine, tiennent en mains le sceptre, le fouet et les divers emblèmes du dieu d'Abydos. Tout à côté s'étendent sur le sol les débris presque méconnaissables du colosse monolithe qui représentait Ramsès II sur son trône, taillé dans un bloc de granit rose : débris pareils aujourd'hui à des masses erratiques qu'auraient pu seuls charrier les glaciers d'un autre âge géologique.

Mais je vois dans les bas-reliefs des deux pylônes le principal intérêt du monument. C'est l'épisode héroïque du règne de Ramsès, dont il a répété le tableau à Louxor, à Ibsamboul, ici surtout, comme la démonstration éclatante de sa bravoure individuelle et de sa constance d'âme. Il est certain, même la part faite à l'exagération poétique, que le trait est glorieux, bien qu'il soit à l'honneur plutôt du soldat, que du chef d'armée. Pentaour en a composé le récit épique que nous ont conservé les inscriptions de Thèbes ; nous y retrouvons le grand souffle qui inspira tour à tour les poètes et les sculpteurs de l'Égypte antique. Il est intéressant de

Digitized by Google

rapprocher ces manifestations littéraires et artistiques de la même pensée.

A l'avènement de Ramsès II à peine âgé de dix-huit ans, un frémissement de révolte courut parmi les populations soumises au delà des frontières. Les Éthiopiens ramenés sous le joug, il fallut, quatre ans plus tard, marcher contre une coalition redoutable formée au nord de la Syrie. Les Arméniens, les Assyriens, les Khétas surtout comptaient envahir la Palestine et forcer l'entrée du Delta. A cette ligue s'étaient joints les riverains de la mer Égée ; et nous trouvons ici, pour la première fois dans l'histoire, les noms des Dardaniens, des Lyciens, des Mysiens, auxiliaires des Khétas. Pour prévenir leurs desseins, Ramsès réunit toutes ses troupes ; il gagne la vallée de l'Oronte et se trouve bientôt en présence des confédérés. Mais les généraux égyptiens, trompés par une ruse de guerre, s'enfoncent vers l'Euphrate ; le roi, accompagné d'un faible détachement et de sa garde, poursuit sa marche dans la direction de Kadesch, comptant surprendre cette forteresse. Il tombe inopinément sur les avant-postes Khétas ; toute l'armée ennemie est devant lui et le sépare des siens. L'audace du Pharaon déconcerta l'habileté de cette manœuvre.

A peine suivi de sa garde, il lance son char de guerre sur les lignes profondes des Asiatiques, il les rompt, accable de ses flèches les soldats terrifiés par cette témérité surhumaine.

Nous le voyons, sur le premier pylône du Ramesseum ; sa taille est gigantesque ; ses deux chevaux, empanachés de plumes d'autruche, renversent les Khétas qui sont écrasés sous les roues ; devant lui, c'est une indes-

Digitized by Google

criptible confusion, les ennemis s'entassent dans leur fuite, multiplient les gestes éperdus de l'extrême terreur; c'est une figuration animée, grotesque parfois, de l'épouvante et de la déroute.

L'hésitation qu'inspire aux chefs Khétas la surprise de cette impétueuse attaque, donne aux généraux égyptiens le temps d'accourir. L'égalité du combat est rétablie; une lutte générale s'engage. C'est le tableau du second pylône. Ramsès, tout enflammé de son premier exploit, charge maintenant à la tête de toutes ses troupes : rien ne résiste à cet élan ; les ennemis dispersés ne songent plus qu'à échapper au massacre ; ils se jettent dans l'Oronte où la plupart se noient.

« Leurs cœurs faibliront dans leur poitrine et tous leurs membres s'amolliront. Ils ne sauront plus lancer les flèches et n'auront plus de force pour tenir la lance. Je vais les faire sauter dans les eaux comme y plonge le crocodile ; ils seront précipités les uns sur les autres et se tueront entre eux. »

Cette promesse d'Ammon-Ra se trouve réalisée, et le texte du poème est l'exacte description des tableaux du pylône.

Ramsès, à la première heure du péril, s'est adressé au dieu de Thèbes : il lui demande la cause de cet abandon et invoque son secours : « N'ai-je pas marché sur la foi de ta parole : je t'ai immolé trente mille bœufs, je t'ai construit des temples et c'est moi qui t'ai fait dresser des pierres éternelles ; je t'invoque, ô mon père ; mes archers et mes cavaliers m'ont abandonné quand je criais vers eux. Mais je préfère Ammon à des milliers d'archers et de cavaliers, fussent-ils tous réunis ensem-

Digitized by Google

ble. Les desseins des hommes ne sont rien ; Ammon l'emportera sur eux. »

Et le dieu répond à l'appel de son fils : « Me voici ; je suis ton père le Soleil ; ma main est avec toi. J'ai jugé ton cœur ferme et le mien s'est réjoui ; ma volonté s'accomplira. »

Ici encore nous retrouvons en présence le dieu et le roi ; mais tandis qu'au temps de Thoutmès III, Ammon énumérait ses bienfaits tout gratuits à son protégé qui l'écoutait dans un respectueux silence, deux cents ans plus tard, c'est Ramsès Meïamoun qui rappelle à la divinité les sacrifices qu'il lui a offerts, les temples somptueux, les obélisques qu'il lui a dédiés ; il réclame son assistance au moment de l'épreuve comme un retour légitime.

Remarquons aussi que le pharaon s'attribue une place plus rapprochée du dieu ; ce n'est plus seulement dans le sang royal qu'il puise la filiation divine d'où procédait l'apothéose des monarques. Il justifie la sienne par sa vertu propre, par sa vaillance et l'éclat de ses triomphes. Il prend son rang parmi les dieux et, conduit par eux, nous le voyons sur un autre bas-relief se présenter en fils et en égal devant Ammon, Mout et Khons, la trinité thébaine.

Est-ce la marche des idées, un effet du mouvement social ? Ne serait-ce pas plutôt la marque de l'humeur même du souverain, du caractère individuel de Ramsès ? Figurez-vous l'excès d'orgueil où fût sans doute arrivé Louis XIV, auquel on peut à certains traits historiques comparer Ramsès II, s'il eût joint en sa personne à la dignité royale la vaillance prestigieuse d'un Condé.

Digitized by Google

Mais comme Louis XIV cet autre roi-soleil, le fils de Séti Ier abusa de la puissance qu'il reçut de ses glorieux prédécesseurs. Il tendit outre mesure les ressorts de l'État, et l'exagération des efforts qu'il imposa à la nation l'épuisa et donna le premier signal de la décadence. D'autres souverains avaient marqué leur règne par d'aussi grands exploits. Mais quinze cents ans plus tôt, au temps du Moyen Empire, les Aménemhât et les Ousortesen de la XIIe dynastie, comme les Philippe-Auguste et les saint Louis de notre moyen âge, avaient su par des conquêtes utiles et durables assurer les frontières naturelles de leur empire, fonder la puissance extérieure de l'Égypte et donner au dedans une impulsion magnifique aux œuvres de la civilisation. Ils édifient les forteresses de la seconde cataracte, ouvrent le Fayoum, toute une province, à l'irrigation fertilisante du Nil, ils construisent les temples, aujourd'hui disparus, d'Éléphantine et d'Héliopolis. Ils favorisent enfin la renaissance de la culture intellectuelle, des arts, de la sculpture surtout qui détermine alors son véritable caractère national, la grandeur des lignes, l'élégance des formes, la vérité des attitudes, mais qui peu à peu va subir le joug d'un canon symbolique.

De même la XVIIIe dynastie, qui avait chassé les Pasteurs, dut les poursuivre jusqu'au fond de l'Asie Mineure; mais pour vouloir étendre sa suprématie à ces contrées lointaines, elle compromit déjà l'équilibre et la sécurité de l'empire. A ce danger Ramsès II ajouta l'excès et les manifestations ruineuses de son orgueil; il exténua son peuple par plus de vingt années de guerres; il répandit au dehors la haine du nom égyptien,

Digitized by Google

en jetant dans ses carrières, en sacrifiant à ses constructions les captifs ramenés d'Assyrie, les nègres razziés au Soudan, les Hébreux qui préparent leur Exode. Aussi le superbe Ramsès laissa-t-il après lui l'Égypte énervée au dedans, affaiblie au dehors, entourée d'ennemis.

Et cependant, après les dévastations sauvages des Impurs, après le départ des Israélites qui emportaient avec eux un sérieux élément de force et de richesses, le second roi de la XX^{e} dynastie, Ramsès III et quelques-uns de ses successeurs donnèrent encore aux fils de Ménès leurs derniers jours de gloire.

Puis Thèbes retombe dans l'abandon et c'en est fait de ces pharaons d'une grandeur épique à laquelle le retentissement de conquêtes démesurées et l'illusion d'un passé lointain ajoutent le merveilleux des légendes.

Les rois Saïtes, les Ptolémées s'abaissent aux proportions communes. Cette histoire de plus de mille années encore n'est plus que celle d'une longue décadence, de rivalités intérieures, de compétitions sanglantes qu'interrompent à peine, grâce à la paix ou au génie d'un homme, quelques retours de fortune.

C'est Ramsès III et la XX^{e} dynastie que nous trouvons à Médinet-Abou et aux tombes royales de Bab-el-Molouk.

Comme Karnak, en dimensions restreintes toutefois et sur une étendue moindre, Médinet-Abou n'est pas un édifice isolé, mais une collection de sanctuaires et de monuments commémoratifs qui donnent à leur seul aspect une juste idée de la vie guerrière et de la puissance souveraine de leur fondateur. A côté d'un temple de Thoutmès II, Ramsès III a couvert de bas-reliefs les

Digitized by Google

murailles d'un pavillon précédé de tours triomphales. Puis, sur les surfaces immenses de deux pylônes, des deux vastes cours entourées de galeries hypostyles, et du pourtour extérieur, se déroulent l'image et le récit de son épopée militaire ; tableaux de combats livrés pour refouler le flot montant des barbares d'Asie ou d'Afrique, de batailles navales où l'on voit se heurter à la flotte égyptienne les barques montées par les marins de Cilicie, de l'Archipel et du Pont-Euxin ; ensuite le retour du pharaon dans sa capitale, le cortège des vainqueurs, les cérémonies religieuses, le défilé des prisonniers auquel l'exactitude de l'observation et l'habileté de main donnent toute la valeur d'une nomenclature authentique des races vaincues.

Dans les inscriptions, c'est le roi lui-même qui prend la parole pour exalter ses victoires : « Moi, Ramsès, j'ai agi comme le héros qui connaît sa force..... Ceux qui se sont approchés de mes frontières ne moissonneront plus... J'ai effacé ces peuples comme s'ils n'eussent jamais existé. »

Dans ces péristyles où les rangées de colonnes lotiformes alternent avec les piliers à cariatides osiriennes, la somptuosité un peu lourde de la décoration et l'ampleur massive de l'architecture dénotent l'effort d'un art qui cherche encore à faire grand, mais qui déjà se fatigue et va bientôt décliner.

Le temple lui-même laisse à peine émerger ses blocs de pierre dorés par le soleil au-dessus des monceaux de décombres qui l'emprisonnent ; ainsi l'Égypte, au temps des Ramessides de la XX^e^ dynastie, luttait contre la barbarie qui assiégeait ses portes. Quand l'antique civi-

Digitized by Google

lisation fut définitivement vaincue, les indigènes envahirent l'édifice ; les temples des anciens dieux, que les sables n'avaient point engloutis, furent transformés en bourgades misérables, où les coptes et les fellahs s'entassèrent ; masures faites de briques crues, de terre et de paille qui, bâties sur les débris de la veille, s'écroulaient à leur tour, augmentant par leurs amas ces hautes buttes où Louxor, Edfou, Dendérah furent longtemps ensevelis, où d'autres édifices sont encore cachés.

Car cette terre d'Égypte abrite en ses profondeurs d'inépuisables richesses. La nécropole même de Thèbes recèle dans ses hypogées des statues, des peintures, des bijoux, des papyrus que jamais aucun chercheur ne découvrira. De quelque côté qu'on dirige le regard, le sol inégal est sondé, les collines sont éventrées ; mais les fouilles elles-mêmes élèvent de nouveaux décombres et rendent par ce bouleversement le secret plus impénétrable encore.

Et quelle variété dans ces ruines ! Derrière le Ramesseum, une série de longs couloirs en voûtes de briques, semblables de loin aux arches d'un pont, servaient de celliers pour le service du temple ; ailleurs des débris informes de colosses, des enceintes en talus écroulés, des vestiges de chapelles commémoratives de proportions modestes.

Les champs funèbres de Thèbes ne s'ouvraient pas seulement aux pharaons. Pendant une longue suite de siècles, les princes, les prêtres, les hauts fonctionnaires, les généraux, tous ceux qui marquaient par le rang social, les dignités ou la fortune, ont cherché pour leurs tombes une place d'honneur au seuil des sanctuaires

Digitized by Google

royaux, et la ville des morts avait, comme la capitale prochaine, ses quartiers nobles et ses faubourgs.

C'est là tout un monde nouveau. Les tombes privées nous initient à la vie journalière, aux mœurs des anciens Égyptiens : c'est le tableau changeant de leurs métiers, de leurs jeux, des procédés techniques, des aspects pittoresques de cet âge reculé.

Voici le tombeau d'un prêtre où les peintures nous montrent les travaux des champs ; le labourage, les semailles, la moisson ; les gerbes s'entassent, les esclaves battent en grange et vannent. Les vendangeurs cueillent les grappes sous le couvert des treilles, et, à côté, les raisins sont pressés. Le maître de céans et sa femme, tous deux d'une taille surhumaine, surveillent, donnent des ordres, reçoivent les fruits, les animaux et les fleurs que leur apporte tout un peuple de pygmées. Au registre supérieur, c'est une chasse ; dans un champ de lotus, des oiseaux, abandonnant leurs nids, fuient à tire-d'ailes devant des esclaves en quête ; derrière eux, le chasseur lance des boumerangs en bois dur recourbé, et l'arme de jet vigoureusement lancée va briser le cou des malheureux volatiles qui tombent au milieu des hautes tiges fleuries. A l'autre extrémité de cette chambre, j'admire la dextérité de musiciennes qui font courir sur les cordes de la harpe leurs doigts agiles aux flexions délicates.

Dans une autre tombe, celle de Rekmara, les peintures ont des prétentions plus relevées. Des dieux et des déesses de haute taille président à une procession de nations assujetties où nous retrouvons tous les types des diverses races. Mais, dans un corridor, des charpentiers

Digitized by Google

travaillent le bois, des briquetiers pétrissent et moulent l'argile ; des sculpteurs taillent un colosse, et, vis-à-vis, une troupe de danseuses égaient les convives assis à un banquet.

Le dessin de ces figurines est à la fois ingénieux et naïf, à ce point qu'on se demande, en voyant à maints détails cette finesse et cette fermeté du trait, si l'artiste n'a pas délibérément parfois simulé la gaucherie archaïque. On se rend compte en effet que l'exécution a été très rapide ; quelques-unes de ces œuvres sont même inachevées. On voit l'ébauche légèrement teintée, ou la simple esquisse au crayon rouge ou noir. La ligne, hardiment lancée, est à peine interrompue par un repentir dont le praticien n'a même pas effacé les traces.

Ces peintures sont faites le plus souvent avec soin, mais toujours en teintes plates, sans ombre ni relief ; les couleurs sont étendues les unes à côté des autres et s'harmonisent selon le goût de l'exécutant par leur seul rapprochement, sans jamais se fondre. C'est donc une enluminure et nous devons à cet égard nous abstraire entièrement de nos habitudes d'esprit. Au surplus l'art égyptien est essentiellement conventionnel. Certains traits, certaines couleurs, certains gestes déterminent d'avance tel objet, tel personnage ou telle action ; nous devons d'abord, pour comprendre les intentions de l'œuvre, avoir comme une clé de ces pratiques évidemment traditionnelles.

Ces caractères se retrouvent dans les tombeaux des Rois, mais avec les différences que commandaient le développement des hypogées de Bab-el-Molouk et la dignité de leurs hôtes. En outre, ces syringes perdues

Digitized by Google

au fond de la montagne étaient à proprement parler l'asile secret du sarcophage et de la momie royale. Le temple construit dans la plaine où les pylônes et les colonnades déployaient en pleine lumière toute la magnificence de l'architecture égyptienne, célébrait la vie du pharaon dont il conservait la mémoire, et, par conséquent, les bas-reliefs y représentaient les fastes, les épisodes glorieux du règne. L'hypogée est la demeure éternelle, le domaine du mort. On y voit encore, dans certaines chambres latérales, comme au tombeau de Ramsès III, de très curieuses scènes de mœurs, des tableaux champêtres, le labour, les semailles, la moisson; ailleurs des musiciens, des serviteurs s'empressant à la préparation de riches festins ; des panoplies, des appartements luxueusement meublés.

Mais, le long de ces corridors qui s'enfoncent sous le sol, dans les grandes salles ténébreuses soutenues par des piliers, se déroulent les cortèges funèbres, le défilé des nations soumises qui assistent aux funérailles de Séti Ier; le transport de la momie sur la barque symbolique : les migrations de l'âme dans les régions infernales ; puis ses épreuves au seuil de l'Amenti, cet Hadès égyptien; apparitions fantastiques, supplices infligés par des bourreaux monstrueux, décollations, bûchers en flammes. Aux passages dangereux veillent les serpents dont les replis sans fin ondulent sur les parois, s'allongent des frises aux soubassements, rampent et se tordent autour des portes. Les innombrables Anubis à la tête de chacal s'avancent en lignes symétriques, l'oreille droite, le museau effilé ; les Osiris, au corps de momie, immobiles, à la face pâle, vont recevoir et juger l'âme : suivent

Digitized by Google

enfin des cérémonies de purification et d'initiation ; les sacrifices aux dieux du monde inférieur qui accueillent le héros mort, lavé de ses fautes, admis au séjour de la vie éternelle.

Le visiteur prend sa part de l'horreur religieuse que de tels spectacles inspiraient, quand, au seuil de ces hypogées, il descend dans la nuit, en trébuchant contre les pierres écroulées, en glissant dans le sable fluide, et plonge dans cette atmosphère épaisse et chaude qui oppresse ; il entrevoit sous l'éclair du magnésium, ces fresques et ces architectures spectrales, se courbe sous les portes basses, s'enfonce au hasard dans le vide de ces galeries sombres, subitement entrecoupées de pentes rapides ou d'escaliers béants, pour s'arrêter au bord d'un précipice noir : il interroge du regard ces puits, ces corridors qui égarent les recherches, ces excavations inachevées qui découvrent la roche nue ou les terres déblayées et croulantes.

Une telle impression se dégage dès le premier accès de cette gorge sauvage et désolée au fond de laquelle sont creusés les hypogées des rois. Vous laissez derrière vous les rivages populeux du Nil, les cultures verdoyantes de la plaine, toute cette animation rustique et variée. A peine Gournah dépassé, la montagne s'entr'ouvre : un défilé rocheux vous enferme bientôt entre ses hautes falaises. Le chemin trace ses sinuosités à travers les blocs tombés au pied des deux parois coupées à pic, ébréchées, dont les arêtes se dressent menaçantes, esquissant les silhouettes de tours, de courtines rompues et de ruines en désordre. Pas un buisson, pas une herbe ; les oiseaux, les insectes fuient ce désert où règne la mort.

Digitized by Google

Vous n'entendez que le piétinement sec de vos montures sur le sentier rocailleux, et le babil enfantin des âniers. Autour de vous, l'air vibre en ondes de flammes, le ciel implacablement bleu pèse sur les crêtes inégales du double escarpement, dont les calcaires jaunes, effrités par le soleil dévorant, brûlent dans cette fournaise et s'empourprent de colorations violentes.

La vallée se bifurque ; on débouche en face d'une haute montagne qui superpose ses terrasses comme les degrés d'une pyramide. Les flancs abrupts s'écartent pour former le dernier cercle en apparence inaccessible de cet asile des morts. Le sol est bouleversé comme si quelque cataclysme avait creusé ce gouffre ; il est semé de silex éclatés et de nodules qui ont des teintes roussies de pain grillé et affectent les formes bizarres de coquillages, d'ossements, de fragments de crânes.

Un sentier qui s'accroche aux aspérités de l'une des parois escalade l'arête assez étroite qui sépare de la vallée du Nil ce cirque profond. Au bord de la plateforme, la montagne s'abîme sur Deïr-el-Bahari, et tout à coup vous découvrez la plaine de Thèbes, éblouissante, les rives vertes du fleuve, les monts Arabiques et dans ce cadre merveilleux les temples de Karnak, de Louxor, plus près de vous les monticules noirs des anciens villages coptes, les colonnades et les pylônes de Gournah, de Medinet-Abou, les colosses de Ramsès et d'Amenhotep III.

Alors vous redressez tous ces édifices ; vous replacez sur leurs bases toutes ces pierres renversées : dans l'ardente immensité qui se déploie sous vos yeux, vous apercevez s'élevant face à face ces monuments dont le

Digitized by Google

profil austère contrastait avec la grâce légère des palais, des jardins, des villas thébaines dont rien n'a survécu. Quel devait être l'aspect de cette plaine, quand on voyait les temples reliés par de longues chaussées; l'une qui allait sans doute de Médinet-Abou à Gournah par le Ramesseum; une autre, véritable allée royale, partant de cet incomparable carrefour où se dressent encore les deux Colosses, descendait vers le Nil en face de Louxor. L'avenue des sphinx que l'on découvre aujourd'hui sous la ville moderne reliait les pylônes et les deux obélisques de Ramsès Meïamoun à la haute porte des Ptolémées qui donnait accès aux sanctuaires de Karnak, et là venait aboutir, du Nil, des lacs sacrés, des propylées du Sud, comme les rayons convergents de cette architecture, tout un réseau de voies triomphales, bordées de lions, de sphinx à tête de femme ou de bélier.

Plan gigantesque, qui se mesure à cette perspective, où les monuments que l'on réédifie sur leurs soubassements et leurs pilastres dépasseraient ceux qu'ont autrefois rêvés Martynn et Piranèse !

Le sentier s'incline rapidement; par une pente oblique, il descend le long d'une paroi verticale, parfois en surplomb au-dessus du temple de la reine Hatasou. Quand je lève les yeux, j'admire ces roches lézardées de haut en bas, hérissées et fauves comme la crinière d'un lion et dont les déchirures crûment découpées, resplendissant d'un éclat intense, tranchent sur les profondeurs azurées du ciel.

Pendant notre séjour à Louxor, un grand marché s'installa sur une place irrégulière, entourée de murs

Digitized by Google

bas et de jardins où les dattiers balancent leurs panaches. Çà et là quelques maisons couvertes de cannes desséchées, toit rustique que garde un chien hargneux au pelage jaune clair. Ce vaste espace bosselé, défoncé, se creuse au milieu en une large dépression : au fond de cette cuvette, une mare d'eau trouble simule une fontaine.

Toute une population s'agite, aux types, aux costumes les plus divers ; nègres du Soudan, fellahs bruns, Arabes olivâtres. Le caprice de chacun règle son costume ; longue robe bleue ou noire, largement échancrée à la poitrine sur la chemise blanche ; d'autres sont revêtus de couleurs éclatantes ou tendres, orange vif, rayures roses, vertes, sur fond blanc, gris ou saumon : les uns coiffés du tarbouch enveloppé de cordes en poil de chameau, ceux-là d'amples étoffes blanches, rouges, vertes pour les hadjis et pour les descendants du prophète, enroulées tout autour de la tête et retombant en longues franges sur les épaules.

Au milieu de cette foule orientale d'aspect, circulent les Bicharris venus des déserts du sud, le corps noir d'ébène à demi nu, légèrement drapés de blanc. Les traits de leur visage sont admirables de régularité et de finesse. Cette pureté caucasique offre le contraste le plus surprenant avec la sauvage originalité de la coiffure : les cheveux crépus s'élargissent en touffes épaisses sur les tempes et se dressent au sommet comme une tiare assyrienne. Les jeunes filles nattent leur chevelure frisée et tout enduite de graisse en une multitude de petites tresses qui se soulèvent et augmentent démesurément le volume de la tête : la statue de la dame

Digitized by Google

Nefert au musée de Gizèh nous en donne à peu près le type et nous prouve que cette mode tenace a des origines d'une antiquité respectable.

Fellahs et Arabes s'empressent autour des vendeurs assis dans la poussière ; les groupes sont disséminés selon la nature des marchandises ; les cannes à sucre encore garnies de leurs feuilles s'amoncellent en buissons hérissés ; le blé, le sésame, le maïs ; les poissons du Nil à l'odeur repoussante ; puis les étoffes multicolores, les nattes de palmiers ; plus loin les cordonniers proposent leurs babouches de cuir rouge. Mais la plus large place appartient au marché des animaux, les moutons noirs, les chèvres jaunes ou blanches, les ânes à l'œil rusé, les vaches, les buffles, les chameaux engourdis qui tendent le cou et promènent en grondant leurs lippes maussades. Une vente conclue fait l'objet d'un écrit que le marchand rédige sur son genou : un autre vérifie ses comptes sur un rouleau. J'entretiens l'un d'eux et mon drogman sert d'interprète. La physionomie intelligente et douce de mon interlocuteur s'éclaire d'un sourire : tout joyeux de mon attention, à son tour il m'interroge, s'informe des animaux que l'on possède en France et s'étonne presque jusqu'à l'incrédulité que nous n'ayons ni chameaux ni buffles. Bon nombre d'ailleurs de ces indigènes ont reçu dans les écoles des missions une instruction élémentaire et savent quelques mots de plusieurs langues européennes. Cette science dont ils sont fiers les porte à une visible sympathie pour ce monde occidental auquel ils se jugent presque initiés.

Dans l'étroite rue du bazar, les boutiques étalent toutes leurs séductions en l'honneur du marché ; des

Digitized by Google

robes de soie et de cotonnade, des armes, des bijoux d'argent que l'orfèvre martèle devant vous à coups vifs et façonne à votre gré ; puis aussi des quartiers de chevreau ou de mouton, noirs de mouches, des guirlandes de citron, des tas d'oranges, de tomates, des dattes desséchées, fruits et légumes des moins appétissants. En dehors du khan et plus près du temple, des marchands vous épient pour vous proposer au passage leurs antiquités suspectes, et parmi eux, je compte, atteinte grave à la couleur locale, trois ou quatre photographes.

Mais la journée s'avance ; au delà des colonnades, le soleil élargi baigne dans l'or fluide et quand il a disparu, il pare encore son horizon d'une auréole d'un rose vif qui se fond en teintes orangées, répand une nappe vert d'eau, et, par ces dégradations d'une indescriptible délicatesse, va du lilas tendre au bleu sombre du zénith. Le Nil s'illumine d'un jaune aurore, tandis qu'en aval il reflète le ciel sidéral du Nord. Les antennes et les mâts du port, les indigènes groupés sur la berge du fleuve forment des ombres chinoises sur les lueurs de l'occident.

Alors de tous côtés s'éveillent les petites lumières du bazar : sur une place cahotante les marchands de sucreries ont tant bien que mal installé leurs tréteaux où les friandises reçoivent les reflets clignotants des lumignons. La foule circule grave et paisible ; elle se presse surtout à la porte basse des salles où l'on entend ronfler le tambour de basque qui bat la mesure des chants et des danses.

A notre approche, on s'écarte avec complaisance ; quel-

Digitized by Google

ques-uns nous font signe et nous invitent à pénétrer. Et pourtant, dès l'entrée, vous éprouvez un sentiment d'hésitation. Une chambre nue, enfumée, sous un plafond de bois étayé de perches mal dégrossies; quelques bancs sur la terre battue. On n'est pas tenté de s'asseoir, malgré l'accueil hospitalier des habitués qui se dérangent pour vous céder leur place.

On a tant reproduit et enjolivé le tableau de ces danses qu'il est bien inutile de chercher à rendre une impression plus étrange que plaisante. Quelques jours auparavant, on avait fait venir à l'hôtel trois almées qui nous avaient offert un spectacle dépourvu de grâce et d'imprévu. Mal accoutrées, d'allure indolente, elles répétaient indéfiniment une suite monotone de pas et de gestes au son nonchalant de leurs petites cymbales. Mais le soir de la fête, mieux renseignés, nous vîmes un premier sujet; c'était une danseuse qui présentait vraiment le physique et le costume de son rôle; bien proportionnée et de traits agréables, elle avait une physionomie et une attitude sérieuses, presque solennelles, comme pour un sacerdoce. Ses vêtements, légers et très riches, la paraient sans l'alourdir; sur la tête, sur la poitrine s'enroulaient des colliers de pièces d'or et d'argent. Le rythme de l'accompagnement, la sobriété du geste, le frémissement alternatif, intermittent et très rapide de la poitrine et du ventre, joint à l'immobilité du torse, des jambes et des hanches, vous donnent insensiblement l'illusion que la danseuse, comme la pythonisse antique, subit impassible et inconsciente cette trépidation étrange qui serait l'effet de quelque incantation.

Et par le fait vous vous apercevez que vous êtes sous

Digitized by Google

le charme de cette mélopée singulière qui, dans le fond de la salle, accélère ou ralentit capricieusement ses notes insaisissables. L'un de ces Arabes accroupis frappe sa darbouka selon une cadence précipitée, basse continue qu'entrecoupe symétriquement un temps fort ; un autre fait ronfler une peau tendue sur une caisse en forme de calebasse ; deux enfin tirent de leurs rebecs à trois cordes des sons aigus. C'est toujours la même phrase, motif indécis, flottant sur quelques notes, vaguement dessiné dans un bruissement confus. Parfois la mesure se presse, le musicien arrache de son instrument, tantôt un sanglot, tantôt un cri sauvage ; il le fait vibrer d'un geste saccadé, ou nerveusement il le fouette de son archet ; les deux autres, attentifs, penchent la tête sur leurs timbales qui murmurent et grondent. Vous diriez qu'ils se laissent aller au rythme de la mélodie et s'enivrent de leurs accords. Et sans fin, les mêmes notes s'impriment dans le cerveau, poussées par le battement sourd de l'accompagnement ; obsession insensible dont le charme engourdit la pensée. Ainsi vous regardez le vol de l'oiseau qui plane dans les airs, glisse, les ailes tendues, et tourne avec lenteur ses grands orbes qui fascinent.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

LE NIL ET LA HAUTE-ÉGYPTE

Supposez un vaste plateau de roches et de sables, dont l'escarpement le plus élevé se dresse au-dessus de la mer Rouge et qui, par une pente insensible, s'abaisse jusqu'au seuil oriental du Sahara. Creusez ce plateau de dépressions irrégulières, de vallons sans eau, de couloirs aboutissant à des enceintes coupées à pic ou comblées à demi par les graviers; longs espaces où le regard se perd sur des flancs arides semés de silex et de calcaires rompus, émiettés par les intempéries, champs inégaux qu'un soleil éblouissant revêt d'une couleur fauve ardente, et, par l'éclat de son rayonnement, assombrit à certains moments d'une teinte lie de vin; vous aurez la configuration générale et l'aspect de ce que serait l'Égypte sans l'irruption des courants réunis de l'Abyssinie et des grands lacs équatoriaux.

Le fleuve, pour sortir de la Nubie, perça d'abord les durs granits noirs de la première cataracte qui résistent encore et, çà et là, soulèvent leurs croupes luisantes au-dessus des eaux. Puis il fora les granits roses d'Assouan dont il lave les falaises, et s'ouvrit une étroite issue à travers les grès jaunes de Silsilèh. Cette dernière barrière forcée, il s'élargit à l'aise en fouillant les calcaires, en déblayant les sables du bassin où fut Thèbes.

Digitized by Google

Il poursuivit sa course et se tailla un lit dans l'épaisseur de roches et de terrains désormais plus friables. Débouchant enfin à la pointe de ces déserts, il jeta dans les flots de la mer toute la masse minérale qu'il continue à charrier, combla les rivages, poussa devant lui pendant les siècles cette ligne incertaine des plages du Delta, créant et façonnant à sa guise le sol sur lequel il étend vers la Méditerranée ses branches sinueuses.

Soit que le courant ait dirigé vers l'ouest le principal effort des eaux, soit plutôt que le plateau libyque, déclive et moins compacte, ait opposé une plus faible résistance à l'érosion, c'est de ce côté que le Nil a surtout agrandi son domaine, tandis que ses flots baignent en maints endroits les premières assises des monts arabiques.

Cette vallée qui tantôt se resserre au point de ne laisser place qu'au fleuve, large ailleurs de plusieurs lieues, c'est toute l'Égypte. Les terres que les crues périodiques recouvrent ou du moins arrosent à l'aide des canaux, sont d'une fertilité proverbiale : où s'arrête le dépôt limoneux, s'arrête la culture et subitement le désert surgit. Par des retours offensifs il avance ses dunes, il franchit les anfractuosités rocheuses, précipite ses torrents de sable et cherche à déployer son linceul sur la plaine verdoyante.

Ainsi une lutte sans trêve se poursuit entre ce bon et ce mauvais génie ; selon que le Nil ou le désert l'emporte, les paysages d'Égypte offrent l'aspect de la vie ou de la mort. Les fortunes contraires de ce combat, le caprice des crues, les grands circuits du fleuve qui déplacent les horizons et surtout les jeux imprévus d'une

Digitized by Google

incomparable lumière ajoutent à la grâce et à la variété du spectacle.

Aussi, malgré l'apparente uniformité de cette vallée, longue, du Caire à Philé, de plus de neuf cents kilomètres, la navigation du Nil a-t-elle je ne sais quel charme qui vous gagne et peu à peu vous envahit tout entier. Cette impression peut être lente à venir ; elle se dégage dans la Haute-Égypte, où s'épanouit une végétation déjà presque tropicale, où l'on voit rapprochés les types les plus divers, grâce à la douceur du climat, au voisinage immédiat de la Nubie, des oasis, de la côte arabique.

En même temps, les deux chaînes parallèles multiplient en se resserrant et accentuent leurs reliefs.

Les éléments de ce paysage sont d'une extrême simplicité. Mais la régularité tout architecturale des grandes lignes, la nudité de ces montagnes où ne subsiste aucun principe de végétation, montagnes sillonnées, calcinées, dévorées par les rayons ardents ; l'aspect rigide de cette nature minérale que le soleil, selon les heures du jour et du crépuscule, pare des colorations les plus éclatantes ou les plus délicates ; les profils de ces roches inabordables, les perspectives des sommets ravinés qui se prolongent et se renouvellent, tous ces traits donnent tour à tour à la vallée du Nil un caractère saisissant d'immobile majesté ou de grâce fugitive.

Dès l'extrémité de la grande plaine d'Erment qui termine au sud le bassin de Thèbes, on est frappé du contraste qu'offrent à Gebeleïn un rocher de calcaire isolé sur la rive, découpé à l'emporte-pièce, creusé d'échancrures profondes, la coupole blanche d'un turbé suspendue au bord du précipice, et, vis-à-vis, la mon-

Digitized by Google

tagne massive, allongée, aux strates uniformes, promontoire de la chaîne arabique, qui déroule ses grandes ondulations régulières. Des fissures verticales la divisent en bastions arrondis : de la ligne de faîte descend une pente rapide d'un carmin grisâtre, faite de débris pulvérulents; puis une roche à pic d'un incarnat très clair, rayé de sombres sillons. Au-dessous, des cônes d'éboulis blanchâtres s'appuient contre l'escarpement.

Dans l'intervalle, des cirques étroits s'enfoncent jusqu'à la muraille de la montagne qui se relève brusquement, toute vermeille ; d'autres de ces vallons circulaires s'étagent par gradins successifs colorés de teintes roses décroissantes. L'inégalité des pentes, les angles diversement inclinés de la lumière, les jeux de l'ombre nuancent cette montagne de tous les tons imaginables du rose, tour à tour flamme éclatante à la pointe des aspérités ; reflets métalliques miroitant sur les parois lisses ; estompe légère et vaporeuse dans les cavités sinueuses ; satin pâle, délicat et riche, au bord des anfractuosités ; mais toute cette gamme fondue sous l'azur du ciel dans l'accord d'une coloration générale dont la vigueur et la clarté sont indescriptibles.

Au pied de la montagne, la verdure des jeunes blés trace un filet mince, entrecoupé de bouquets de dattiers, de huttes en pisé. La berge brune se divise en étages où l'on peut mesurer l'abaissement graduel des eaux. Le fleuve, d'un vert jaunâtre, doux à l'œil et presque opaque, renvoie l'image indécise des palmes qui ondulent et des falaises aux tons durs et brillants.

Sur les bancs sablonneux que le Nil découvre en se retirant, l'air surchauffé semble se condenser en un

Digitized by Google

fluide épais ; il forme même au-dessus des eaux une masse d'aspect visqueux qui trépide et trouble le regard ; vous diriez que les arbres de la rive sont plongés dans cet élément étrange d'où émergent seulement les frondaisons.

Le fleuve dont le travail incessant mine et déplace ses rives, n'épargne point les substructions des villes qui n'ont pas craint son voisinage. Esnèh a cru ses constructions modernes protégées par le quai pharaonique ; mais les blocs pesants gravés d'hiéroglyphes se désagrègent. Quelques pans résistent encore à la pression du sol qui s'effondre. Au sommet de ces terrassements ruinés, les maisons de limon pendent en lambeaux ; les façades éventrées laissent voir la tranche nue des murs de refend. Du fond de la bourgade, les rues viennent aboutir droit au précipice. Quelques têtes de palmiers, un minaret blanc égayent cet amas de décombres. Sur la pente abrupte qui permet cependant l'accès du fleuve, toute une population glisse dans le sable ou piétine dans la boue ; les buffles descendent lourdement, tendent leurs naseaux dilatés et hument la fraîcheur de l'eau.

Les Arabes au turban blanc regardent impassibles ; des marchands chargés de leur pacotille s'agitent, montrent avec des gestes désespérés leurs étoffes rayées, les corbeilles de jonc coloriées, de petits tarbouchs de drap brodé. Les enfants nus se débattent et barbotent, tendent les bras ; puis, rêvant je ne sais quelle munificence des nababs d'occident, enivrés de perspectives chimériques, se tenant tous par la main, ils entonnent un bardit à la façon égyptienne et, d'une voix glapissante et rythmée, ils chantent : « Bachich, bachich » ; ils

Digitized by Google

dansent et crient, sans aucun espoir sérieux, d'ailleurs, mais par simple amour de l'art, et comme nés d'une race qui, dès le premier vagissement, apprend à poursuivre cet idéal et à bégayer vaguement ce refrain populaire. Les fellahs groupés autour d'eux assistent bienveillants et rient à ce spectacle qui réveille leurs propres impressions d'enfance.

A Edfou, au contraire, débarqués sur la haute berge de limon, nous longeons les champs verts où peinent les patients fellahs. Courbés sur la glèbe, ils creusent les rigoles qui dirigeront l'eau sur les jeunes pousses; d'autres arrosent les sillons où les semences sont répandues; à peine ont-ils un coup d'œil distrait pour les voyageurs qui passent en galopant sur la lisière des cultures. Dans la petite ville, Arabes et bicharris se tiennent immobiles, accroupis devant leurs masures à jour, blanchies au lait de chaux. Ils regardent défiler notre caravane à travers les rues muettes. Les femmes passent comme des ombres, enveloppées de leurs voiles noirs. D'un geste de canéphore, elles portent sur leur tête, un bras levé, le grand vase de terre rempli d'eau. Quand on les voit une à une descendre lentement à la rive par le sentier escarpé, le buste ferme, la tête haute, les yeux à demi clos, graves et presque solennelles, parfois vous les prendriez pour des prêtresses d'Isis allant au fleuve sacré puiser l'eau lustrale.

L'activité de ces pauvres gens se limite ainsi à quelques soins élémentaires: on comprend qu'ils demeurent si souvent oisifs, étendus à l'ombre des sycomores; que les heures s'écoulent pour eux paresseuses et monotones. Aussi bien que pourraient-ils? Dans ce cadre

Digitized by Google

étroit qui enferme leur vie et leur intelligence, toute aspiration serait étouffée, tout effort les userait en pure perte ; leur indolence même les rend patients; leur résignation passive leur assure au moins la paix, et puis, en somme, quand on songe au terme de tant d'agitations, de tant d'inquiétudes et d'angoisses qui dévorent nos sociétés européennes, ne comprend-on pas, à certains égards, la philosophie inconsciente de l'Oriental et n'est-on pas tenté souvent de répéter avec lui son intraduisible *Malech !* « Cela ne fait rien, qu'importe? tout vient à point » ?

A l'extrémité de la bourgade, l'amoncellement des sables et des décombres forme une colline dont les pentes recouvraient le temple et l'ont conservé presque intact. Déblayé aujourd'hui, il est, bien que construit seulement à l'époque des Ptolémées, un modèle achevé de l'architecture égyptienne ; les traditions pharaoniques s'y retrouvent entières. Le plan général, la distribution symétrique des différentes parties de l'édifice, pylônes, cours, salles hypostyles, chambres obscures groupées tout autour du sanctuaire, et ce naos monolithe de granit gris, œuvre de Nectanébo, font revivre à votre esprit la physionomie de ce culte mystérieux, l'ordre des cérémonies, le rôle prépondérant du monarque qui toujours et partout fait seul les offrandes au dieu. C'est lui que couronnent Isis et Nephthys, les deux sœurs d'Osiris, la tête coiffée des ailes étendues de l'ibis. Le pharaon, debout entre les déesses, reçoit le pschent, insigne de la puissance souveraine.

Les sculptures des colonnes et des murailles finement travaillées en creux ou en bas-relief se développent dans

Digitized by Google

un ordre logique, tableaux dont la suite révèle la pensée qui a inspiré soit la construction du monument, soit la décoration de ses différentes parties. On pénètre dans les salles où s'assemblaient les prêtres : elles sont encore recouvertes des architraves monolithes, des grandes dalles formant le plafond. On s'engage le long du couloir extérieur entre deux parois où hiéroglyphes et images sculptées commentent ces fêtes périodiques. Là se déroulaient lentement les processions; elles parcouraient les escaliers pratiqués dans l'épaisseur des murailles, puis elles évoluaient sur les terrasses où nous montons à leur suite ; plate-forme inégale au pavage usé et qu'interrompent les ouvertures d'où le jour tombe au centre de la salle hypostyle et dans le sanctuaire.

Tout le plan du temple s'étale sous le regard, le mur d'enceinte, l'étroit et profond couloir, les galeries de la cour et leurs chapiteaux de fleurs et de feuilles étagées. La vue est plus étendue encore du sommet des pylônes : on a devant soi les hautes colonnes du pronaos et les grands tableaux sculptés qui remplissent jusqu'à mi-hauteur l'intervalle des fûts. Les scènes d'adoration et d'offrandes à Horus, à Hathor, les divinités d'Edfou, toute une broderie d'hiéroglyphes et de cartouches, le cortège des rois et des dieux, les disques ailés se répètent à l'infini sur les soubassements, le long des piliers, aux frises, sous les galeries.

Au delà de l'enceinte du temple, les terrassements des fouilles, les amas de décombres forment le seuil du désert libyque dont les teintes jaunâtres contrastent avec la fraîcheur de la zone cultivée et des vergers de palmiers plantés autour du village. Les eaux du Nil

Digitized by Google

étincellent sous la chaude lumière qui brûle ce désert, fait paraître foncée la verdure des dattiers et revêt d'une riche couleur dorée les colonnes et les parois du temple.

Du fond de la vallée, quand le bateau s'éloigne, vous voyez toujours ces magnifiques pylônes. A mesure que la distance augmente, ils se dressent davantage et dominent de plus haut encore le paysage ; vous diriez, dans une plaine du Nord, les tours énormes d'une cathédrale. Le Nil élargi prend l'aspect d'un lac ; des grèves basses et plates, des bancs de sable noyés font penser aux rivages submergés de la Zélande et de la Baltique. Au loin, des perspectives s'ouvrent sur le désert où l'horizon fuyant des sables figure des champs de neige.

Mais comme un tel souvenir s'efface devant ces palmiers qui se profilent sur un fond de collines basses et arides. Le grès roussâtre, les éboulis compactes alternent avec de larges dunes couleur paille ou jaune d'or qui, sous le rayonnement, projettent des lueurs de miroirs métalliques. Déjà le désert se rapproche ; il presse le fleuve et bientôt vous ne voyez plus rien que le Nil dont les eaux troubles et glauques, d'un bleu gris lorsqu'elles reflètent le ciel, glissent entre deux plages sablonneuses encadrées de calcaire.

Sur un tertre escarpé s'entassent les ruines d'une ville saccagée et déserte, amoncellement de tours effondrées, d'enceintes et de maisons rasées, confondues avec le roc, de dalles qui demeurent suspendues ; morceaux d'archivoltes dont la courbe s'interrompt, débris de murs de briques qui retournent en poussière ; plus de trace de

Digitized by Google

rues dans ce bouleversement, où règne une désolation apocalyptique.

Ce sont vraiment les propylées annonçant l'entrée de Gebel-Silsilèh. Ici les monuments ne se dégagent qu'à demi du grès brut. Sur les pans de roche s'ébauchent les piliers des spéos: dans la profondeur des galeries excavées se dessinent confusément les reliefs de sculptures pharaoniques; des degrés frustes conduisent à des cryptes autrefois consacrées; les trous noirs des hypogées, cavernes redevenues vides, sont ouverts sur l'abîme. Ailleurs, un sphinx à peine dégrossi est resté captif dans le bloc qui le retient attaché au sol. C'est le domaine de la nature pétrifiée, où régnait Sebek, le dieu crocodile, ennemi d'Horus, et que l'on adorait à Ombos; dieu monstrueux, fils des ténèbres, bien digne d'être l'hôte éternel de ce chaos.

Sur la rive orientale, la montagne est régulièrement découpée en couloirs qui pénètrent dans l'intérieur du massif et s'élargissent devant les anciens fronts de taille: les parois verticales détachent leurs tranches aux tons d'ocre sur les fonds éblouissants que le soleil calcine; immenses carrières d'où sortirent jadis, sur l'ordre des pharaons, les blocs sculptés, les chapiteaux, les colonnes monolithes.

En face, le désert libyque affleure au Nil; le sable accumulé par les vents avance sur le fleuve ses dunes parallèles, entre lesquelles s'ouvrent subitement des échappées profondes vers les solitudes illimitées. Ces buttes, en apparence immobiles, ont la forme de vagues qui se poussent et ondulent; elles entre-croisent leurs pentes douces, irrégulièrement allongées, où s'épand

Digitized by Google

un sable ténu, d'un jaune d'ambre, avec des écroulements de grès dont les fragments couronnent la crête comme d'une écume brune.

Ces collines arides se perdent à l'horizon dans un ciel aux teintes légères d'abricot, de vert et d'azur très pâle, superposées et fondues en combinaisons exquises. Puis, le soleil disparu, d'insensibles évolutions modifient ces tons. Une barre d'or flamboie à la base du ciel et la lumière qui décroît répand encore des nuances fugitives de rose, de violet et de bleu jusqu'au zénith, où se dispersent des nuées carmin, glacées de gris-perle, fouettées en flammes de punch par le caprice des vents.

Du côté de l'orient, le Nil est de plomb ; sur la rive escarpée, faite d'un sable jaune vif, deux Nubiens au visage d'ébène, drapés de manteaux blancs, se tiennent immobiles et droits ; derrière eux, le désert à perte de vue et, dans le ciel bleu sombre, le disque de la lune, dont les reflets d'argent glissent et scintillent sur les lames du fleuve. Tout ce tableau est d'un ton général lilas très clair où toutes les autres teintes se mêlent harmonieusement.

Bientôt, et tandis que le couchant décoloré n'a plus que des reflets jaune verdâtre, je vois, au bord du désert arabique, une ligne de dunes basses s'éclairer vigoureusement d'or rouge, et telle qu'une scène de théâtre sous les feux d'une rampe de gaz cachée par son écran. Tout s'embrase subitement et les parois de la montagne exposées à l'ouest, un instant auparavant déjà plongées dans l'ombre, s'enflamment d'un éclat égal ; brillante mais rapide illumination à laquelle succède de nouveau l'aspect nocturne sous les lueurs du ciel étoilé.

Digitized by Google

A deux reprises en Égypte nous avons eu ce spectacle, rare aussi dans les Alpes ; c'est la seconde coloration, qu'une fois il nous fut donné de voir à la fin de l'automne sur les cimes neigeuses de Chamonix. On retrouve donc les mêmes phénomènes dans les paysages et sous les climats les plus dissemblables : ne voit-on pas aussi que les sables du désert charrient les débris corrodés du grès et du calcaire dans leur course invincible et lente, comme font les glaciers suspendus aux flancs des montagnes du Nord ?

Dans cette même soirée nous arrivons en vue d'Ombos. Sur la plate-forme le temple soulève ses lourds entablements. La lune détache nettement les reliefs des corniches et enveloppe dans une atmosphère bleuâtre les fûts des colonnes qui émergent à demi. Au pied de la colline sont amarrées quelques dahabiehs dont les lampes et les fanaux rouges piquent l'obscurité de points lumineux.

Puis un embarquement nocturne à Deïrawé ; des ânes piaffent sur le sable, un dromadaire replie par saccades ses jambes noueuses et le voyageur met pied à terre ; quelques Arabes agitent confusément leurs manteaux noirs drapés sur la robe bleue ; le turban qui les encapuchonne forme la mentonnière autour de leurs visages basanés que les torches secouées dans cette ombre rendent plus farouches encore.

On ne saurait dépeindre la langueur et le charme de ces nuits d'Orient, fraîches et embaumées sous le doux scintillement des étoiles. La fuite du fleuve semble ralentie ; sur les rives enveloppées d'une buée violette frémissent les palmiers, et quelques souffles vous

Digitized by Google

apportent le parfum délicieux des lupins en fleurs. Tout à coup, dans ce grand silence s'élève une voix singulière aux sonorités pénétrantes; vous n'en pouvez d'abord apprécier l'éloignement; vous croiriez entendre une mélopée inarticulée, des intonations vagues et sans rythme ; ou bien vous vous demandez inquiets si quelque moustique monstrueux ne chante pas à vos oreilles l'attaque et déjà le triomphe; il vous semble encore que tout au fond du désert gémit une brise capricieuse. Vous consultez le fleuve, vous interrogez les rives et vous reconnaissez enfin la musique sauvage des sakyehs dont les grincements inégaux modulent cette cantilène des nuits d'Égypte.

A l'heure où la lune, qui sème le fleuve de ses paillettes et argente encore le ciel, s'incline déjà vers l'occident, où la première aube colore d'aigue-marine le bord extrême de l'horizon, les chiens de garde font retentir la plaine de leurs aboiements aigus, secs, précipités. Sur l'orient éclairé de rose, s'enlève le trait délié des dattiers qui entre-croisent leurs fûts penchés en tous sens; les palmes légères baignent dans la lumière; les brises matinales effleurent les champs de pavots, et les milles corolles rouges ou lilas très pâle exhalent une senteur capiteuse. Déjà la vie s'éveille, les fellahs gagnent leurs chadoufs ; les ânes chargés de fourrages mènent sur la berge leur trot menu, les chameaux récalcitrants se balancent en gémissant sous le faix des cannes à sucre.

Assouan échelonne au-dessus des substructions antiques les cubes blancs et réguliers de ses maisons sans toit, badigeonnées de lait de chaux ou de couleurs tendres. Çà et là pointe un minaret ou l'aigrette d'un

Digitized by Google

dattier. Barques, dahabiehs, bateaux à vapeur sont rangés le long du bord. Un cercle de collines pierreuses semble fermer le passage: des roches grises sont semées partout, sur les flancs, sur la cime où se dressè lamentable la ruine d'une tour éventrée que le jour traverse ; au milieu du fleuve, des îlots de granit noir polis par le courant.

La rampe sablonneuse qui descend au fleuve sert de chantier de construction pour les bateaux ; d'entrepôt où s'entassent les cargaisons ; de marché, de rendez-vous populaire. Des balles de coton amoncelées sont gardées par les chiens au pelage de chacal, aux oreilles droites et pointues qui, juchés sur le faîte, courent et aboient hargneusement. Un porteur d'eau penche son outre dégonflée ; il la remplit en piétinant sans vergogne et près de lui, les femmes plongent en toute quiétude leurs grandes jarres striées, les fidèles se livrent à leurs ablutions matinales. D'autres, debout sur la rive ou sur le pont de leur bateau, un petit tapis étendu devant eux, commencent la prière. Ils prennent une attitude de statue. Puis les saluts répétés, les génuflexions, les prosternements se succèdent, selon le rite, en grands gestes mécaniques et saccadés, suivis brusquement d'une immobilité hiératique.

Pourtant la petite gare du chemin de fer qui, par le désert, contourne la cataracte ; une batterie de campagne braquée sur le quai, un poste de soldats égyptiens étendus sur les bancs de leur corps de garde, à l'ombre d'un sycomore largement étalé, un hôtel, quelques enseignes de cafés ; plus loin une file de guinguettes et d'appentis où s'abritent toutes sortes de marchandises

Digitized by Google

débitées par des Levantins, des Juifs, des Grecs à la mine sordide, quartier cosmopolite et bâtard ; tout cela donne l'impression des coutumes et des œuvres de l'Europe.

Mais à peine a-t-on pénétré dans ces rues étroites presque désertes, entre deux lignes de murs où s'ouvrent quelques portes et de rares fenêtres, que l'on se trouve transporté en plein Orient. Rien de pittoresque comme ces perspectives subitement découvertes à chaque tournant; ici une mosquée rectangulaire, toute blanche avec son minaret et son dôme réchampi de mortier; ailleurs une coupole brune, quelques maisonnettes blotties dans l'ombre d'un bois de palmiers, et les touffes projetant d'une même souche leurs tiges sveltes, aussi flexueuses qu'un vol de fusées; à la crête d'une muraille, des dattiers surgissent et font doucement osciller leur éventail. On rencontre à l'extrémité de la ville, vers le désert, des recoins où la solitude est presque effrayante; c'est le quartier des Bicharris, à demi campés au seuil de la vie sauvage, disposés à la reprendre au premier caprice.

Vous retrouvez l'animation bariolée de toutes ces races mises en contact dans les galeries du bazar. L'Arabe s'avance d'un pas nonchalant et hautain, les oreilles et le front perdus sous les replis blancs d'un énorme turban ; le Bicharri se balance dans son élégante insouciance, enfantin et soupçonneux comme le sauvage; le régulier égyptien à l'allure martiale, bien découplé et de bonne mine. Tout ce monde circule à l'ombre des planches suspendues au-dessus des têtes par le hasard d'un inquiétant équilibre ; monde plus curieux à observer que les étalages où se retrouvent toujours les

Digitized by Google

mêmes pauvres denrées, nourriture de l'indigène, les mets peu appétissants que l'on apprête au milieu de la poussière ; les tentures, les cuirs frappés, les bois sculptés, les lézards empaillés, et puis les casse-tête, les piques, les flèches empoisonnées et d'autres objets fabriqués en Nubie et offerts au désir banal du voyageur.

A cette frontière de l'Égypte, Assouan était le siège d'un mouvement commercial très actif, quand les marchandises venues du Delta en remontant le Nil, ou importées du Soudan, devaient, pour franchir la cataracte, être déchargées sur les quais et confiées aux caravanes qui traversaient le désert. C'était l'époque récente encore où les expéditions victorieuses des fils de Méhémet-Ali, la conquête des territoires immenses qui s'étendent au sud de la Nubie, le Sennaar, le Kordofan, le Darfour, l'annexion des provinces équatoriales mêmes, soumises par Ismaïl, restauraient jusqu'au cœur de l'Afrique l'antique empire des pharaons.

Alors l'Européen pouvait sans risques visiter, au delà de Semneh, les ruines éthiopiennes, les temples de Napata, les pyramides de Meroë; il pouvait, dépassant les régions où subsistent encore les vestiges des Amenhotep III et des Tahraka, gagner Khartoum, pénétrer dans ces contrées lointaines du Haut-Nil, et là, Gondokoro était un point de départ ou d'arrivée pour de hardis explorateurs.

Mais aujourd'hui, depuis les changements qui suivirent la triste équipée d'Arabi, toutes ces provinces sont perdues pour l'Égypte et la plupart momentanément fermées à notre civilisation. La France et l'Angleterre, par leur action commune, auraient su, comme elles avaient

Digitized by Google

déjà rétabli les finances, préparer l'Égypte à la vie nationale, lui apprendre à se gouverner elle-même. En se contrôlant l'une l'autre, les deux tutrices évitaient nécessairement toute brusque immixtion, toute apparence de suprématie indiscrète. Mais le jour vint où une politique plus habile et plus audacieuse que sincère encouragea, provoqua peut-être la révolte militaire ; elle fut réprimée, avec quelle promptitude et par quels moyens? Personne ne l'ignore. La France alors céda à cette défaillance lamentable où tous les partis s'accordèrent pour lui faire renier ses vieilles traditions en Orient et compromettre, en même temps qu'une exceptionnelle influence morale, ses intérêts commerciaux et industriels. Mais, pour un temps, il fut de bon ton de les dédaigner, quand encore on ne les incriminait pas.

L'occupation anglaise et l'atteinte brutale à l'indépendance eurent pour contre-coup l'explosion du fanatisme mahdiste. Les vainqueurs de Tell-el-Kébir durent, à la suite de désastres encore présents à toutes les mémoires, abandonner, avec Gordon, les provinces méridionales qu'avaient su acquérir les vice-rois. Désormais on peut encore atteindre, mais non plus dépasser sans de grands risques la deuxième cataracte.

Du moins l'île de Philé termine par le spectacle d'un site enchanteur le voyage de la Haute-Égypte.

Au sortir de la vallée sauvage et morne creusée en plein désert, où l'on ne voit que les roches et le sable doré, subitement le chemin s'infléchit et le plus merveilleux paysage se déploie sous les regards. Au premier plan, sur la rive, le village de Mahattah abrite ses habitations sous les grands palmiers : tout autour, l'horizon

Digitized by Google

est enfermé dans un cadre sévère de montagnes granitiques. Le Nil s'écoule lentement sous un entassement de roches noires comme un basalte, moutonnées ou fendues en éclats, présentant des amas de pinacles ébréchés, d'aiguilles suspendues ; puis, au milieu de ce bassin aux reliefs si rudes, une île toute gracieuse semble flotter sur les eaux. Sous la lumière bleue du ciel, un bosquet de sycomores, de dattiers, de mimosas aux fleurs d'or se reflète dans le fleuve ; une plage sablonneuse s'ouvre entre les hautes murailles antiques enserrant les rives comme le lien de ce bouquet. Les deux pylônes du temple d'Isis, la colonnade du léger temple hypêtre élèvent au milieu des frondaisons leurs profils délicats ; c'est l'œuvre élégante de l'esprit qui s'épanouit au sein du chaos.

Si l'on veut avoir une autre vue d'ensemble, moins saisissante peut-être, mais plus complète et du centre même de ce tableau, on doit escalader un rocher de granit qui forme au sud-est l'éperon de l'île et monter ensuite au sommet des pylônes. De là vous dominez le plan des monuments, le pourtour des quais pharaoniques, la surface de l'île toute couverte de débris, blocs de grès détachés des ruines, monceaux de décombres provenant des briques noires des habitations qu'avaient autrefois bâties les coptes ou les fellahs. Vous ne pouvez détacher les yeux de ce temple hypêtre, dont les colonnes aériennes sont rendues plus sveltes encore par la surélévation de l'entablement. Comme il est construit en terrasse au-dessus du Nil, il vous apparaît selon votre point de vue, tantôt suspendu dans le vide par la hauteur même des rives, tantôt dédoublant l'aspect de

Digitized by Google

cette grâce légère par son image répétée au fond des eaux.

Quand de Philé même vous reportez les yeux vers les bords du fleuve, vous apercevez, au-dessus des dahabiehs et des palmiers, la ligne ardente du désert arabique ; du côté de la cataracte, l'énorme roche noire en forme de tiare à double pointe que les Arabes nomment le trône de Pharaon ; à sa base et sur les pentes de la montagne, s'étage une bourgade berbère aux maisons faites d'un cylindre de limon. A l'ouest, le Nil coule étroit et encaissé au pied de l'île de Bighèh, que forme un âpre entassement de granits noirs déchiquetés ; là encore quelques débris de temples et de sculptures rappellent les anciennes dynasties.

Dans la direction de la Nubie, le fleuve tourne entre deux lignes de collines escarpées qui s'entre-croisent et ferment l'horizon ; c'est par là que l'on remonte vers la deuxième cataracte ; là que se cachent dans la solitude tant de ruines saisissantes, de constructions gigantesques ; les sphinx de Séboua, le spéos de Deïr et surtout les colosses d'Abou-Simbel, œuvres de Ramsès Meïamoun qui, en Éthiopie comme partout où il a passé, a voulu laisser aux siècles futurs les témoignages de sa puissance démesurée.

Mais ici nous avons touché au terme de notre course ; il nous faut saluer d'un regret ces splendeurs inconnues et revenir en arrière. Soixante-deux kilomètres nous séparent du tropique. Sous les rayons d'un soleil éclatant, les premières couches de l'atmosphère vibrent en ondes pressées sur les roches brûlantes ; et pourtant cette chaleur est supportable, grâce à la séche-

Digitized by Google

resse et à la légèreté de l'air, facile à respirer, comme est caressant pour l'œil l'azur limpide et profond du firmament. La lumière donne aux couleurs une vivacité singulière ; elle rehausse la blancheur exquise de ces édifices et cache sous l'apparence d'une fleur de jeunesse les outrages des siècles.

Dans la cour du temple d'Isis nous trouvons un groupe de touristes qui s'est réfugié à l'ombre des galeries. Les uns disposent leurs objectifs et couchent en joue quelque motif d'architecture ; d'autres confient à leur album le dessin ou l'aquarelle qui fixera l'impression ressentie. Respectons le recueillement de cet atelier improvisé et passons dans le pronaos, où des peintures encore fraîches animent les figures des dieux et les frises sculptées.

Un énorme scarabée, que vous diriez de turquoise, garde le linteau de la grande porte. Le plafond des colonnades est semé d'étoiles brunes sur un fond de lapis ; au faîte de la salle hypostyle, des ailes de vautour, emblème de la maternité divine, aux plumes rouges, vertes et bleues, planent déployées dans chaque caisson de la travée centrale.

Quelques fûts de colonnes portent encore des croix grecques, peintes par les premiers chrétiens : ainsi, à Karnak, les salles de Thoutmés III conservent les images à demi effacées de cénobites et d'ascètes. Des pharaons à la peau rouge, ce qui est le signe traditionnel de la race égyptienne, les reins couverts du pagne ou calasiris à plis droits, et qui, tendu en avant, forme une pointe, adorent des dieux au visage d'outremer, de bistre ou de vert. Dans l'ombre des chambres sans fenêtre, ces

Digitized by Google

figures, de taille surhumaine et de couleurs chimériques, saisissent par leur aspect de fantôme.

La même obscurité voile les sculptures prodiguées dans les trois salles du Mammisi, petit temple où l'on adorait Isis comme mère d'Horus, le soleil levant. Horus est fils d'Osiris, le soleil plongé dans les ténèbres inférieures qui, lui-même, vainqueur de la nuit et remonté au ciel, deviendra, à l'apogée de sa course, le dieu suprême, Ra, créateur de tout être animé. Osiris, le rédempteur qui succombe dans sa lutte contre le génie du mal, a son tombeau dans l'île de Philé. Comme à Abydos et à Dendérah, on y célébrait les mystères de son immolation expiatoire ; et, en tant que dieu parcourant les régions infernales, il était représenté le corps peint en vert.

D'autres petits temples, des portiques, des substructions de salles et de péristyles sont disséminés sur toute l'aire de l'île, au milieu des amas de briques et de poteries. Chaque recoin offre des perspectives inattendues ou quelque nouveau sujet d'admiration et d'intérêt. C'est ici le grand pylône avec sa fameuse inscription de l'armée d'Égypte, datée du 12 messidor an VI de la République ; c'est le petit obélisque du temple de Nectanébo, le dernier pharaon, et cette haute terrasse d'où l'on voit en face le cours majestueux du fleuve qui avance toute sa masse d'un mouvement régulier et divise ses eaux pour étreindre Philé entre ses deux bras. Vous remarquez aussi l'étrange disposition des chapiteaux. Le fût sculpté d'hiéroglyphes se termine en fleur évasée de lotus ou de papyrus ; au-dessus, un bloc carré présente sur chacune de ses faces la tête d'Hathor aux

Digitized by Google

oreilles de génisse et dont les bandelettes retombent pour encadrer le visage ; enfin un dé cubique figurant un naos sert de support à l'entablement.

Dans les angles des corniches et les anfractuosités des parements, les abeilles, les guêpes ont ajouté au modelé de la pierre la structure délicate de leurs alvéoles. Elles butinent le suc parfumé des plantes et bourdonnent dans la lumière ; dernières habitantes de ces monuments, où elles figurent sur les bas-reliefs comme emblèmes de la royauté.

Le bruissement des insectes que la chaleur surexcite forme une basse continue à ces harmonies indéfinissables, faites de vols d'oiseaux, de frôlements d'élytres, de mystérieuses palpitations ; murmures des eaux, caresses de fleurs épanouies, frémissements de palmes et de feuillages ; concert auquel ajoute sans cesse une nouvelle voix l'atmosphère ardente de midi, et dont le soleil, au sommet de sa course, est le grand impresario.

Tandis que nous sommes assis en face de Bighèh, sur les degrés et les soubassements écroulés voisins du grand temple, nous voyons une femme barabrà qui, sur l'autre rive, descend au bord du profond chenal, suivie de ses deux enfants. Elle pousse l'un devant elle, place l'autre sur ses épaules, se jette à la nage, et traverse le fleuve pour gagner l'île. Elle escalade le rocher, pénètre dans un couloir souterrain et débouche par une poterne basse ouverte entre deux colonnes du péristyle. Tant d'efforts pour venir demander le bachich méritaient bien une récompense, malgré l'énervante importunité des mendiants de toute taille, de tout âge et de tout sexe, qui vous harcèlent, plus tenaces que des moustiques.

Digitized by Google

Mais disons adieu à cette terre d'une si rare beauté, qui marque le point extrême de notre voyage et regagnons Assouan par une voie nouvelle en suivant les rapides.

Du bateau que le courant emporte, longtemps nous regardons la plate-forme verdoyante chargée de blancs édifices ; elle s'éloigne, s'amoindrit et se dérobe au premier tournant, comme s'effacerait une apparition féérique.

Notre équipage comprend huit rameurs nubiens, le matelot qui tient le gouvernail, le reis qui sert de pilote, notre drogman et six passagers ; en tout dix-sept personnes sur une embarcation élégante, à la coque solide, svelte et très allongée. Nos marins sont de vigoureux gaillards au teint de bronze, la tête enveloppée du turban, les bras nus, les ambes arc-boutées contre les bancs ou le bordage. A la première impulsion que reçoit le bateau, ils entonnent sur un mode bref des litanies où revient sans cesse le nom d'Allah, entrecoupé d'invocations monotones.

Le mouvement des eaux d'abord très lent ne tarde pas, en s'accélérant, à prendre une direction précise. La barque glisse sur une surface lisse entre deux rives abruptes faites de roches noires qui se reflètent dans le fleuve.

Voici la cataracte. Le Nil se divise en plusieurs bras que déchirent les pointes ou refoulent les bosses menaçantes du granit. Les dalles sans cesse lavées par l'onde fuyante, soulèvent les flots qui s'entre-heurtent et mugissent. Sur la gauche, le principal courant se ramasse et se précipite en écumant, rejeté contre le rivage libyque.

Digitized by Google

Nous passons quelques instants à regarder du haut d'un promontoire à pic toute une peuplade hurlante de Barabrâs, dont l'unique métier est de déployer ses talents nautiques sur les vagues rapides. On les voit l'un après l'autre se lancer dans l'écume ; les corps noirs reparaissent au milieu de ce bouillonnement verdâtre. A cheval ou couchés sur de légères billes de palmiers, ils se laissent emporter dans une course folle qui paraît d'ailleurs n'avoir pour eux qu'un charme extrême.

Mais arrivés au bas de la cataracte, ils abordent, rivalisent de vitesse, grimpent prestement sur le rocher et accourent vers nous en levant les bras, multipliant les gestes de fatigue et s'épuisent bien davantage à implorer le bachich. Ils savent cependant que leur cheïkh est là, qui reçoit l'offrande fixée par l'usage et règle la distribution. Mais le tempérament l'emporte ; femmes, vieillards, aveugles, fillettes et garçonnets nous pressent, s'agitent, supplient et vocifèrent. Nous sommes mis en déroute et cherchons un prompt refuge dans notre barque. Elle s'éloigne entre les clameurs désespérées des Barabrâs restés sur le rivage ou qui nagent tout autour de notre esquif, et les rires silencieux de nos Nubiens habitués à ces transports instantanément calmés. Nous voyons nos sauvages se partager le butin avec un sang-froid parfait et enlever aux petits enfants les menues pièces qu'avaient attirées leurs mines fûtées et savamment gracieuses.

C'est à notre tour de franchir la cataracte par un de ces rapides semés d'écueils où blanchit l'écume et tourbillonnent les remous. Nos rameurs reprennent leur mélopée ; les appels à Allah redoublent, le rythme saccadé

Digitized by Google

se précipite. Un coryphée élève sa voix nasillarde et module un chant suraigu à l'allure indécise, auquel tous répondent sur un ton plus ferme et plus grave, répétant le refrain à pleins poumons.

Cette fois nous sommes au milieu des rapides. De toutes parts, les eaux tournoient, fuient et jaillissent ; près de nous les lames se brisent et se tordent en grondant. D'un coup de barre la barque pivote pour éviter les récifs qu'elle effleure. A plusieurs reprises elle s'incline à la surface d'un gouffre caché, plonge au milieu des bouillons pour rebondir, se redresser légère et reprendre sa course sur la glace unie et transparente des eaux vertes.

Quand cesse l'agitation du fleuve, nous longeons des tables verticales de granit qui portent des cartouches et des inscriptions antiques. A gauche s'étend le quai pharaonique d'Éléphantine ; nous revoyons enfin le château démantelé qui commandait le passage et domine Assouan.

Une traversée de quelques minutes conduit en face de la petite ville sur la rive de l'île d'Éléphantine. Là, dans l'épaisseur des vieilles murailles de grès, descend un escalier au bas duquel un réservoir conserve une eau fraîche et limpide. C'est un Nilomètre, œuvre antique souvent restaurée et dont l'échelle, gravée sur le marbre de chaque paroi, permet de suivre les progrès et la hauteur de l'inondation.

Au sommet de l'île, un grand portique en granit rouge qui ouvre sa baie sur le ciel libre, et plus bas, adossée contre un mur moderne, la statue en pierre blanche d'un dieu ou d'un roi sont les seuls vestiges de

Digitized by Google

la ville antique qui jonche le plateau supérieur de ses décombres et de sa poussière.

A quelque pas au sud, non loin d'un ossuaire, la vue s'étend sur tout le bassin de Syène. Le Nil multiplie ses circuits; il enlace ces roches grises ou noires qui ont un aspect lugubre et les contours de bêtes monstrueuses. A l'ouest se prolonge une haute colline d'un sablé couleur de chaume, couronnée d'un tombeau à la coupole blanche. A l'opposite, au-dessus des bateaux amarrés au rivage, Assouan aligne ses maisons, diversement nuancées, sous les palmiers et les doums. Puis le sol monte et fuit vers le désert; de grandes pentes blondes ou fauves mamelonnées, à la crête de grès rougeâtre, vont s'alternant à l'infini. Çà et là on voit poindre la note claire de quelque petit turbé perdu dans la solitude; des mosquées abandonnées tombent en ruines ou, sur les ressauts lointains, soulèvent leurs dômes blancs.

L'horizon est plus reculé encore du haut de cette chaîne de collines où l'on a mis au jour, il y a quelques années, plusieurs étages d'hypogées. Les peintures en sont primitives et grossières. Elles reproduisent toujours les emblèmes de la vie et de la mort, les images des dieux et les scènes du jugement. Sur la rampe abrupte on enfonce à mi-jambe dans un sable mobile où se succèdent des couches vertes, grises et safran.

Le sol est parsemé de débris funèbres, crânes, tibias, petits vases en terre rouge, toiles de momie d'un brun roussi qui s'émiettent sous le doigt. Et vraiment je ne puis me faire à cette profanation, quand je songe aux efforts de tous ces pauvres gens dont le vœu était

Digitized by Google

de reposer en paix dans une tombe à jamais ignorée, où l'on va aujourd'hui fouiller sans respect leurs ossements, dérober amulettes, bijoux, figurines funéraires, dons pieux.

Au pied de la colline une sorte de khan ou de marché s'installe sous deux figuiers magnifiques dont le sombre feuillage s'étend comme un toit impénétrable aux ardeurs du soleil. Près de là, un tombeau de cheïkh sert peut-être de rendez-vous à toute cette population assise à l'ombre ou discutant autour des couffes de palmier et des bêtes de somme.

Après ce trop court séjour à Assouan, nous reprenons la navigation du Nil sur notre petit steamer *le Philæ*. Nous retrouvons le vieux drogman grec, philosophe revenu des vanités de ce monde et dont les réflexions sont empreintes de résignation et de finesse humoristique. Il dirige la tenue du bateau confiée à deux domestiques ; il assure le vivre, négocie dans les villages, à grand renfort de discussions avec les indigènes, les achats de victuailles. Achmet, le maître-coq nègre, dont le nom retentit sans cesse à l'écoutille du réduit sans air où le malheureux passe ses journées, brûlant du même feu que le chauffeur et le mécanicien.

Puis le reis et son aide, aux joues basanées que recouvrent les plis d'un turban immense : tous deux servent de pilote et sans cesse à la proue, ils se relayent et sondent le lit du fleuve pour éviter les bancs de sable que le courant déplace. Enfin un ou deux matelots, qui courent de la cale à la hune de la cheminée, lavant, frottant ; ils interpellent à grands gestes les bateaux qui nous croisent et, lorsque nous abordons à quelque village, ils s'élan-

Digitized by Google

cent dans l'eau bourbeuse, enfoncent un pieu à coups de maillet et halent un cordage pour nous amarrer au rivage.

Chaque soir nous accostons ainsi un petit port, après avoir fourni une course qu'accélère maintenant la descente du fleuve.

Nos cabines sont disposées à l'arrière du bâtiment. La salle à manger occupe l'avant. Dans l'intervalle, le pont est dégagé, abrité sous une tente et nous y passons les journées, occupés à contempler les mille aspects qui se déroulent sous nos yeux.

Nuit et jour, à chaque détour du Nil, c'est un spectacle sans cesse changeant : le va-et-vient des barques qui glissent autour de nous avec leur pleine cargaison de cannes à sucre, de poterie, de fourrages. Elles se laissent doucement aller au fil de l'eau, les bateliers en robe bleue nonchalamment étendus le long des bordages ; ou bien elles louvoient pour remonter le courant et dressent leur double voile découpée en queue d'aronde qui reflète dans les eaux ses toiles blanches ou safranées.

D'autres, comme nous le vîmes à Deïrawèh, transportent au marché voisin une foule entassée au fond de l'esquif, vêtue de rose, de bleu pâle, d'orange, de brun rayé, chaussée de babouches rouges, et dont les turbans enroulent capricieusement en tous sens leurs étoffes aux extrémités flottantes. Ou bien une caravane détache sur la crête de la berge la silhouette gibbeuse des chameaux de charge qui se suivent à la file ; des cavaliers au long burnous modèrent la fougue de leurs chevaux arabes, dont la longue crinière, blanche et soyeuse,

Digitized by Google

ondule selon les mouvements de la souple encolure. Ailleurs un chantier de construction où l'on débite les planches de palmier, où les pièces de bois assemblées se recourbent et façonnent une carène. Dressée sur la quille, elle attend les sapins de Trieste et les fibres de dattier qui formeront la mâture et les cordages.

Mais l'industrie de ces populations s'exerce surtout dans les travaux hydrauliques. Car élever, conduire et répartir l'eau du Nil à travers la plaine est la condition absolue de la vie pour les hommes et les plantes. Sakyèhs et chadoufs grincent et peinent sans relâche, et souvent côte à côte pendant plusieurs kilomètres. Parfois aussi d'immenses terrassements ébauchent l'entrée d'un canal qui dirigera tout un bras dérivé du fleuve à l'extrémité de la vallée et entamera le désert; ainsi un jet de lance arrête la flamme sur la corniche d'un toit embrasé. Nègres et Nubiens fourmillent sur les pentes, hissant à la crête le panier de sable ou de limon qu'ils répandent pour renforcer l'endiguement.

A Kôm-Ombos, au contraire, nous les voyons dégager le temple sur la colline et lutter contre l'envahissement du fleuve en projetant les déblais. Les grosses colonnes mordorées, à chapiteau de palmes ou de lotus, les architraves sculptées des portiques sortent de terre et couronnent la plate-forme entourée des murailles de la cité. Les versants retiennent suspendus d'énormes fragments écroulés, qui ajoutent à l'aspect imposant de ces antiques débris exhumés après tant de siècles.

Cette rencontre continuelle de la vie moderne, alerte et colorée, et des souvenirs pharaoniques qui nous apparaissent dans ces reliefs rigides d'une solennité sépul-

Digitized by Google

crale, donne à l'esprit, par l'excès même d'une telle opposition, une impression plus forte que ne le font des contrastes analogues en toute autre contrée.

La Haute-Égypte n'offre pas un spectacle moins curieux dans ce rapprochement des œuvres les plus compliquées de notre civilisation industrielle, machines à vapeur, usines, chemins de fer, et du travail rudimentaire, de la vie simple des races primitives dont la diversité même augmente l'étrangeté de ce tableau.

A Louxor, à Assouan, sur les rives du Nil où ronflent les sirènes, où sont arborés côte à côte les drapeaux des nations d'Occident, vous rencontrez le nègre du Soudan, au facies écrasé et lippu, mais dont la haute taille et les membres bien découplés attestent la vigueur ; les Nubiens, dont vous croiriez la tête sculptée dans une bille d'ébène luisante et dure; la vieillesse même semble n'avoir point de prises sur ces visages rigides, les rides s'effacent dans le méplat sec des joues ou disparaissent sous le flot de la barbe blanche ; le Bicharri indolent, cet Apollon noir, qui ne travaille pas, toujours prêt à la maraude ou à la danse ; parfois vous voyez sa physionomie s'éclairer d'un sourire lumineux et sauvage à la fois, qui découvre la blancheur des dents et brille dans l'inquiète vivacité du regard ; le Bédouin, fils du désert, qui plante pour un jour sa tente basse aux toiles brunes, sur la lisière des cultures ; l'Arabe nomade, farouche, belliqueux, jaloux de son oisive indépendance ; puis le Syrien, le Grec toujours en quête d'une affaire, qui accapare le petit commerce avec son activité déliée, bavarde, souvent brouillonne ; le Turc alourdi, le Juif, l'Européen, hôtes passagers sur cette terre dont le

Digitized by Google

climat brûlant élimine en quelques générations tout élément étranger au peuple originaire.

L'Arabe sédentaire lui-même, qui a pu résister et faire souche en se mêlant à l'indigène, a vu sa descendance ramenée par cette force absorbante au type primitif de Mitsraïm.

C'est la race du Copte et surtout du fellah, né du sol dont il est l'antique possesseur, pétri de cette terre noire si féconde et la pétrissant à son tour infatigablement depuis plus de soixante siècles pour en façonner ses maisons, ses digues, ses canaux et ses routes.

On le voit, les jambes plongées dans la vase du fleuve, recueillir précieusement ce limon ; il n'a point d'outil, à peine quelques corbeilles de jonc ; c'est avec les mains qu'il ramasse l'argile onctueuse et détrempée ; il transporte à travers ses champs, en blocs encore tout humides, ce principe matériel de vie, et vous songez à l'insecte sacré des anciens Égyptiens, qui moulait et roulait avec ses pattes antérieures la boule à laquelle il confiait ses œufs, emblème de l'évolution perpétuelle de la nature et, par là, de notre immortalité.

Large d'épaules, de haute taille, les membres nerveux et maigres, les yeux noirs bien fendus, les pommettes saillantes, les lèvres épaisses, il reproduit presque exactement les figures que nous ont conservées les bas-reliefs des pharaons avec une si savante précision dans la traduction des traits ethniques. Nous voyons revivre dans ces populations qui animent les campagnes du Nil les fils de ces soldats dont les cohortes défilent à Médinet-Abou, de ces prêtres qui mènent à Dendérah leurs théories dans l'ombre des escaliers, de ces cultivateurs qui la-

Digitized by Google

bourent, sèment, récoltent, sur les parois des tombeaux de Thèbes et de Sakkarah.

Aujourd'hui encore, c'est avec les mêmes gestes anguleux, les mêmes attitudes sculpturales, qu'ils bêchent leur sol, lancent le grain à la volée, font manœuvrer leurs chadoufs ou creusent les rigoles de leurs champs.

La vie antique se reflète aussi chez eux parce que, dans un cadre à peine modifié, leurs travaux sont les mêmes qu'autrefois et leurs préoccupations toujours ramenées entre des limites restreintes. C'est l'activité rurale avec ses alternances régulières comme les crues périodiques de leur fleuve.

Aux approches des villages, les chemins champêtres s'enfoncent sous l'obscure feuillée des sycomores ; les masures des fellahs, en rangs pressés le long de ruelles étroites, se groupent en un amas de terre noire. Sur les toits de joncs desséchés, les chiens, les poules, les enfants se pourchassent et s'agitent pêle-mêle. Les vergers de dattiers simulent une oasis que baignent les mares bourbeuses où s'ébrouent les buffles. Vous prendriez pour des pylônes ou des tours de forteresse les grands pigeonniers hérissés de ramures en guise de perchoirs, crénelés de poterie et dont les quatre pans inclinés présentent des bandes horizontales alternativement brunes et blanches. Singulière sollicitude pour ces oiseaux pillards qui, s'ils donnent un assez pauvre engrais ou fournissent à l'alimentation des indigènes, gaspillent et dévorent les grains. Ils s'enlèvent par troupes, tournoient, et, tout d'un coup, s'abattent pour disparaître dans les sillons, y picorer les semences ou prélever une large dîme sur la moisson.

Digitized by Google

La routine ajoute ici, comme partout, aux dangers contre lesquels doit lutter l'homme des champs. Mieux dirigé, ce labeur pourrait, sans aucun doute, augmenter le rendement relativement faible de ces terres fertiles, qui portent à la vérité deux ou trois récoltes en quelques mois ; mais, comme le sol est insuffisamment amendé, que certains éléments chimiques lui font, paraît-il, défaut, des produits, abondants autrefois, ainsi que nous l'attestent les peintures des tombeaux, la vigne, par exemple, ou l'olivier, sont à peine répandus et ne réussissent encore, malgré la faveur du climat, qu'au prix de soins particuliers. Le Nil seul laboure, arrose, engraisse les terres et c'est à lui, comme au dieu indigète, que s'adresse l'agriculteur égyptien.

Aussi bien, s'il ne lui fallait payer l'impôt, quels besoins le stimuleraient au travail ? Le limon dont il moule ses briques lui fournit les matériaux de sa maison ; la douceur de la température simplifie et supprime parfois la question du costume. Quant à la nourriture, elle consiste pour lui à se munir d'une canne à sucre ; au cours de la journée il déchiquète les fibres avec ses dents acérées et brillantes ; il mâche la pulpe avec délices tout en cheminant. Le régal est cependant médiocre et, pour ma part, je n'en ai pas renouvelé l'essai. Je vois un Arabe sur le bateau, après avoir fait sa prière, replier soigneusement son tapis, s'asseoir, tirer de son bissac quelques petits morceaux d'un pain dur, deux ou trois de ces dattes sèches d'Égypte, sans suc ni saveur, puis manger lentement, donnant à ce festin frugal tout le temps qu'exigerait pour l'Européen un repas substantiel.

Digitized by Google

A peine, en parcourant les villages, trouveriez-vous à acheter les galettes plates de dourah, les fèves, les pastèques offertes dans les bazars des petites villes à la sensualité du fellah. Il n'est donc pas étonnant qu'une telle sobriété le rapproche de cette nature au sein de laquelle il vit. Quand on l'aperçoit dans ses champs, qui remue légèrement le sol, les oiseaux volètent sans crainte et picorent autour de lui. Des échassiers au riche plumage blanc, noir et brun se promènent gravement; d'énormes corbeaux noirs et gris guettent à distance.

C'est d'ailleurs un des aspects originaux du Nil que la variété et le nombre de la gent volatile. Sur les plages sablonneuses s'alignent les cormorans et les hérons gris-perle; les ibis cendrés fuient devant les barques et s'abattent par troupes; ils marchent à pas mesurés, reconnaissables à leur corps trapu monté sur de hautes pattes, à leur tête noire que termine un long bec légèrement recourbé. Le martin-pêcheur glisse furtif au ras de l'eau; les canards sauvages se rangent en flottes symétriques dans les anses solitaires; la mouette bat l'air de son vol soutenu, tandis que l'aigle à l'envergure si large, l'épervier qui dirige sa course d'un regard dur et fixe, poussent leurs cris rauques et tournoient dans l'espace.

Rappelons aussi l'oiseau voyageur, les cigognes que nous vîmes au delà d'Ombos émigrant vers le Nord. Elles décrivaient de grands cercles pour chercher leur route, s'élançaient en ligne droite et, plus loin, comme pour n'avancer qu'à coup sûr, elles recommençaient ces inquiètes évolutions.

Chaque jour l'aube et le crépuscule du soir varient la splendeur de leurs phénomènes lumineux. Dans nos

Digitized by Google

contrées septentrionales ce sont les flocons épars ou les masses nuageuses amoncelées sous les rayons qui reflètent les riches colorations du couchant ; ici, l'éclat du soleil flamboie dans un ciel pur dont les profondeurs s'éclairent de teintes changeantes merveilleusement fondues.

Il serait vain de chercher à décrire ce qui même ne se pourrait peindre, et le tableau d'un soir ne saurait donner l'idée des effets qu'une extrême variété rend chaque fois inattendus. Le disque agrandi s'abaisse au fond d'un ciel d'or vert ; puis cette éclatante coloration se combine et forme une harmonie de nuances dont l'œil peut bien observer la magnificence, mais non pas saisir les subtiles transitions. Dans chacune de ces zones lumineuses, le ton dominant, tour à tour vigoureux ou adouci dans une égale limpidité, va se modifiant par les plus délicates dégradations. On ne peut déterminer le point où il s'évanouit, mais il ne se perd que pour se fondre en quelque nouvel accord de cette prodigieuse et fugitive symphonie.

Selon l'état de l'atmosphère ou les reflets du sol, telle couleur primitive l'emporte un soir et se répand sur tout l'horizon occidental ; le lendemain, plusieurs se rapprochent sans se mêler et s'exaltent par leur juxtaposition, ce qui donne à l'incandescence du firmament une aveuglante intensité. Une seule fois, j'ai pu observer la brillante écharpe de l'arc-en-ciel complet se déployer symétriquement sur toute la moitié du ciel.

Mais la beauté de ce spectacle redouble encore par l'opposition des teintes fulgurantes, orangées et rougeâtres, du soleil qui décline, ensuite citrines et roses,

Digitized by Google

lorsqu'il a plongé derrière les monts de Libye, et ces froides lueurs de la lune qui se lève ; les rayons bleus d'acier, le miroitement argenté des eaux enveloppent l'Orient d'un voile gris-perle où s'allument les étoiles.

Par un effet étrange, la lumière du soir qui pâlit surexcite la verdure des palmiers. Dans la journée, les frondaisons semblent noircir sous l'éclat du ciel ; à l'heure où le couchant trace sa ligne rose et répand une buée aigue-marine, je vois les bosquets transparents des dattiers et des doums, au lieu de se découper en touffes obscures sur cet horizon si vivement éclairé, rehausser au contraire leurs feuillages d'une couleur fraîche et tendre comme celle des jeunes pousses.

Les matins réservent les mêmes surprises, véritables fêtes pour les yeux. L'aube projette à l'Est ses clartés d'abord indécises, qui peu à peu s'étendent au ciel et sur le fleuve. Dans une aurore jaune pâle, le globe d'or jaillit ; il s'élève rapidement au-dessus des collines arides ; il illumine la plaine cultivée, le Nil, les roches ocreuses des monts libyques, entre lesquelles le sable du désert afflue et s'étale vers la rive en larges nappes fauves, unies et brillantes comme les névés.

Nous revoyons les grands pylônes d'Edfou sous la parure de cette double coloration de la lune qui bleuit encore toute une paroi, tandis que l'autre face reçoit déjà la lumière rosée du jour naissant.

Le vent du Nord soulève les vagues du fleuve qui se hérisse d'aigrettes diamantées. Sur les rives basses, le sable se disperse et s'envole, devenu fumée légère ; les dattiers secouent leurs palmes qui prennent des tons lustrés, et je ne vois d'immobile dans cette agitation

Digitized by Google

que les coupoles, fragiles et blanches comme des coquilles d'œufs, de petits turbés blottis dans les anfractuosités de la montagne. On comprend la teinte des eaux du Nil à cette brume jaune verdâtre que le sable répand dans l'atmosphère. Çà et là il se masse, modelant une colonne qui se déplace et pivote comme une toupie. Formes, couleurs s'atténuent et se troublent ; vous prendriez les Arabes qui passent sur la rive pour des fantômes drapés de longues robes flottantes. En hâte, les fellahs dressent des haies minuscules de cannes desséchées pour protéger leurs cultures contre l'envahissement des dunes que roule ce vent impétueux.

Les hautes berges minées par le flot s'écroulent par plaques et entraînent les récoltes ; les blés verts restent dressés comme un panache au faîte des fragments tombés tout droits au pied de la falaise.

Les barques qui remontent le courant, poussées par la tempête, heureuses de ce surcroît de vitesse, ont tendu leurs voiles triangulaires ; d'autres luttent, plongent comme si elles allaient s'engloutir et tout à coup sont enlevées à la pointe des vagues.

Les sables charriés dans l'atmosphère donnent ce même soir, aux lueurs du couchant, une étendue et une vigueur extraordinaires. C'est une bouche de fournaise qui s'ouvre sur tout le ciel, où bouillonnent des torrents de topazes liquéfiées.

Quelques jours plus tard, à notre départ de Louxor, le Kamsin, au contraire, lance à travers l'espace ses longues traînées de sable jaune qui avancent sur un fond de nuées grisâtres. Toute la chaîne libyque et ce grand mont pyramidal qui ferme au Sud la vallée des

Digitized by Google

Rois s'estompent dans une vapeur sèche ; vous vous demandez si le sentier qui gagne directement Farchout, en escaladant ces âpres sommets, n'est pas le chemin de l'Amenti. Bientôt le Kamsin pousse devant lui ses masses livides, il gagne et envahit la montagne qu'il souille de ses colorations troubles. Au travers des tourbillons on aperçoit confusément un soleil rouge sans rayons, et le ciel bleu que verdit le ton fauve de cette pluie du désert.

Mais soudain le vent du Nord souffle avec fureur, il repousse le Kamsin et projette sur le fleuve un ouragan de sable qui le couvre en un instant d'un brouillard opaque.

Nous sommes comme en pleine mer. Cette teinte cuivrée et terne dénature l'aspect du Nil, de l'horizon et du ciel. Tout se confond dans un désordre effrayant, que Turner aurait seul pu traduire avec les ressources de sa palette fantastique.

La navigation devenant impossible, nous abordons pour la soirée et la nuit au pied d'une rive escarpée où les dattiers échevelés se courbent et se redressent par saccades violentes. Les indigènes s'assemblent en groupes pittoresques au seuil de leurs cabanes pour regarder le bateau amarré. Ils restent accroupis, insensibles à cette poussière ténue, aveuglante, plus subtile que l'eau, qui envahit la gorge et embarrasse la respiration.

La matinée du lendemain ne conserve pas la moindre trace de cette tempête. Le vent s'est apaisé ; les sables sont retombés. Déjà les alouettes chantent et déroulent leurs gracieuses spirales au-dessus des blés. Les palmiers ont recouvré leur immobilité. Le soleil surgit,

Digitized by Google

roue scintillante de lumière qui irradie capricieusement et s'irise de toutes les couleurs du prisme. Il monte et la teinte paille de l'orient s'argente, le bleu pâle du ciel s'avive ; l'astre prend son éclat d'or en fusion qui inaugure la splendeur glorieuse du plein jour.

En amont de Kenèh, deux sommets isolés de la chaîne arabique découpent hardiment leur arête rectiligne comme une table. De belles ombres d'azur foncé se projettent hors des échancrures et les tons les plus riches de cuivre rouge revêtent les flancs de la montagne.

Dans cette région où la vallée commence à s'élargir, l'industrie et l'agriculture multiplient leurs travaux. La population se presse et se montre plus active. Farchout a des sucreries ; sur le quai de Bellianèh, des amas de jarres et de vases en argile blanche vont former les cargaisons de ces bateaux toujours plus nombreux autour de nous. Girgèh, qui fait briller au soleil du matin ses façades blanches et ses élégants minarets, servira bientôt de tête de ligne pour le chemin de fer de la Haute-Égypte.

A Akhmîn, sur l'autre rive, les fellahs, à la robe échancrée, déchargent de leur faix de cannes à sucre les chameaux qui s'agenouillent en grognant. Les maisons de briques brunes, les mosquées à la coupole blanche historiée de lambrequins, les palmiers, les chiens sur les toits, de grandes habitations de notables, rehaussées de tons clairs, forment un fond pittoresque à la berge où se développent le port et un chantier de construction pour les barques.

Mais déjà dans ce paysage au caractère moderne, le type des races s'est modifié. Nubiens et Bicharris ont

Digitized by Google

disparu. Les fellahs, les Arabes désormais constituent à peu près toute la population. A Farchout, nous assistons à une discussion entre mariniers. Ce sont des cris, des gesticulations, des vociférations sans terme pour un choc de barques, pour une cause futile et que, peut-être, comme des enfants, ont-ils oubliée déjà. Les yeux étincellent, les paupières ont un battement fébrile; leur bouche semble écumer, tant les dents sont blanches sur le visage olivâtre: celles de la mâchoire inférieure avancent en un rictus bestial et presque simiesque.

En face de Kenèh, le Nil change brusquement sa direction et tourne à l'Ouest pour ne reprendre qu'à Girgèh sa course vers le Nord.

A chacun de ces coudes du fleuve, on visite sur la rive libyque les deux derniers temples égyptiens que l'on rencontre en revenant au Caire, Dendérah et Abydos.

Les plus antiques traditions ont leur siège à Abydos, la Thinis de l'Ancien Empire, où fut le tombeau d'Osiris; où naquit, au temps des Hor-Schesou, serviteurs d'Horus, Ménès, le fondateur de la monarchie; où régnèrent enfin les deux premières dynasties, pendant près de six siècles.

Mais les sanctuaires construits par Séti Ier et Ramsès II, son fils, ont subi des mutilations déplorables. Certaines parties en sont rasées ou s'élèvent à peine à hauteur d'appui. La disposition générale du principal édifice, le Memmonium de Strabon, est d'une bizarre irrégularité. Il comprend plusieurs annexes dont la destination est inconnue, et diffère absolument des autres temples égyptiens, bien qu'il rappelle, à certains égards, l'hémispéos de la reine Hatasou à Deïr-el-Bahari.

Digitized by Google

Mais les bas-reliefs où les deux pharaons accomplissent les rites de purification et font leurs oblations aux dieux, nous ont conservé, comme le temple de Gournah, le profil de Séti Ier, dont les lèvres fines et le nez droit, le menton délicatement modelé, ne ressemblent, à aucun égard, aux traits des fils de Mitsraïm. Dans le principal corridor, la célèbre table d'Abydos, véritable document historique, a donné les noms de soixante-seize rois, prédécesseurs de Séti qui leur offre, avec son fils, l'hommage du feu.

Le temple de Dendérah présente avec celui d'Abydos un contraste parfait. Loin de rappeler les époques primitives et l'origine même de la monarchie égyptienne, il fut construit par les derniers Lagides et terminé seulement aux premiers temps de l'ère chrétienne par les empereurs romains.

D'autre part, l'architecture en est intacte et cet édifice, le mieux conservé de ceux que nous ont légués les pharaons, réalise vraiment le plan idéal et comme le *schéma* du temple égyptien.

Du Nil même, on aperçoit au fond de la plaine la lourde ordonnance de la façade, qui dépasse les talus du mur d'enceinte. Deux hautes portes forment l'entrée du péribole encore encombré de débris et d'amas de terre. Dès le seuil du pronaos, on est frappé à l'aspect massif de ces colonnes trapues dont le chapiteau est flanqué de quatre têtes d'Hathor.

Le plafond subsiste entier et couvre encore le monument. Aussi les chambres du pourtour, le sanctuaire, les corridors, les salles qui se succèdent au centre et dans l'axe de la construction, tout le temple enfin se trouve-

Digitized by Google

t-il plongé dans une obscurité qui ajoute à l'énormité pesante des piliers et des murailles.

Pas une paroi qui ne soit surchargée d'inscriptions hiéroglyphiques, de tableaux sculptés, de figures astronomiques. Malheureusement elles ont été, pour la plupart, martelées et dégradées avec un scrupuleux acharnement par les premiers chrétiens et les Arabes. Les coptes, les fellahs qui, au cours des siècles, ont installé leurs habitations dans l'enceinte du temple, y ont laissé les murs et les plafonds souillés, noircis par la fumée et souvent recouverts d'une couche épaisse de suie.

La décoration de chaque salle en fait connaître la destination et rappelle l'ordre des cérémonies qui devaient s'y accomplir. Partout on retrouve reproduite, en scènes parallèles ou superposées en plusieurs registres, l'image du roi adorant la divinité locale et ses parèdres, leur offrant soit le vin et l'huile sacrée dans des amphores, soit des fleurs, ou bien encore, détail curieux, une statuette de la Vérité assise dans une corbeille. Ces représentations symboliques démontrent l'esprit philosophique que développaient alors les enseignements de la Grèce ; du moins elles permettent de penser que désormais les prêtres gardaient avec un soin moins jaloux le sens ésotérique de leurs dogmes et de leur culte.

Hathor, la déesse du temple, à tête de femme ou de vache, coiffée du disque, du croissant et des grandes plumes d'Ammon, était, comme Mout de Thèbes, comme Isis de Philé, fille, femme et mère du Soleil considéré à l'heure de sa force créatrice, de sa décadence crépusculaire et de son retour matinal. Elle personnifie l'Harmonie générale du monde qui le renou-

Digitized by Google

velle périodiquement et la Beauté, conséquence de cette harmonie. Aussi a-t-elle pour parèdre son fils Horus, le Soleil ressuscité, et prend-elle également pour figure l'étoile Sirius, qui fixe, au jour où elle se lève en même temps que le soleil, le retour de l'année.

De là ces fêtes solennelles célébrées à Dendérah dans une chapelle spéciale placée à la droite du temple, constituant un groupe distinct et dont les images sont particulièrement étranges. Il est surtout un personnage gigantesque sculpté sur le plafond de cette chapelle, qui se recourbe et tend les bras de manière à occuper exactement tout le circuit de la corniche par le développement de son corps. Devons-nous voir là une figure allégorique du soleil, dont la course détermine et encadre l'année? Ce qui permettrait de le penser, c'est qu'on retrouve cette image disgracieuse dans les sanctuaires d'Osiris, placés sur la terrasse du temple. Les processions des panégyries s'y élevaient en suivant les escaliers construits dans l'intérieur des murailles et qui les montrent défilant encore le long des bas-reliefs.

Ces sanctuaires édifiés sur la plate-forme célèbrent l'évolution solaire en même temps que le mythe d'Osiris, c'est-à-dire ses bienfaits envers les hommes et la nature, sa descente sur terre, sa mort et sa résurrection. C'est ainsi que le fameux zodiaque circulaire, supporté par les images d'Isis et d'Horus, formait le plafond de l'une de ces chapelles, où les barques sacrées, les cercueils, les emblèmes des heures du jour et de la nuit, les divinités accourant pour combattre les esprits du mal et des ténèbres, ou bien apportant, pour les rassembler, les membres d'Osiris, figurent la lutte légen-

Digitized by Google

daire du dieu, victime des embûches de Typhon, son voyage dans l'Amenti, ses épreuves et son retour triomphal.

Mais les cryptes offrent un aspect nouveau du temple égyptien. Soigneusement dissimulées dans les murailles ou entre les fondations de l'édifice, elles ne sont accessibles que par une ouverture ménagée sous une dalle de l'une des salles les plus obscures. Un escalier étroit s'enfonce rapidement sous terre, puis un couloir où l'on ne peut se tenir droit relie quelques chambres basses. Les chauves-souris accrochées au plafond et pressées comme un essaim, s'inquiètent des lumières, agitent et froissent leurs ailes anguleuses. Sur les murailles, des bas-reliefs au dessin élégant ont conservé de fraîches couleurs; des animaux symboliques, des inscriptions couvrent les soubassements et les frises; des serpents enroulés autour des portes gardent le passage, comme dans les tombeaux des Rois. Au fond, la déesse est assise sur un trône richement décoré de pierreries et d'ornements délicatement peints. Ces cryptes renfermaient les statues en métaux précieux, sistres d'or, miroirs, coffrets et emblèmes sacrés. On a hâte cependant de quitter ces caveaux resserrés, où l'air est étouffant, de retrouver les larges salles du temple, et, sous le pronaos, l'éclatante lumière du dehors.

Sur le mur extérieur de l'Ouest, dont l'inclinaison pyramidale, la moulure saillante qui l'encadre et la corniche à la svelte courbure font valoir les nobles proportions, Ptolémée Césarion et Cléopâtre, de stature colossale, font des libations à Isis, à Osiris et à Horus. Des têtes de lion en encorbellement interrompent le re-

Digitized by Google

gistre supérieur couvert de figurines et allongent leurs ombres sur toute la hauteur de la paroi.

De ce côté, le sanctuaire d'Isis, encore presque enfoui et, près du pronaos, le Mammisi, sculpté d'images monstrueuses, consacré à l'enfantement du dieu fils, complètent la signification allégorique du Grand Temple dédié à la triade de Dendérah, Osiris, Hathor et Horus.

Nulle part peut-être le mystère de ces mythes et de ces symboles compliqués ne s'impose davantage à l'esprit. Il en est ainsi malgré la date relativement récente de la construction, mais peut-être parce que ce monument, œuvre d'une époque peu glorieuse, n'a conservé le nom d'aucun souverain dont la mémoire, comme à Karnak ou à Médinet-Abou, remplirait l'édifice. L'idée religieuse, au contraire, a reçu tout son développement et s'éclaire des conceptions philosophiques d'Alexandrie. Alors cette lourdeur de l'architecture qui marque la décadence, le mauvais style de ces bas-reliefs mutilés prennent un sens nouveau. Les ténèbres du temple conviennent bien à ces figurations de dogmes si obscurs eux-mêmes. Ils étaient presque ignorés de la foule qui, tenue hors de l'enceinte, contemplait de loin ces processions solennelles des prêtres, dirigées par le Pharaon.

Quand on descend le Nil, au départ de Dendérah, on longe une haute falaise de la chaîne Arabique, à arêtes rigides, mais dont la paroi, profondément sillonnée d'anfractuosités, interrompue de saillies semblables à des redans écroulés, s'entr'ouvre et fait place à des cirques intérieurs aux flancs décharnés. Dans un recoin de cette solitude sauvage, deux petits turbés de cheïkhs

Digitized by Google

montrent au-dessus des murailles brunes leurs coupoles surbaissées blanchies à la chaux ; des acrotères marquent les quatre angles du tombeau avoisiné de quelques palmiers doums. La roche fauve et roussie, fendillée de crevasses où se jouent de grandes ombres violettes, avance ses promontoires que le soleil matinal colore de magnifiques teintes d'or rouge glacées d'opale : ces aspérités anguleuses découpent sur les surfaces rentrantes une silhouette de velours lilas. Dans les creux, les vents ont amassé un sable uni, aussi fin que la poussière de neige.

Mais ces gradins, d'une symétrie architecturale, nous étaient d'abord apparus avec les formes indécises et les nuances blafardes et froides de la nuit. L'escarpement des roches taillées à pic couvrait de son ombre les gorges dont la profondeur insondable vous donnait l'idée de sanctuaires ; et les masses saillantes, droites au-dessus du fleuve, se détachaient vaguement éclairées d'une blancheur spectrale. Vous auriez cru voir des têtes de pharaons coiffés du pschent, et la barbe tressée tombant sur la poitrine ; garde fantastique à l'entrée de ces régions où ils avaient autrefois régné.

Et pendant qu'à leurs pieds notre bateau fendait silencieusement les eaux, il me semblait qu'un entretien mystérieux se poursuivait entre ces fantômes que je voyais l'un après l'autre s'approcher, passer devant moi, s'évanouir dans les ténèbres, emportant avec eux le secret de leur histoire et l'image de ces contrées lointaines que sans doute je ne reverrai plus.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

LE CAIRE ET MEMPHIS

Vous arrivez au Caire l'esprit tout enflammé du désir de l'Orient, évoquant la ville arabe, El Kâhirah, la Victorieuse, fille de Fostât, tant vantée par Makrisi, avec ses vives couleurs, sa foule qui reflète l'Afrique et l'Asie ; verdoyante de jardins, couverte par les khalifes Fatimites d'habitations luxueuses, de mosquées, de fontaines ; la métropole et la lumière enfin de ce monde mahométan, nomade à travers les grands espaces de ses déserts, bigarré comme les mosaïques de ses mihrabs, rêvant dans sa décadence le triomphe de l'Islam.

Et vous tombez, au sortir de la gare, dans les quartiers neufs d'Ismaïlyèh ; vous suivez les avenues poudreuses de Bab-el-Louq, où les grandes bâtisses à l'italienne des ministères, les palais modernes, inachevés ou délabrés déjà, les jardins d'Ibrahim pacha, les casernes rouges occupées par la garnison anglaise autour de Kasr-el-Nil, vous donnent l'idée d'un décor brossé à la diable pour quelque féerie banale. Et, plus loin, toutes ces rues tracées à travers les terrains vagues dans la direction du grand hôpital, ces chantiers où les amas de matériaux entretiennent une poussière blanche toujours soulevée, ces poteaux qui portent sur une plaque les noms de chaussées vides de maisons et d'habitants, les

Digitized by Google

lots à vendre et à bâtir clos de palissades, symétriquement découpés comme les cases d'un échiquier, offrent le spectacle d'une ville en voie de transformation et qui propose à son activité architecturale et industrielle la passion occidentale d'un perpétuel changement et l'esthétique de nos entrepreneurs.

Dans cette région voisine du Nil, Boulaq seul, au delà du canal Ismaïlyèh, avec ses échoppes, sa foire en permanence, sa vieille mosquée à coupole surbaissée, ses ruelles défoncées, le panorama du fleuve couvert d'embarcations, donne une note originale.

Si, quittant cette première zone du Caire, vous vous portez vers le centre, là encore votre déception, pour changer de thème, ne diminuera guère. C'est le quartier de l'Ezbékyèh, où se groupent les hôtels européens, les théâtres, la statue de bronze d'Ibrahim pacha, les maisons à arcades comme dans la rue de Rivoli, les agences, les administrations, les boutiques de curiosités exotiques et ce grand jardin public dessiné, ratissé, arrosé aussi bien que les squares de nos capitales, où l'on entend tour à tour la musique militaire égyptienne et celle des régiments anglais. Même ces arbres rares, le baobab avec ses branches qui retombent pour prendre racine, ces variétés de palmiers, les uns aux éventails épineux, d'autres au tronc lisse et rayés de zébrures, conservent mal le prestige de leur patrie tropicale au milieu de ces pelouses trop régulières, en face de cette grotte artificielle agrémentée d'un café.

Mais ici déjà la foule qui se presse offre un caractère d'étrangeté qui intéresse et amuse. Devant les riches équipages courent les saïs, à la jambe nerveuse et fine,

Digitized by Google

tout brillants dans leur veste de brocart, courte et ouverte sur la poitrine, enjolivée de dessins aux reflets métalliques, étroite, rigide et mobile comme les élytres d'un scarabée : la taille est prise dans une ceinture de soie brodée d'or ; sur les bras flottent des ailes de mousseline qui semblent donner la légèreté du vol à cette allure rapide. Immobile au milieu de la chaussée et ferme sur son cheval, le zaptièh égyptien veille au bon ordre de la rue ; son uniforme simple et de couleur sombre tranche sur les costumes éclatants qui l'entourent : les drogmans en faction à la porte des bureaux de Cook ou de Gaze étalent sur leur tunique, sur leur caftan toutes les séductions de la parure orientale ; longue pelisse ou justaucorps de soie violette, bleu clair, ponceau ; le kandjar ou le sabre recourbé, historié de damasquinures et de guillochis, planté en diagonale dans l'épaisseur de la ceinture. Les âniers qui stationnent devant le théâtre ou à la grille de l'Esbékyeh vous pressent de leurs sollicitations ; ils font valoir par leurs gestes engageants le harnachement coquet ou la ferme encolure de leurs baudets.

Quand vient à passer un régiment égyptien au son d'une marche bien scandée, Arabes, fellahs, négrillons se précipitent, emboîtent le pas et accompagnent les troupes, attentifs à la musique ; on dirait vraiment qu'au fond de leur esprit s'éveille confusément une tendresse pour ces soldats, nés sur leur sol, symbole de l'indépendance ; car je n'ai pas vu qu'ils fussent bien curieux de suivre et d'admirer le pas lourd de l'Anglais écarlate.

Mais autant le soldat égyptien paraît dégagé d'allures, attentif à l'alignement, familiarisé avec son arme, autant

Digitized by Google

l'officier qui s'avance au flanc de la colonne a la mine peu martiale, tient son épée avec négligence ou gaucherie ; et vous vous demandez si, dans ce contraste singulier, qui pourtant saisit dès l'abord et qui persiste, vous devez voir l'effet d'une dégénérescence des classes supérieures de ce peuple, ou la trace de quelque volonté secrète qui s'appliquerait à affaiblir les cadres de l'armée nationale.

Ce n'est pas que le corps d'occupation de Sa Majesté Britannique donne lui-même une idée exacte de la puissance anglaise : ces fantassins, courts de taille et mal dégrossis, coiffés de l'énorme casque indien, habillés d'un drap épais qui les ajuste mal ; les officiers qui se tiennent sur leur monture de mauvaise grâce et comme à contre-cœur, sont loin de l'allure et du port des régiments d'élite et des horse-guards qui paradent devant Buckingham-Palace. Exceptons cependant les Highlanders cantonnés à Alexandrie, dont le costume d'opéra comique fait ressortir les membres robustes et musclés. En France on a reculé devant les risques d'une expédition contre les colonels d'Arabi ; sans doute au contraire a-t-on su à Londres mesurer la qualité des troupes envoyées au Caire à la force de résistance que déjà l'on avait jugée. Aussi la clairvoyance, la vigueur de la décision, la persistance dans les résolutions prises l'ont-elles emporté en Égypte, comme il arrive partout, sur l'incohérence et le caprice.

Au surplus, ces peuples d'Orient, si dociles à toute manifestation de puissance, puisent leur force dans l'inertie. Ils savent patienter et se rappellent que le sable ténu et mobile de leurs déserts désagrège les roches

Digitized by Google

dures qu'il s'assimile. Leurs manières obséquieuses et souples cachent des sentiments qu'ils nourrissent cependant et savent assouvir au moment propice. La Turquie, la Syrie, l'Inde en ont montré de terribles exemples. Interrogez ou écoutez-les, dans les bazars de Khan-Khalîl, au pied des Pyramides, à Alexandrie comme à Louxor; ce seront toujours les mêmes protestations de sympathie, d'admiration, les mêmes doléances confiées aux Français contre la domination de l'Anglais. N'en tirez aucune conséquence; sans doute, à l'occasion, tiennent-ils au vainqueur un langage tout aussi flatteur pour son amour-propre. Au fond, c'est toujours l'éternelle paraphrase de « Notre ennemi c'est notre maître ». Il est permis néanmoins de pressentir que l'occupation britannique aura pour effet d'éveiller au sein de ce peuple la notion, vague encore, de ses intérêts, de son individualité et fera naître en lui, par un progrès dont ces races ont montré déjà qu'elles étaient susceptibles, le désir de l'indépendance et, par là, une conscience nationale.

De telles pensées ne se dégagent encore que dans une élite; elles n'existent point chez ces humbles que l'on coudoie et que l'on observe en parcourant les carrefours du Caire. Ils sont la matière inerte laissée à elle seule, mais inflammable au premier contact et prête aux soudaines explosions.

Voyez ce psylle qui s'arrête à l'ombre d'une arcade : il ouvre sa couverture de laine où dorment les aspics édentés, il s'accroupit, il prend dans son bissac une flûte grossière pour en tirer quelques sons incertains et lents dont la mélodie vous échappe. Les serpents

Digitized by Google

engourdis que cette musique berce d'abord dans leur sommeil, s'agitent lentement : ils s'éveillent pour écouter, traînent sur le sol leurs replis paresseux. Charmés enfin, ils se dressent : l'œil brille, le corps frémit et se balance ; l'animal excité darde sa langue et enfle la gorge ; ce n'est plus le vulgaire reptile, c'est le glorieux urœus, tel qu'il orne le front des rois, l'emblème vivant des pharaons.

Pour avoir enfin le spectacle complet du monde arabe, dégagé de tout mélange européen, il suffit de s'engager dans l'une de ces ruelles sinueuses qui s'ouvrent derrière l'Esbékyèh, au Mouski, dans l'avenue de Clot-bey. Vous faites quelques pas et subitement, sans aucune transition, maisons et habitants, boutiques, passants, costumes, tout est changé : vous êtes transporté à mille lieues de l'Europe, à mille années dans le passé, c'est le karavansérail de l'Orient, le Caire des vieux Khalifes, la perle des anciens contes arabes et, pour avoir attendu, douté même un instant, vous n'en éprouvez qu'une surprise plus vive.

Quelques boulevards rayonnent de l'Esbékyèh et pénètrent dans les quartiers arabes, Clot-bey au nord vers le canal Ismaïlyèh, un autre à l'opposite vers la place et le palais d'Abdîn ; mais, de chaque côté du grand boulevard Méhémet-Ali qui va rejoindre la place Sultan-Hassan au pied de la Citadelle et dans la région orientale tout entière s'étend l'inextricable réseau des ruelles, des impasses, des carrefours, des bazars occupés par les seuls indigènes.

C'est un plaisir, quand on a déterminé les directions générales, reconnu ses points de repère et le tracé de

Digitized by Google

quelques voies principales, de se lancer à l'aventure dans ce dédale où les plus curieux motifs d'architecture, les sites et les détails pittoresques, les scènes de mœurs se succèdent à chaque pas. Les maisons, étroites et hautes, n'ont qu'un alignement assez irrégulier; comme l'espace réservé à chacune d'elles est restreint, que la rue elle-même est tortueuse, les angles capricieux des encoignures multiplient les ressauts et les enfoncements. Au rez-de-chaussée, la porte basse, le plus souvent cintrée, donne accès dans un corridor obscur ; quelques-unes ont la courbure ogivale ou dessinent le fer à cheval et sont richement décorées d'arabesques et de stalactites. Dans les quartiers pauvres, des artistes primitifs ont barbouillé sur le linteau des poissons, des bêtes monstrueuses, des fleurs, des vaisseaux : mais le sujet favori, dont le modèle a sans doute vivement frappé leur imagination, c'est un train emporté par la locomotive qui fait ondoyer son panache de fumée. A côté de la porte s'ouvre une boutique que protègent des volets de bois, simple niche dans l'épaisseur du mur et parfois abritée d'un auvent. Les marchandises sont entassées sans ordre ou disposées pêle-mêle sur les tablettes qui garnissent les parois et le marchand lui-même se tient gravement assis sur la banquette qui remplace la devanture.

Les étages supérieurs forment plusieurs encorbellements qui dans la perspective entrecroisent leurs saillies. Les moucharabiehs en bois tourné, les balcons fermés de grillages finement ouvragés se projettent encore dans l'espace rétréci au-dessus de la chaussée. Parfois des planchers à jour sont lancés d'un côté à l'autre de la rue. Ou bien on voit dans le bleu du ciel les minarets poly-

Digitized by Google

chromes, les dômes à la courbure tantôt écrasée, tantôt formant le bulbe ou s'allongeant en pointe et dont le stuc entrecroise en tous sens les lignes géométriques, dessine des chevrons, des cannelures tour à tour droites, brisées, ondulées ou transversales, modèle des arabesques infiniment variées, zigzags, entrelacs, palmettes et fleurons.

Contre le soubassement des mosquées s'adossent des échoppes couvertes d'un appentis ou de toiles rousses flottantes. Les acacias, les sycomores étendent au-dessus des murs leurs amples frondaisons et donnent un rappel subit des campagnes du Nil.

Dans ce cadre, vous voyez se mouvoir une foule qui est le microcosme de l'Égypte entière, depuis le fonctionnaire vêtu de la redingote au collet droit, et coiffé du tarbouch, depuis le fellah en longue robe bleue, l'Arabe dont le couffièh laisse pendre ses coins déroulés, le copte au turban sombre, le Syrien dont le profil olivâtre est anguleux et fin, jusqu'au Nubien venu d'Assouan, au négrillon à demi sauvage qui mendie et chante d'une voix rauque en faisant claquer ses coudes sur les côtes nues à coups secs et rythmés. Les chameaux, aux pas incertains, promenant la charge qui élargit leurs flancs, encombrent le passage ; ils rejettent contre la muraille l'aveugle qui, l'œil blanc et la tête levée, tâtonne avec son bâton. Un baudet porte sur l'échine un grave mollah devant qui les indigènes s'inclinent avec respect, tandis qu'un frère de la Doctrine chrétienne, un missionnaire en soutane, répond aux témoignages sympathiques par un sourire amical. Les femmes, enveloppées de leurs draperies noires, la bobine dorée fixée entre les yeux pour

Digitized by Google

retenir le voile qui cache à demi le visage, se penchent sur les étalages et entament avec le marchand de longs pourparlers qui sembleraient ne devoir jamais aboutir.

Les victorias ou les landaus qui se sont risqués dans ces quartiers populeux vont cahotant sur le sol non pavé. Le cocher, qui tout à l'heure au Mouski enlevait ses chevaux comme le font les vetturini napolitains, les dirige maintenant à travers ces détours avec dextérité et prudence. Il se gare, ici pour une file de bêtes de somme, là, devant un cortège funèbre qui suspend la circulation. Le cercueil, soutenu à bras d'homme, est recouvert de cachemires; une sorte de hampe, plantée à la tête ou aux deux extrémités de la bière, porte divers insignes; les assistants suivent en psalmodiant, et les femmes, sans doute des pleureuses à gages, poussent à intervalles réguliers des cris secs et comme spasmodiques.

Si vous quittez la voie principale pour pénétrer dans une ruelle latérale, l'animation cesse tout d'un coup: de même à Londres, à côté des riches avenues d'Oxford ou de Regent-street, on trouve sans transition le spectacle de la misère noire. Sous le ciel clément de l'Égypte, ce n'est pas un tel contraste qui vous saisit, mais, au sortir du tumulte, une solitude à peu près complète. Les maisons plus basses se pressent et vous enferment dans un labyrinthe: les portes sont muettes, les fenêtres aveugles: des issues trompeuses s'ouvrent à de rares intervalles: des voûtes obscures vous offrent un passage inquiétant. Vous poursuivez et, au terme de bien des circuits, vous vous heurtez au fond de cette impasse qui forme en réalité tout un quartier, cité déserte et silencieuse au sein de la grande ville.

Digitized by Google

Aussi bien vous vous dites alors que les quelques passants vous épiaient avec curiosité, se demandant sans doute si vous étiez un hôte suspect ou simplement un promeneur fourvoyé.

Mais il vous arrive d'être récompensé par une découverte inattendue. C'est dans un recoin près d'El-Azhar, cette lourde coupole surbaissée, en pierres de taille et qui rappelle la Rotonde de Ravenne ; le minaret rectangulaire et massif ressemble à un clocher d'église. Dans la cour de la mosquée, un grand bassin égaie ce tableau par les miroitements de la nappe d'eau et les gestes des fidèles qui se livrent à leurs ablutions. Plus loin une étroite et charmante façade offre en dimensions réduites les motifs principaux de l'architecture arabe ; l'arcade de la haute porte est formée de prismes superposés qui s'évident et retombent ; les fenêtres dessinent la fleur de trèfle ; au milieu, une galerie légère s'appuie sur de sveltes colonnes de marbre cannelées en spirale.

Souvent, au fond de ces régions perdues se cachent les habitations de notables. C'est ainsi que nous fûmes conduits un soir, par des ruelles où la voiture n'aurait pu tourner, chez le chef des mosquées du Caire, à l'occasion d'un syker ou fête religieuse. On entre dans une grande cour où se trouve groupée une assistance nombreuse, confrérie dont les membres récitent à voix haute des invocations à Allah. Au sommet du perron, un vestibule donne accès dans les salons. La réception a pour centre principal une vaste chambre garnie de hautes glaces ; le plafond surélevé est cintré en forme de voûte ; un divan fait le tour des lambris de bois et de stuc. Le mobilier à l'européenne est composé de fauteuils, de tables, de surtouts

Digitized by Google

chargés de fleurs. Récemment, paraît-il, au milieu de la pièce, l'eau grésillait dans une vasque de marbre ; mais on avait substitué au bassin le vulgaire parquet de chêne. Les visiteurs, assis côte à côte, s'entretiennent à voix basse ; point de conversation, mais, par intervalles, quelques mots pour un échange de renseignements et de nouvelles, et ces paroles accompagnées de gestes cérémonieux, affables à la fois, comme est empreinte d'une grande courtoisie l'hospitalité de ces dignitaires.

Ces fêtes religieuses n'ont pas le caractère des exercices auxquels se livrent chaque semaine les derviches tourneurs ou hurleurs. Ces derniers, généralement recrutés dans les classes inférieures, constituent, nous explique-t-on, un groupe fanatique et peu docile, démagogique, pourrait-on dire, si nous étions en Occident. Ici au contraire nous voyons une association formée de négociants, d'employés, de la partie moyenne de la population, qui se livrent, par conviction vraie, à leurs pratiques de dévotion. Ces pieux exercices consistent en de longues litanies monotones, entrecoupées de chants, accompagnées de cette mimique saccadée avec laquelle nous ont déjà familiarisés les prières quotidiennes des riverains du Nil. Réunis pour ces fêtes religieuses ou sykers au seuil de leurs mosquées, dans les cimetières, en rase campagne, les fidèles, rangés face à face en deux lignes parallèles, murmurent leurs invocations, tournent vivement la tête à droite et à gauche, relèvent l'avant-bras et la main à la hauteur du front, puis, tous à la fois, avec une précision mécanique, ils s'inclinent profondément et se redressent d'un mouvement bref, pour se tenir ensuite droits et immobiles.

Digitized by Google

Cette gesticulation, réglée par le rite, n'a d'ailleurs rien qui puisse surprendre ; les divers éléments en sont d'un symbolisme très clair et s'expliquent aisément par l'ordre des invocations et des prières successivement récitées.

Mais ces croyants ne sont pas ici pour faire montre de leur dévotion et transformer en parade une manifestation de leur culte. Je ne sais si l'on en pourrait dire autant des derviches qui tournent et hurlent dans une salle encombrée de touristes amenés à ce spectacle au jour et à l'heure marqués, selon le programme offert par les agences à la curiosité de leurs clients.

Ce n'est pas cependant qu'il soit permis de mettre sérieusement en doute la sincérité de ces religieux. Les sentiments humains sont à ce point complexes, que soit une part de charlatanisme, soit une intention cupide, soit même une certaine vanité peuvent fort bien s'allier à un premier mobile de piété, et même, qui sait ? à une pensée de prosélytisme.

Ces derviches secouent leur tête qui pivote violemment de droite à gauche ou se balance mollement, les yeux perdus. Ils font voltiger leur longue chevelure par leurs flexions saccadées et rapides en avant et en arrière, avec un entrain vraiment trop furieux pour qu'on ne se fasse pas scrupule de méconnaître l'ardeur de leur zèle.

Il suffit d'observer la suite et la nature de ces exercices pour se rendre compte qu'ils ne sont autre chose que la réitération multipliée et précipitée des attitudes successives de la prière, et l'on pourrait dire en ce sens qu'ils sont à la mimique de la prière mahométane, ce que des litanies, par exemple, sont à une invocation simple. Ces gestes qui pouvaient paraître, au premier aspect, incohé-

Digitized by Google

rents et dénués de sens, les inclinaisons brusques du corps, les secousses de la tête s'expliquent par l'excès dans le mouvement des signes de respect et d'adoration prescrits par le Coran au disciple de Mahomet.

Il n'est pas moins intéressant de remarquer aussi que pour en venir à cette exagération frénétique, ils sont soumis à un véritable entraînement. Leur cheïkh, assis en face d'eux dans la niche du mihrab, ne les perd pas du regard et dirige les exercices. Un chanteur, qu'accompagnent une flûte et un tambour de basque, la main à la tempe, lève la tête et, les sourcils contractés, en proie à une exaltation fanatique, il entonne d'une voix suraiguë une mélopée déchirante comme un sanglot. Je suis bien porté à croire, il est vrai, que l'un des hurleurs tombe à point nommé en une sorte de catalepsie ; ses voisins se précipitent, le relèvent, le frappent dans le dos du plat de la main ; il se ranime et reprend son rang. Il y a toujours à l'origine d'un effet suggestif chez celui qui le subit un certain élément factice qui procède d'un acte de sa volonté. Telle est quelquefois aussi dans les expériences hypnotiques la part de la simulation, d'autant plus difficile à discerner qu'elle se combine alors étrangement avec l'influence impérative de la suggestion.

Mais il n'est pas admissible que ces mouvements désordonnés sans intermittence, que ces rugissements qui, prolongés à ce point, briseraient toute poitrine humaine, ne soient pas le résultat d'une action puissante exercée sur le corps et sur l'esprit de ces hommes.

Il n'en saurait être autrement du charme subi sans doute par ces valseurs qui, tout à coup, se détachent d'un groupe immobile, et commencent, lentement d'abord,

Digitized by Google

leur danse gracieuse, bientôt rapide et douce comme s'ils planaient dans l'espace : ils glissent, les bras étendus, la tête inclinée sur l'épaule, les yeux clos. La jupe blanche plissée se soulève et dessine un cercle autour du derviche qui tourne et va toujours plus avant dans son rêve.

Au surplus, on pourrait vraiment soutenir ce paradoxe qu'en Orient, musique, chants, prières, exercices religieux tiennent de la suggestion ; que, depuis l'invocation à Allah, jusqu'aux insurrections furieuses des Mahdistes, vrais fils du Vieux de la montagne, toutes ces manifestations si étranges pour nous de la pensée ou de l'extase découlent de l'impulsion hypnotique.

N'en va-t-il pas ainsi de l'étude même du Coran? Quelle serait, par exemple, l'explication de ce dandinement bizarre qu'impriment à leur personne ces étudiants de tout âge, assis, les jambes croisées, au pied des colonnes de la mosquée El-Azhar ? A peine a-t-on franchi le vestibule; au delà du portail monumental si richement décoré de rinceaux polychromes, que la grande cour blanche et les arcades du profond sanctuaire vous présentent le spectacle d'une foule studieuse au milieu d'une agitation bien peu compatible avec le recueillement du travail intellectuel. Les uns sont réunis autour d'un professeur âgé, et barbu qui les entretient à voix basse ; d'autres s'isolent dans quelque recoin éloigné, contre le parement de l'un des trois mihrabs, à l'angle du member, sous les colonnettes accouplées du mastabah.

Tournés vers la muraille, le front dans les mains, ils murmurent le texte sacré : ailleurs, munis du pinceau et du godet d'encre, ils s'appliquent à recopier les sourates et les versets dictés par le prophète. Les plus jeunes étu-

Digitized by Google

diants, bambins en tarbouch, épèlent les sentences et vous montrent au passage leur page couverte de beaux caractères arabes moulés par eux, comme l'attestent leurs doigts barbouillés de noir.

Ils s'assemblent aussi par nation : dans chacun des groupes, le port, le costume, la couleur du visage dénotent le pays d'origine des huit à neuf mille élèves attirés par le renom sans rival des savants maîtres qui enseignent ici la théologie et le droit musulmans, la littérature arabe et diverses sciences.

De tout ce monde s'élève un bruissement confus et tel que celui d'une ruche d'abeilles. Quelques-uns, distraits de leur étude, vous regardent d'une mine curieuse, sympathique ou sombre ; d'autres dorment, étendus sur le pavé, ou vont chercher les livres ou les hardes renfermés dans les grandes armoires de bois rangées sur toute une moitié de la cour.

Vous vous demandez comment le travail d'esprit le plus élémentaire est possible dans ce remue-ménage, au milieu des allées et venues des fidèles qui prient, des visiteurs qui circulent et regardent. Ce qui vous aide à comprendre, c'est l'état d'isolement et d'abstraction mentale où ces étudiants réussissent à se maintenir, au moyen de ce perpétuel dodelinement d'avant en arrière ou de droite à gauche, tantôt rapide ou tantôt indolent. S'il engourdit peut-être la pensée, ce mouvement régulier doit aussi la maîtriser en fixant l'attention sur l'objet unique proposé à l'étude : procédé qui nous semble étrange et que cependant nous pourrions encore retrouver dans bien des méthodes d'entraînement usitées dans notre Occident.

Mais rien de curieux comme cette perspective de tur-

Digitized by Google

bans et de tarbouchs qui se penchent, se relèvent et oscillent avec rythme, comme se balancent sous un vent léger les têtes rouges et blanches d'un champ de pavots.

Un sentiment survit pourtant qui les arrache à leur abstraction hypnotique. Si vous vous arrêtez quelques instants pour observer l'enseignement du maître, l'application de l'élève, vous verrez celui-ci vous tendre sa tablette d'écriture : en même temps, d'une mine souriante et fûtée, il murmure doucement « Bachich » : quelquefois même « Bachich » vous redira d'une voix sourde le professeur gravement adossé contre le porphyre ou le marbre d'une colonne antique.

Bachich, c'est-à-dire non pas aumône sollicitée, mais hommage intéressé rendu à votre rang, en vue d'obtenir une manifestation bienfaisante, tangible, métallique, de votre importance sociale.

Tels sont, d'ailleurs, l'extraordinaire puissance et l'attrait du bachich, que, nous trouvant à l'occasion de la procession du Ramadan sur la galerie d'un édifice affecté à une grande administration indigène, nous fûmes entourés de jeunes gens qui terminaient leurs études ; ils nous parlèrent de la France, de leur désir de voir les grandes capitales européennes, d'aspirations intellectuelles qui honoraient assurément leur esprit ; puis, à notre vive surprise, ils terminèrent cet entretien de physionomie si désintéressée par une demande modeste qui en paraissait pour eux la conclusion toute naturelle, « Bachich ».

Mais pourquoi en tirer scandale ? La contagion dans ces pays d'Orient n'épargne pas, nous le voyons, les représentants d'une grande nation d'Europe. Assurément,

Digitized by Google

les Anglais sont en Égypte pour suivre cette politique admirablement prévoyante et tenace qui est leur force et leur sauvegarde. Mais pourquoi ces mesures surabondantes, ces prélèvements mal justifiés, ces larges crédits alloués pour d'onéreux services, cet abus hâtif d'une situation prétendue temporaire et que rien désormais n'explique si ce n'est une arrière-pensée ambitieuse ; pourquoi cette intrusion dans bien des services publics où ils n'ont vraiment que faire, et ces injustes expulsions de fonctionnaires expérimentés et consciencieux, remplacés bientôt par leurs nationaux auxquels ils adjugent, pour un moindre travail, des traitements de beaucoup supérieurs ? Qu'est-ce donc en somme que cette exploitation réglée, sinon l'application brutale de la théorie du bachich, mais du bachich démesurément agrandi et singulièrement perfectionné en ce que l'on se l'attribue et le fixe à soi-même.

Les ingénieurs anglais ont rasé les élégantes tourelles qui ornaient le barrage du Nil sous prétexte de le consolider ; ils laissent le Caire noyé dans la boue à la suite de ces pluies torrentielles qui tombent quelquefois en hiver, pour vouloir remanier un système d'égouts qui n'était pas défectueux. Et pourtant que l'ami de l'art s'estime heureux de ce qu'ils ont jusqu'ici respecté les monuments arabes, de ce qu'ils n'ont pas, comme dans l'Inde, démoli tel édifice trop coûteux à entretenir, utilisé telle mosquée, à tout jamais dégradée et perdue, en la transformant en caserne ou en hôpital. Ce n'est pas qu'ils n'aient cherché à faire main-mise sur les ruines égyptiennes, sur le musée de Gizèh. Ils ont jugé sans doute, par esprit de ménagement, devoir laisser une part aux nations rivales,

Digitized by Google

heureusement pour elles fortes encore de nobles traditions, aux Égyptiens eux-mêmes, chez qui cet antagonisme chaque jour avivé a fait naître le souci et le respect de leurs souvenirs.

Et, par le fait, c'est dans les mosquées du Caire, si nombreuses, si variées et si belles, que se reflètent le mieux le développement et l'esprit de la civilisation arabe.

La source ou le puits fut l'endroit naturellement désigné aux fils du désert, aux nomades primitifs, pour la halte et le refuge, l'ablution, la prière. La mosquée de la Mecque, la cité mère, renferme, dit-on, la fontaine qui jaillit, aux pieds d'Agar désolée, pour abreuver Ismaël. Une enceinte légèrement construite protégea l'eau si précieuse contre l'approche des animaux sauvages et l'envahissement du sable. Les fidèles s'abritèrent à l'ombre de cette clôture et sur l'un des côtés, le mihrab, orienté vers la Mecque, indiqua aux disciples de Mahomet la direction de la ville sainte. Autour du mihrab, et afin de pourvoir à ce culte aussi simple que le dogme même, exclusivement monothéiste, on disposa la chaire de prédication ou member, le mastabah, tribune où les imans font la lecture du Coran. Cette partie du temple, qui devint ainsi le sanctuaire, fut couverte d'un plafond ou de voûtes soutenues par des colonnes, tandis qu'une ou deux rangées de galeries allaient rejoindre de chaque côté de la cour les bâtiments destinés aux voyageurs, aux écoliers, aux œuvres de bienfaisance. Enfin, une tourelle, le minaret, servit au muezzin pour appeler à la prière.

La mosquée était dès lors constituée et telle est bien celle qu'édifia à Fostât, l'an 642 de notre ère, Amrou,

Digitized by Google

lieutenant du khalife Omar et conquérant de l'Égypte. Aussi le monument a-t-il conservé son caractère primitif de construction hâtive, avec cette grande cour si largement ouverte et dont le circuit semblerait encore tracé en plein désert, ces colonnes antiques dont les chapiteaux composites ou corinthiens forment indifféremment le socle ou le couronnement des fûts de marbre. La courbe élancée des arcs outrepassés dessinant déjà le fer à cheval, qui s'entrecroisent et se succèdent, donnent à la perspective des travées une légèreté singulière. Le tombeau du vainqueur, la légende de cette colonne sillonnée d'une cicatrice blanche et qui vint de la Mecque cinglée par la courbache d'Omar, placent sous les yeux les plus anciens souvenirs de l'Islam. D'autre part le voisinage immédiat de cette plaine stérile où le roc nu affleure, où le sable et les décombres s'amoncellent en monticules mobiles; au fond de ce paysage, les escarpements dévastés du Mokattam où règnent le feu et la mort; puis les tombeaux de l'Iman Chafey, avec leurs minarets et leurs coupoles aux contours si élégants, mais déjà ruinés, la citadelle enfin qui découpe ses profils aigus sur le ciel, et telle qu'un vestibule du séjour promis aux vrais croyants, tout s'accorde pour vous donner l'impression vive des premiers temps de la conquête et de ce peuple errant, venu de l'Hedjaz, l'esprit encore hanté par les traditions de sa race et les adjurations de son prophète.

Dans l'intérieur du Caire, deux autres mosquées, Touloûn et El-Hakem, reproduisent à peu près ces traits d'origine, mais avec des formes déjà plus pleines et plus ramassées. Dans la première, les arcades ogivales des

Digitized by Google

portiques et du sanctuaire reposent sur de massifs piliers quadrangulaires flanqués de colonnettes aux chapiteaux byzantins; sur la frise court une longue inscription en caractères coufiques. Des créneaux blancs ajourent d'une dentelure délicate le faîte du mur d'enceinte. Le type du minaret n'est point encore arrêté, comme on en peut juger à cette tour singulière aux étages rentrants et sur lesquels évolue à l'extérieur la spirale de l'escalier.

De même, à El-Hakem, deux pylones à l'inclinaison pyramidale soutiennent deux clochetons bulbeux qui survivent dans la ruine lamentable du reste de l'édifice. Déjà les proportions générales sont modifiées. La moindre étendue de la cour, l'élévation et l'épaisseur des murs, l'importance donnée aux parties construites, la solidité des matériaux ajoutent à l'édifice un caractère de stabilité et de durée.

Ce peuple, devenu sédentaire, a fixé maintenant sa demeure dans la cité; c'est ce qu'attestent, tout à côté de la mosquée El-Hakem, ces deux portes magnifiques du XI^e^ siècle, Bâb-el-Nasr et Bâb-el-Foutouh, avec leurs fortes tours en pierres de taille ornées de besans, couronnées de créneaux arrondis, avec leur appareil de pleins cintres étayant ces vieilles murailles sarrazines.

Désormais, plus de ces grands espaces libres découverts sous le ciel; la cour se resserre et la mosquée se renferme en s'exhaussant. La sépulture du fondateur y prend une valeur nouvelle. Tandis que la pierre d'Amrou occupe modestement un recoin du sanctuaire, Kalaoûn et Hassan, oublieux de la simplicité des premiers jours, ont fait de leurs tombeaux non plus même l'accessoire, mais un monument complet dans la mosquée : elle

Digitized by Google

devient presque ainsi, à l'exemple du Ramesseum de la nécropole thébaine, un édifice funéraire en même temps qu'un temple où l'on adore la divinité.

Et d'ailleurs c'est bien au sultan défunt qu'adressent leurs supplications toutes ces femmes qui se pressent autour du sépulcre de Kalaoûn, qui contemplent les reliques de soie déposées sur le catafalque et promènent dévotement leurs mains sur la grille de bois sculpté et sur les riches incrustations de marbre. Ici et dans la mosquée attenante apparaissent déjà l'éclat et la richesse ingénieuse de l'ornementation arabe, les piliers et les colonnes alternantes qui supportent l'arcature, les fenêtres en fer à cheval, les mosaïques de pierres dures multicolores. A l'extérieur, les murs élevés de l'édifice, creusés de grandes baies ogivales, construits en pierres alternativement blanches et rouges formant le damier, les créneaux en pyramides dentelées, le minaret aux profils géométriques variant à chaque étage, agrémentés de fines sculptures, dominent de toute leur hauteur les petites boutiques bruyantes du khan Khalîl.

La muraille d'une mosquée voisine superpose régulièrement les bandes rouges et blanches de ses assises horizontales. Contre le tambour vide de la coupole écroulée, un gracieux minaret polychrome détache en pleine lumière ses balcons saillants, sa galerie à jour, son petit dôme ovoïde surmonté du croissant. Vis-à-vis, une de ces fontaines à la façade convexe, couverte d'un treillis de filigrane, est toute guillochée d'arabesques. Les femmes indigènes apportent leurs amphores de bronze; les enfants en tarbouch s'ébattent sur les degrés; les âniers attendent la clientèle; tout ce tableau retient le

Digitized by Google

regard et vous rappelle dans ce quartier, l'un des plus animés du Caire.

Mais la mosquée Sultan-Hassan, édifiée en 1356, marque par ses proportions imposantes, son ordonnance sévère, un progrès plus caractéristique encore dans cette évolution. Désormais la hauteur des constructions de l'enceinte l'emporte de beaucoup sur l'étendue de la cour centrale. Au lieu de la simple muraille bordée d'une galerie, de vastes bâtiments, renfermant eux-mêmes des cours intérieures, des logements, des magasins, complètent le pourtour dont l'un des côtés à peine est réservé au sanctuaire et au tombeau.

Ce changement dans le rapport des dimensions architecturales où maintenant les lignes verticales dominent, n'affecte pas seulement le plan général, mais surtout la physionomie de la mosquée. Une idée de grandeur majestueuse se dégage dès le seuil du portail élancé, haut de vingt mètres, entièrement sculpté d'entrelacs, et dont la voussure ébauchant un trèfle allongé est tapissée de stalactites alvéolées sur lesquelles la lumière du soleil se joue capricieusement.

Mais l'impression redouble au sortir d'un long couloir obscur, quand, du milieu de la cour, on lève les yeux vers les courbes gigantesques des quatre ogives symétriquement ouvertes sur les quatre faces et qui encadrent le dôme entier de la fontaine. Dans le sanctuaire, l'envergure du cintre, moindre encore cependant que l'élancement de l'arc, étonne par ce développement inusité qui paraît renfermer toute une atmosphère sous cette voûte puissante. Le pavé, comme celui de la cour, est formé d'une mosaïque de marbres rouges et noirs. Le

Digitized by Google

mihrab, flanqué de colonnettes, le member, les parois sont de marbre et de porphyre. Les fidèles, debout contre le revêtement de la niche sainte, y crayonnent sans crainte ni scrupule, avec beaucoup de soin, des vœux ou des actions de grâces.

L'effet d'exhaussement s'accroît encore, quand on passe sous la coupole surélevée du tombeau. D'énormes lettres coufiques sculptées en bois, aux traits pleins et fermes, énoncent sur la frise des sentences religieuses.

Autour du sépulcre d'Hassan, des sièges, des tribunes, des manuscrits conservent le souvenir du sultan ; et le petit bonhomme qui fait les honneurs s'évertue par mille contorsions amusantes à nous expliquer les faits et gestes du potentat. Il montre sur les dalles quelques taches rougeâtres et se livre à une pantomime féroce, tranchant des mains et des têtes, avec un jeu de physionomie des plus admiratifs pour le maître défunt.

De grandes baies s'ouvrent sur le ciel. Les oiseaux volent librement dans le vide de la coupole et nichent à l'abri de ces faux pendentifs en bois peint qui ressemblent aux cellules feuilletées d'un guêpier. Mais toute cette charpente se fragmente et se brise ; des planches à demi détachées pendent lamentables, laissant voir par les trous béants l'enchevêtrement de la carcasse. Dans ce magnifique édifice, tout annonce un désastre prochain, malgré la solidité apparente de ces murs si épais faits de pierres de taille. Que n'a-t-on consacré à l'entretenir les sommes prodiguées dans cette mosquée Rifaye, qui borde la rue en face de Sultan-Hassan ; double ligne de hautes constructions qui forment un seuil grandiose au Qaramеïdan et à la Citadelle.

Digitized by Google

On a même pensé, à la vue de ces monument délabrés, que les Égyptiens ne savent pas réparer et sont indifférents à la perte des plus belles œuvres architecturales de leur pays. On signalait, entre autres marques de leur incapacité, cette incurie artistique.

Il est facile de répondre qu'un tel reproche s'autorise de la simple constatation d'un fait actuel. Et ne serait-il pas plus équitable, plus philosophique aussi, de consulter les causes nombreuses, mais bien connues, qui nous l'expliquent aisément ?

Les Arabes, a-t-on dit, en arrivant sur une terre consacrée par tant de siècles glorieux, n'ont pas même su voir les œuvres de l'Égypte antique ; ils n'ont pas su emprunter un modèle de construction, un motif d'ornementation ni aux temples pharaoniques, ni aux édifices grecs ou romains des bords du Nil et d'Alexandrie. Ils ont en hâte spolié ces monuments de leurs fûts et de leurs chapiteaux pour en faire au hasard les supports de leurs mosquées fragiles, abris éphémères d'une race errante et frivole. Aujourd'hui encore, ils assistent nonchalamment à cette destruction, tout comme aux heures du kief, à l'évanouissement de leurs rêves.

Mon intention n'est pas de faire une apologie. Si les Égyptiens ont des qualités appréciables, la patience au travail, l'esprit de discipline, l'endurance, leurs faiblesses et leurs misères sont, hélas, trop visibles. Mais ne serait-il pas facile de retrouver ailleurs, et chez nous-mêmes, ces heures d'aveuglement ou d'impuissance artistiques ? Quand se produisit au temps de la Renaissance une nouvelle conception plastique, l'architecture n'a-t-elle pas répudié les formes ogivales des siècles précédents, et les

Digitized by Google

œuvres du moyen âge ne furent-elles pas livrées au mépris. Plus tard, sous Louis XIV, le mot gothique ne devint-il pas synonyme de barbare? Ceux enfin qui critiquent si amèrement l'Égypte contemporaine, oublient-ils l'aspect déplorable que, dans notre siècle même, présentaient naguère nos plus beaux édifices, quand le Mont-Saint-Michel, cette unique merveille, était une prison, le château de Blois, une caserne, telle église, bijou du XIII^e^ siècle, un magasin, un grenier à fourrages? A peine d'abord entendit-on quelques plaintes, quelques protestations timides contre un tel abandon.

Puis le goût s'est formé : on trouva des ressources pour cette œuvre pieuse de régénération, et ces nobles édifices se relevèrent de leur décadence séculaire.

Et pourtant ces phases successives du sens artistique se développaient au sein de la même race. Faut-il donc s'étonner si les Arabes, qui fondèrent sur un sol étranger une civilisation nouvelle, qui conçurent pour les arts une technique et des applications inconnues auparavant, n'eurent point d'yeux pour les ruines antiques de Thèbes et de Memphis? Encore semble-t-il bien qu'ils ont emprunté aux Égyptiens la forme des minarets d'El-Hakem, le motif souvent reproduit de la fleur de lotus, aux Grecs les chapiteaux feuillus des piliers et des colonnettes du tombeau de Kalaoûn.

Faut-il s'étonner davantage si plus tard, après tant de vicissitudes, de ravages subis, après des siècles d'exactions qui dépouillèrent le pays et le peuple, toutes les ressources furent taries, toute culture intellectuelle disparut?

De nos jours au contraire, l'attention commence à se

Digitized by Google

fixer sur ces beaux monuments si longtemps voués à la ruine. Déjà des architectes français ont apporté le concours de leur talent et de leur science au gouvernement khédivial ; ils ont entrepris de sauvegarder plusieurs de ces édifices dans la mesure des crédits dont ils peuvent disposer. Déjà, par exemple, d'habiles restaurations donnent un nouvel éclat à l'ornementation si riche de la mosquée El-Mouayyad qui date des premières années du xv^e^ siècle.

Ce sont les portes du vestibule, plaquées de cuivre repoussé ; celles du sanctuaire et les panneaux du member aux incrustations élégantes de bois précieux et d'ivoire. Des marbres variés composent les mosaïques du pavé et des parois, soutiennent en colonnettes les arcades multicolores du mihrab, ou la frise du mastabah. Des revêtements de bois sculptés et peints montent le long des arceaux et se recourbent sous la voussure pour aller rejoindre au plafond les caissons en bosse ornés de dorures et de vives couleurs.

Les ogives surhaussées s'appuient sur des colonnes à chapiteaux corinthiens et développent une façade richement ouvragée sur la cour, où des palmiers et des acacias s'inclinent sur le dôme de la fontaine ; des oiseaux nichent et s'ébattent dans les moulures profondément fouillées d'une porte latérale ; gracieux tableau encadré dans le rectangle des grands murs couronnés de fleurons.

La mosquée d'El-Barqouq de Khan-Khalîl a recouvré, elle aussi, toute la somptuosité délicate de sa décoration primitive ; les ors et les peintures du plafond, les marbres découpés en mosaïques du mihrab donnent l'idée

Digitized by Google

exacte de ce qu'étaient ces édifices aux jours de splendeur des sultans Mameluks.

Ces mêmes souverains se firent ériger les tombeaux de Kaït-Bey. Derrière la mosquée d'El-Azhar et du sommet de ces buttes de décombres qui forment au Caire comme une ligne extérieure de remparts, on aperçoit un panorama extraordinaire. D'un côté, au premier plan, les cinq minarets d'El-Azhar, couverts de sculptures, aux pierres diversement colorées, portant à chaque étage une ligne différente de saillies et d'encorbellements, de balcons à jour soutenus par des consoles fouillées comme des madrépores. A chaque étage aussi le dessin de la construction présente à la lumière des reliefs nouveaux; au dé massif se superpose une tour polygonale, puis un cylindre d'où sortent deux campaniles accouplés, du plus gracieux caprice, couronnés eux-mêmes de petites coupoles ovoïdes. Le croissant du faîte est accompagné de potences et de hampes inclinées en tous sens, où s'accrochent les verres de couleur, les lampions, les lanternes des soirs d'illumination, comme on le voit au Ramadan.

Cette perspective de minarets se prolonge, multipliant les profils les plus divers de corniches et de balustrades, au travers desquelles s'élance le fuseau léger de la tour, ceinte de ces balcons étagés d'où part l'appel du muezzin; véritable anneau d'alliance qui symbolise aux yeux de tous cette consécration de l'édifice à la prière. Au-dessous bombe la coupole, et la broderie qui la décore semble avoir métamorphosé la matière brute dont elle fut bâtie.

Le regard parcourt ainsi la plaine immense que recou-

Digitized by Google

vre le Caire jusqu'au brusque ressaut de la Citadelle où dardent vers le ciel les deux minarets de Méhémet-Ali. De ce côté, la muraille du Mokattam, dressant à pic ses tranches d'un jaune d'ocre et de chrome, ferme l'horizon de ses vives arêtes. Le Nil contourne cette étendue où verdoient au nord les cultures de Matarièh. Les anciens remparts, ébréchés, croulants, interrompus par places, enserrent à nos pieds les dernières habitations, masures aux toits plats en terrasse. Quelques pierres tombales, avec leurs cippes blancs arrondis, effilés en pointe, ou dont l'extrémité porte soit un croissant, soit un turban enluminé de rouge, sont dispersées à la base des montagnes de décombres.

Ici les générations ont entassé depuis des siècles poteries, tessons, dalles rompues, briques décomposées, formant avec le sable que les vents amoncellent un amalgame étrange, où l'on voit émerger d'un sol artificiel les plus curieux débris, ferrures anciennes, lambeaux d'étoffe, cols élégants d'amphores, fragments de verreries irisées. Le système orographique de ces collines bossuées, entrecoupées de gorges, de vallons, ayant leurs cimes et leurs plateaux, serait comparable non pas au mont Testaccio de Rome, mais presque à cet hémicycle de hauteurs qui, de l'Aventin au Quirinal, marque l'enceinte de la ville éternelle.

Ces buttes élevées semblent séparer deux mondes. Si, tournant le dos au Caire, vous vous portez à l'Est, par un contraste saisissant, vous avez le désert fauve sous les yeux. Mais, au seuil de ces espaces silencieux et vides, vous voyez tout à coup surgir un groupe d'architectures délicates, que la lumière du soleil enrichit

Digitized by Google

d'une chaude teinte de blés mûrs; œuvres exquises qui, dans un tel cadre, tiennent de la féerie et semblables à ces palais fantastiques, à ces villes des contes arabes, perdues au fond de parages inexplorés. Vous diriez qu'une création de rêve a fait jaillir du sol ces mosquées éparses, les unes serrant côte à côte coupoles et minarets, les autres, plus petites et plus distantes, clairsemées au milieu des sables; irréelles d'aspect et telles que la vision soudaine d'un mirage déjà prêt à s'évanouir.

Ces édifices sont les sépultures des Sultans Mameluks. Les plus anciennes rappellent encore le plan primitif aux larges espaces, aux constructions basses. Dans la mosquée d'El-Barqouq (XIV^e^ siècle), la grande cour abandonnée, jonchée de ruines, hérissée d'arbustes, entourée de murs croulants et d'arcades brisées, cet aspect de morne désolation et d'irrémédiable décadence éveille le souvenir de cette toile saisissante du musée de Dresde, le *Cimetière juif* de Ruysdaël.

Mais la chaire, dont un infatigable ciseau a fouillé la pierre d'entrelacs et d'arabesques, le tombeau, avec sa balustrade en bois si patiemment travaillée, ses rosaces harmonieuses distribuées sous les pendentifs de la coupole allongée, font revivre le goût raffiné de ces artistes pour l'ornementation.

La mosquée de Kaït-Bey, postérieure d'un siècle à celle de Sultan-Hassan, en imite le style par le rétrécissement des espaces vides et l'aspect plus ramassé des constructions. Les hautes murailles, aux bandes horizontales de pierres rouges et blanches, le couronnement de créneaux découpés en trèfle, le minaret, vrai joyau fuselé, ciselé dans le marbre, la coupole toute couverte

Digitized by Google

d'ornements en relief surmontent un amas d'habitations misérables que vous croiriez désertes, si vous n'aviez à écarter les troupes d'enfants et d'importuns qui obstruent l'escalier de la grande porte. La cour intérieure, les salles du sanctuaire et du tombeau, mosaïques et peintures, répondent à la richesse élégante du monument tout entier.

Mais ici les verrières qui décorent les fenêtres réservent une vraie surprise.

Dans nos cathédrales gothiques, les surfaces des vitraux sont dégagées. La fragile matière est soutenue seulement par un réseau de plomb qui se perd dans le trait du dessin. Le jour, trop souvent avare de ses rayons, traverse directement et avive les couleurs dont le temps n'a pu détruire la fraîcheur. Qui n'a maintes fois admiré, par exemple, l'opulente intensité des bleus foncés, des tons oranges qui flamboient sur les rosaces de Reims?

Les Arabes ont su comprendre autrement, mais avec non moins de bonheur, les ressources de cette décoration lumineuse. Pour atténuer l'éclat aveuglant et destructeur de leur soleil, ils ont encastré dans les fenêtres une sorte de lambris ajouré, écran épais, évidé selon la fantaisie de dessins variés et gracieux. Dans les creux de ce treillis de pierre ou de bois découpé, les verres peints ont l'étincelle et le chatoiement des cabochons. Rubis, émeraudes, améthystes dardent leurs flammes que le soleil allume. En même temps, la profondeur du cadre ouvragé les adoucit et rend plus harmonieuse encore la juxtaposition de ces tons rouges, jaunes, or, bleus, verts, où brillent exaltées et s'entre-croisent tou-

Digitized by Google

jours les mêmes couleurs, mais dans l'ordre créé par une ingénieuse imagination.

A la représentation de la figure humaine qui leur était interdite, les Arabes ont ainsi substitué la splendeur polychrome d'un écrin de lumière.

De même, à défaut de nos grandes fresques où se trouvent retracées les scènes de la Bible ou de l'histoire, et qui, sans aucun doute, parlent plus haut à l'esprit, ils ont gravé ces inscriptions d'allure si majestueuse dont les caractères déroulent le long des frises, sur le linteau des portes, tout autour des salles et des sanctuaires de mosquée la profession de foi de l'Islam, des versets du Coran, ou dessinent en médaillon le chiffre des sultans. Ils ont revêtu leurs parois de mosaïques, d'arabesques sculptées sur la pierre et le bois, moulées dans le plâtre ou le stuc.

Une telle ornementation, il est vrai, présente, dans sa variété, pour l'Européen du moins, quelque monotonie. Ingénieuse et délicate, mais subtile, recherchée, elle inspire à la longue une certaine lassitude. Elle charme pour un temps l'esprit et ne le nourrit pas; ainsi en va-t-il des pointes et des traits dans la conversation.

Ce genre de décoration toutefois n'est guère d'une solidité moins durable que ne le sont les peintures murales ou les sculptures de nos monuments gothiques. Les matériaux primitifs sont les mêmes; la brique, la pierre, le marbre, les applications de stuc ont opposé aux intempéries, aux détériorations malveillantes une force de résistance égale à celle du grès ou du calcaire. Prétendre que les Arabes n'ont pas su construire pour les siècles est donc encore un reproche immérité. Ce qui l'explique

Digitized by Google

sans doute, c'est l'affligeant spectacle de tant de beaux édifices si longtemps négligés. Mais il n'en faut imputer le grief qu'à la misère et à l'incurie des générations qui ont reçu cet héritage artistique. Quelle cathédrale construite au moyen âge, quel château Renaissance même aurait pu subir sans égal dommage un tel défaut d'entretien? Ne tirons donc pas argument contre l'esthétique ou la technique arabes de dégradations résultant d'une profonde décadence économique et intellectuelle.

Et puisque déjà l'on songe aujourd'hui à remédier à ces désastres, ne reprochons pas davantage leur insouciance aux pauvres gens qui trouvent un abri dans ces maisons sans fenêtre ni toit, quelques-unes même inachevées. L'effet sans doute en est étrange et la mosquée de Kaït-Bey, par exemple, semblerait presque survivre au sac et au pillage de tout le quartier. Mais les habitants de ces masures vivent au dehors et limitent leurs prétentions au nécessaire le plus strict; ils ont pour tout vêtement, comme leurs concitoyens de Khan-Khalîl, le turban, la robe bleue, les babouches quelquefois; ils apaisent leur faim à bon compte, font le kief à l'ombre et se reposent dès qu'ils se sont assuré pour un jour le vivre et le couvert; dès lors, ils n'attachent pas, comme nous, à l'aspect ruineux de leurs demeures une idée de misère et jouissent de cette indifférence qui nous étonne, comme d'un privilège de leur climat.

Mais ce travail de restauration qui préserve d'une destruction prochaine les mosquées et, dans ces édifices, les mosaïques, les boiseries, les plafonds cloisonnés, eût été incomplet; il fallait aussi retrouver et réunir le mobilier des palais, des sanctuaires, tous ces objets d'un modèle

Digitized by Google

si original qui avaient pu survivre aux épreuves nombreuses traversées par l'Égypte musulmane, et que le vol, la terreur, la négligence, avaient dispersés, enfouis de toutes parts.

Le musée d'El-Hakem nous rend à son tour tant d'œuvres charmantes ; il nous apprend ce que l'imagination brillante et la fertile invention des Arabes ont su créer dans les arts décoratifs et industriels aux époques qui suivirent la conquête, où le génie juvénile de la race prit son essor. Cette verve s'est exercée sur les plus humbles objets, d'un ustensile modeste, d'une table, d'un guéridon, a fait une merveille de travail patient et de grâce légère. On retrouve ici les incrustations d'ivoire, de nacre, de bois rares, qui transforment en tableaux précieux les battants de porte, les panneaux des lambris ou des plafonds, les découpures des moucharabiehs. Ce sont aussi les métaux ouvragés, damasquinés, les plateaux niellés, les buires, les coffrets sertis d'argent ; cadenas, marteaux, lampes et flambeaux en bronze ciselé. L'orfèvrerie, la céramique ont prodigué leurs richesses ; des reliures de maroquin gaufré sont couvertes d'inscriptions ; la verrerie multiplie les formes imprévues des coupes, des veilleuses de mosquées ; les vases à la transparence opaline, émaillés et décorés de fleurs, de caractères coufiques, ont conservé le vif éclat de leurs couleurs.

Un classement rationnel, un catalogue bien étudié, rendent plus intéressante et plus instructive encore la visite de ce musée qui en est à ses débuts, mais donne un centre aux trouvailles et sollicite désormais l'intérêt des chercheurs.

Digitized by Google

On a peu l'occasion de découvrir des objets anciens dans les bazars de Khan-Khalîl. Le marché des ciseleurs, près d'une grande arcade arabe qui donne accès à ce quartier offre seulement le spectacle du travail rapide, habile et simple des artisans. Sous vos yeux, ils tracent au burin des rainures enchevêtrées sur un grand plat de cuivre : ils repoussent à coups de marteau sur un bol le relief de fleurs ou d'animaux fantastiques, façonnent les flancs rebondis d'un bassin, ou décorent d'enjolivures une cafetière et ses tasses minuscules.

Près de là éclatent les teintes des babouches vermillon, carmin, jaune safran ; étalage qui de loin simule un parterre tout foisonnant d'énormes crocus, de capucines, et des massifs de tournesols, de pavots rouges, de géraniums monstrueux.

Au khan des orfèvres, dans une de ces ruelles latérales tellement étroites que deux hommes de front doivent s'effacer pour se faire place, on reconnaît les colliers et les coiffes garnies de sequins, les petits cylindres creux d'or ou d'argent qui fixent le voile autour des yeux, les bracelets et les menus joyaux populaires, les verroteries rouges et vertes serties d'un mince chaton, que les femmes bédouines ou nubiennes se piquent sur l'aile droite du nez.

Mais les pierres fines gravées, les émaux cloisonnés, les broches, les parures incrustées avec un art accompli, les étoffes anciennes brodées ou peintes, les soieries brochées, les tapis de Perse et de Syrie, aux couleurs chaudes ou délicatement fondues, sont amoncelés dans quelques magasins situés non loin du Moristan et qui méritent d'être visités à l'égal de riches musées.

Digitized by Google

Cette longue rue centrale des bazars, prolongée en ligne presque droite depuis le carrefour que décorent une fontaine et les murailles bigarrées des mosquées Kalaoûn et Barqouq, jusqu'à la place Sultan-Hassan, offre une suite de tableaux où la pure couleur orientale se joue sans interruption. Mais l'amateur curieux de vieilleries artistiques n'a plus ici que faire. Ce ne sont que les marchandises usuelles où se découvrent cependant maints détails inattendus : tels, par exemple, à la croisée de la rue Neuve, ces moules cylindriques en cuivre rayé, alignés en étalage et dont l'aspect vous intrigue d'abord ; bientôt vous reconnaissez qu'ils renferment, chauffent et repassent les tarbouchs et que la coiffure nationale en sort tout apprêtée d'un lustre nouveau.

Quelques pas plus loin, en face d'un tombeau aux murailles sculptées, la mosquée d'El-Ghouri, construite au moment même de la conquête turque et dès les premières années du XVI^e^ siècle, peut nous représenter le dernier type des édifices religieux dans ce développement architectural que nous avons suivi en parcourant les monuments du Caire. L'étroit emplacement découvert au centre est moins désormais une cour qu'une salle hypèthre qui fait corps avec le sanctuaire et les dépendances de la mosquée. Le haut palier, le vestibule, le mihrab décoré de marbre, le minaret à quatre étages et qui se dédouble au-dessus de sa troisième terrasse, donnent le terme de cette évolution huit fois séculaire de l'art purement arabe qu'interrompt la victoire décisive de Sélim I^er^ sur le sultan d'Égypte.

A côté d'El-Mouayyad, la porte Zoeïlèh soutient sur la plate-forme de ses tours massives les deux minarets

Digitized by Google

de la mosquée, tout pimpants dans leur parure neuve. Une fontaine avec ses moulures, ses arcades circulaires masquées et relevées d'arabesques ; une prison où l'on voit quelque modeste délinquant passer en souriant ses mains à travers la fenêtre grillagée ; les échoppes de friandises du Soukkaryèh, les éventaires et les tréteaux chargés de dattes, d'oranges, de lourds régimes de bananes vertes et jaunes ; les cris des marchands, les avertissements des âniers, des chameliers, tout ce monde livré à son expressive animation dans le cadre de monuments si caractéristiques eux-mêmes, vous placent ici au centre de la vie et du pittoresque arabes.

Mais je ne voudrais pas oublier cette promenade qui, par un grand circuit, mène du palais Mansour-Pacha vers les quartiers méridionaux.

On suit la rue tracée le long du Khalig au lit desséché. A mi-chemin et non loin de l'école polytechnique khédiviale, s'aligne une façade égayée de couleurs claires, lavée d'un badigeon vert d'eau : c'est le principal tekké ou couvent de derviches du Caire. Le large cintre de la porte principale laisse voir d'immenses jardins à la végétation luxuriante où se pressent les palmiers, les bananiers et tous les puissants arbustes de ces chauds climats. Au rez-de-chaussée s'ouvre une série de boutiques étroites et peu profondes, sans accès dans l'intérieur, louées à des marchands qui commercent à l'abri de ces saintes murailles : ainsi jadis les nobles florentins débitaient leurs vins en *fiaschi* au pied des noires façades de leurs palais.

Tout à côté se dresse un minaret dont les découpures s'avivent d'une polychromie tapageuse ; presque en face,

Digitized by Google

les vieilles maisons s'écartent pour découvrir un quai planté de sycomores au-dessus de l'aride canal. Enfin, complétant cet ensemble, une fontaine blanche, aux sculptures symétriques et d'une rare pureté de style avoisine une porte encadrée de médaillons, couronnée de créneaux à double trèfle et rehausse le caractère artistique de ce quartier.

La ville se termine près d'un carrefour très populeux où la mosquée Seïdèh-Zeïneb, l'une des plus intéressantes parmi celles qu'éleva le XVIII[e] siècle, est un modèle de l'architecture arabe moderne. Construite en pierres blanches, elle a conservé toute sa fraîcheur élégante : le dôme, à peine renflé, est sillonné de stries brisées et parallèles. Le minaret supporte ses trois rangs de galeries sur des saillies superposées de prismes verticaux creusés en alvéoles. A l'un des angles, un édicule protège le tombeau de la petite-fille du prophète ; le sarcophage est enveloppé d'une ample étoffe de soie brochée.

Plus loin et vers la citadelle, une autre mosquée à double dôme produit une perspective inattendue. Les baies étroites et élancées que terminent des sections de voûte à stalactites, les rangées de fenêtres ogivales et la frise coufique qui entourent les deux tambours cylindriques donnent une légèreté gracieuse aux coupoles surélevées, rayées de côtes verticales, et qui s'adossent contre le minaret.

Il serait fastidieux de dire ces fontaines, ces façades sculptées de motifs analogues et cependant toujours différents, les vieilles maisons qui rétrécissent la ligne du ciel bleu en étageant leurs moucharabiehs et leurs encorbellements ; puis les scènes de mœurs, les querelles

Digitized by Google

sans fin, les vendeurs d'eau, les épisodes et les aspects imprévus qui charment le regard et stimulent le zèle de la découverte. Sur la place Roumaïlèh, au pied de la citadelle, vous admirez une série nouvelle de mosquées ; Mahmoudyèh, Emirakhour, dont la coupole bulbeuse est brodée de tresses ondulées ; dans la rue Moghar qui va rejoindre Bâb-Zoeïlèh, Ibrahim-Aga dont vous diriez le dôme recouvert d'un voile de guipure ; Mardawi enfin avec son école suspendue sur de fragiles charpentes. Le vieux maître accroupi est entouré de bambins qui balancent leurs têtes rondes emboîtées dans le tarbouch rouge et surveillent plutôt les passants de la rue que le geste du professeur.

Du belvédère de Touloun nous dominons le relief de ces quartiers parcourus en tous sens ; le labyrinthe des rues, les minarets à perte de vue, la plaine, et, dans un coin du désert, subitement vous apparaît la nécropole de Kaït-Bey, illuminée d'or au soleil couchant.

Mais c'est de la citadelle surtout que l'on découvre un horizon où l'homme et la nature, une lumière d'une transparente pureté et les plus antiques souvenirs répandent sur tout le champ de votre vision un incomparable prestige.

Montons à la plate-forme par cette large rampe que suivent les voitures, ou plutôt franchissons la puissante porte ogivale aux énormes tours coloriées de bandes rouges et blanches pour gravir le sentier étroit, profondément encaissé entre de hautes murailles, où furent massacrés les Mameluks. Sur la terrasse, la mosquée de Méhémet-Ali soulève ses dômes agglomérés entre deux longs minarets grêles et nus, cierges gigantesques enca-

Digitized by Google

puchonnés d'éteignoirs. Cet élancement démesuré qui, de près, les rend disgracieux, de loin accentue d'un trait particulièrement distinctif le panorama du Caire.

Rien d'élégant ni de vraiment artistique dans cet édifice tout moderne, où les magnifiques tapis étendus sur le pavé du sanctuaire, la riche coloration, d'un ton général vert et or, les marbres et les albâtres du mihrab ne peuvent distraire le regard d'une ornementation trop lourde, de ces piliers massifs, des lustres de théâtre, des fenêtres carrées et sans style.

Mais le site est saisissant ; entre les arêtes anguleuses du Mokattam et la plaine illimitée, sur les premiers plans, s'étend la ville nonchalante. Le Nil déroule à travers la vallée son large ruban miroité d'argent, bordé sur les deux rives d'une verdure dentelée. De l'autre côté du fleuve se relève un sol sablonneux, glacis du désert de Libye et piédestal des pyramides.

On les voit toutes se dresser au seuil des solitudes infinies. Propylônes de l'Amenti, elles se succèdent en files irrégulières et pointent encore au delà des dernières terrasses qui ferment les profondeurs méridionales. En face, le groupe de Gizèh, aux masses vaporeuses, violettes, blocs gigantesques, et que d'ici vous diriez diaphanes. Déjà, à notre retour de la Haute-Égypte, le soleil levant les éclairait, transfigurées de rose. En dépit de ses formes pesamment géométriques, cette architecture a de loin je ne sais quelle apparence astrale qui crée l'illusion. Vous vous demandez si de tels monuments sont vraiment de la terre ou du ciel ; émules de ces corps lancés dans les espaces planétaires, que la distance revêt d'une enveloppe aérienne et lumineuse.

Digitized by Google

Vient ensuite au delà des tombes d'Abousir aux proportions plus modestes, la pyramide de Sakkarah dont les degrés, visibles malgré l'éloignement, tracent sur les parois leurs raies horizontales d'un lilas foncé. On aperçoit encore celles de Dachour; l'une d'elles brise à mi-hauteur ses lignes d'angle, semblable au pyramidion émergé d'un obélisque monstrueux qui demeurerait enfoui dans les sables. Elle signale la riche nécropole nouvellement découverte des Ousortesen et des Amènemhât de la XII^e^ dynastie.

Tout au fond, on ne peut discerner les dernières pyramides que l'on passe en revue à Matanyèh, à Meïdoum, d'où part le chemin de fer du Fayoum; là, se dresse un édifice à pans inclinés formé de deux cubes superposés en retrait, ainsi qu'on représente la Tour de Babel; variété nouvelle de ces constructions échelonnées à chaque promontoire, du Caire à la Moyenne-Égypte.

Dans la plaine de sable qui s'étend du Nil à la base de la citadelle, le Vieux-Caire enserre entre ses murailles les habitations délabrées. Un long aqueduc enjambe de ses arcades les champs arides parsemés de tombelles blanches. Là sont groupés des monuments funéraires que signalent au loin des dômes et des minarets découronnés; amalgame de tombeaux et d'habitations où morts et vivants se pressent côte à côte. Les souverains reposent près de leurs anciens sujets; le modeste cippe colorié de rouge ou de bleu avoisine les édicules légers, tentes funéraires des Mamelucks, et les sanctuaires où, dans quelques salles rehaussées de tons éclatants, des monuments d'une richesse lourde sont dédiés à Méhémet-Ali et à ses descendants.

Digitized by Google

Il faut, pour les visiter, franchir le seuil d'une mosquée ; comme nous en approchions, une assemblée assez nombreuse, accroupie sur les dalles recouvertes de tapis, y célébrait un office en chantant d'une voix pleine et harmonieuse, bien différente des sons nasillards familiers à l'Orient. La prière terminée, chacun des fidèles se releva, fit ses prosternations finales, reprit ses babouches à la porte du temple et s'éloigna.

Dans le Vieux-Caire, à l'intérieur d'une enceinte murée, on m'avait fait descendre, quelques jours auparavant, par des ruelles obscures, des couloirs couverts, en suivant des galeries et des escaliers délabrés, au fond d'une église souterraine. Les voûtes basses s'appuient lourdement sur plusieurs rangs de colonnes : les fonts baptismaux, quelques châsses, des volets incrustés de bois, de vieux ivoires rappellent, comme le sycomore du jardin copte de Mataryèh, les traditions vénérables et les gracieuses légendes de la fuite en Égypte.

Les Anglais occupent la citadelle ; leurs canons alignés au bord d'une esplanade voisine de la mosquée, sont braqués sur la ville ; leurs casernes entourent le puits de Joseph. Postés à cette hauteur, ils surveillent en tuteurs soupçonneux ce peuple incorrigible, qui s'obstine à méconnaître les marques de leur inflexible bienveillance.

Comment, d'ailleurs, cet ascendant tout militaire et politique atteindrait-il au cœur même de la nation? Les relations demeurent rigoureusement officielles., s'en tiennent aux protocoles, aux délibérations péniblement élaborées, où la souplesse orientale déjoue à force d'atermoiements et de ruses le formalisme britannique. Il

Digitized by Google

a pour lui la force et s'exerce, non encore sans peine, sur le personnel gouvernemental.

Mais ce qui lui échappe jusqu'à ce jour, c'est une action réelle sur la masse même de la population, que pénètrent à fond, au contraire, ces Frères de la doctrine chrétienne, ces Pères de Terre-Sainte, ces religieux de tout vocable, Français pour la plupart. On me dit que le clergé de paroisse, placé sous les ordres du prélat italien d'Alexandrie, n'a qu'une influence très restreinte ; elle appartient tout entière aux réguliers enseignants, parmi lesquels les Français occupent le premier rang. Il suffirait au surplus pour s'en convaincre de voir autour du Mouski tout ce petit monde en tarbouch défiler sous la surveillance de nos missionnaires ; de se rendre compte que, tous les ans, ces prêtres, comme les sœurs de plusieurs ordres, apprennent notre langue à des milliers d'enfants coptes et musulmans, égyptiens, arabes, nègres et syriens, leur inculquent le respect et l'amour des idées françaises. Par l'enseignement secondaire, ils exercent la même action sur les fils et les filles des classes plus élevées de la nation. Vous comprendrez alors ce que donneraient nos rivaux acharnés pour disposer d'une telle puissance de propagande, et je voudrais voir ici, en présence de cette éloquente leçon de choses, ceux de nos politiciens qui songent encore à marchander de modestes subsides si merveilleusement employés.

Forte de la position qu'elle conserve toujours dans le domaine de l'instruction publique, des finances, dans l'administration de la justice, la France pourrait certainement encore, en s'armant de persévérance et d'es-

Digitized by Google

prit de prévision, réparer, partiellement au moins, les fautes déplorables de 1882, et ressaisir la place qu'elle a, trop docile à des conseils funestes, volontairement abdiquée.

Nous nous trouvions au Caire pour le Ramadan, ce qui nous permit d'assister à la procession et à la fête inaugurale de ce temps consacré. Des fenêtres du tribunal indigène, près du Moristan, nous voyons défiler l'infanterie égyptienne aux sons de la marche khédiviale. Les troupes se rangent sur chaque côté d'une place irrégulière, tandis que les zaptièhs, armés de la courbache, maintiennent la foule bruyante, rieuse et bariolée. Tout ce populaire a mis ses vêtements d'apparat, robes de soie ou de cotonnade, vertes, jaunes, grises, violettes, blanches, unies ou rayées; j'en avise une de couleur orange vif qui semble au soleil couchant auréolée d'un nimbe. Les coiffures sont à l'avenant; turbans énormes, châles capricieusement inclinés et enroulés sur le front, sur la nuque, autour des oreilles, enfin de l'une sans doute des soixante-six manières qu'enseigne la science dont se targuent, paraît-il, les élégants.

Quelques curieux grimpent dans les branches des acacias; un porteur d'eau veut traverser la place; il est brutalement repoussé à coups de canne qui le blessent, et, près de nous, de jeunes étudiants murmurent et se livrent en français à des réflexions égalitaires qui fleurent l'Occident. Quelques santons malpropres, à demi nus, circulent sans rencontrer de résistance.

Mais un mouvement se dessine, une rumeur court sur cette multitude; des cheïkhs et des imans à califourchon sur leurs ânes s'avancent gravement; un derviche vêtu

Digitized by Google

de blanc se poste sur le côté pour surveiller le cortège qui débouche venant de Khan-Khalîl. Ce sont les corporations composées de commerçants notables, avec leurs bannières déployant toutes les couleurs, brodées d'inscriptions et de sentences; puis, sur des chevaux richement harnachés, des officiers et des fonctionnaires. Suit enfin une file de dromadaires, somptueusement caparaçonnés; de longues draperies brochées leur recouvrent les flancs, le cou disparaît sous de lourdes franges dorées et, au sommet du front, un bouquet de plumes s'agite par saccades régulières. Les musiciens, juchés sur ces montures, s'escriment en frappant à grands coups de baguette les timbales installées devant eux ; d'autres battent du tambour et jouent de divers instruments. Ce flot étincelant et tumultueux s'approche, passe à nos pieds dans une clameur, puis il s'engouffre sous l'arche d'une grande voûte, il s'éloigne et disparaît.

Cette fête ouvre officiellement le Ramadan qui, un mois durant, impose aux fidèles un jeûne rigoureusement observé du lever au coucher du soleil. Aussi, pendant le jour, voit-on les marchands, étendus ou les jambes croisées, au fond de leur boutique, ne songer qu'à perdre dans le sommeil la notion du temps.

Mais, le soir, la ville entière s'anime et s'éclaire ; les balcons des minarets dessinent à chaque étage les cercles aériens de leurs illuminations ; à toutes les fenêtres, derrière les moucharabiehs, les lampes s'allument, les flammèches des falots vacillent et les lanternes accrochées aux murailles projettent leurs mille lueurs sur les étalages appétissants des boutiques improvisées. La foule s'empresse autour des fruits, des galettes, des pâtisseries, des

Digitized by Google

soucoupes remplies de mets sucrés. On s'attroupe à la porte des cafés ; un lecteur, accroupi sur une estrade, tient en mains un rouleau de manuscrit et récite à voix haute des sentences pieuses. Plus loin, c'est un conteur qui débite ces interminables poèmes ou récits arabes dont les péripéties monotones sont saluées de temps en temps par un murmure discret et fugitif. Ou bien un chant s'élève dont les accents ont une douceur nasillarde, avec l'accompagnement léger de la flûte ou du rebec.

Nous parcourons toutes ces ruelles arabes de Fagallèh au Mouski, à travers les quartiers copte et grec, sous les arcades de Gamalièh ; la mosquée Hassaneïn, sanctuaire vénéré du siècle passé, toute enguirlandée de feux, est le centre d'un mouvement pressé ; pas un cri discordant, pas une querelle ne trouble cette foule ; toujours nous retrouvons la même bonne humeur, la même gaieté calme. Promenade nocturne qui, poursuivie jusqu'à Bâb-Zoeïlèh, au palais de Mansour-Pacha, donne à la longue une impression fantastique ; vous voyez ces cafés brillants, ces perspectives subitement changées de maisons qui surplombent, d'étages chevauchant l'un sur l'autre, ces ressauts qui tout à coup s'inclinent sur vos têtes et se rejettent brusquement dans l'ombre, les façades vivement éclairées sous les fanaux rouges des minarets, les hautes murailles des mosquées et tout ce fourmillement populaire dont peu à peu vous oubliez la modernité et les joies banales ; vous franchissez la limite qui sépare la réalité du monde des illusions, vous vivez dans la chimère ; dupe d'un rêve, vous circulez, sans vous en être douté d'abord, à travers quelque cité des Mille et

Digitized by Google

une Nuits, tout occupée de fêter le grand khalife escorté de son fidèle ministre.

Quelques jours auparavant, car le Ramadan est un temps d'abstinence, nous avions été conduits à une noce arabe. Pendant que l'époux parcourt les mosquées, que, dans le fond du harem, la fiancée revêt ses parures, les invités s'assemblent sous les tentures éclatantes qui font de la cour une salle de réception et d'apparat. On y trouve les types les plus variés de Grecs, de Levantins, de Persans, de vieux Turcs; les uns drapés de manteaux rose foncé ou ramenant autour d'eux de riches surtouts rayés de jaune ; d'autres, et ils sont nombreux, coiffés de turbans verts, insigne des hadjis. Les conversations bourdonnent; elles sont moins un échange de propos rapides que le récit prolongé d'un discoureur attentivement écouté : parfois il donne le signal du rire qui se propage et s'égrène sur les divans d'alentour. Un familier de la maison circule silencieux au milieu des groupes; puis, à certains intervalles, il s'arrête, se campe devant les musiciens et là, tantôt invoque Allah, tantôt pousse un cri inarticulé terminé par un sifflement sourd. Était-ce un maniaque, un bouffon ; avait-il pour mission d'exciter les applaudissements, l'hilarité ou le recueillement? Je n'ai pas eu l'explication de ce soliloque et de cette pantomime singulière à laquelle aucun des assistants ne paraissait, au surplus, prêter la moindre attention.

Deux orchestres, l'un indigène, l'autre militaire, installés sur des estrades, se font alternativement entendre et vous écoutez une fois de plus ces mélodies douces qui semblent vous chuchoter des confidences monotones,

Digitized by Google

mélancoliques, entrecoupées de chants dont les inflexions sont ramenées sans cesse au même motif. Ces modulations bercent l'esprit; elles cherchent à l'endormir ou plutôt à le lancer dans le rêve ; trait bien particulier de cette civilisation et que nous avons maintes fois retrouvé dans la religion, la poésie, dans l'enseignement même ; tour à tour dictame de l'âme et haschisch de l'imagination, charme stupéfiant ou mystérieux agent de l'action impulsive et violente.

Ces caractères se retrouvent à peu près dans la musique dramatique, que le théâtre arabe du boulevard Abd-ul-Aziz permet d'apprécier. La salle est fort modeste, à peu près disposée à l'européenne, avec loges en hémicycle et parterre au milieu. Mais l'assistance était exclusivement indigène. On jouait une sorte d'opéra-comique intitulé : *Wallada,* représentant les épreuves d'une princesse contrariée dans ses amours par l'arrivée intermittente d'un prétendant fâcheux et jaloux. Un chœur de suivants et, je pense, les gardiens du harem, semblait de temps à autre s'adresser à l'héroïne et lui prodiguer des consolations ou moduler d'une voix rauque des maximes de haute morale. Quant à la partition, elle était entremêlée de chants et de longs récits parlés plutôt que de dialogues. Le rôle principal était rempli par Abdou, un artiste de première marque, paraît-il, et dont la réputation s'étend de Constantinople à Smyrne et à Alexandrie, parmi les dilettanti de tout le monde arabe. En l'écoutant, le public se pâmait d'aise. Il était très curieux de voir courir, comme par un souffle, sur la salle entière, le dodelinement qui agitait les tarbouchs, en même temps que de longues interjections plaintives,

Digitized by Google

étouffées, manifestaient l'extrême admiration des auditeurs.

Mais le jeu et le chant d'Abdou diffèrent étrangement des méthodes occidentales. Il serait même impossible de faire comprendre les procédés de cette voix de gorge, lancée par éclats, puis étranglée, entrecoupée d'accents subitement nasillards destinés sans doute, comme chez les derviches, à exprimer une vive émotion; puis de brusques arrêts, des roulades inarticulées qui sombrent en roucoulements indéfiniment prolongés. Il y a véritablement là des difficultés vaincues et toute une technique dont le sens et le charme nous échappent, mais qui provoquent visiblement l'enthousiasme des spectateurs.

La première chanteuse avait un soprano suraigu et pourtant sympathique; quelques cavatines mélodieuses, un duo bouffe, plusieurs ensembles non dépourvus d'harmonie et bien exécutés se rapprochaient davantage, comme facture, de nos œuvres musicales de théâtre.

Quant à la pantomime, elle était absolument sans art; gestes uniformes et mécaniques; dispositions de scène symétriques, constantes à ce point que d'un acte à l'autre la pièce semblait reproduire identiquement les péripéties déjà parcourues.

Nous revenons à une heure avancée par les rues silencieuses. Autour de l'Ezbekyèh, point de mouvement; quelques passants attardés, une voiture qui regagne sa remise. Mais, sous les arcades, au seuil des magasins, vous apercevez des formes humaines empaquetées et immobiles, étendues sur des matelas, enveloppées de couvertures. Ce sont les Arabes portefaix, décrotteurs,

Digitized by Google

gardiens de boutique ; habitants de la chaussée et qui ne la quittent jamais, même pour dormir.

Aussi, dès le matin, tout s'éveille en un instant; de ces maillots amoncelés surgissent de grands gaillards barbus, basanés qui, lestement, roulent leur literie et sont prêts à la besogne rapide qui va leur assurer le vivre, car pour eux, vous le voyez, le couvert est tout trouvé.

Alors des ruelles latérales débouchent les femmes fellahs qui apportent le lait et circulent le bras levé, maintenant sur la tête leur broc de cuivre ou de bois. D'une voix aiguë, elles récitent une mélopée traînante et bavarde, sur laquelle viennent peu à peu se broder les mille chants de la rue : cris des marchands de fruits qui poussent devant eux leurs charrettes chargées, supplications des mendiants, appels des montreurs de curiosités, chacals apprivoisés, singes cynocéphales, et tout ce tumulte va grandissant à partir de la première clarté du jour, pour s'apaiser aux heures chaudes de l'après-midi. Mais, le soleil couché, la soirée se prolonge aux sons des concerts ambulants ; les violons et les flûtes accompagnent les voix dont la distance accroît la douceur harmonieuse, et, très avant dans la nuit, ces mélodies vous bercent comme au quai Sainte-Lucie ou à la Chiaja de Naples.

On comprend aussitôt que cette vie en plein air ne va pas sans une grande insouciance. Ce peuple enfant n'a, pour ainsi dire, pas le sentiment du temps qui s'écoule ni la notion des horizons qui l'entourent. L'état civil, par exemple, est à peine en formation : le cheïkh-el-béled doit seulement aviser l'autorité administrative indigène

Digitized by Google

des naissances, mariages et décès qui surviennent dans le village. L'insuffisance de cette organisation récente qui prépare le recrutement, fait, l'ignorance aidant, qu'un Arabe des dernières classes du peuple ne saura pas son âge et même parfois il vous répondra indifféremment et au hasard, qu'il est né il y a trente ou soixante ans, sans savoir le moins du monde mesurer la valeur chronologique de son appréciation. Nous ne pouvons que difficilement nous figurer cette vie embryonnaire de l'esprit.

Par contre, il faut considérer que le nom patronymique n'est pas encore systématiquement institué ; le caractère viager des titres et des dignités prévient toute hiérarchie de classes ; en même temps, la simplicité de la vie entretient une familiarité traditionnelle entre les grands et les petits ; le vêtement même, semblable pour tous, depuis des siècles, depuis les Pharaons peut-être, affranchi des dispendieux caprices de la mode, varie seulement par la richesse, non par la forme ; tous ces traits de mœurs, d'autres encore qu'il est facile d'observer, établissent dans le monde oriental une égalité beaucoup plus réelle que ce nivellement chimérique rêvé dans notre Occident. Chacun vaut et se trouve honoré en raison de son mérite individuel et tel musulman, comme nous le savons tous, peut d'un bond s'élever, par son génie, ses talents ou ses intrigues, du dernier au premier rang.

Il est vrai que, selon un principe constant, une telle organisation sociale favorise le despotisme : elle nous fait comprendre aussi la rapidité foudroyante des conquêtes arabes comme la chute profonde et soudaine de ce peuple si facile à entraîner.

Digitized by Google

Si l'on ne peut affirmer que ces races sont à jamais et fatalement condamnées à la servitude, il convient d'ajouter que des siècles d'oppression en ont développé et entretenu l'esprit. De même la vie du sérail, toute de soupçons et de mollesse, débilite ou corrompt le caractère des gouvernants, appelés à exercer un pouvoir qui n'a guère pour contrepoids que la crainte des conspirations.

C'est pour satisfaire à des goûts de faste, à des caprices puérils, que les successeurs de Méhémet-Ali ont détruit les finances et engagé pour l'avenir les ressources de l'Égypte.

Telle est l'origine de tous ces palais d'Alexandrie et du Caire, de construction fragile, délaissés tour à tour, et qui étalent aujourd'hui la misère de leurs fenêtres enfoncées, de leurs murs décrépits, de leurs escaliers branlants. Le khédive Abbas Hilmi réside officiellement au palais d'Abdîn, mais les rives et les îles du Nil sont peuplées de ces habitations, fantaisies d'un jour, au luxe de pacotille. Elles n'ont conservé que leurs magnifiques jardins, leurs plantations d'orangers et de citronniers.

Le Gezirèh, transformé en hôtel et en maison de jeu, est devenu la promenade à la mode, où les Anglais écoutent le *God save the Queen* et lancent la balle, en costume de tennis. La magnifique avenue d'acacias-Lebbek et de sycomores, naguère encore le rendez-vous des équipages élégants, conduit au palais de Choubrah, la retraite d'été de Méhémet-Ali. Des terrasses, le regard se promène sur les vastes plaines du Delta et sur le Nil où les canges tracent leurs sillages. Mais les colonnades

Digitized by Google

et les kiosques sont délabrés, l'eau des vasques croupit entre ses marbres effrités. Dans les salons, les lambris se détachent, les tentures s'effiloquent et l'on voit, spectacle attristant, des visiteurs peu scrupuleux en arracher des lambeaux, moyennant quelques piastres glissées dans la main vénale des gardiens.

Gizèh, du moins, n'a pas subi une telle déchéance. On y a transporté les collections que Mariette avait réunies à Boulaq et qui depuis, sous l'administration de ses successeurs, français aussi, ont pris un développement inattendu. Le palais de Gizèh est mal approprié à l'établissement et au classement d'un musée et l'on songe à trouver une installation plus commode et plus centrale, affranchie surtout des difficultés d'accès que ramène au milieu du jour la manœuvre périodique du pont tournant de Kasr-el-Nil.

Dès à présent, la visite plusieurs fois répétée de ces salles où revit l'antique Égypte achève l'initiation commencée dans les temples de la Thébaïde. L'esprit replace tous ces naos, tables à libations, statues, stèles et bas-reliefs dans le cadre auquel on les a enlevés pour les sauver d'une perte certaine; il revoit dans leurs avenues ces grands sphinx Hycsos de granit noir, à la crinière de lion; il découvre au fond de leurs tombeaux ces effigies, que semble animer la peinture, du prince Râhotpou et de la dame Nafrit, fidèles l'un à l'autre dans la mort comme sans doute ils le furent durant la vie et assis côte à côte depuis plus de six mille ans.

Qui n'a entendu parler de cette statue de bois de la IV^e^ dynastie, où les fellahs ont su reconnaître sans hésiter le type toujours vivant de leurs chefs de village, si bien

Digitized by Google

que le nom de Cheïkh-el-Béled en est demeuré à l'image du vieil enfant de Mitsraïm ?

Voici les têtes altières des Pharaons et les inscriptions interminables de leurs exploits. Chefren, le fondateur de la deuxième pyramide de Gizèh, taillé dans un bloc de diorite, ayant toute l'impassible majesté du monarque. Puis, au contraire, des statuettes et des groupes d'une souplesse gracieuse ou d'un comique achevé; des suppliants et des pleureurs agenouillés, la main sur le front, dans une attitude de désolation ; un nain difforme, à la physionomie niaise et souriante. Des artisans se livrent à leurs travaux, un boulanger pétrit sa pâte, des serviteurs font cuire des aliments. Ailleurs, des oies traversent un pré en paissant, un singe se révolte et cherche à mordre son gardien. Et dans ces représentations qui remontent aux temps les plus reculés de l'Ancien Empire, la vie déjà est rendue avec un entrain et une vérité de détails qui ne pourront plus être surpassés.

Les objets funéraires, figurines multipliant l'image du défunt pour lui assurer la vie du tombeau, statuettes osiriennes, amphores, coffrets, vases en verre colorié, tablettes votives, anneaux, scarabées et animaux symboliques sont innombrables. Des cuillers ou des boîtes à parfum se prêtent aux motifs les plus ingénieux.

Le premier étage réserve d'incomparables surprises. Les meubles, les vêtements font passer en revue les mœurs de ces âges lointains. Sur les papyrus sont peintes en vignettes d'une finesse précise les scènes mythiques du jugement de l'âme, fragments de ce fameux Rituel funéraire, dont le musée égyptien de Turin possède un exemplaire si curieux.

Digitized by Google

Osiris, le dieu-momie, le corps enveloppé d'un étroit suaire blanc, coiffé du pschent ailé, tenant dans ses mains le fouet et le sceptre, est assis au tribunal de l'Amenti ; il reçoit l'offrande consacrée que figurent devant lui une fleur épanouie de lotus et le vase aux libations. Thoth, sous la forme d'un singe cynocéphale, procède au pesage dans une grande balance des bonnes et des mauvaises actions du mort, dont l'âme éperdue, suppliante et les mains jointes, attend la sentence que va prononcer Osiris. Ailleurs, sous une autre incarnation, celle de la Raison divine, Thoth à la tête d'ibis, le poinçon à la main, inscrit sur une tablette et arrête le compte moral du défunt.

Une salle entière est ménagée pour les *ostraca* ou lamelles de calcaire sur lesquelles des modèles, des ébauches au trait noir et à la sanguine donnent l'impression toute vive encore de l'habileté du maître ou de l'inexpérience de l'élève. D'autres *ostraca* nous ont conservé nombre d'inscriptions, textes intéressants pour la science.

Mais les bijoux de la reine Ahhotpou, la mère d'Ahmès Ier, le pharaon qui chassa les Pasteurs et fonda la XVIIIe dynastie, montrent à quelle étonnante perfection était parvenu l'art de l'orfèvre au XVIIIe siècle avant notre ère. L'ébène, le bronze doré, les perles fines, les émaux cloisonnés, l'or massif se sont modelés, sous les doigts habiles de l'ouvrier, aux formes qu'inspirait le goût le plus sûr pour façonner bracelets, diadème orné de sphinx, pectoral et chaîne d'or, colliers, poignards, barques sacrées ; l'admiration hésite entre la composition générale et les détails minutieux de ces personnages et de ces animaux presque imperceptibles.

Digitized by Google

Puis une série de lits funèbres en bois, sculptés et peints, merveilleusement décorés d'uræus, d'ailes de vautour enluminées, de balustres en colonnettes fuselées, de statuettes mignonnes représentant Isis, Nephthys et la file des pleureuses agenouillées.

Viennent enfin les collections dues aux découvertes récentes de Deïr-el-Bahari, à Thèbes.

D'abord les sarcophages et les cercueils peints des prêtres et prêtresses d'Ammon. La caisse très richement ornée qui renfermait la momie dessine vaguement les contours du corps : les parois de bois ou de cartonnage sont entièrement enluminées sur fond blanc ou jaune pâle, dorées et décorées, en dedans et en dehors, d'hiéroglyphes, d'invocations, d'énumérations de titres, de figurines infiniment variées, de génies funéraires. Le couvercle reproduit au niveau de la tête le masque du défunt, les traits du visage aux linéaments délicats rehaussés de douces nuances, et lui rend l'aspect saisissant de la vie : les yeux grands ouverts, dont la prunelle brille d'un éclat sombre, fixent sur le spectateur un regard plus de trente fois séculaire. Et pour ajouter à l'illusion, les armoires disposées autour des salles étalent tout un mobilier funèbre, depuis les amulettes consacrées, les fleurs jetées dans le cercueil, jusqu'aux vêtements qui recouvraient ces hauts dignitaires, voiles et tissus d'une inimitable finesse, festonnés en couleurs ; enfin quelques-unes de ces énormes perruques tressées qui devaient donner à ces personnages, hôtes et rivaux parfois des dynastes thébains, une ressemblance bien inattendue avec les courtisans de Louis XIV.

Mais voici les souverains eux-mêmes, voici les momies

Digitized by Google

royales arrachées au mystère des demeures éternelles pour venir figurer dans un musée public.

Autour d'une longue galerie en forme de croix latine sont rangés les corps des illustres pharaons du Nouvel Empire ; Ahmès Ier et la reine Nofertari sa femme, Amenhotep Ier et les Thoutmès de la XVIIIe dynastie. On peut contempler côte à côte les cadavres momifiés, à demi dégagés de leurs suaires, des premiers conquérants de l'histoire, Thoutmès III, Ramsès II Meïamoun, Ramsès III, d'autres encore des XIXe et XXe dynasties ; chacun attestant sa propre identité par le cartouche de son nom et les inscriptions des bandelettes.

Le profil de Séti Ier a bien la finesse délicate que lui donnent les bas-reliefs de la Haute-Égypte ; mais, à mon grand regret, je ne puis reconnaître dans les restes déformés de Sésostris, l'image si noble et si sereine qu'il a multipliée à Louxor, au Ramesseum, que nous allons retrouver à Memphis.

Après cette revue passée des dynastes thébains, l'impression subie vous ferme l'esprit à tout autre intérêt ; on salue le tombeau de Mariette que garde un grand sphinx à la porte du palais, les trois pyramides qui se dressent au fond de la plaine et, par ces belles avenues plantées d'acacias, on revient au Caire qui se déroule le long du fleuve entre les hautes masures de Boulaq et les masses verdoyantes de Raoudah.

Avant de quitter ce pays d'un attrait si pénétrant et si divers, on aime à revoir une fois encore les paysages du Nil, les horizons du désert, les monuments de l'Égypte pharaonique.

Digitized by Google

La course au barrage du Nil conduit à la pointe du Delta, où les branches principales du fleuve prennent la double direction de Damiette et de Rosette, au milieu de la plaine élargie entre les deux lignes divergentes du désert. D'Embabèh à l'île de Chalagané, on retrouve les villages fellahs, les cultures, la manœuvre des sakyèhs, les hautes berges noires de terres croulantes, toutes peuplées de cités troglodytes, nids autour desquels des myriades d'hirondelles tournoient en poussant leurs cris aigus. Un chemin de fer court d'une extrémité à l'autre du barrage et découvre de chaque côté les grands horizons du Delta.

Ce magnifique travail d'un ingénieur français de Méhémet-Ali, œuvre aujourd'hui restaurée et complétée, a créé la richesse agricole de milliers d'hectares dont il permet l'irrigation. Une autre entreprise française, beaucoup plus modeste, il est vrai, mais intéressante à connaître, est le parc à autruches de Mataryèh.

C'est là que se dresse solitaire au milieu des moissons, le dernier débris de la ville du Soleil, l'obélisque d'Ousortesen Ier de la XIIe dynastie, le plus ancien de l'Égypte, puisqu'il date du Moyen Empire et remonte à deux mille sept cents ans avant notre ère. Comme à Louxor, deux monolithes de granit décoraient le seuil du temple. Un seul a survécu et marque aujourd'hui l'emplacement de l'antique ville sacerdotale.

A le voir ainsi, droit sur la plaine, on se prend à penser que les obélisques n'étaient en somme que de gigantesques menhirs, mais auxquels une civilisation déjà supérieure sut ajouter la finesse de la taille et de la sculpture. Ainsi les pharaons s'érigeaient les pyramides,

Digitized by Google

transformant en fastueux édifices le tumulus où dort tout armé le chef des tribus préhistoriques.

A une courte distance et sur les confins du désert, dans une grande enceinte circulaire divisée en compartiments comme par les rais d'une roue dont le moyeu serait la maison, une société française se livre à l'élevage des autruches pour l'exploitation de la plume. Chacun des parcs renferme un certain nombre de ces oiseaux qui s'ébattent, dévorent gloutonnement leur luzerne fraîche et roulent leurs œufs dans le sable. L'Arabe qui sert de guide s'apitoie sur les mâles et nous manifeste une indignation amusante contre la paresse des femelles, leurs exigences indiscrètes avant et après la ponte, leur insouciance pour les œufs qu'elles abandonnent sans vergogne. Dans l'intérieur de la maison sont installées les couveuses artificielles et recueillies les plumes qui y reçoivent un premier apprêt.

Du belvédère la vue s'étend illimitée dans la direction de Suez. Un plateau de sables prolonge ses replis dans l'intervalle de hautes collines jaunâtres; au sud, le Mokattam aux parois verticales, et devant elles, pareils aux obélisques d'un temple, les deux minarets de la Citadelle.

On a l'occasion de tendre vers ces horizons du désert, de les voir s'ouvrir, se déployer et se rejoindre en tous sens, lorsqu'on se rend à la forêt pétrifiée. C'est une sensation dont le désir naît sur le Nil, à l'aspect de ces dunes sablonneuses qui, par leurs échancrures, laissent entrevoir ces grands espaces. Sans y pénétrer fort avant, on peut du moins en parcourir ainsi les abords et même presque s'y perdre.

Digitized by Google

A peine a-t-on quitté les tombeaux des Khalifes pour s'engager dans une vallée aux larges dalles de grès rougeâtre, la solitude est absolue. Aujourd'hui, le temps est sombre, des nuages de plomb pèsent lourdement sur le Caire et répandent une brume noire dans la direction du Delta : vers l'est, au contraire, le ciel clair illumine de reflets dorés les pentes de sable. Quelques détours à travers ces amples ondulations monotones séparent bientôt de toute manifestation de vie même lointaine. Puis le chemin s'élève le long d'une falaise abrupte et entrecoupée. Le guide semble vouloir chercher une diversion ; il s'arrête à des débris de bois pétrifiés qui gisent déjà épars sur le sol, comme s'il se souciait médiocrement d'aller plus avant. Mais le vrai but est le plateau dénudé qu'il faut atteindre et où il se décide enfin à monter. Du sommet la vue est immense ; immense aussi l'espace inégal, vide, silencieux, où s'enfonce le désert.

Sur l'aire mamelonnée, on aperçoit couchés, à demi engagés dans le sable, les troncs d'arbres changés en silice. Le sol est jonché de formes végétales : éclats fossiles d'un gris roux, bûches cylindriques, fûts entiers de plusieurs mètres de longueur ; çà et là quelques tiges squameuses comme l'écorce des palmiers. Le minéral s'est dans chaque fibre ligneuse substitué au bois ; il a modelé et conserve exactement le relief des moindres filaments, des cassures, des plans unis criblés de pores et de cellules. Sous le sabot du baudet, les fragments heurtés rendent un son métallique et presque cristallin.

Sans me permettre d'entrer dans le vif des discussions

Digitized by Google

savantes agitées à propos de ce phénomène, entre l'hypothèse du transport par les eaux de blocs charriés du Soudan, ou celle de la pétrification sur place, j'inclinerais pour cette dernière, si j'en juge aux souches verticalement implantées, laissant même voir leurs racines enfoncées encore dans le sol, et dont j'ai remarqué sur le faîte et sur les revers du plateau nombre d'échantillons.

Au retour, des escarpements rocheux semblent dresser des barrières infranchissables : au fond de ces brèches verticales, la sensation d'abandon et de solitude sauvage est plus poignante encore. Un grand aigle évolue lentement et prend son vol vers le nord. Sous le ciel gris, les horizons revêtent une couleur blonde : autour de nous, les pierres et les roches noires qui déchirent les parois assombrissent les fonds sablonneux où miroitent par plaques des reflets d'un brun presque ardent.

Dans ces carrefours qui s'enchevêtrent, la direction demeure incertaine ; déjà le guide évite les questions ; s'il est visiblement préoccupé, il ne conviendrait naturellement à aucun prix qu'il n'est pas sûr de son chemin. Mais voici venir sur l'arête d'une pente éloignée une file de sept dromadaires : ils avancent le cou tendu, en allongeant ce pas cadencé qui évoque un instant l'image de la vie nomade à travers les étendues sablonneuses. Vous croiriez, à les voir, entendre les intonations heurtées qui scandent, dans le *Désert* de Félicien David, la Marche de la caravane. C'est bien une caravane de Bédouins qui s'approche et met enfin mon Arabe sur la bonne voie.

Nous revenons par le revers du Mokattam, d'où bientôt un couloir débouche sur la haute plate-forme au pied

Digitized by Google

de laquelle, à l'autre extrémité, se détache comme un promontoire la citadelle du Caire. Un précipice se creuse à pic sur la vallée du Nil : de l'autre côté, la montagne est fendue du haut en bas. Les cataclysmes d'autrefois, les intempéries, puis les travaux des Pharaons et, de nos jours encore, les fouilles, les explosions de poudre ont profondément entamé et crevassé le calcaire : il est tourmenté de formes fantastiques qui, sous l'atmosphère livide, ébauchent des ruines, des apparences d'animaux monstrueux, des silhouettes crochues et menaçantes.

Devant nous enfin le Mokattam s'écroule d'un bloc : sous les crêtes déchiquetées, entre les pans verticaux ou en surplomb, une rampe surélevée et rapide descend en ligne droite vers le centre d'un vallon désolé. Dans la profondeur de la gorge, d'un côté les tombeaux des Khalifes, de l'autre, la Nécropole du Vieux-Caire ajoutant une image funèbre à ce paysage dépourvu de végétation, fauve, ravagé, en font vraiment une apparition apocalyptique. Et puis vous songez à la vallée du Cédron ; la terrasse rocheuse de la Citadelle, les vieilles murailles sarrazines qui la couronnent : au-dessus, les dômes écrasés et les minarets de Méhémet-Ali reproduisent à peu près la disposition de Jérusalem telle qu'on la doit voir du Mont des Oliviers, et les souvenirs bibliques évoqués à cet aspect vous rendent plus saisissantes encore les impressions qu'éveille en vous la descente du Mokattam.

Parvenu au fond du précipice, du pied des remparts, vous revoyez la montagne calcinée, fendillée par le soleil, crénelée d'angles allongés : quelques couvents solitaires, des coupoles pointues sont plaqués contre les

Digitized by Google

flancs à pic striés de crevasses horizontales. La face blême du Mokattam est éclairée par les rayons du soleil couchant sous un ciel vert d'eau. Le croissant du premier quartier qui argente d'un mince liseré le disque noir de la lune frange d'une lueur pâle la cime de la montagne et près du sommet court une frise de petits hypogées ; effet curieux et rare d'une nature polaire ; c'est comme un front de glacier projeté en face des minarets d'Iman-Chafey, du Nil dont le cours sinueux brille pareil à un ruban d'acier, des pyramides qui tout au fond suspendent leurs triangles symétriques au-dessus d'une brume lumineuse.

Les immenses carrières du Mokattam qui alimentent encore les chantiers du Caire ont fourni il y a six mille ans les matériaux de Memphis et des pyramides. Les Ousortesen, les Amènemhât y puisèrent pour leurs constructions officielles d'Héliopolis et de Mœris. Puis, après l'expulsion des Pasteurs, Ahmès Ier les rouvrit quand il inaugura les grands travaux du Nouvel Empire.

Ces carrières s'échelonnent le long de la montagne, entre le Caire et Hélouan, en face de la plaine où s'éleva la grande métropole du Nord, Memphis, qui fut avec Abydos l'aînée des capitales de l'Égypte antique. Les villas d'Hélouan, à l'aspect presque européen, ont une mine coquette et artificielle qui détonne étrangement dans l'aridité de ce cadre grandiose. Des arbres rabougris, plantés sur les accotements du chemin descendant au Nil, poussent péniblement dans un sol où blanchissent des efflorescences salines qui en rendent visible la stérilité.

Sur l'autre rive, de magnifiques vergers de palmiers,

Digitized by Google

entrecoupés de bassins où dorment les eaux déposées par l'inondation ; les huttes de limon, des ruines d'épaisses murailles aux assises de briques, dont les dimensions énormes contrastent avec les frêles masures des fellahs, ont remplacé les édifices glorieux de la rivale de Thèbes. Deux statues colossales de Ramsès II, enfouies sous les décombres, ont été retrouvées sur l'emplacement d'un temple. Elles se dressaient sans doute devant les pylônes, ainsi que nous l'avons vu à Louxor et à Karnak. L'une, en granit rose, est étendue au sommet d'un monticule ; l'autre, taillée dans ce beau calcaire dur et fin, d'une blancheur si douce, est abritée sous un auvent de planches. La face du monarque est tournée vers le ciel. On y reconnaît cette physionomie empreinte d'une sérénité souveraine, impassible et majestueuse. Les lignes sculpturales, sévères et cependant élégantes, le dessin, les proportions du torse et des membres sont d'une noblesse de style et d'une harmonie qui apparaissent aussitôt, malgré la position si défavorable de cette image gigantesque. La tête est coiffée du pschent, la ceinture recouverte de la calasiris ; les mains tiennent les cartouches royaux.

A mesure que le désert se rapproche, on voit grandir les pyramides de Dachour et de Sakkarah. Le chemin traverse des champs que les fellahs arrosent et ensemencent dans les rigoles qu'ils ont patiemment creusées à la houe et qu'ils achèvent de façonner à la main. Les ânes agiles trottent sur les hautes chaussées, tandis qu'au bord des mares, les buffles flairent au passage et tendent leurs mufles que semblent allonger encore leurs cornes couchées sur l'échine.

Digitized by Google

Au pied de Sakkarah, on suit la lisière des sables, qui sépare d'un trait net le désert des alluvions cultivées. Puis une montée rapide conduit sur le plateau libyque où la maison de Mariette, qui sert d'étape, marque le centre de la nécropole et des fouilles.

Quelques mètres plus loin, le Sérapeum s'ouvre au fond d'une tranchée où çà et là des sculptures dégradées émergent encore du sable. Ici commencent les souterrains voûtés qui, pendant deux mille ans, servirent de sépulture aux Apis. Une chaleur suffocante vous saisit dès l'entrée. A droite et à gauche de la galerie centrale, sur une longueur de plusieurs centaines de mètres, se creusent en contre-bas les salles obscures ; au milieu de chacune d'elles, sous l'éclat passager du magnésium, on aperçoit le sarcophage de granit rose ou noir, gravé le plus souvent, qui contenait la dépouille de l'animal sacré. La dimension de ces monuments, l'épaisseur de leurs parois, la masse seule du couvercle renouvellent en vous cette stupeur qu'inspire toujours l'aspect de ces incompréhensibles monolithes, obélisques ou sarcophages d'Égypte, menhirs et dolmens de Bretagne. Encore ne voit-on plus que les sépultures relativement modernes érigées par les rois Saïtes et les Ptolémées ; le reste est rendu à son linceul de sable.

A chacune des périodes de sa longue histoire, l'ancienne Égypte a peuplé de tombes la nécropole de Sakkarah. Des mamelons de gravier, des excavations béantes, des buttes creusées et fouillées en tous sens bouleversent les endroits du plateau où l'on a dégagé les puits et les chambres funéraires.

Nous retrouvons dans le tombeau de Ti, qui remonte

Digitized by Google

à la VI^e^ dynastie, c'est-à-dire à plus de trente-cinq siècles avant notre ère, les décorations sculpturales et coloriées des syringes de la Thébaïde. Ces bas-reliefs sont taillés comme ceux de l'hypogée de Séti I^er^ à Bab-el-Molouk, dans un calcaire d'un blanc de craie et d'une finesse de grain très favorable à la netteté et à la délicatesse du trait.

Mais les scènes figurées diffèrent absolument des représentations fantastiques des tombeaux des Rois. Ici, les tableaux qui recouvrent à l'intérieur les murs de la cour, du corridor, de la chambre funéraire, nous montrent le défunt replacé au milieu des siens, se livrant à ses occupations habituelles, surveillant les travaux agricoles, passant en revue ses troupeaux, ses récoltes, jouant son rôle dans de curieux épisodes de chasse, de pêche, de promenade sur l'eau. Nous voyons que Ti harponnait autour de Memphis et dans le Delta l'hippopotame, qui s'est maintenant réfugié au fond des solitudes marécageuses de l'Afrique centrale. Ainsi, par un semblable mouvement de retraite, le crocodile a quitté de nos jours mêmes la Haute-Égypte pour remonter au delà de la deuxième cataracte. Voici le transport de la momie dans la sépulture ; enfin la procession des prêtres, des serviteurs apportant les offrandes destinées au mort, des pains, des quartiers de bœuf et de gazelle, des fruits et des fleurs, des plateaux et des vases contenant les boissons.

On a donné de ces intéressants tableaux une explication symbolique fort séduisante et qui répond aux idées que les Égyptiens avaient conçues de l'existence d'outre-tombe. S'ils s'attachaient avec tant de soin à embaumer le corps, à conserver la momie, c'est qu'elle servait de sup-

Digitized by Google

port matériel au double du défunt, c'est-à-dire à l'ombre qui poursuivait une vie confuse et mystérieuse. Ce double recevait dans sa demeure éternelle les offrandes pieuses de ses parents qui devaient subvenir à ses besoins, l'entretenir d'aliments et de sacrifices.

Mais, comme la destruction de la momie pouvait entraîner la perte du double lui-même, on imagina, afin de prévenir cet anéantissement, de lui offrir comme support éventuel sa propre image sous forme de statue. Enfin, pour garantir mieux encore la durée du double, on en vint à multiplier le nombre de ces effigies consacrées par les prêtres et qui furent répandues dans tout le tombeau, cachées même au fond du Serdâb, couloir obscur pratiqué à l'intérieur des murailles.

Du moment où l'on admettait la représentation fictive du support, on fut conduit à user du même artifice pour symboliser et perpétuer l'alimentation, les hommages dus au défunt, les incidents, les occupations, les joies de sa vie souterraine. C'est dans cette pensée que l'on reproduisit sur les bas-reliefs les offrandes abondantes, les serviteurs empressés, les domaines chargés de récoltes, les riches troupeaux qui assuraient à l'ombre une prospérité et des distractions dont la durée devenait indéfinie.

Ce n'était donc point l'image de la vie qu'avait menée sur terre l'hôte de la tombe, ni même la figuration allégorique de son existence future que représentaient ces sculptures peintes : elles avaient à proprement parler la portée et le sens d'une évocation magique des biens destinés au défunt et dont il devait subsister à jamais dans le tombeau.

Digitized by Google

Il semble toutefois que plus tard ces idées, si elles dirigèrent réellement le ciseau des premiers Égyptiens, s'altérèrent et se confondirent, puisque, dans les grottes sépulcrales de Beni-Hassan, par exemple, qui sont du Moyen Empire, les inscriptions et les représentations gravées ont trait en même temps et sans aucun doute aux épisodes glorieux de la vie terrestre du défunt. Il en est de même, pour l'époque du Nouvel Empire, dans les tombes des prêtres et des grands fonctionnaires thébains, et dans le temple de la reine Hatasou à Deïr-el-Bahari. Enfin, dans les syringes royales de Bab-el-Molouk, les préoccupations sont désormais tout autres, puisque les bas-reliefs ont presque exclusivement un caractère funèbre et mythique.

Les Pharaons de Memphis se sont construit pour demeures éternelles les pyramides : et ce ne fut point à la demeure en effet, mais bien à la dépouille mortelle, hôte de ce tombeau, que manqua la durée. La pyramide à degrés de Sakkarah, qui a près de sept mille ans, est l'œuvre du roi Ouénéphès de la première dynastie ; elle domine toute cette funèbre région de ses six étages de pierres aux parements dégradés.

A quelque distance, on descend par une tranchée inondée de sable dans l'intérieur de la pyramide du roi Ounas, de la V^e^ dynastie. Un couloir pénètre dans la masse du monument, entre des parois de calcaire. A trois reprises, de puissantes herses de granit interceptant le passage défendaient l'accès d'une sorte de vestibule souterrainement ménagé au centre de la pyramide. Ce vestibule ouvre d'un côté sur une salle vide, dénommée à tort ou à raison la chambre de la reine, et, de l'autre,

Digitized by Google

sur la chambre sépulcrale du roi, où se trouve encore le sarcophage. Les murs revêtus d'albâtre sont entièrement couverts de beaux hiéroglyphes finement et profondément incisés, peints d'une couleur bleue qui conserve une étonnante fraîcheur. Une bordure bleue les encadre ; le plafond surélevé représente un ciel étoilé. A cette époque primitive, la théorie relative à ces représentations qui devaient éviter à la momie et au double les risques de destruction, allait jusqu'à substituer aux tableaux figuratifs la transcription pure et simple des rites funèbres et des formules liturgiques d'offrandes. Tel est le sens des hiéroglyphes qui tapissent la tombe d'Ounas.

D'une éminence située en face de la maison de Mariette, le regard parcourt l'immense étendue de la nécropole, hérissée de pyramides, de la plaine verte le long du Nil, de la chaîne arabique où la chaleur du soleil qui brûle la roche nue l'illumine de teintes fauves et rougeâtres. A l'Ouest, le désert pousse ses vagues de sable fluide et disparaît au creux de dépressions arides. Dans l'un de ces fonds lointains, par un effet de mirage, la ligne extrême de l'horizon se partage en deux masses indécises. Au-dessus d'une nappe blanchâtre qu'on prendrait pour un lac, une bande de terrain se soulève, d'apparence plus compacte, suspendue néanmoins au sein d'une atmosphère flottante où les formes s'altèrent et se confondent.

Au faîte du Mokattam, vous apercevez les petites mosquées accrochées à la roche ; plus bas, la Citadelle, et dans la plaine, le profil altier de Sultan-Hassan avec son minaret et son dôme pointu, posé comme un casque

Digitized by Google

oriental à côté du kandjar que le conquérant aurait planté en terre au seuil de l'Égypte.

Malgré la distance, ces reliefs s'accentuent vigoureusement, et telle est la transparence de l'air, que l'éloignement ne se devine qu'aux dimensions réduites et non à la moindre netteté dans le trait ou les détails des plans reculés.

C'est ainsi que les pyramides d'Abousir, celles de Gizèh surtout paraissent très proches, avec leurs faces uniformes, circonscrites entre des arêtes géométriquement inclinées, et qui tranchent, par leurs teintes plates, vieux-rose foncé ou lie de vin, sur les terrains aux tons effacés, gris et jaune pâle, qui s'étendent tout autour d'elles.

Aussi bien, à mesure que l'on approche, à peine ces monuments paraissent-ils grandir. Du haut de cette terrasse qui avance sur la plaine et leur forme un piédestal, les pyramides dominent, il est vrai, le pays tout entier ; mais elles sont comme perdues dans l'immensité de ces perspectives fuyantes. En outre, l'inclinaison même des lignes architecturales rend de près moins sensible à l'œil la hauteur de ces édifices réellement gigantesques, hauteur que d'abord le développement seul de la base permet d'apprécier. Encore sont-ils amoindris par la chute des blocs de pierre détachés de la masse et qui s'amoncellent sur le pourtour. Le revêtement est même détruit : seule la seconde pyramide, celle de Chefren, a toujours sa pointe dans la gaîne du parement primitif, dont le minutieux assemblage devait former une surface absolument lisse.

Le noyau mis à nu présente aujourd'hui des assises en retrait dont les étages superposés sont d'une escalade

Digitized by Google

laborieuse. A peine avez-vous fait votre apparition sur le plateau, que vous êtes assailli par une horde d'Arabes de haute taille, maigres, osseux, aux yeux étincelants, qui vocifèrent et gesticulent frénétiques. Ils rivalisent sous l'œil de leur cheïkh pour vous presser de leurs terrifiantes offres de service: « Bon Français... quarante siècles... Bounaparte... Bon bachich... » En même temps des chameliers vous poussent dans le dos leurs montures maussades qui grognent et soufflent en balançant leurs cous. Il faut capituler et vous livrer à un guide qui fera instantanément le vide autour de son nouveau protégé. Ou bien encore ayez la patience de louvoyer quelques instants dans le flot de cette marée montante, en attendant le reflux qui ne tardera guère. Vous pourrez alors parcourir en paix les tombes souterraines aux parois dévastées, vous pencher sur les puits au fond desquels gît ici un sarcophage, plus loin quelque fruste image de granit ou de basalte ; pénétrer par un long couloir dans ce temple mégalithique, inébranlablement appuyé sur des piliers massifs. Les murs et les architraves formés de blocs appareillés avec un soin infini ; les parements de granit ou d'albâtre, dont la surface polie, dépourvue d'inscriptions et de bas-reliefs, demeure éternellement muette ; ces niches superposées et creusées dans un recoin, qui peut-être furent des tombeaux ; tout dans cet étrange édifice, dont l'origine et la destination sont ignorées, donne une impression profonde de grandeur et de mystère.

Enfin, au milieu de cette aire consacrée, les griffes projetées en avant, enfoncées dans le sol pour en conserver à jamais la possession, une stèle gigantesque ap-

Digitized by Google

puyée contre sa poitrine, la croupe à demi submergée dans le sable, le Sphinx au port superbe redresse la tête comme s'il voulait regarder plus au loin. Son buste, taillé en plein roc, a pour cicatrices l'usure qu'apportent à la planète même les périodes géologiques. La face mutilée, encadrée du claft, la bouche close, plissée d'un vague sourire, incisée dans un sillon du calcaire effrité, paraîtraient désormais informes sans la puissance extraordinaire de ces grands yeux fixes, ouverts seulement à la vision des choses éternelles.

Le Sphinx, les traits empreints d'une majesté surhumaine, écoute et voit bien au-dessus des rumeurs confuses et des images éphémères qui tour à tour s'agitent un instant à ses pieds depuis des milliers de siècles. Les pyramides édifiées par les rois de la IV^e^ dynastie ont plus de cinq mille ans. Et le premier de ces pharaons, que vous jugeriez légendaires, s'ils ne nous attestaient encore les actes de leur règne, Chéops dut ordonner la restauration du Sphinx, déjà trop vieux à l'époque où l'on jetait les fondations de la Grande Pyramide. Le Sphinx, ce monument le plus ancien du monde, peut donc être antérieur à Ménès, le père des dynasties primitives : il a vu l'âge préhistorique de l'Égypte, il remonte à l'aube brumeuse des origines, à ces temps fabuleux où disparaît toute chronologie, où régnèrent, selon les récits sacerdotaux, les Hor-Shesou, les serviteurs d'Horus, c'est-à-dire les enfants mêmes de Mitsraïm, le deuxième fils de Cham, l'ancêtre de toute la race.

Et déjà ceux qui ont sculpté cette figure, guidés par un art accompli, savaient imprimer à leur œuvre ce caractère prodigieux de force et de sérénité, de pensée rêveuse

Digitized by Google

et intense, qui a résisté aux plus terribles coups et survit à tant de siècles pour nous déconcerter encore.

Le Sphinx, image de l'Égypte, semble garder l'énigme des temps accumulés et le secret de l'avenir.

Et c'est bien l'Égypte tout entière qu'ici nous avons sous les yeux. Derrière les Pyramides s'élève une pente où le sable qui glisse emporté par les vents laisse à découvert un sol brun, semé de coquilles et de débris fossiles, de fragments rongés, de pierres ponces, de silex éclatés. En laissant à gauche la pyramide de Menkéra, on peut gagner le sommet de cet escarpement qui domine l'esplanade de la nécropole et d'où le champ visuel est circulaire.

Le Nil déroule, du sud au nord, la longue oasis de ses cultures, ses îles et ses canaux au pied du Mokattam et de la chaîne arabique. A l'opposite, le désert de Libye s'enfonce dans un lointain démesuré où pénètre plus avant encore l'extrémité de deux longues vallées sèches qui descendent de ce plateau. Les pyramides de Gizèh, celles d'Abousir et de Sakkarah s'échelonnent sur la lisière des sables. Aux lueurs du soleil couchant, elles flamboient rutilantes sur un fond dont l'azur sombre rappelle une dernière fois le ciel de la Thébaïde. C'est la vieille Égypte avec ses édifices immuablement attachés au roc de ce pays. C'est le fleuve nourricier qui répand ses eaux dans les voies que lui ont ouvertes aux premiers jours les lointains ancêtres des fellahs. Puis le Caire dans une ceinture de palmiers, les mosquées légères, les minarets aériens qui semblent d'ici nés d'un souffle et prêts à s'évanouir ; abris fragiles d'une race venue un jour par les grands chemins des solitudes d'Orient.

Digitized by Google

Voici Embabèh et le champ de cette bataille fameuse où l'armée de Bonaparte détruisit la puissance barbare des Mamelucks; plus loin, Héliopolis, où retentit le nom de Kléber; là-bas Damiette, Mansourah, où saint Louis fut malheureux, mais héroïque, admiré de ses ennemis mêmes; Suez et le canal creusé par la France; Gizèh Boulaq, où les disciples de Champollion et de Mariette raniment les Pharaons, font parler les stèles, redressent les monuments; le Delta, où nos ingénieurs ont tracé les canaux, retenu et dirigé les eaux fertilisantes, inspiré tous ces travaux modernes qui préparent la richesse de ce peuple si vieux et pourtant né d'hier.

Et dans cet horizon où l'Égypte entière rassemble son passé et ses œuvres, nulle part je ne vois la marque de la nation qui soudain, il y a quelques années, est entrée par la force en s'autorisant, suivant son usage, d'une pensée civilisatrice, a écrasé sous ses obus le port ouvert d'Alexandrie : nulle part, si ce n'est dans la Citadelle que signale au loin la mosquée ottomane de Méhémet-Ali. La garnison anglaise tient là ses canons braqués sur la grande ville, où elle entend bruire confusément un peuple dont elle ne comprend pas, dont peut-être, dans son dédain, elle ne cherche pas à comprendre les voix.

Et, de ce côté du fleuve, le Sphinx, ce dieu indigète, image de l'Égypte, immobile et silencieux, garde le secret de son peuple et le mot de l'avenir.

Digitized by Google

ALEXANDRE DE METZ-NOBLAT

SOUVENIRS D'UN AMI

Par le Comte de LUDRE

Dans l'été de 1849, je fis la rencontre à Nancy d'un jeune homme dont j'avais souvent entendu parler, mais avec lequel, vu mon âge et mes études, je n'avais pu entrer en relations. Il appartenait à une des familles les plus honorablement connues de ma province.

Tous s'accordaient à faire l'éloge de la distinction de son esprit, de l'agrément de ses manières, de la rectitude de sa vie et du rôle important qu'il remplissait dans la direction politique du journal représentant les intérêts religieux et conservateurs de la Lorraine.

Cette rencontre fut fortuite ; nous prenions des leçons d'escrime du maître d'armes le plus en renom de Nancy. Nous nous trouvâmes tous deux un jour dans la salle de notre professeur. On nous proposa de faire assaut, on nous nomma l'un à l'autre. Nous nous connaissions de nom. On nous mit en garde. Je ferraillais avec assez d'ardeur, selon mon habitude, et très fier d'être l'élève parisien du célèbre Bertrand. Mais je fus promptement obligé

Digitized by Google

de reconnaître que le jeu correct, serré et fin de mon adversaire lui donnait de sérieux avantages sur moi. Après l'assaut, fort courtois, nous nous mîmes à causer et je fus charmé, mais non surpris, de retrouver dans la conversation d'Alexandre de Metz-Noblat la même élégance, le même tact et la même bonne grâce qu'il avait déployés dans son jeu de tireur.

Sa figure et sa tournure étaient en harmonie avec ses manières et son esprit. C'était un homme de taille moyenne, le cou un peu court, « la tête près du cœur », comme disait Balzac, mince, se tenant très droit, portant toute sa barbe, recherché dans sa mise, bien qu'elle me semblât un peu sévère ; le son de sa voix était très doux et sa politesse exquise. Il y avait en lui un certain mélange de l'artiste et du magistrat. L'impression que me fit de Metz fut assez forte pour que je le retrouve aujourd'hui dans ma mémoire tel qu'il m'apparut pour la première fois, et cela avec une intensité de souvenir qui ne m'est pas habituelle.

Nous nous revîmes quelquefois depuis. Cependant la direction divergente de nos destinées nous séparait forcément. J'habitais alors presque exclusivement Paris, puis je voyageai à l'étranger, et tout en gardant un souvenir exact et agréable de mon adversaire à la salle d'armes, je n'eus pendant de longues années aucune occasion de me retrouver dans son intimité. De Metz s'était marié, il menait une vie grave et studieuse. De temps en temps on prononçait son nom devant moi, et toujours avec éloge, comme celui d'un des hommes les plus comptés de la Lorraine.

Un hasard nous rapprocha : en 1864, à la mort de mon

Digitized by Google

beau-père, le prince de Beauvau, je me présentai à son lieu et place au conseil général dans le canton d'Haroué. Je fus vivement combattu par le Gouvernement dont j'avais décliné très nettement le patronage plusieurs fois offert. Cette lutte électorale fit quelque bruit alors en Lorraine. J'appris que de Metz soutenait très vivement ma candidature. J'allai l'en remercier et ce fut alors qu'il m'offrit de faire partie du comité de décentralisation dû à son initiative et à celle de Foblant. J'acceptai avec empressement, et je collaborai activement aux travaux de cette réunion de libéraux et d'écrivains qui eut un grand retentissement dans le monde politique d'alors.

La première fois que je pénétrai dans le cabinet de travail de mon nouvel ami, car nos relations prirent bientôt le caractère de l'intimité, je fus frappé par un détail, si je puis dire ainsi, de l'aménagement de cette pièce très vaste qui contenait une bibliothèque importante et de nombreux cartonniers. Contre la cheminée se trouvait le bureau de travail. Au-dessus de ce bureau, un grand crucifix était suspendu au mur. Dans la chambre à coucher d'Alexandre, au-dessus du lit, la vue de l'image du Sauveur ne m'eut pas surpris, bien au contraire, car je connaissais les sentiments religieux de ce vaillant défenseur de tous les bons principes. Mais il n'était pas fréquent alors de voir exposé dans le cabinet de travail d'un laïque le signe vénéré de la Rédemption. On se donnait de très bonnes raisons pour éviter cette profession de foi éclatante. La familiarité et la liberté des conversations n'en seraient-elles pas entravées, ou bien ceux qui ne respecteraient pas suffisamment dans leurs propos cet emblème sacré n'exposeraient-ils pas les visi-

Digitized by Google

teurs et leur hôte à une sorte de profanation ? De Metz ne pensait pas ainsi ; bien que sa dévotion fût loin d'être intolérante, il prétendait témoigner publiquement et hautement de la direction de sa vie et de ses pensées. Je me sentis touché de cet acte de courage chrétien ; j'étais cependant alors plus capable de l'admirer que de l'imiter.

Ceux qui venaient dans ce sévère cabinet de travail consulter de Metz, s'entretenir et collaborer avec lui, étaient loin de partager tous sa foi.

Notre comité de décentralisation renfermait des éléments très divers. Quelques avocats, qui furent plus tard les chefs du *Cultur-Kampf* français dans notre pays, prenaient part à nos travaux. C'étaient de jeunes hommes, alors simplement libéraux ou républicains, mais qui n'avaient pas encore adopté la devise : le cléricalisme c'est l'ennemi. D'autres étaient des philosophes éclectiques fort peu croyants ; plusieurs catholiques en revanche se trouvaient en conformité complète de sentiments et de croyance avec leur hôte.

Plus nos fréquentes réunions de comité me rapprochaient d'Alexandre de Metz, plus la sympathie que j'éprouvais pour lui s'accroissait. La lucidité de son esprit, l'élégance de sa parole, sa parfaite bonne foi, et une sorte d'ardeur enthousiaste toujours comprimée à dessein et éclatant sans cesse malgré cette contrainte, lui donnaient une physionomie à part. Il m'apparaissait comme une sorte de chevalier de l'honneur et du bien dans ce tournoi des intérêts et des idées. Bien que la visière du champion fût baissée, le feu de l'âme et du regard traversait l'acier.

Il y a peu d'hommes vers lesquels je me sois senti plus

Digitized by Google

attiré. Mon nouvel ami devina sans doute cette admiration discrète, car de son côté il me témoigna une sympathie qui me remplit de fierté et de joie. A dater de cette époque de Metz fut mon ami. Jamais, jamais un seul jour cette liaison ne connut de nuages. J'ai pu m'entretenir avec lui presque jusqu'à son dernier soupir. Quand il disparut de mon horizon, la place qu'il occupait ne fut point remplie. N'avons-nous pas dans nos vies humaines une sorte de panorama dessiné et disposé devant nos yeux par la Providence ? Pour chacun de nous les grandes lignes de notre paysage restent immuables. Mais le ciel change d'aspect, tantôt éclatant et tantôt voilé, et des premiers plans d'aspects divers étagent l'horizon. De Metz m'apparaissait comme un chêne robuste dont j'admirais l'ombrage protecteur. Quand il tomba, cette vue coutumière et aimée me manqua fort; je la regrette toujours.

J'ai dit comment j'avais été à même de connaître Alexandre de Metz; il me reste à raconter succinctement sa vie, en me servant de ses ouvrages, des notes intimes tracées de sa main, de mes souvenirs et de ceux de quelques amis.

Alexandre de Metz appartenait à une famille de très ancienne noblesse lorraine. Le 20 août 1462, René d'Anjou, roi de Sicile, duc de Lorraine et de Bar, anoblissait Mathieu de Metz attaché au service de la reine de Sicile sa femme ; plus tard, Mathieu remplit les mêmes fonctions auprès de Jean de Calabre, l'héroïque fils de René.

Depuis lors, et pendant cent cinquante ans, les de Metz occupèrent, de père en fils, la place d'écuyer de l'abbé de Saint-Mihiel. Il y a, en France, peu de familles de noblesse plus ancienne et plus authentique. Il est beaucoup

Digitized by Google

parlé de noblesse chevaleresque dans les généalogies, mais la preuve de leur antiquité est moins aisée à fournir que son assertion. Quatre cents ans de filiation prouvée et non interrompue, ce n'est pas chose commune. Le maintien de la noblesse provinciale offrait de réelles difficultés au XV^e^ et au XVI^e^ siècle. On sait que le commerce et l'industrie étaient interdits aux nobles. Il fallait donc vivre de son fonds de terre et de ces quelques places qui ne faisaient point déroger. En Lorraine, cet obstacle était plus à redouter qu'ailleurs, notre État ne contenant pas alors, et jusqu'au XVII^e^ siècle, de parlement dont les places eussent pu fournir des situations honorables et rémunératrices à la jeunesse. Il fallait donc, ou suivre la carrière des armes, ou se contenter de positions modestes quand on n'appartenait pas aux seigneurs du pays. Cette gêne avait ses avantages, mais ceux-ci purement moraux : grande économie, vie simple, honorabilité sans tache et fierté ne s'abaissant point, voilà l'ensemble des vertus nécessaires à une famille de noblesse peu aisée pour traverser, l'épée au côté et la tête haute, la suite des temps.

Telle fut la conduite et l'attitude de la famille de Metz. Nicolas-François de Metz (le grand-père d'Alexandre), d'abord avocat, devint substitut à la cour des comptes de Lorraine. Cette situation était déjà d'une certaine importance et elle pouvait mener aux grandes charges du parlement. Mais c'était à la veille de la Révolution. Celle-ci détruisit l'édifice social ; la tempête nivelait tout. Nicolas de Metz dut d'abord renoncer à ses fonctions. Il vota avec l'ordre de la noblesse aux élections de 1789. Un an environ après la convocation des États Généraux,

Digitized by Google

il émigrait avec ses deux fils aînés, laissant sa femme et ses plus jeunes enfants en Lorraine. Nicolas de Metz confia ses fils, trop jeunes pour servir, à un couvent de Bénédictins de Souabe, et lui s'engagea, à quarante ans, dans l'armée de Condé, où on lui donna le grade de sergent-major. Laissons parler ici mon ami racontant l'odyssée de son grand-père : « Quand l'armée de Condé fut licen-« ciée, l'ancien substitut à la Cour des comptes de Lor-« raine se fit colporteur d'horloges de la Forêt-Noire... « Si ma mémoire ne me trompe pas, mon grand-père ren-« tra en France un peu avant le rappel des émigrés... il « était complètement ruiné. Ma grand'mère avait vécu, « tant bien que mal, avec ses trois jeunes enfants, dans « un état voisin de la pauvreté... le peu que possédait « mon grand-père avant la Révolution était perdu...

« Il loua le premier étage d'une maison de la rue du « Manège à Nancy. Pour le garnir, il fut obligé d'emprun-« ter des meubles à ses amis. Il avait repris pour vivre « son ancienne profession d'avocat, et s'était vite refait « un cabinet. Il eut tout de suite pour clients beaucoup « de ses compagnons d'armes de l'armée de Condé, à qui « les procès ne faisaient pas faute au retour de l'émigra-« tion. Il était tout à fait hors d'embarras lorsque le « ministre de la justice lui offrit le poste de procureur « général.

« Ce ministre était Régnier (depuis duc de Massa), avec « qui mon grand-père était lié de vieille date. Ils s'étaient « connus au barreau du Parlement de Nancy. Pendant « la Révolution, Régnier avait suivi une autre voie que « mon grand-père, mais ils étaient restés amis. Quand on « réorganisa la justice, Régnier songea de lui-même à

Digitized by Google

« son ancien confrère pour le poste de procureur géné-
« ral à la cour de Nancy. Mon grand-père hésitait. Il était
« chargé d'une nombreuse famille, et le traitement de
« procureur général était alors fort inférieur à ce qu'il
« gagnait comme avocat. Régnier, qui l'estimait autant
« qu'il l'aimait, insista, lui faisant entendre que prochai-
« nement les traitements des procureurs généraux se-
« raient notablement augmentés. Mon grand-père accepta
« et fut nommé au poste qu'il garda jusqu'à sa mort,
« c'est-à-dire jusqu'en 1825.

« Quand de tous les premiers présidents et de tous
« les procureurs généraux Napoléon fit des barons de
« l'Empire, mon grand-père en reçut le titre comme les
« autres... Le procureur général était un homme stu-
« dieux, d'humeur enjouée, mais ayant une haute idée
« de la carrière judiciaire et imposant sévèrement, tant
« aux jeunes magistrats qu'au barreau, le respect qu'il
« professait pour la magistrature. On m'a dit souvent
« qu'on l'aimait, on m'a dit souvent aussi, et d'une façon
« non moins affirmative, qu'on le craignait. C'est de la
« sorte qu'autrefois on comprenait l'amour paternel. Mon
« grand-père l'entendait ainsi dans sa famille. Il l'enten-
« dait de même au palais. » Le fils aîné de ce digne ma-
gistrat suivit la carrière paternelle et devint président de
chambre, député du grand collège de la Meurthe à la fin
de la Restauration, et mourut premier président de la
cour de Nancy.

Le quatrième fils (Alexandre-Jules) fut le père de
mon ami. Il se destina d'abord à la carrière militaire. Il
entra à l'école de Fontainebleau, mais sa santé ne lui per-
mit pas de rester au service. Il reprit un instant l'épée

Digitized by Google

pendant les Cent Jours. Nommé capitaine d'une compagnie de chasseurs, il défendit Phalsbourg. A la seconde Restauration, M. de Metz fut nommé conseiller à la cour de Colmar.

C'est là qu'il fit la connaissance, chez Mme Noblat, de la fille de cette dame, et qu'il réussit à se faire agréer et à l'épouser.

Les Noblat appartenaient à une famille très distinguée de Belfort. En 1690, Melchior Noblat, prévôt et bailli de la ville de Belfort, ce que plusieurs de ses descendants furent après lui, avait fait ses preuves de noblesse. Un des fils de cette famille devint conseiller au conseil souverain d'Alsace ; deux autres commissaires des guerres et commissaires aux limites du Rhin. D'autres suivirent la carrière des armes et servirent dans les régiments suisses et allemands.

Le père de Mme de Metz, naturalisé suisse, entra dans le régiment du prince-évêque de Bâle[1] au service de France. Capitaine de grenadiers à l'époque de la Révolution, il émigra en 1792 et s'installa avec sa femme dans un chalet aux environs de Saint-Maurice (Valais). Laissons encore la parole à Alexandre : « Ma grand'« mère m'a souvent conté un trait qui prouve sa bonté. « Le ménage ne possédait plus qu'un petit écu de trois « livres. On était en hiver. Il descend à Saint-Maurice « afin d'y acheter une paire de bas de laine. Le prix en « était de trente sous. Il remonte avec sa paire de bas. « Et les autres trente sous ? lui demande ma grand'mère ;

1. Ce régiment porta successivement les noms de ses colonels : Eptingen, Schœnau et Reinach.

Digitized by Google

« — Je les ai donnés pour acheter une paire de bas à ce « pauvre X... (un autre émigré) qui par ce froid marchait « pieds nus. Il était si malheureux ! » L'admirable Samaritain rentre en France et parvient à recevoir un emploi de sous-inspecteur des forêts. Il avait épousé Catherine de Bruges, fille d'un conseiller au conseil souverain d'Alsace et descendant des Corberon, magistrats bourguignons, dont l'un fut premier président du conseil souverain d'Alsace. M. et Mme Noblat n'eurent qu'une fille, mère d'Alexandre.

Mme de Metz mourut fort jeune, en 1828, laissant deux enfants en bas âge, Alexandre et sa sœur, qui devint plus tard Mme de Vienne.

Ce fut la grand'mère, Mme Noblat, qui au début fut chargée de l'éducation des orphelins. C'était une femme de grand mérite, sur laquelle la Révolution avait laissé une impression profonde. Élevée pieusement, dans une famille tout imbue des idées du passé, Mme Noblat ne pactisait pas avec les idées modernes. « Inutile de dire « qu'elle était royaliste. Elle l'était plus que le roi. La « *Marseillaise* lui faisait l'effet physique et moral du toc- « sin. Elle était restée Mlle de Bruges de pied en cap. La « Révolution avait passé sur elle comme un ouragan. Du « passé, il ne restait que des débris, mais ces débris « étaient tout. Les classes subsistaient toujours à ses « yeux. Telle famille appartenait à la noblesse d'épée, « telle autre à celle de robe, telle autre était patricienne... « Avec cela, sans hauteur, polie et affable avec chacun, « du plus petit au plus grand, et fort pénétrée du vieil « adage : fier avec ses supérieurs, poli avec ses égaux, « prévenant envers ses inférieurs... En 1825, avec un

Digitized by Google

« vieux chapeau et une robe fanée, elle était exactement « ce qu'elle avait été en 1785 avec des cheveux poudrés « et des paniers. Elle ne pensait pas que sa demi-pauvreté « l'eût diminuée d'une ligne... »

M. de Metz, resté veuf bien jeune, avait été, sur sa demande, transféré à la cour de Nancy, et s'était remarié avec Mlle Marchal de Champal, fille d'un ancien garde du corps. Cette jeune femme, aussi distinguée d'intelligence que de cœur, aurait été pour son beau-fils un guide excellent. Mais l'enfant était au collège et touchait presque à l'âge adulte. Ce fut à sa grand'mère, auprès de qui il passait ses vacances, que demeura la partie maternelle de l'éducation d'Alexandre. Mme Noblat, nous l'avons dit, était fort pieuse : son gendre, assez indifférent alors, comme toute sa génération, aux questions religieuses (bien que vers la fin de sa vie il revînt complètement et sincèrement à Dieu) laissait le soin de l'éducation chrétienne à cette digne femme. « Seule, raconte « Alexandre, ma grand'mère me parlait religion et fai- « sait effort pour entretenir en moi la foi chrétienne, « mais elle n'était pas assez instruite pour lutter avec « avantage contre les influences de collège... ce qui pou- « vait suffire à une fille avant 1789 était fort au-dessous « du nécessaire pour un garçon de quinze ans en 1835. « La salutaire influence d'une mère à la fois tendre, « pieuse et intelligente, m'a totalement manqué. »

Alexandre s'exagère la faiblesse de l'influence que les enseignements de sa grand'mère eurent sur la direction de ses pensées. Ces saintes semences jetées dans un sol propice sont rarement perdues. Qu'importe que la doctrine ne soit pas présentée à ce jeune esprit sous une

Digitized by Google

forme scientifique ? La foi, la prière de celui ou de celle qui enseigne un enfant vaut mieux que la supériorité et l'érudition seules. Je me souviens de la confidence que me fit un homme distingué, un moment très attiré vers le positivisme de notre temps : « Toutes ces théories séduisaient mon intelligence, et cependant elles ne pouvaient effacer de mon cœur l'impression de la lecture de l'Évangile que ma mère me faisait faire chaque jour pendant quelques minutes dans mon enfance et la prière qui lui succédait. Toujours une voix intérieure me criait : la vérité, elle est là, là dans ce livre, et dans cette prière faite aux pieds de ta mère. »

Quand ses études, qui furent bonnes et fortes, eurent pris fin, Alexandre de Metz, âgé de 19 ans, se rendit à Paris pour y faire son droit. Il fit ménage commun avec un ami un peu plus âgé, le C^te^ Josserand de Brancion; livré ainsi à lui-même, il mena une vie réglée, très laborieuse. A l'étude du droit il joignait celle du dessin dans l'atelier du peintre Hubert et acquit un talent très distingué d'amateur.

Cette âme naturellement droite et tendre résista aux entraînements de l'indépendance et de l'isolement. De Metz n'a pour guide qu'un homme à peu près de son âge, mais il éprouve le besoin impérieux de l'ordre, de la règle, et de la tendresse éclairée. Une parente maternelle établie à Paris, M^me^ Paulinier, femme d'un grand mérite, va jouer dans sa vie le rôle de la mère qui lui manque. Il va retrouver dans cet intérieur grave la famille que ses devoirs retiennent à Nancy : « De toutes les femmes « que j'ai connues, nous dit-il, parlant de M^me^ Paulinier, « il n'en est point pour laquelle j'aie éprouvé une affec-

Digitized by Google

« tion aussi voisine de celle que m'aurait inspirée ma « mère, si j'avais eu le bonheur de la conserver. »

Pendant les vacances, le jeune homme fit son premier voyage hors d'Europe, accompagné de son fidèle ami Josserand. Il visite l'Algérie, puis revient prêter serment d'avocat; il comptait faire son stage à Paris où sa grand'-mère était venue s'établir.

Lors des vacances suivantes, Alexandre vint retrouver son père à Nancy. La diligence qui le ramenait au foyer paternel lui passa sur le corps, comme il essayait d'y monter tandis qu'elle repartait au trot; de Metz fut grièvement blessé; pendant plusieurs semaines on craignit pour sa vie : il ne dut sa guérison qu'aux soins et à l'admirable dévouement de la seconde femme de son père. Sur ces entrefaites, M^me^ Noblat était morte à Paris. Alexandre n'ayant plus de liens de famille en dehors de sa province, encore brisé et lentement convalescent de sa chute, résolut de se fixer à Nancy près de son père. C'était pendant l'hiver de 1842.

Notre ville était alors dans une effervescence singulière. La parole d'un moine la bouleversait. Le P. Lacordaire avait choisi Nancy pour y établir son premier couvent et il avait fait précéder cette fondation de conférences données à la cathédrale. Le succès de sa parole fut immense. L'esprit littéraire est essentiellement critique, mais par cela même, il est éclairé; la résistance instinctive et voulue de nos intelligences une fois vaincue, l'enthousiasme contenu et comprimé n'en éclate qu'avec plus de force. J'étais enfant alors, mais je me souviens de cette explosion admirative.

Il faut avoir vu le P. Lacordaire dans l'éclat de sa bril-

Digitized by Google

lante jeunesse, entendu cette parole incomparable et contemplé cet étrange et beau visage pour bien comprendre l'effet qu'il produisait.

Qui ne connaît, au moins par les moulages, le *Pensieroso* de Michel-Ange ? Le P. Lacordaire avait le masque admirable et particulier de Julien de Médicis, le nez aquilin, les yeux profondément enfoncés dans leur orbite, les lèvres minces, ce haut front dénotant la pensée et l'imagination à leur plus haut degré de force. Une taille grande, mince, élégante, de belles mains soignées, un je ne sais quoi de charmant et d'imposant que je n'ai vu qu'à lui, tout cela donnait l'impression, qu'on me pardonne cette association d'idées, d'une sorte d'Alcibiade transformé en Savonarole. Joignez-y cet étrange costume, qui nous est familier aujourd'hui, mais qui était oublié ou inconnu alors. Rien de sculptural comme ce vêtement ample, ces larges manches, les beaux plis de la laine blanche immaculée. Ajoutez encore un timbre de voix d'une sonorité et d'une douceur incomparables et des gestes d'une beauté étrange.

Un moine, un beau et éloquent moine, en 1840, prêchant dans la cathédrale de Nancy devant un auditoire de lettrés, de vieux voltairiens, de jeunes romantiques, de royalistes inquiets, de philippistes murmurants, de républicains presque convertis, voilà ce qui ne s'était jamais vu et ce qui ne se reverra, hélas ! point.

Les militaires de la garnison de Nancy se laissaient séduire comme les autres. Les officiers du 8e régiment de hussards envoyaient leurs ordonnances garder dans la nef des places qu'ils venaient ensuite occuper en uniforme. Un des amis les plus chers d'Alexandre, M. de

Digitized by Google

Noë, frère du célèbre Cham, donnait l'exemple, qui au reste ne choquait point.

Alexandre de Metz pouvait-il échapper à cette sainte contagion? Tout le prédisposait, au contraire, à la subir. Libéral comme la jeunesse d'alors, artiste, de bonnes mœurs, d'une instruction variée et forte, l'avocat stagiaire sentit ses résistances et les objections philosophiques fondre dans son âme comme la neige sous un chaud rayon de soleil. Il devint chrétien, ne le dissimula pas, se convertit publiquement, et resta jusqu'à sa mort le catholique le plus ferme.

Un autre homme très distingué de la ville de Nancy eut alors sur ses idées et sur la direction à imprimer à sa vie une influence presque égale à celle du P. Lacordaire. Je veux parler du baron de Dumast.

Celui-ci n'avait pas attendu la prédication de l'éloquent dominicain pour se rattacher à l'église. M. de Dumast n'était pas, par nature, de ceux qui ont l'âme du disciple. Guerrier de Dumast, né maître, avait déjà préparé et fouillé à Nancy le terrain où Lacordaire allait jeter sa semence féconde. C'était un homme d'une instruction prodigieuse, dont une mémoire puissante, une facilité de travail très particulière et un goût ardent pour l'étude lui avaient facilité l'acquisition. Il savait trop de choses, peut-être, parce que sa curiosité intellectuelle s'était adressée à tout. Aussi, quand il avait acquis les éléments premiers et suffisants d'une science, il l'abandonnait pour se tourner ailleurs. Histoire, archéologie, politique, langues sémitiques et sanscrit avaient successivement été l'objet de recherches entamées avec une ardeur passionnée, et abandonnées quand Dumast se sentait en

Digitized by Google

possession du sujet d'études auquel il se consacrait pendant un an ou deux. La poésie fut cependant sa passion favorite ; la sienne avait des qualités distinguées d'élégance, de pureté de langue et d'élévation. Mais il se voulait et se savait trop universel pour n'être que poète. Cet homme d'étude était pourtant plus particulièrement un homme d'action. Le don principal de sa nature semble avoir été l'apostolat. Il se sentait maître et docteur.

N'ayant d'autre ambition que celle-là, désintéressé, sans visées politiques, riche et de vie modeste, c'était du fond de son cabinet, dans le bel hôtel qu'il possédait sur la Carrière, qu'il entendait gouverner, mais gouverner par la persuasion, les intelligences et les cœurs.

Il s'adressait de préférence à la jeunesse. Il savait être indulgent, caressant, pressant envers les jeunes hommes de la ville dont il devinait la valeur et qu'il s'efforçait de grouper autour de lui et sous sa bannière à laquelle il avait donné cette belle devise : Foi et Lumières.

Un des moyens qu'il crut le plus propre à atteindre son but, ce fut de faire revivre à Nancy le sentiment, je ne dirai pas provincial, mais national. Il n'y avait pas quatre-vingts ans que nous ne formions plus un petit État.

Il fallait le rappeler aux Lorrains. Dumast n'aimait pas l'émigration vers Paris. Il pensait que la vaste fournaise intellectuelle de la capitale s'enrichissait trop de tous les métaux précieux apportés du dehors, et qui, fondus dans son creuset, y acquéraient sans doute des qualités particulières, mais souvent au détriment des éléments premiers, qui ne se reconnaissaient plus et s'appauvrissaient quelquefois dans cette fusion. Persuader aux Lorrains qu'ils devaient rester à Nancy, aimer la France et non Paris,

Digitized by Google

garder leur individualité et un souvenir fort et attendri de leur grandeur passée, c'était le thème habituel de ses entretiens et de ses livres. On lui reprochait plaisamment d'avoir inventé la Lorraine; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut un des premiers à inaugurer ce vif mouvement provincial qui se répandit bientôt partout, mais qui garda plus de sève et de force dans la province qui s'appelait un siècle auparavant un État. — Qui sait si, dans cette forme puissante de la révolte contre l'invasion, dans cette qualification de Lorraine hautement revendiquée, pieusement invoquée par les Lorrains unis aux Messins, qui sait, dis-je, si l'influence des doctrines, des livres, de la prédication de Dumast n'entre pas pour une part considérable ?

Ramener les Lorrains à la foi de leurs pères, rallumer dans les cœurs l'amour du foyer, unir les forces locales dans une fusion solide, telle fut l'œuvre de Guerrier de Dumast et pour laquelle il choisit comme un de ses principaux coopérateurs Alexandre de Metz.

Celui-ci voulait compléter ses études avant de choisir sa vie définitive. Le barreau le tentait peu et il ne suivait cette voie que pour satisfaire aux désirs paternels. Alexandre demanda à son père l'autorisation d'entreprendre un grand voyage d'une ou deux années avant de revenir au foyer paternel, de se marier et de donner un but utile et précis à sa vie.

Voilà notre jeune homme parti pour l'Orient où l'attirent ses goûts d'artiste. Il se munit d'un titre diplomatique, plus décoratif que réel, mais qui lui facilitera ses recherches: il se fait nommer attaché au consulat de Jérusalem, et, prenant le chemin des écoliers, mais de ceux

Digitized by Google

dignes de ce nom, qui quittent les grandes routes pour les sentiers moins battus, il visite l'Italie, séjourne quelque temps à Rome, puis se dirige vers la Turquie. Il passe une partie de l'été à Constantinople, de là se rend en Égypte. Il comptait terminer son excursion par la Terre-Sainte. Mais des circonstances particulières l'en empêchent, il est obligé de revenir à Nancy pour assister au mariage de sa sœur avec un homme excellent et charmant, Edmond de Vienne. Ce devoir rempli, il repart pour l'Italie dont il ne peut se détacher et passe l'hiver à Rome, retenu par son goût passionné pour les beaux sites de la campagne romaine et par les études très fortes auxquelles la tournure nouvelle donnée à ses idées l'entraîne. Il médite et prépare les matériaux d'un très grand ouvrage sur l'alliance du Catholicisme et de la Liberté au point de vue historique. L'année suivante, il visite l'Espagne, et revient enfin à Nancy en 1847 pour ne plus guère le quitter.

Il apportait de ses voyages, outre les notes relatives à son grand travail, un petit livre de touriste, intitulé : « Bluettes », et qu'il augmenta par la suite. Il ne le fit paraître que plus tard. Quitte à anticiper, je ne puis me dispenser de dire quelques mots de cet aimable récit : « L'enfant est le père de l'homme », dit un proverbe, et dans cette œuvre de jeunesse, je retrouve, en effet, Alexandre de Metz tout entier. C'est un enthousiaste, c'est un artiste, et en même temps un sage qui a pensé et écrit ce petit livre ; de Metz n'est pas sans avoir goûté Mérimée et il lui emprunte quelque chose de sa sobriété pittoresque, de sa précision dans le récit d'aventures dramatiques dont la force est dans les choses et non

Digitized by Google

dans la phrase. Le thème de ces « Bluettes » est en général une histoire émouvante, très simplement dite, très saisissante néanmoins et encadrée à merveille dans le paysage, admirablement peint en quelques mots, des pays du soleil !

Voyez plutôt cette charmante description du site où se passe un drame entre montagnards des Pyrénées :

« Les masses de granit et de marbre qui nous entou-
« raient de tous côtés avaient cette disposition circu-
« laire qui leur a fait donner par les savants le nom de
« cirque, et que les gens du pays désignent par l'ex-
« pression moins noble mais plus pittoresque d'*Oule*.

« Leurs couches, sur ce point, ne sont pas horizon-
« tales comme à Gavarnie, mais au contraire très incli-
« nées et presque verticales. La crête en est si étroite et
« si déchirée, leurs flancs sont si escarpés et si abrupts
« que la neige ne peut s'y maintenir ; elle n'étale ses
« nappes blanches qu'à leur base, sur les pentes moins
« raides que forment les rocs détachés de ces âpres
« sommets par les siècles et par les orages. Nulle vé-
« gétation, sauf à droite, sur la croupe dénudée du
« Pic de Solagarde, quelques-unes de ces efflorescences
« mousseuses d'un vert pâle et blafard qui caractérisent
« la *peyrade* de Gèdre et ont valu à la montagne voisine
« le nom de Mont-Sinistre. A gauche, le pic de la Mine,
« aux noires et sombres couleurs, avec ses nombreuses
« aiguilles se dressant vers le ciel comme des obélis-
« ques, avec ses crêtes déchiquetées comme des mâ-
« choires de requin. Vis-à-vis nous, une muraille dente-
« lée à pic, en apparence infranchissable. Au fond de ce
« vaste entonnoir naturel, un lac, bleu comme la Médi-

Digitized by Google

« terranée, profond comme un cratère de volcan, ali-
« menté par les glaciers dont ses eaux baignent le pied ;
« la plus complète solitude, le plus imposant silence.
« Aucun être animé. Pas même un aigle planant dans le
« ciel ou un vautour se repaissant sur le cadavre d'un
« cheval auquel le pied avait manqué et qui, du haut du
« port avait roulé sur la neige jusqu'aux bords du lac.

« Nous montions toujours, suivant un sentier taillé
« dans le roc sur les flancs du pic de la Mine et enve-
« loppé de son ombre. Nulle issue visible. Enfin, nous
« aperçûmes, dans le mur gigantesque qui nous faisait
« face, une fissure évasée par le haut. On dirait un pas-
« sage frayé par deux grands coups de l'épée fabuleuse
« de Roland. Je ne sais si ce défilé a vingt pas de long.
« Deux mulets chargés n'y pourraient passer de front.
« C'était le port de Vénasque.

« Nous le traversons en échangeant un regard, mais
« sans mot dire tant nous étions impressionnés par
« ce site étrange et solennel. De l'autre côté, l'air, la
« lumière, l'espace, l'infini. Nulle part il n'est si brus-
« que, si saisissant, si éblouissant contraste. On sort d'un
« gouffre sombre comme la mort et l'on se trouve en
« face d'un soleil radieux, d'un ciel d'Italie et de l'im-
« mense masse de la Maladetta, la plus haute cime de
« toute la chaîne des Pyrénées..... »

Cette description ne manque ni de grâce, ni de force, ni de sentiment vrai et poétique de la nature, tout cela rendu dans une langue très sobre. On en trouverait beaucoup de semblables dans les « Bluettes ». Le peintre s'y reconnaît, c'est un œil qui a bien vu et compris, dont l'impression se reflète ainsi.

Digitized by Google

Quant aux aventures encadrées dans ce joli paysage, elles sont presque toutes très simplement dramatiques et intéressantes. C'est pourtant un philosophe politique, un savant économiste qui a écrit ces lignes, et j'y trouve bien ce de Metz que j'ai connu, artiste ému, peintre enthousiaste, et en même temps esprit singulièrement grave et réfléchi.

Ce fut en 1847 qu'Alexandre devint un des principaux rédacteurs du journal *l'Espérance*. Un homme de mérite de notre pays, M. Jules Gouy, en avait été le fondateur avec M. de Saint-Baussant qui, plus tard, se fit dominicain et dont la mémoire est en grande vénération dans l'ordre. Ils avaient confié la partie matérielle de l'entreprise à un jeune homme plein d'ardeur, de foi chrétienne, de science, d'esprit, à la fois industriel et homme de lettres, l'imprimeur du journal et son très habituel rédacteur : M. Vagner.

De cette pléiade de jeunes hommes réunis autour du tapis vert de la rédaction, le plus en renom alors comme écrivain était Foblant. Je ne m'étendrai pas longuement sur cet homme de bien, car je compte lui consacrer un article spécial. Il fut l'ami de cœur, le frère d'armes d'Alexandre de Metz : « Oreste et Pylade », disait-on en parlant d'eux, et cette classique réminiscence est d'une scrupuleuse exactitude, car jamais deux compagnons ne marchèrent dans la vie d'un pas plus égal en ne se quittant pas la main, et d'un cœur plus ardent et affectionné l'un à l'autre. La vie a ses ironies ; la circonstance qui amena la rencontre d'Alexandre de Metz est de celle-là, mais des plus douces.

On voulait introduire de Metz à l'*Espérance* pour y

Digitized by Google

jouer en quelque sorte le rôle d'un rival et opposer sa sagesse et sa modération à la fougue redoutée de Foblant..... la Saône et le Rhône se confondirent, loin de se briser l'un contre l'autre. Laissons Alexandre nous conter ce début.

« On m'appela à l'*Espérance* afin de fortifier le camp « des opinions modérées contre l'influence d'un certain « Maurice de Foblant, qui était la perle des hommes, ta- « lent compris, mais trop radical et tout d'une pièce. J'ac- « cédai à leur désir, fus tout de suite conduit au comité, « fus bien accueilli par Foblant que je ne connaissais « guère que de vue, et voilà comment j'entrai dans la « politique ; elle m'intéressait, mais je ne m'étais point « proposé jusque-là d'entrer dans la polémique. La seule « carrière que j'eusse eue sérieusement en vue était la « magistrature. La nécessité de passer les premières an- « nées de ma vie dans une petite ville m'avait fait ajour- « ner l'exécution, sans que j'eusse jamais jusque-là re- « noncé formellement à cette idée... Le plus imprévu « des hasards me jeta dans une tout autre direction.

« C'est dans le même temps que je fis connaissance « avec Buffet, qui était, lui, très tourné vers la politique, « et vers qui m'attiraient des études semblables et une « conformité fondamentale d'idées combinées avec une « différence radicale d'humeur.

« Je commençai à écrire timidement dans l'*Espérance*. « Foblant, qui a toujours été la modestie même, me « poussait beaucoup. Nous n'étions pas tout à fait au « même point de vue, mais nous ne tardâmes pas à agir « l'un sur l'autre, et, ajoute familièrement de Metz, nous « nous entendîmes bientôt *comme larrons en foire*.

Digitized by Google

« J'entrais de plus en plus dans cette voie nouvelle, « quand éclata la Révolution de Février. Je pris alors la « plume comme on prend un fusil. Ce qui était une oc- « cupation naissante devint pour moi une sorte de de- « voir civique. J'avais sur les autres rédacteurs (il faut « en excepter M. de Dumast qui sait même ce qu'il n'a « pas appris) l'avantage de connaître un peu l'économie « politique. Au milieu de cette foire aux idées économi- « ques, je pouvais m'orienter plus facilement que Vagner « ou M. de Myon ou même Foblant. Je pris pour thème « principal les questions que soulevait le socialisme.....

« Vinrent les élections à la Constituante : je fus porté « comme candidat sur la liste de l'*Espérance*. J'obtins « onze mille voix environ ; Foblant presque le double : « le dernier élu en avait quarante mille.

« L'été se passa comme le printemps à défendre dans « l'*Espérance* — en lisant beaucoup — en consultant à « tout propos M. de Dumast — la propriété, la famille, « la religion sur le terrain de la liberté la plus large et « avec la plus entière sincérité de notre part. L'alliance « de la liberté et de la religion nous paraissait la vraie, « l'unique solution des problèmes qui agitaient la société. « Elle nous avait paru possible dès avant la mort de « Grégoire XVI et nous suivions d'un pas ferme en même « temps que d'un cœur convaincu les voies tracées par « le P. Lacordaire et M. de Montalembert. Quand Pie IX « fut élu pape, il sembla vouloir se mettre lui-même à « la tête du mouvement libéral..... Nous eûmes l'illu- « sion de croire que notre cause était gagnée et que « dorénavant nous ne rencontrerions plus d'obstacle, du « côté de l'État pas plus que du côté de l'Église..... le péril

Digitized by Google

« révolutionnaire rejetait vers le catholicisme beaucoup « de ses anciens adversaires et dissipait subitement bien « des préjugés en leur imposant silence..... Le pape et les « évêques de France, à peu près tout le clergé, y compris « les jésuites, prononçaient le mot de liberté dans les « mandements, les sermons, les publications de toute es- « pèce. Nous ne pouvions, dans notre candeur, imaginer « que la liberté ne fût, pour un bon nombre, qu'une « arme désespérée dans un combat de nuit et que, de- « mandant la liberté à ceux dont c'était le principe, on se « réservât au nom de ses principes de la refuser aux autres.

« Cette illusion dura jusqu'à ce que le projet de loi de « M. de Falloux sur la liberté d'enseignement fournît « matière à des explications qui nous montrèrent un « revirement complet d'attitude et de langage chez les « uns, une disposition à capituler chez les autres, la fer- « meté des convictions chez quelques-uns. Depuis quel- « ques mois, nous savions à quoi nous en tenir sur les « pensées de l'*Univers*.

« Au printemps de 1849 eurent lieu les élections « de la Législative. On eut beaucoup de peine à procu- « rer l'entente entre les différents comités..... qui néan- « moins ne fut pas complète..... Foblant sortit. Il me « laissa, de fait, en partant pour la Chambre, la plus « grande part dans la direction du journal. Celui-ci étant « devenu quotidien, on adjoignit à Vagner et à moi un « nouveau rédacteur, M. Kœuffer, alors libéral et qui « l'est redevenu sur certaines questions, mais sur lequel « on n'avait néanmoins aucune influence. Foblant nous « donnait le *la* de Paris, par quelques articles et par une « correspondance très active.

Digitized by Google

« Nous atteignîmes de la sorte décembre 1851, mais « de plus en plus abandonnés, sur le terrain de la liberté, « par nos anciens généraux, par nos anciens compa- « gnons de lutte, sauf par le P. Lacordaire. M. de Du- « mast qui avait vu plus tôt, et mieux que nous, le retour « d'opinion contre lequel nous luttions, nous engageait « à nous retirer de la bataille..... le découragement « était grand, quand arriva le coup d'État.

« Aux difficultés de l'ordre religieux venaient s'ajou- « ter les impossibilités de l'ordre politique. Mon beau- « frère Edmond de Vienne, qui s'était joint à nous, « estima comme moi qu'il fallait en finir sur-le-champ. « Les autres membres du comité étaient d'un autre avis ; « nous écrivîmes une lettre fort courte pour annoncer « notre retraite au public. Quand Foblant revint de « Vincennes[1], une réunion eut lieu où l'on discuta la « question de vie ou de mort volontaire. A la majorité « d'une voix sur neuf votants, on décida la continuation. « Foblant se retira à son tour, non sans avoir frappé la « table d'un formidable coup de poing, prévoyant que « l'*Espérance* allait démentir son passé[2]. »

A plus de quarante années de distance, les divergences très vives d'opinion entre des hommes également désintéressés, dévoués à la religion et à la patrie et en communauté d'idées sur tant de points essentiels, réclament une explication.

Les catholiques d'alors se rangeaient sous deux ban-

1. Foblant avait été au nombre des députés incarcérés à Vincennes lors du coup d'État. Il a laissé un récit très émouvant de la résistance de son parti. — Voir le *Correspondant* du 25 février 1877.

2. Notes intimes.

Digitized by Google

nières: les libéraux et les autoritaires. Ces derniers, quand ils n'avaient pas d'attaches de naissance ou de tradition aux monarchies anciennes, avaient vu l'établissement de l'empire avec satisfaction. Si le mode d'inauguration leur avait semblé un peu brusque, ils accordaient volontiers l'absolution au hardi aventurier qui inaugurait son règne par ces paroles: « Que les méchants tremblent, que les bons se rassurent. » L'empire personnifiait le principe d'autorité. Or, il faut bien se rendre compte que la tendance naturelle d'un esprit qui a pris la religion pour règle de ses pensées et de sa conduite est d'incliner du côté des pouvoirs établis et forts. Il y a une sorte d'affinité entre les deux autorités, religieuse et civile.

La majorité des chrétiens qui mérite ce nom est conservatrice par essence, mais le Christ est mort pour tous les hommes et il ouvre les bras à tous ceux de bonne volonté. Or, si l'Église professe le respect du pouvoir, elle enseigne et inspire l'amour de la justice la plus idéale. Il est impossible que les autorités humaines n'enfreignent pas cette équité absolue; d'où, chez certaines âmes éprises de la vérité religieuse, une révolte continuelle et instinctive contre l'oppression, l'injustice, la faveur, les abus de l'argent et du pouvoir. Voilà pourquoi, parmi les chrétiens, on observe deux tendances qui se traduisent en partis religieux et politiques, les autoritaires et les libéraux. Cela a toujours été et sera toujours.

Le milieu où vivait de Metz, la nature de son esprit, le grand religieux qui l'avait converti, tout portait cette âme délicate et ardente à s'enrôler dans le parti libéral.

Digitized by Google

Son frère d'armes Foblant était peut-être encore plus que lui entraîné de ce côté, et avait été pris au collet, mis en prison lors de sa très noble résistance au coup d'État. Mais si MM. de Vienne, de Metz et de Foblant étaient résolus à la disparition de l'*Espérance*, à laquelle les nouvelles lois impériales ne permettaient pas une opposition déclarée, d'autres, dans le conseil de rédaction, gens de très bonne foi et de convictions religieuses très fermes, pensaient qu'il fallait continuer l'œuvre chrétienne du journal, en se taisant sur la question politique.

De Metz, n'ayant pu faire prévaloir son opinion, se retira du conseil et n'écrivit plus dans l'*Espérance*.

Un esprit aussi actif que le sien ne devait pas se condamner pour cela à l'oisiveté, et le journaliste par occasion retrouvait, au contraire, avec vive satisfaction, la vie qu'il préférait, celle des travaux de longue haleine, et travaillait au grand ouvrage qu'il fit bientôt publier.

Il avait à la fois les loisirs, la paix du foyer et l'indépendance de fortune nécessaires à un écrivain qui veut travailler pour l'honneur et le plaisir, sans être ployé sous le lourd fardeau du pain quotidien à gagner.

« Je m'étais marié », écrit-il, « en 1849, à la veille du « déluge, comme les patriarches, ainsi que me le disait « M. de Montalembert. J'épousai M^lle^ Augustine Marchal, « cousine de ma belle-mère. »

Les Marchal appartiennent à une bonne et ancienne famille du Barrois. Un de leurs ancêtres, Nicolas Marchal, conseiller d'État, directeur des finances du duc Léopold, seigneur de Rosnes, était un magistrat distingué. Sa vie offrait une particularité fort curieuse. En

Digitized by Google

1713 il avait reçu et logé chez lui, pendant dix-huit mois, le prétendant Jacques III, quittant secrètement la cour de Louis XIV, au moment où le vieux roi allait, par le traité d'Utrecht, reconnaître la maison d'Orange et abandonner la cause des Stuarts.

M^lle^ Marchal ne manquait pas de fortune : sa dot jointe à celle d'Alexandre plaçait le jeune ménage dans une situation aisée ; il s'installa dans un bel hôtel de la rue du Manège et y mena une vie paisible et honorée. La nouvelle mariée était douce et bonne. L'hiver suivant, un fils naissait de cette heureuse union.

Quelques mois après sa naissance, durant un séjour chez le père de M^me^ de Metz, l'enfant fut pris du croup, et les pauvres parents le crurent perdu. Alexandre était d'une sensibilité très grande ; son désespoir au moment de la crise fut affreux, et c'est alors qu'il fit à Dieu, pour conserver cet enfant, un sacrifice singulièrement méritoire.

De Metz achevait le grand ouvrage sur lequel il fondait de légitimes espérances. Il avait étudié depuis de longues années l'économie politique et était devenu un maître de cette science alors assez nouvelle. Il avait été frappé de la tendance presque générale des économistes à ne considérer la formation des richesses que sous le rapport presque exclusif des faits matériels. Les phénomènes économiques dominaient tout le reste ; à leurs yeux l'homme devenait une sorte de machine à fabriquer, partout semblable, mue par un seul ressort, l'appât du gain, et produisant, en quelque sorte, invariablement les mêmes effets, étant données les mêmes circonstances matérielles. Ce n'est pas tout : cet être-machine n'avait pas de vices,

Digitized by Google

de vertus, d'aspirations bonnes ou mauvaises, de besoins autres que ceux du bien-être. Il était cosmopolite et émigrait à volonté, ignorait la guerre et la patrie. Le monde, aux yeux de la nouvelle école, ressemblait à une nation, et à une petite nation. Les producteurs de richesse reproduisaient la figure de ce que le peuple nomme pittoresquement les *cheminots,* c'est-à-dire qu'ils se transportaient d'un point du globe à l'autre, comme ceux-ci le font d'un département au voisin. Aussi, le travail manquait-il quelque part sur le sol natal, l'ouvrier se précipitait à la manufacture étrangère pour fournir le maximum de force productive appropriée. De cette répartition admirable de l'effort humain par la force des choses seule, si d'absurdes préjugés ou lois ne la contrariaient pas, devait résulter la richesse générale, et, par suite, le bonheur universel.

Les premiers économistes n'avaient pas tous été des athées ou des libres-penseurs, mais déjà on voyait se former un groupe compact faisant de la science nouvelle une sorte de secte, et déclarant qu'un économiste ne pouvait être un chrétien, et *a fortiori* un catholique. Adopter ce point de vue étroit et vieilli des anciens dogmes, c'était faire preuve de faiblesse d'intelligence ; or, un économiste, devant se montrer un être supérieur sous ce rapport, ne méritait pas l'admission dans le corps savant chargé de distribuer la bonne semence, s'il ne rompait pas ouvertement avec les superstitions du passé.

A l'époque où de Metz composait son livre, cet esprit sectaire n'était pas encore entièrement dévoilé ; de Metz se flattait que de bonnes raisons convaincraient les bons esprits.

Digitized by Google

Il croyait alors beaucoup à la bonne foi et ne mettait l'erreur qu'au compte de l'ignorance. Il voulait donc faire un savant manuel de l'économiste chrétien, montrer que les données vraies et la science, loin d'être en désaccord avec l'Évangile, s'appuyaient sur la foi comme la base la plus solide. Il espérait un légitime retentissement de cette œuvre de conciliation. D'accord avec les économistes sur les lois, il ne différait avec eux que sur certains détails qui ne lui semblaient nullement contradictoires à la théorie générale.

Quel est le jeune auteur, lors de la gestation de son premier livre, qui n'entrevoit la gloire, le retentissement de son nom et l'admiration universelle? Quelle est la mère qui ne dote pas, dans sa pensée, son premier-né de tous les charmes et de tous les succès? Le découragement et le doute succèdent d'ordinaire, il est vrai, à cette fièvre d'enthousiasme, mais c'est au moment où le premier-né fait ses premiers pas dans le monde.

Alexandre en était donc à cette heure d'enivrement de l'œuvre, quand son fils tomba malade. Tout fut oublié dans l'angoisse de l'inquiétude, ou plutôt, tout prit aux yeux du père désolé les aspects de sa douleur. Le livre, son orgueil et sa joie, que lui importerait son triomphe dans le deuil du premier-né?

Le pauvre père désolé, prenant un instant de repos, se promenait tristement sur la route de Velaines (environs de Ligny), quand une pensée lui traversa l'esprit :

« Si j'offrais à Dieu ma gloire humaine pour le rachat de la vie de l'enfant », dit-il. Alors, plein d'espérance et de foi, il s'agenouille au pied de la croix de Mission éle-

Digitized by Google

vée sur le bord du chemin et fait le vœu de publier son livre sans nom d'auteur, si la vie du petit enfant est épargnée.

Je connais peu de prières plus touchantes et décelant plus de foi.

L'enfant fut sauvé ; il vit encore, et il est digne du sacrifice fait par le père pour assurer sa vie.

Alexandre ne s'était pas trompé sur l'étendue et la réalité de ce sacrifice. Un livre d'économie politique, par sa nature même, est destiné à un nombre restreint de lecteurs. La difficulté est encore plus grande, quand il faut ajouter à l'aridité du sujet le défaut d'annonces, de réclame et de complaisance, sans lesquelles un ouvrage, même de grand mérite, a bien de la peine à se faire jour. Ce baptême du début ne suffit pas assurément, mais, sans lui, la publicité avorte. Le vœu du jeune auteur lui interdisait une action personnelle, propre à s'assurer des critiques et des comptes rendus. L'œuvre eut donc peu de retentissement. De Metz ne se découragea pas, et se remit au travail. Il reçut une première et grande récompense de ses labeurs en 1853. Il fut admis comme membre titulaire à l'Académie de Stanislas.

Mais bientôt des soucis très amers vinrent le détourner des pensées d'ambition ou d'avenir. Peu de temps après la naissance de sa fille, sa jeune femme ressentait les premiers symptômes de la terrible maladie qui devait l'enlever. Elle lutta près de trois ans contre l'envahissement de la phtisie. Elle succomba en 1855. Bien que la catastrophe fût prévue, ce coup parut bien rude à de Metz, restant veuf à 34 ans, père de deux enfants en bas âge.

Digitized by Google

La piété fut son appui, le travail sa ressource, le soin de ses enfants sa distraction presque unique. Rien de mieux rempli que ses journées. Il écrivait plusieurs heures dans la matinée, et consacrait l'après-midi à des promenades avec ses enfants. Le soir, il allait chez quelques amis et même, à l'occasion, dans le monde qu'il aimait au point de vue de l'échange des idées, et peut-être aussi, après les premières années de son veuvage, par suite d'une sorte de galanterie très réservée, très morale, mais où l'on devinait le tempérament aimable et rêveur de l'artiste et la vivacité de l'homme de cœur.

Cependant, la part du devoir l'emportait sur tout; se sentant un véritable talent de critique, de politique et d'historien, de Metz produisait beaucoup. C'est dans le *Correspondant,* la grande revue catholique, où ses œuvres étaient accueillies avec empressement par la rédaction et très goûtées des abonnés, que j'ai retrouvé la preuve éloquente de cette activité intellectuelle.

Des sujets fort divers tentent notre auteur, mais il traite chacun d'eux avec l'érudition et la maîtrise d'un spécialiste. Non content de collaborer au *Correspondant* et à la *Revue des Deux-Mondes,* de Metz, aidé de quelques amis, fonda à Nancy une publication intitulée *Varia.* Ce recueil intermittent[1], mais non pas périodique, eut une véritable vogue qui s'étendit jusqu'à Paris. M. le comte d'Haussonville était le trait d'union entre notre province et la capitale. Cet homme, aussi

1. A la série des *Varia* se rattache un volume publié à Metz sous le titre de *Francs-propos.*

Digitized by Google

éminent par le cœur que par l'intelligence, montrait à tout ce qui était Lorrain une prédilection particulière, bien justifiée, du reste, par son nom et ses ouvrages.

Il fit lire *Varia* à cette pléiade d'esprits éminents qui rédigeait avec lui le *Courrier du Dimanche*. Ceux-ci goûtèrent fort la revue lorraine, entrèrent en rapport avec les auteurs et portèrent aux nues ce recueil provincial qui se manifestait si brillamment.

En effet, des écrivains tels que de Metz, Foblant, Cournault, Lombard, n'étaient pas pour faire mauvaise figure auprès des lettrés les plus fins et des politiques les plus avisés. Le succès fut grand et contribua à mettre particulièrement en lumière Alexandre de Metz.

Les Parisiens tinrent à honneur de fournir des articles au recueil de Nancy. Le comte d'Haussonville, Saint-Marc-Girardin collaborèrent à *Varia*.

Ce fut à l'époque de la plus grande vogue de la revue lorraine que fut établi le comité de décentralisation dont je puis parler avec quelque compétence, puisque j'en faisais partie. L'idée première appartint, je crois, à Foblant. Nous étouffions vers la fin de l'empire. La contrainte du régime napoléonien avait, je dois le reconnaître, été assez facilement supportée pendant les premières années du règne. Seuls, quelques orléanistes, certains libéraux et les vieux républicains trouvèrent, dès les premiers jours, la Constitution, son auteur et sa mise en pratique intolérables. Les émeutes de juin 1848, les agitations des années suivantes, le spectre rouge, comme on disait alors, avaient épouvanté et les classes en possession de la richesse et la masse paisible de la population des campagnes. Les ouvriers de Paris, eux-

Digitized by Google

mêmes, avaient voué à Bonaparte une certaine tendresse, si bien qu'il n'avait pas été possible de les attirer derrière les barricades au Deux-Décembre.

Depuis, la gloire de nos armées en Crimée et en Italie avait étouffé pour un temps les murmures des libéraux. Napoléon III savait fort habilement faire résonner les deux seules cordes de la lyre impériale: la gloire au dehors, la tranquillité au dedans. Ce n'est pas, au reste, pour trouver que ce soit là un instrument méprisable ; seulement, il ne faut pas que la première des deux cordes casse, l'autre se rompt en même temps ; les vieilles monarchies gouvernant des peuples arriérés ont, sur les démocraties, impériales ou autres, le privilège de pouvoir supporter une défaite. « Je ne suis supérieur à Napoléon qu'en un point, disait François II en 1811, c'est que je puis rentrer dans ma capitale après avoir été battu. »

La Crimée d'abord, l'Italie ensuite, avaient tellement couronné de gloire le second empire, que jusqu'à l'année 1860 l'opposition fut nulle. La critique était presque aphone et l'opinion publique sourde. Cependant, les hommes de trente à quarante ans, auxquels il déplaisait de s'enrégimenter dans les cohortes des prétoriens, s'irritaient de leur oisiveté. On regrettait Louis-Philippe et l'on allait même jusqu'à rendre quelque justice à la Restauration. On voyait l'Angleterre faire grande figure sous un gouvernement parlementaire. La France était-elle incapable à jamais de libertés politiques ?

Mais, pour réveiller cette opinion endormie, il convenait de ne pas faire un grand tapage, qui l'eût irritée. Il

Digitized by Google

fallait chanter des airs doux et à voix basse, à la façon du père de Montaigne, le matin, au chevet du jeune Michel. On ne devait donc pas commencer par mener grand bruit sur la réforme du Parlement ; on se contenterait de réclamer dans l'administration des communes et des départements certaines libertés modestes. Il n'y avait pas dans cette tactique rien que de l'habileté politique.

Nous étions sincères et nous croyions que les conseils généraux au sommet, les conseils municipaux à la base, affranchis de la tutelle administrative, régleraient plus sagement et plus économiquement les intérêts à eux confiés ; mais en dehors de cette perspective particulière nous avions assurément des visées plus hautes et plus étendues.

Nous voulions donc commencer par la décentralisation, et appeler sur l'urgence de cette réforme l'attention du public. Mais quoi ! Quelques Lorrains, formant un comité d'études, rédigeant un rapport et le répandant, était-ce là de quoi produire un effet salutaire ?

C'est alors que de Metz ou Foblant, je ne sais lequel des deux, tant leur union de pensées et de paroles était intime, imagina une fort ingénieuse machine.

On se réunirait à moins de vingt pour rester dans la légalité, on discuterait un programme, on ferait un rapport, puis, chacun de nous demanderait à celles des sommités de l'opposition avec lesquelles il pourrait s'aboucher de joindre à notre travail une lettre, ou plutôt un commentaire, qui serait imprimé à la suite du rapport et donnerait à la petite machine provinciale une amplitude et un effet inattendus. Chaque signataire de lettre serait intéressé à faire de la propagande, et ces correspondants

Digitized by Google

étant les écrivains et les politiques les plus en vue du moment, le public, ainsi alléché, viendrait à nous. Avant d'appeler à nous ces bonnes volontés éminentes, il fallait rédiger un projet digne de leur être soumis.

Tous les huit jours nous nous réunissions chez Alexandre de Metz dans la matinée. Les séances duraient de deux à trois heures, un avant-projet servait de base aux discussions que notre hôte présidait.

Rien de plus intelligent, sage et aimable, que cette direction de nos débats faite par notre président; parfois une certaine vivacité se faisait jour en dépit de nos idées communes. Il faut remarquer qu'il y avait, parmi les vingt, trois républicains de nuance foncée. Nous avions l'impétuosité et le cassant de la jeunesse, mais de Metz était là pour tempérer les ardeurs, bien que lui-même fût très vif par nature.

Au bout de trois mois nous eûmes terminé nos travaux; le rapport fut l'œuvre collective de Foblant, Ed. Cournault et de Metz. La sagesse du président, le bon sens des membres du comité avaient heureusement détourné des écueils notre frêle navire. Je ne fournirai qu'une preuve de cette modération; plus modestes dans nos revendications que la loi actuelle ne l'est dans ses articles, nous laissions à l'autorité supérieure le choix du maire et des municipalités, à la seule condition que le magistrat fût choisi dans le sein du conseil municipal.

Notre bombe éclata : au milieu du silence de l'empire, cet innocent pétard fit du bruit et attira l'attention du grand public sur le comité de Nancy et sur son président.

En Lorraine, Alexandre de Metz-Noblat avait déjà une

Digitized by Google

situation considérable. On lui avait permis d'ouvrir à l'Université un cours libre d'économie politique. La condition de cette autorisation était le silence sur la politique. Scinder ainsi cette science, ne prendre qu'un terme des deux dans son nom, n'était pas chose aisée ; de Metz se tira de cette difficulté avec beaucoup d'adresse. La jeunesse lorraine se pressait autour de sa chaire. Parfois l'auteur, emporté par son sujet, mettait le pied sur le terrain interdit et le frémissement de l'auditoire répondait à la pensée du professeur et semblait l'encourager à franchir la barrière... Mais un geste de l'orateur, une phrase habile, une réticence formulée avec dignité, faisait rentrer dans les limites légales le maître et les disciples.

Jusqu'ici de Metz, sauf de nouveaux chagrins domestiques très douloureux (il avait perdu son beau-frère M. de Vienne, homme excellent, très distingué d'esprit et que de Metz affectionnait particulièrement), avait mené une vie honorée et paisible bien qu'intellectuellement très active. En repos avec sa conscience, très arrêté dans ses idées politiques, il pouvait prévoir des agitations extérieures, mais non le trouble dans la région élevée et sereine des idées. Ce fut cependant de ce côté que l'épreuve se produisit.

En 1865, le pape Pie IX avait adressé au monde catholique sa célèbre encyclique *Quanta Cura* suivie du *Syllabus*.

L'émotion fut grande. Catholiques, libéraux, protestants, libres-penseurs, furent également impressionnés par la parole pontificale, chacun la jugeant, l'acceptant ou l'interprétant à son point de vue particulier, et avec

Digitized by Google

la soumission, la révolte ou l'inquiétude résultant des différents états d'intelligence ou de conscience des lecteurs.

Il faut se souvenir que la France était alors soumise au régime autoritaire impérial, que l'Angleterre, les États-Unis et la Belgique possédaient des gouvernements très libres, sans que l'ordre public en parût compromis ; qu'ainsi d'une part le principe d'autorité représenté par Napoléon III ne semblait ni en harmonie avec les aspirations modernes, ni bienveillant pour l'Église, au moins dans sa politique étrangère, et que, de l'autre, la liberté apparaissait comme un régime assez favorable au développement de la pensée religieuse. Cependant c'était là le moment que le pape choisissait pour mettre en garde les consciences chrétiennes contre les abus de la liberté de parole ou de presse, contre l'autorité absolue du suffrage universel en fait de doctrine et de législation, contre l'égalité des cultes devant la loi.

Ce n'était pas tout encore (et je l'ai déjà rappelé plus haut), en ce qui concernait particulièrement la France. Là, les catholiques étaient divisés plus qu'ailleurs en deux partis : les uns, suivant l'impulsion de Montalembert et de M^gr^ Dupanloup, appartenaient à l'opposition, réclamaient la liberté ; les autres, rangés derrière Veuillot et l'évêque de Poitiers, ne blâmaient au fond dans le régime napoléonien que sa politique extérieure et certaines faiblesses à l'égard des francs-maçons et des écrivains bien vus au Palais-Royal. Les chefs de file des deux côtés étaient des hommes de la première distinction et très semblables de caractère, de talent et de volonté, en dépit de la divergence absolue de leur point de vue.

Digitized by Google

Mgr Pie était un joûteur de force à tenir tête à Mgr Dupanloup. Veuillot ne le cédait pas à Montalembert, Falloux à Mgr Mermillod. La lutte était violente ; les idées sans doute étaient la cause et l'origine du débat, mais le caractère, l'amour-propre, le ressentiment des injures, l'esprit de domination, finissaient par laisser dans l'ombre les controverses intellectuelles et par faire dégénérer le conflit en corps à corps sans merci.

Au reste, cette ardeur et cette violence sont caractéristiques de toutes les discussions religieuses. On défend, ou on croit défendre la cause de Dieu, l'adversaire semble donc démoniaque.

J'ai vu de près la discussion ; n'y ayant point pris une part directe, j'étais aussi surpris qu'affligé de ces violences. Parfois j'étais tenté de croire que la cause en elle-même préoccupait moins les adversaires que le triomphe de leurs personnes.

En cela, je me trompais : dans le domaine de la politique ou des intérêts, la violence est souvent extrême, et amène fréquemment des collisions sanglantes. Mais, de part et d'autre, dans les profondeurs de la conscience, les adversaires se rendent compte que leurs motifs sont très personnels, souvent peu nobles, et, qu'après tout, le triomphe que l'on recherche par tous les moyens n'est que celui de son amour-propre, de son ambition ou de sa fortune.

Très différent est le combat des idées dans les sphères élevées de la religion et de la philosophie. La grandeur même des sujets semble transformer les adeptes. On se croit alors volontiers apôtre, martyr, prophète.

De Metz, sage, modéré dans ses opinions, réfléchi et

Digitized by Google

n'aimant point les injures adressées à l'ennemi, gardait dans la forme de ses écrits une politesse noble, et ne se livrait qu'à une controverse courtoise. Mais, je l'ai déjà dit, il était aussi vif et enthousiaste en dedans qu'il semblait froid et réfléchi au dehors.

Converti par Lacordaire, il avait adopté son point de vue. C'est dire qu'il était catholique aussi sincère que libéral convaincu. Dans une série d'articles remarquables qu'il réunit plus tard dans son livre *l'Église et l'État,* il défendait habilement cette union de la liberté et du catholicisme, mais il apportait tant de mesure dans sa controverse, qu'au lieu de reculer devant l'impopularité des jésuites avec lesquels il n'était point en conformité d'opinions, il consacrait un des plus éloquents chapitres du livre à la défense de la compagnie de Jésus.

Au moment où l'auteur allait donner le *bon à tirer* de la dernière feuille parut l'encyclique *Quanta Cura.*

Alexandre n'hésita pas et suspendit la publication ; l'article qui terminait le recueil était intitulé *la Querelle des catholiques.*

C'est peut-être le morceau le plus brillant et le plus achevé de de Metz. La discussion était modérée comme toujours dans la forme, mais l'ardeur et la conviction du libéral catholique perçait à chaque ligne. La thèse était celle-ci : du moment où l'Église a toute sa liberté, elle a épuisé son droit. L'État ne lui doit plus rien. Cette situation est la plus favorable possible à l'action et au développement de la pensée chrétienne dans les sociétés modernes. Si, à d'autres époques, l'union intime de l'Église et du pouvoir a offert des avantages et a été une nécessité des temps ; si, en principe et dans l'idéal, cette union

Digitized by Google

est préférable à la liberté réciproque, dans l'application actuelle et aussi loin que la vue humaine puisse s'étendre en avant, la séparation des deux pouvoirs est désirable et utile. De Metz se gardait de réclamer pour l'opinion qu'il défendait l'autorité de la chose jugée, mais il s'indignait contre l'intolérance des adversaires de ses idées. Rien de plus fort, de plus pressant, de plus logique que son argumentation, une fois le principe admis : l'Église libre dans l'État libre.

J'ai relu naguère ce brillant écrit, et, enserré dans cette argumentation éloquente et précise, j'étais tenté à chaque page de m'écrier : « C'est l'évidence même ! » Et cependant, éclairé comme je le suis et comme le serait certainement de Metz, s'il vivait encore, je suis forcé de dire : « L'argument me paraît captieux. »

Il ne saurait y avoir, de façon permanente et solide, une Église libre dans un État libre. « Ceci tuera cela », a dit Hugo, et cette parole s'applique admirablement ici.

La jument de Roland était la plus admirable monture de la création, elle n'avait qu'un défaut, c'est qu'elle était morte : du moins ne nous est-il pas relaté qu'elle n'eût pas vécu.

L'Église libre dans l'État libre n'est pas viable.

« Je ne suis pas venu apporter la paix dans le monde, mais la guerre » a dit le Christ, et la parole divine s'est toujours vérifiée et se vérifiera jusqu'à la fin des temps.

La lutte du bien et du mal, des bons et des méchants, est de nécessité terrestre. Jamais le démon ne restera neutre ou indifférent en face du Christ.

L'Église libre dans l'État libre suppose une situation sociale dans laquelle les hommes seraient à la fois très

Digitized by Google

respectueux des lois divines et parfaitement indifférents envers elles. C'est une antinomie. L'exemple de l'Amérique souvent invoqué ne prouve rien. Aux États-Unis les catholiques, en infime minorité, n'inquiètent pas, depuis l'indépendance, l'immense majorité des dissidents ; le jour où ils deviendront un facteur social important, la lutte commencera de l'autre côté de l'Atlantique comme elle a lieu de celui-ci. Les symptômes en apparaissent déjà. Les concordats sont des traités de paix, des sortes de trêves de Dieu : quand on les rompt, c'est pour se battre.

Il est aisé aujourd'hui de se rendre compte de ces vérités. La chose était moins facile en 1866. Des cœurs généreux, des âmes droites ou hautes pouvaient espérer la réconciliation entre les idées dites libérales et les traditions antiques. Une considération surtout encourageait les optimistes. S'il était vrai que la foi semblât s'affaiblir par en bas, dans les sphères plus élevées le progrès de l'incrédulité était loin d'être apparent. Le voltairianisme était mort, lui qui avait prédit la fin du christianisme à brève échéance ! Les doctrines nouvelles inclinaient fortement vers l'athéisme absolu. En sorte que le choix ne semblait plus laissé aux esprits réfléchis qu'entre le matérialisme le plus complet et le plus brutal, et la foi également complète. D'autre part, le Christianisme, répudié par un certain nombre d'intelligences, banni des lois, toléré plutôt que protégé, portait ses fruits et reprenait son empire dans tout ce qui semblait dériver de la civilisation.

A des mœurs peut-être plus corrompues que jadis correspondaient une conception vraiment chrétienne des de-

Digitized by Google

voirs des pouvoirs publics, de l'injustice de l'esclavage, des rapports des nations entre elles et du droit des gens : tandis que les moroses ne voyaient dans ce progrès que la suite de l'impulsion acquise par la grande machine humaine quelque temps encore après la suppression du moteur, les optimistes se plaisaient à y retrouver la preuve d'une marche triomphante et assurée vers le bien.

De Metz était de ces derniers ; aussi le cri d'alarme de l'encyclique le jeta-t-il dans un grand trouble. Le *Syllabus,* le concile du Vatican semblaient, à la fin du second empire, étrangement imprévus et inopportuns. Ceux auxquels la proclamation du dogme déplaisait, comme ceux qui l'acclamaient, ne se rendaient guère compte alors de l'étrange et surhumaine opportunité de ces affirmations. Les Pères du Concile, le pape lui-même prévoyaient-ils combien la guerre de 1870, l'Internationale, la Commune, le *Cultur-Kampf,* les décrets, le nihilisme, les sauvages revendications de l'anarchie allaient justifier ces graves affirmations tombant de la chaire de Pierre et proclamant en face des peuples en démence la vérité éternelle des principes d'autorité, de justice, du droit de la vérité et du bien? Non, la liberté absolue de la parole et de la presse ne sont pas des bienfaits sociaux ; non, la volonté des nations ne constitue pas le droit suprême ; non, les États ne doivent pas rester neutres et sceptiques en face des doctrines qui proclament Dieu un mythe. Hélas ! hélas ! toutes ces vérités de sens commun aujourd'hui, illuminées par les éclairs de l'orage révolutionnaire, nos yeux ne les apercevaient pas alors !

Alexandre de Metz était un catholique trop soumis pour concevoir même la pensée d'une révolte contre l'auto-

Digitized by Google

rité pontificale. Il consulta des théologiens instruits avant de publier son livre, et je crois qu'il ne contenait pas une seule proposition répréhensible. Ce n'était pas un ouvrage dogmatique qu'il avait publié, mais l'examen qu'un citoyen pouvait se permettre de faire pour lui-même, et communiquer aux autres, des meilleures conditions propres à régler les rapports de l'Église et de l'État dans le temps présent et dans ceux qui semblaient devoir le suivre prochainement.

Lui-même n'était pas sans hésitation. Il comprenait les regrets des fidèles serviteurs du passé ; ses instincts monarchistes, sa claire et vive compréhension des bienfaits de l'ancien régime lui suggéraient des doutes qu'il exprimait éloquemment dans les premières pages de *la Querelle des catholiques...*

« Une masse incertaine flotte entre ces deux extrêmes, « partagée d'affection et d'opinion entre l'ère qui finit et « celle qui commence. Cette masse tourne alternative- « ment un regard de regret vers la rive qui fuit et un « regard d'espérance vers la terre prochaine. Souvent « même ces deux sentiments contraires se rencontrent « simultanément dans l'âme des générations contempo- « raines et s'y heurtent de front. Dans la plupart d'entre « nous il y a en effet deux hommes : celui du passé, celui « de l'avenir. Tantôt c'est l'un et tantôt c'est l'autre qui « l'emporte. Ils se contredisent sans cesse, et sans relâ- « che se livrent bataille au dedans de nous..... qui plus, « qui moins, c'est notre histoire à tous. Chez les uns, « c'est le culte du passé qui domine, sans exclure la con- « fiance en l'avenir; chez les autres, c'est l'ardeur du « lendemain qui prévaut sans étouffer pourtant l'ardeur

Digitized by Google

« ancienne. Bien plus, chez le même homme, c'est tantôt « l'un, tantôt l'autre qui prend le dessus. »

De Metz, à mots couverts, peignait ainsi l'état de son âme violemment attirée dans des directions opposées.

Néanmoins, la publication du *Syllabus* semble l'avoir plongé dans un découragement profond. L'épilogue de son livre trahit cette amertume intense. Il redoute le retour de faveur que les affirmations dogmatiques procureront à la libre-pensée. Les sceptiques, les indifférents, les modérés vont se détourner de l'Église. Ces pronostics sont basés sur la continuation d'un état de choses possible, sur l'existence d'un pouvoir fort, tel que l'empire, devant profiter de l'imprudence des absolutistes catholiques pour refuser la liberté à l'Église. Tout n'était pas chimérique dans ces craintes, puisque la religion subit en France la persécution la plus odieuse. Mais ce n'est pas assurément le *Syllabus* qui en est la cause ou le prétexte.

Une diversion utile vint détourner de Metz du sujet qui l'attristait si vivement. En 1868 l'opposition libérale s'accentuait et se fortifiait. La politique extérieure depuis Sadowa offrait les perspectives les plus sombres. La chimère des grandes nationalités apparaissait sous son jour véritable, l'œuvre de Richelieu et de Louis XIV s'écroulait. L'empire d'Allemagne, sous une forme rajeunie, redevenait le rival de la France. La Russie nous boudait et à juste titre, l'Italie commençait ses insolentes et injustes revendications, déjà quasi-menaçantes, et l'Angleterre, oublieuse de la guerre de Crimée, se reprenait à trahir la France comme par le passé. A l'intérieur, le contrecoup de cette éclipse de l'influence française au dehors

Digitized by Google

se faisait sentir. Une génération nouvelle apparaissait, turbulente et mécontente. Le prestige impérial faiblissait sensiblement.

Les élections au Corps législatif coïncidaient avec ce vif mouvement d'opinion et, pour la première fois depuis 1852, les divers partis coalisés pouvaient espérer faire arriver sur les sièges du Palais-Bourbon une minorité parlementaire considérable. « Qui connaît l'état d'esprit de la Lorraine peut en inférer l'opinion publique en France. » C'est là un proverbe de notre pays que les élections générales ont presque toujours vérifié. Nous étions donc fort animés à Nancy, et le département de la Meurthe était remué par des courants opposés indiquant fidèlement les fluctuations générales. Le parti impérial y était très puissant; nulle part, le coup d'État de 1851 n'avait rencontré plus de faveur, mais le désenchantement et l'inquiétude étaient visibles dans ces provinces de l'Est jadis si confiantes.

Suivant le mot d'ordre venu de Paris, l'opposition résolut de se coaliser sur le terrain de l'union libérale. Mais nous nous heurtâmes à de grandes difficultés. Le parti démocratique avait pris la tête du mouvement. Il prétendait n'avoir aucune concurrence libérale à redouter, et en tout cas il ne voulait en admettre aucune.

Ses chefs étaient, ou de vieux républicains de 1848, ou de jeunes démocrates avancés. Les uns comme les autres étaient fort hostiles aux idées religieuses. Sur ce point ils se montraient intraitables et les catholiques libéraux voyaient à leurs premiers pas combien ils s'abusaient en croyant à la sincérité de la marche parallèle. Certains orléanistes n'étaient guère plus malléables;

Digitized by Google

prêts à s'entendre avec les républicains, ils répudiaient l'alliance des légitimistes. Tout cela ne fut pas formulé explicitement, de peur de donner à rire aux adversaires, mais l'entente, bien qu'officiellement préconisée, ne put se faire. Ceux des royalistes qui n'avaient pas voulu se soumettre aux injonctions du Comte de Chambord, inflexible sur l'abstention électorale, les catholiques et un certain nombre d'orléanistes sages marchaient d'accord. On résolut de présenter aux élections d'une des circonscriptions de Nancy, soit de Metz, soit Foblant. Ce fut alors entre les deux amis un débat touchant d'amitié et de désintéressement. Chacun d'eux voulait s'effacer. Foblant finit par arracher à de Metz son consentement à la candidature, en lui démontrant que ses chances étaient supérieures aux siennes.

Alexandre commença donc sa campagne électorale. Son attitude et son langage furent dignes de lui. Il ne se laissa entraîner à aucun de ces excès de langage, à aucun de ces engagements imprudents dont les candidats d'opposition sont coutumiers. Il ne se tut, ni sur ses opinions religieuses, ni sur ses préférences politiques, ni sur sa détermination à accepter de n'importe quel gouvernement les garanties qu'il jugeait nécessaires au bien public, promettant, à ce prix, un concours loyal.

C'était se condamner par avance à l'insuccès, il le savait. Les hommes d'opinions modérées croyant devoir faire de l'opposition sous l'empire se sentaient à la fois mortifiés et embarrassés de la qualité des électeurs sur lesquels ils pouvaient compter.

J'ai connu cette tristesse, et m'en suis souvent entretenu avec de Metz, qui partageait mes sentiments. Les

Digitized by Google

idées que nous défendions, nos principes, nos espérances étaient assurément aussi sincères qu'honorables, mais la partie la plus honnête et la plus saine des populations des campagnes nous était hostile, et nous les troublions sans les convaincre.

Les élections de 1869 témoignèrent que l'ancien ordre de choses commençait à déplaire au pays. Une grande majorité restait acquise au Gouvernement, mais l'opposition s'était singulièrement accrue. Napoléon III, dont la politique extérieure fut dès le début si peu sage, s'était au contraire montré habile et perspicace à l'intérieur. Il avait de l'esprit, il avait longuement, en exil, en prison et sur le trône, médité sur le caractère de la nation française. Dès sa première jeunesse son imagination s'était exercée sur ce sujet.

Mme Cornu, sa sœur de lait, m'a raconté que se trouvant un jour avec la reine Hortense et le jeune Napoléon âgé de vingt ans, au château d'Arenenberg, le prince fut en retard pour déjeuner. « Je sais bien, dit la reine, la cause de son inexactitude. » Sur les entrefaites entra Napoléon. « Je parie, dit sa mère, que tu faisais une constitution quand la cloche a sonné. — C'est vrai, ma mère. — A combien en es-tu ? — A la dix-huitième », dit le jeune homme en rougissant un peu.

Le prince qui s'y était pris de si bonne heure dans ses projets de diriger ou de contraindre l'esprit du Français, me semble n'avoir pas étudié en vain. Qu'on l'approuve ou la blâme au nom des principes, la constitution de 1852 est un chef-d'œuvre au point de vue de l'habileté et de l'opportunité.

Le changement de politique inauguré après les élec-

Digitized by Google

tions de 1869 par les décrets et le ministère du 2 janvier 1870 a été vivement blâmé par les impérialistes. En me plaçant à leur point de vue, je ne puis approuver ces critiques, et Napoléon III me semble avoir très sagement compris les satisfactions à donner à l'esprit public d'alors, ainsi que les conditions de possibilité de règne de son successeur. L'ère de gloire était terminée. On ne pouvait plus gouverner à coups de victoires ; les inquiétudes socialistes étaient évanouies, beaucoup plus que de raison, hélas ! Une génération nouvelle réclamait un régime nouveau et la transition était sagement ménagée. Les hommes qui formaient le nouveau ministère étaient habilement choisis. Tous avaient des talents, une vie sans tache, des opinions modérées. Le chef du cabinet, Émile Ollivier, qui sombra dans la tempête, possédait un talent d'orateur de premier ordre ; il était animé de très sages intentions et les fautes qui lui ont été reprochées, sauf une parole malheureuse, étaient presque impossibles à prévoir et à éviter. Voyez de quels hommes il était entouré. MM. Buffet et Daru collaboraient avec lui ! Tous deux pleins de talents, de vertus et de patriotisme.

Il n'est pas jusqu'au plébiscite que je n'excuse. Je ne l'ai point voté, contrairement à beaucoup de mes amis ; c'est ce qui m'enhardit à en parler en toute franchise.

Le coup était hardi et dénotait bien le singulier tempérament de son auteur, aventureux jusqu'à la témérité. Mais, vraiment, n'était-il pas habile, au moment où l'opposition prédisait la chute du régime, de prouver à quel point la France était toujours attachée à la dynastie impériale ? Dans une action hardie, c'est l'événement qui décide s'il y eut folie ou sagesse à le précipiter. Le nom-

Digitized by Google

bre de voix eût-il été très inférieur à celui qui acclama l'empire en 1852, c'était la défaite : mais s'il lui restait sensiblement égal, un incontestable triomphe justifiait la hardiesse de la consultation.

Le plébiscite ne fut que l'épilogue fort critique du changement de régime. Au début, la satisfaction de ces hommes jeunes, capables et ambitieux qui désiraient ardemment prendre part aux affaires du pays sans faire le sacrifice de leur dignité et de leur opinion, fut intense.

Alexandre de Metz, dont l'intime ami M. Buffet était ministre, partagea cette satisfaction, mais en y apportant la réserve de sa sagesse et de ses lumières.

Un des premiers actes du nouveau ministère fut de donner satisfaction à l'opinion en préparant cette réforme innocente de la décentralisation. L'école de Nancy triomphait. Il était juste que le président du comité lorrain reçût à cette occasion une distinction, et lorsqu'on forma une commission extraparlementaire destinée à étudier officiellement le projet de loi, Alexandre de Metz fut choisi parmi nous pour en faire partie.

Je le vis alors à Paris. Je me souviens encore du vif plaisir que lui causa sa mission. Il se trouvait réuni aux hommes les plus distingués de la province et de la capitale, dans le sein de cette commission.

Il s'y fit bientôt remarquer par l'élégance de sa parole et sa compétence particulière en tout ce qui concernait la législation et l'économie politique. Il jouissait de cette notoriété de bon aloi et ne s'en cachait pas. « La modestie n'est pas une sotte », a dit un moraliste. Rien de moins vaniteux que mon ami, mais il avait conscience de son mérite, et, pour la première fois de sa vie, il se trouvait

Digitized by Google

à même de le faire connaître à un public d'autant plus compétent qu'il était formé d'hommes d'une notoriété et d'une intelligence de premier ordre.

Mais au moment où s'élevait le château de cartes de l'empire libéral, un souffle renversa le tremblant édifice. Ce n'était pas la satisfaction de ces délicats que Napoléon avait eue en vue en édictant les décrets de janvier. Il voulait consolider l'empire, mais il trouvait que le parti libéral prenait le carême de bien haut, ne visant à rien moins que de faire de l'aventurier de Boulogne, de l'auteur du coup d'État, un empereur d'Yvetot, un calque décoloré du roi des Belges ou de la reine Victoria. Il entendait octroyer une constitution plus libérale, sans se la laisser imposer, et prouver que le peuple français était toujours dévoué aux Napoléons et prêt à le suivre là où sa sagesse le conduirait.

La scission recommença entre les constitutionnels et les impérialistes. Moins vive cependant, puisque Napoléon affirmait qu'il ne retirerait rien de ses concessions, et qu'au contraire il ne consultait la nation que pour donner plus de force aux décrets. Les plus violents mirent résolument dans l'urne plébiscitaire un non absolu. Les modérés s'abstinrent ou mirent des bulletins blancs. L'intransigeance de beaucoup de négateurs était plus d'apparat que réelle. Une majorité de non eut amené une révolution. La plupart de ceux qui émirent ce vote auraient reculé devant ses conséquences, s'ils n'avaient été convaincus du peu de risques de leur démonstration.

De Metz n'était pas de ces exagérés ou de ces fanfarons. Sur son bulletin il écrivit : oui pour les réformes,

Digitized by Google

non pour la constitution, ce qui pratiquement équivalait à un bulletin blanc.

Assombri et découragé, il partit pour le voyage de vacances qu'il avait coutume de faire avec ses enfants.

Le départ devançant la date habituelle, il n'était accompagné que de sa fille, de jour en jour plus associée à son existence. De Metz se plaisait à développer dans cette jeune âme les qualités qui reflétaient les siennes, tout comme elles rappelaient à son cœur celles de l'épouse trop tôt ravie à son foyer ; il aimait à l'initier aux seules jouissances qu'il connût, les jouissances intellectuelles, le goût de l'art et du pittoresque, le plaisir de voyager et d'observer. Cette fois, il comptait avec elle entrer plus avant dans son pays de prédilection, l'Italie, qu'il lui avait une fois déjà fait entrevoir.

Il venait à peine de franchir les Alpes avec sa fille, quand les préliminaires de la terrible guerre le firent retourner à Nancy en toute hâte.

Son fils n'était pas astreint au service, mais sa jeune ardeur ne s'accommodait point de cette inactivité en face de l'ennemi. Il se présenta au comte de Ludre, commandant un des bataillons de mobiles de la Lorraine et lui demanda de le recevoir dans son corps. Frappé de l'intelligence, de l'air déterminé et des nobles sentiments dont il voyait animé ce jeune homme, M. de Ludre, non seulement fit droit à sa demande, mais le proposa pour le grade de sous-lieutenant, qui lui fut conféré quelques jours après.

Les larmes dans les yeux, le déchirement dans le cœur, Alexandre ne chercha pas à détourner son fils de ses desseins. Lui aussi avait l'âme d'un soldat ; plus jeune,

Digitized by Google

il eut pris le mousquet comme ses pères ; mais ces risques qu'il eut recherchés avec joie pour lui-même le faisaient trembler pour son enfant. Nous nous étions entretenus plusieurs fois de l'avenir de sa brillante jeunesse. Il m'avait confié qu'il avait remarqué en lui des goûts et des aspirations militaires dont la carrière à laquelle il le destinait le détourneraient, en lui laissant peut-être des regrets. La destinée semblait vouloir ou corriger cette erreur, ou déjouer cette sagesse, mais au prix de quelles angoisses à cette heure !

Alexandre se sentait malade. Le mal dont il souffrait n'avait rien de défini. C'était une sorte d'affaiblissement général, principalement dans la vue, mais sans aucun symptôme qui parût caractéristique alors. Les terribles événements qui se préparaient ne pouvaient qu'aggraver l'état du malade en le privant du repos de corps et d'esprit dont il avait tant besoin.

On connaît ces terribles convulsions sous-marines qui, sous le ciel le plus brillant, et dans le calme d'un beau jour, soulèvent les flots, les dressent comme une muraille, et, en quelques secondes, renversent, rasent, ravagent, tuent et font un charnier d'un port florissant. La tempête humaine qui allait ravager la France avait quelque chose de l'imprévu, de la soudaineté et de la force de destruction implacable des convulsions de la nature !

A peine formé, le bataillon de mobiles de Nancy, primitivement destiné à faire campagne, est jeté dans Toul, tant pour défendre la cité que pour éviter d'être coupé et enlevé. En ce qui concerne Nancy, on renvoie tout ce qui porte un fusil, jusqu'aux gendarmes et aux agents de police. Les armes, les munitions sont réquisitionnées

Digitized by Google

par l'administration française et transportées à l'Ouest. La police est confiée à des volontaires qui montent la garde dans les postes, armés d'un bâton.

Je me souviens encore de ma douleur, de ma protestation indignée quand je lus dans les journaux de Paris que Nancy s'était rendu à la sommation de quatre uhlans! Je connaissais mes compatriotes. Je savais leur patriotisme et leur courage et je me révoltais contre l'odieuse et mensongère accusation. Quatre uhlans ! Tandis qu'au lieu de cette ridicule mise en demeure, c'était l'armée entière, victorieuse des nôtres à Reichshoffen, qui campait sur les hauteurs avoisinantes et sommait de se rendre une ville dont les défenseurs prétendus étaient armés de bâtons ! Pardonnons cette injustice des premiers moments d'ignorance et de rage. Nous-mêmes, Lorrains, n'avons-nous jamais été injustes et crédules en ces jours néfastes ?

La ville était occupée militairement. Chaque maison renfermait plusieurs ennemis. A toutes ses douleurs morales et physiques, Alexandre joignit celle d'héberger les vainqueurs. Son désespoir était affreux ! Sans les tendresses et les soins de sa sœur, mon ami eut succombé sous le fardeau. C'est auprès d'elle qu'il se réfugiait tandis que son propre appartement était envahi. Ensemble, ce frère et cette sœur, tendrement unis dès leur jeunesse, invariablement secourables l'un à l'autre dans les malheurs qui ne leur avaient point été épargnés au cours de la vie, traversaient cette nouvelle et formidable épreuve.

Aux angoisses patriotiques se joignait pour tous deux la même et poignante inquiétude : l'un des fils de M^me^ de

Digitized by Google

Vienne, lieutenant dans l'artillerie de la garde, faisait partie de l'armée de Metz, tandis que le bataillon de mobiles où servait le jeune Antoine était enfermé dans Toul.

Le siège de cette place avait suivi de près le blocus des premiers jours. Le siège à la prussienne, c'est-à-dire le bombardement.

En ligne droite, il n'y a guère que quatre lieues de Toul à Nancy ; avec les vents d'Ouest qui règnent généralement en automne, chaque coup de canon semblait tiré de la porte Stanislas. Le retentissement profond de l'explosion se répercutait dans la poitrine de tous ceux qui avaient à Toul un être aimé combattant derrière les remparts de la vieille forteresse épiscopale. Ce coup a-t-il frappé mon frère, mon fils, mon mari, ou celui-là, ou tel autre? Qu'on se figure la muette et terrible interrogation ! Ceux ou celles qui ont subi cette épreuve n'en parlent encore qu'en frissonnant.

Alexandre, qui aimait tendrement son fils, et qui subissait les atteintes d'un mal spécialement cruel aux nerfs de sa victime, souffrait horriblement de ce memento lugubre et continuel. Il se fait une sorte d'accoutumance de l'inquiétude et du chagrin dans l'éloignement et l'absence, mais comment oublier quand, la nuit comme le jour, le glas funèbre disait : Souviens-toi ! Toul démantelé, écrasé par le feu des batteries postées sur le Mont Saint-Michel, ne pouvant plus résister à un assaut final, se rendit, et de Metz eut la consolation d'embrasser son fils au passage et d'apprendre de ses chefs qu'il s'était vaillamment comporté. Cette captivité, cet éloignement, le désespoir du jeune soldat réduit à ne plus pou-

Digitized by Google

voir combattre, c'étaient encore une souffrance pour de Metz, mais enfin l'honneur et la vie étaient saufs.

Cette demi-consolation ne devait pas être de longue durée. Notre sous-lieutenant de mobiles avait d'abord été dirigé sur Mayence. On l'avait laissé libre, comme prisonnier sur parole. Il demanda à se rendre à Breslau, dans le voisinage de Glogau où la plupart de ses soldats étaient internés. Il voulait se rendre compte par lui-même et faire part au commandant de Ludre de l'état des pauvres prisonniers. On lui refusa l'entrée du camp où se trouvaient les soldats français. Il n'était pas homme à se tenir ainsi pour éconduit et, s'enveloppant d'un grand caban descendant jusqu'à ses bottes, il pénétra mêlé aux sous-officiers qui allaient se présenter à l'appel.

« Je pus, écrivit-il à son commandant, passer deux heures environ au milieu des hommes du bataillon. Je leur parlai de notre courte campagne, je les encourageai de mon mieux. Ils se montrèrent touchés de ma visite. Ces pauvres gens sont dans une situation morale peu satisfaisante, leur existence ayant à peu près la valeur d'une tête de bétail dans un troupeau. »

L'humiliation de ses soldats devait pousser à bout le jeune officier; il sortit du camp déterminé à essayer de lutter encore, et avec d'autres armes que la patience et la résignation. Il écrivit donc aux autorités militaires prussiennes et leur dénonça sa résolution de cesser d'être prisonnier sur parole. On déféra à son désir en l'arrêtant, dès le lendemain, pour le conduire dans une forteresse; Antoine de Metz offrit à boire à son escorte, puis, saisissant chez elle une distraction favorable à ses desseins, il s'enfuit. Mais à quelques lieues de là il était

Digitized by Google

ressaisi, puis jugé, condamné à six mois de forteresse, et enfermé à Cosel pour subir sa peine.

Notre généreux obstiné ne se découragea point. Il avait l'audace et la confiance de la jeunesse. Il déjoua d'abord la vigilance du porte-clefs, ensuite la consigne de la sentinelle qui, l'arme chargée, gardait la casemate. Le seuil franchi, tout n'était pas dit. Il y avait vingt lieues à parcourir avant de gagner la frontière autrichienne. Sa connaissance parfaite de la langue allemande vint en aide à l'évadé : c'était là une spécialité rare chez les Français. Il put prendre le chemin de fer sans être soupçonné, et au bout de trois longues heures, il aperçut le poteau béni qui le soustrayait, cette fois définitivement, à l'autorité prussienne !

Pendant que l'évadé se hâtait de rentrer en France pour rejoindre un corps de troupes où il pourrait faire campagne, Alexandre de Metz, de plus en plus souffrant, sentait également redoubler ses angoisses paternelles. Si son fils était pris, quel serait le sort réservé à un échappé de forteresse, déjà condamné à six mois de prison pour une tentative antérieure ? Serait-il fusillé ? On pouvait se le demander; l'ennemi le laissait entendre volontiers et avait fait figurer le nom du jeune mobile sur des listes de proscription affichées à la porte de la Préfecture. Les préliminaires de paix succédant à l'armistice vinrent heureusement soulager le pauvre père désolé de cette nouvelle et violente inquiétude.

Ce fut à cette époque que, sorti de Paris après sa reddition, je pus revenir en Lorraine et que je revis mon ami.

Son changement me parut effrayant. Il était fort maigri

Digitized by Google

et sur son visage jauni et tiré les signes avant-coureurs d'une mort prochaine ne se lisaient que trop clairement. Néanmoins je le trouvai très calme, très résolu, presque confiant. « Je suis gravement malade » me dit-il, « on m'assure cependant qu'avec un régime sévère, des soins incessants, je puis me tirer d'affaire. Je lutterai contre le mal comme on se défend contre un ennemi, et puis, à la grâce de Dieu! »

Je retrouvai de Metz dans cette épreuve suprême tel que je l'avais toujours connu, brave, désintéressé de soi et plein de cette bonne humeur confiante qui était un des charmes de son aimable nature. Je le revis encore une fois. C'était à la campagne, près de Nancy, chez sa belle-mère qui le soignait comme elle l'avait soigné trente ans plus tôt. Sous prétexte de l'interroger sur une question d'économie politique qu'il m'importait de bien comprendre, j'allai passer une après-midi avec lui. Son mal faisait des progrès rapides, il s'en rendait compte ; je le trouvai moins confiant dans l'issue de sa maladie que lors de notre première entrevue. Après qu'il m'eut développé avec une clarté remarquable les principes qui donnaient la solution de la question que je lui posais, après avoir parlé pendant près d'une demi-heure sur le sujet spécial, nous nous entretînmes à mots couverts de son état.

Je compris qu'il entrevoyait le dénouement, mais il était si calme, on voyait que cette belle âme s'acheminait avec tant de sérénité vers les rivages éternels, qu'on se sentait à la fois désolé et consolé.

J'ai relaté plus haut que certaines ombres obscurcissaient parfois les horizons de sa pensée pendant l'année précédente, nuages épais, mais déchirés par le vent, qui

Digitized by Google

apparaissent et s'enfuient, laissant entre eux des éclaircies de ciel bleu. Mais alors cette obscurité avait disparu et la sérénité de la foi brillait dans tout son éclat. Dans ses longs entretiens avec le religieux dans lequel il avait confiance, il manifestait la paix intérieure et cette ascension de la pensée qui voit de plus haut. Je me souviens d'un mot profond, dit en ma présence par le P. Lacordaire, un jour qu'un des miens dépeignait l'avenir sous de bien sombres couleurs. « Et qu'importe le naufrage, répondit l'éloquent dominicain, quand c'est Dieu qui est l'Océan? »

Il y avait beaucoup de cette résignation admirable dans les sentiments et les paroles d'Alexandre de Metz-Noblat.

Aux derniers jours de sa vie, la patrie était écrasée, et nul ne l'avait plus aimée que lui, puisqu'il lui avait offert de grand cœur la vie de son enfant. Cette liberté politique, l'objet de sa juste et noble prédilection, semblait sombrer dans le débat de l'anarchie contre l'ordre. Rome était au pouvoir de l'Italie : les tristesses politiques, patriotiques, chrétiennes, l'absence de son fils, tout l'accablait à la fois, c'était le naufrage, mais Dieu n'était-il pas l'Océan?

Il eut cependant avant de mourir deux grandes consolations : son ami, son cher et vaillant compagnon de lutte, qu'en dehors de ses proches il avait le plus aimé ici-bas, ne quittait pas son chevet. J'ai nommé Maurice de Foblant. Puis, devant l'agonie de ce mourant, les autorités prussiennes furent prises de compassion, et par un accord tacite elles ignorèrent officiellement le retour du prisonnier évadé venant fermer les yeux à son père et recevoir sa suprême bénédiction.

Digitized by Google

L'agonie fut terrible ; quand le délire s'emparait de cette belle intelligence, les mots qui s'échappaient de ses lèvres rappelaient encore la torture paternelle subie pendant l'invasion : « Ah! le canon de Toul! le canon de Toul! » l'entendait-on répéter.

Mais il fallait le trouble de la fièvre pour lui arracher des plaintes, la conscience revenue, il ne quittait pas des yeux le grand crucifix que jeune il avait placé comme égide au-dessus de sa table de travail.

Il eut tous les siens auprès de lui quand il rendit le dernier soupir, son frère, le vaillant capitaine de chasseurs à pied, qui avait pu rentrer à Nancy, sa fille, son fils, ses sœurs, sa belle-mère et Foblant.

Tels sont, au bout de vingt-trois années, les souvenirs et les impressions que ma mémoire, aidée de quelques lettres et de la lecture de son œuvre, m'ont fournis sur cet homme de bien.

Il y a eu dans tous les temps, et il y aura toujours par la suite, de grands cœurs et de belles intelligences exprimant par la voie de la parole ou de la presse de nobles pensées. C'est, en quelque sorte, la floraison perpétuelle de l'humanité. Mais il est bon de mettre en relief ces beaux caractères, et, en dépit de leur modestie, d'attirer l'attention sur eux, car le bien est heureusement plus contagieux que le mal.

Digitized by Google

QUINZE JOURS EN ARCADIE

PAR M. BENOIT

La chaleur, pendant l'été de 1847, avait été accablante à Athènes. Nous passions nos journées enfermés dans nos chambres de l'École française, essayant d'étudier, mais languissants et énervés. Au coucher seulement de ce soleil implacable, je m'échappais et prenais mon vol vers le port de Munychie ou la rade de Phalère, pour m'y baigner. C'était l'heure charmante de la journée. Je m'y oubliais à imiter les Tritons; et en contemplant le ciel étoilé, je me laissais bercer par la vague presque jusqu'à m'y endormir. Mais il fallait revenir à Athènes. J'y rentrais vers minuit, non sans avoir eu souvent à soutenir l'attaque des chiens hargneux que les blanchisseurs chargent de veiller sur leurs toiles étendues à la rosée de la nuit. Malgré ces échappées cependant, l'été me paraissait insupportable dans sa prolongation monotone. Quand donc septembre viendra-t-il enfin nous rendre la clé des champs? En attendant je ruminais maints projets d'excursion. Quand on a tant souffert de l'été, on rêve surtout les provinces renommées par leur fraîcheur. L'Arcadie passe pour une petite Suisse au centre du Péloponnèse. Allons d'abord en Arcadie. Nous verrons après.

Digitized by Google

Je n'eus pas de peine à entraîner avec moi Emmanuel Roux, un de mes bons camarades de l'École d'Athènes, un de ces amis solides, avec lesquels on peut penser tout haut son âme, et qui sourient avec une aimable indulgence à vos folies. Mon idée dominante avait toujours été de chercher, de retrouver dans la Grèce moderne la physionomie de la Grèce antique. Je m'enivrais parfois de mon imagination. Quand don Quichotte s'égarait dans ses rêves, mon spirituel Sancho, avec son bon sens et sa malicieuse bonhomie, ne manquait pas de se gausser de mes chimères.

Donc un beau matin de septembre un paquebot du Lloyd autrichien nous emportait à Nauplie, en doublant la pointe de l'Argolide pour entrer dans le golfe d'Argos; et chacun des rivages qui passaient sous nos yeux éveillait un essaim d'intéressants souvenirs. Partout ici en effet la Grèce actuelle mêlait ses grands noms aux grands noms de la Grèce antique; car la guerre de l'indépendance hellénique avait rouvert l'histoire; et de ces héros qu'elle avait suscités, un grand nombre vivaient encore, que nous connaissions personnellement, pour les avoir rencontrés, soit à la Chambre, soit aux bals de la Cour, soit dans les salons de l'ambassade de France. Cette île escarpée d'Hydra, par exemple, que nous saluions en doublant le promontoire méridional de l'Argolide, avait été l'arsenal maritime de la Grèce insurgée. C'est là que la patriotique famille des Condouriotis armait une flottille pour la guerre; c'est de là que l'intrépide Canaris partait avec ses brûlots pour incendier la flotte turque dans la rade de Chios ou d'Alexandrie.

Antonio, que nous avions pris pour guide à Athènes,

Digitized by Google

et qui devait nous accompagner pendant tout notre voyage, connaissait parfaitement tous ces rochers héroïques, Hydra, Spetzia, Spetzopoulo, et nous en redisait la légende. Il ne savait pas moins toute sa Morée, et nous ne pouvions avoir un cicerone plus expérimenté. Il appartenait en effet à l'une de ces pauvres familles que les vicissitudes d'une guerre atroce avaient forcées à errer dans les montagnes et au fond des bois. Il connaissait dès son enfance tous les chemins de cette inextricable Morée, où l'on ne pénétrait encore à cette époque par d'autres routes que le lit des ruisseaux ou les sentiers ébauchés dans le roc par le pied des chevaux.

Antonio devait trouver à Nauplie les montures nécessaires à notre caravane, et les agoyates qui suivent à pied leurs bêtes pendant tout le voyage pour en prendre soin. Il nous fallait cinq chevaux ; outre celui de Roux, mon camarade, et le mien, il en fallait un troisième pour Antonio qui prenait la tête du cortège, et les deux autres pour porter, avec notre bagage, nos couchettes, notre batterie de cuisine et nos provisions. Les deux agoyates fermaient la marche, parfois dans les montées difficiles poussant par derrière les chevaux de bagage, et dans les descentes périlleuses les retenant par la queue, et les gouvernant comme un pilote qui tient la barre du navire. Ces pauvres gens devaient ainsi faire à pied à notre suite une excursion de vingt-cinq jours à travers la Morée. Ils marchent tout le jour, et couchent la nuit, comme leurs chevaux, sur la terre dure, à la belle étoile. Leur repas est simple : un peu de pain, quelques épis de maïs, qu'ils ont maraudés sur leur route et qu'ils font rôtir, ou un peu de fromage et quelques raisins à peine

Digitized by Google

mûrs ; et encore ce modeste repas a-t-il pu maintes fois leur coûter assez cher. Car, dans la saison où les récoltes commencent à mûrir, les cultivateurs, en Grèce, sont obligés, pendant des semaines à l'avance, de camper avec leurs familles dans leurs champs ou leurs vignes pour en garder les fruits. A plusieurs reprises nos agoyates furent surpris dans leur larcin. On tira même sur eux quelques coups de fusil. Mais nous nous hâtions d'accourir et de pacifier la querelle avec quelques bonnes paroles et quelques drachmes encore meilleures.

I

C'est en cet équipage que notre caravane sortit de Nauplie par une brillante matinée de septembre. Une pluie torrentielle tombée la veille avait lavé le ciel. Mais des restes de la tempête d'hier flottaient encore sur les cimes de l'immense et noire montagne qui se dressait en face de nous, défendant de ce côté l'accès du Péloponnèse. On aurait dit d'autres montagnes entassées sur les premières pour les élever jusqu'au ciel. Après avoir côtoyé d'abord le fond du golfe de Nauplie, en passant au pied de la citadelle anté-homérique de Tirynthe, et non loin de Mycènes, la capitale d'Agamemnon, nous arrivâmes au marais de Lerne, grossi par l'orage de la veille, où nous faillîmes rester embourbés, victimes de l'hydre immortelle, dont les têtes avaient repoussé.

Tout mouillés encore de notre séjour dans les marais, nous commençâmes à escalader les pentes abruptes du mont Parthénios. A mesure que nous montions, la noire couronne de brouillards accumulés sur les sommets se

Digitized by Google

dissipait, et nous laissait entrevoir, quand nous nous retournions, un horizon à ravir les regards des dieux immortels ; sous nos pieds la mer d'Argos sillonnée de voiles blanches, Nauplie en face se dressant sur son rocher, et au fond un majestueux amphithéâtre de montagnes.

En arrivant au col, nous pûmes juger combien de ce côté l'accès de l'Arcadie avait toujours été difficile. Cette région, située au centre du Péloponnèse, y forme comme un vaste plateau déjà élevé de six cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et dominé lui-même par un cirque de gigantesques montagnes qui n'ont pas moins quelques-unes de 2,000 à 2,500 mètres de hauteur. On se croirait au cœur des Alpes. Mais dans ces Alpes helléniques, la mythologie antique vous poursuit de ses souvenirs. Dans l'étroit défilé, qui serpente entre le Parthénios et l'Artémisios, voilà le rocher, dit-on, où Pan, le dieu arcadien, apparut au coureur Phidippidès, quand, à la veille de la bataille de Marathon, celui-ci allait d'Athènes à Lacédémone pour presser les secours annoncés. Le dieu des pasteurs promettait son aide aux Athéniens dans la lutte où ils étaient engagés ; et en effet Hérodote raconte que, pendant le combat, Pan frappa soudain les Perses d'une frayeur *panique*. C'est en reconnaissance de cette protection qu'Athènes consacra au génie arcadien une grotte qu'on voit encore, creusée au flanc de l'Acropole.

Du point où nous étions arrivés, on aurait pu regagner une vieille route, qui, à travers la plaine pierreuse d'Akladokambo, aboutit à Tripolitza. Mais notre caravane aima mieux couper au plus court, en s'engageant dans les sentiers escarpés de la montagne. On a perdu ici l'habitude et le goût des grands chemins, et l'on aime mieux,

Digitized by Google

pour abréger la route, prendre le sentier vertigineux taillé dans le roc ou pavé de dalles brisées, qu'on appelle *l'Échelle du Bey*.

Enfin Tripolitza se montre à nous à l'horizon, au milieu de sa belle et vaste plaine. C'était la capitale de la Morée au temps de la domination turque. Mais cette ville ne datait pas de plus loin ; et sa destinée fut courte. Ce n'est que vers la fin du siècle dernier en effet, que le Sérasquier musulman, appréciant la situation de cette bourgade jusqu'alors sans nom, en avait voulu faire la capitale du sandjiac et la résidence du Pacha. Elle se trouvait en effet au centre même du Péloponnèse, dans un vaste bassin fertile et salubre, protégé d'ailleurs par un rempart naturel de hautes montagnes, dont il était facile de défendre les accès. Pour bâtir la ville nouvelle, on trouvait en outre des matériaux tout préparés dans les ruines de trois grandes cités antiques, Pallantium, Tégée et Mantinée, situées dans le voisinage, et dont on exploita comme des carrières les décombres vénérables. C'est de cette origine, que la capitale moderne avait pris le nom de Tripolitza, *la triple ville*. Elle n'avait pas tardé du reste à acquérir une grande importance. Car, à l'explosion de la révolution hellénique en 1821, elle comptait une population de vingt-quatre mille âmes au moins, et une garnison de dix mille Turcs.

Mais quand nous y entrâmes, quel aspect lamentable ! Si l'on pouvait encore à son étendue mesurer la fortune dont cette ville avait un instant joui, on pouvait aussi reconnaître à ses ruines les effroyables catastrophes qui depuis l'avaient frappée. Emportée d'assaut en 1821 par les Grecs insurgés, qui assouvirent sur la malheureuse

Digitized by Google

ville une haine de plusieurs siècles, elle est reprise en 1825 par Ibrahim Pacha, que la Porte en détresse avait appelé avec son armée égyptienne à son secours. — Obligé de l'évacuer en 1828, Ibrahim y avait rasé tout ce qui était encore demeuré debout ; et quand les Grecs y entrèrent, il n'en restait presque plus pierre sur pierre. Après tant de ruines cependant nous pûmes admirer avec quelle activité la population revenue se hâtait de reconstruire une ville nouvelle. Déjà de cet amas de décombres bien des maisons neuves s'empressaient de relever la tête. Mais que de murs croulants et noircis par la flamme nous racontaient encore avec une sinistre éloquence les horreurs de cette guerre !

« Eh bien ! dis-je à mon ami Roux en errant sur ces « gravats, nous venions chercher en Arcadie des souve- « nirs de l'âge d'or, et les rêves d'innocence dans la vie « pastorale chantés jadis par les poètes ; et voilà que le « premier spectacle qui s'offre à nos yeux nous rappelle « le saccage de Tripolitza ! — Eh bien, me répondit « Roux avec son flegme ordinaire, c'est la guerre du « moins telle qu'elle se faisait dans l'antiquité. Dans ces « horreurs encore présentes d'une ville prise d'assaut, « dans ces murs encore tout noirs de l'incendie, dans le « souvenir des habitants égorgés, des femmes violées, « des enfants vendus en esclavage, ne reconnais-tu pas « du moins les scènes de l'âge héroïque ? N'est-ce pas ainsi « que Virgile nous décrit la ruine de Troie au II^e^ chant de « son *Enéide?* — Il est vrai, lui répondis-je. Tu pourrais « même, si tu le voulais, poursuivre plus loin le rappro- « chement. Car souvent, dans cette guerre de l'indépen- « dance, on se croirait en pleine *Iliade,* tant certaines

Digitized by Google

« scènes de la vie homérique y semblent redevenues les « scènes de la vie journalière. D'ici, en effet, je crois voir « encore, à l'appel de l'insurrection, les Armatoles des- « cendant de leurs montagnes à la tête de leurs bandes, la « *chevelure flottante et chaussés de leurs belles cnémides.* « — Mais en outre, sous les murs de Tripolitza, comme « jadis sous les murs de Troie, c'est toujours la même ma- « nière de combattre. Souvent en effet, après une fusillade « qui ne décide rien, on en vient aux mains, on se bat à « coups de sabre ; on se provoque d'une armée à l'autre « avec force défis et injures ; le blessé est assailli par les « ennemis, secouru par ses compagnons ; une lutte « furieuse s'engage autour du cadavre d'un chef pour « ne pas le laisser aux mains de l'adversaire. Puis, la « nuit qui survient suspend les hostilités. Chacun rentre « dans son camp. — Le siège de Tripolitza aurait pu se « prolonger ainsi indéfiniment comme celui de Troie, « sans la famine. » Dès le début, en effet, de son investissement, cette place avait eu, outre sa population et sa garnison, à nourrir encore un grand nombre de familles turques de la Morée, qui s'y étaient réfugiées avec leurs trésors. Bloquée étroitement par les insurgés, elle fut bientôt réduite par son épuisement à la dernière extrémité. Toute cette population était exténuée, quand la place fut emportée par un suprême assaut.

Mais, en combien d'autres circonstances, cette guerre récente de l'indépendance, dont les ruines présentes de Tripolitza évoquaient devant nos yeux les souvenirs, aurait-elle pu nous rappeler les scènes de l'*Iliade?* Car au lendemain de ce premier succès des armes grecques, voilà la zizanie qui éclate parmi les chefs. Les vain-

Digitized by Google

queurs déjà se jalousent et se querellent pour le partage du butin. Entre Colocotronis le Moréote, Colettis le Rouméliote, et Mavrocordato, avec ses Klephtes du Magne, c'est la querelle d'Achille et d'Agamemnon. Ypsilantis, que l'hétairie prétend déléguer à la conduite de la guerre nationale, ne peut triompher de ces rivalités funestes. Dans l'assemblée des Capitaines, on entend pleuvoir les injures brutales. Ils se traitent comme des héros d'Homère. Ceux-ci, on le sait, dans leur colère, ne ménagent ni les menaces, ni les gros mots. « *O le plus impudent et le plus rapace des hommes !* » dit le divin Achille à Agamemnon, le roi des rois. Il le traite de *sac à vin, de face de chien, de cœur de renard.* Dans sa fureur même, il tire déjà son glaive pour se ruer sur lui, si Pallas Athéné, visible pour lui seul, ne l'eût arrêté par derrière et obligé de remettre en frémissant son fer au fourreau. Je ne sais jusqu'à quels excès a pu se porter la jalousie entre les Capitaines de la Grèce moderne ; mais l'image de la patrie en péril aurait eu souvent l'occasion de leur apparaître, comme jadis Pallas, pour dominer leurs rancunes. Combien de fois, en effet, la sainte cause pour laquelle ils s'étaient armés fut compromise par leurs divisions intestines? Elle eût infailliblement succombé, si l'Europe, si la France surtout ne l'eût soutenue de ses armes.

II

En sortant de Tripolitza, par où commencerons-nous notre pèlerinage aux ruines antiques? Au sud, voici les grands souvenirs de Pallantée, d'où le roi Evandre serait

Digitized by Google

parti, selon la légende, quand il alla fonder une colonie pélasgique aux bords du Tibre ; et non loin de là, voici l'emplacement de Tégée, qui était restée invincible dans sa lutte contre Sparte, tant qu'elle avait conservé les cendres d'Oreste. Mais on nous dit que ces ruines mêmes avaient en grande partie disparu, exploitées par des carrières pour des constructions postérieures, ou ensevelies sous les alluvions descendues des montagnes. Dans les parties de la plaine qui n'étaient pas noyées par des marécages, nous n'aurions plus trouvé que quelques champs de légumes.

Au nord au contraire, Mantinée nous appelait, avec son nom glorieux, immortalisé par la victoire et la mort triomphante d'Epaminondas. Ici on peut bien mieux relever les traces de l'ancienne place, et suivre sur le sol le contour de ses vieilles murailles avec ses huit portes et ses cent vingt tours carrées. Je laissai Roux étudier de plus près ce spécimen de l'architecture militaire au temps d'Épaminondas. Quant à moi, toute ma curiosité était absorbée par l'étrange nature de la plaine où cette ville avait été construite. Des marais l'entourent de toutes parts, et un ancien bras de l'Ophis, après avoir formé un marécage dans son enceinte, va se perdre à trois kilomètres de là dans un gouffre au pied de la montagne.

La singulière constitution géologique de ce plateau central de l'Arcadie m'avait frappé. Les eaux en effet ne semblent avoir ici pour s'écouler que des abîmes souterrains. J'aurais bien voulu tout d'abord, pour en prendre une vue d'ensemble, escalader quelque hauteur voisine située au centre de la contrée, et de là promener autour de moi mes regards sur le cirque de montagnes qui

Digitized by Google

bornent de toutes parts l'horizon. Le Ménale sans doute s'élevait près de là, la montagne sacrée, où naquit le dieu Pan. Du sommet de ce mont situé au centre du bassin, quelle vue splendide on devait avoir sur presque toute l'Arcadie? Mais Antonio protesta que l'ascension en était devenue actuellement impraticable, et que, si, dans l'antiquité, pâtres ou chasseurs étaient parvenus à s'y frayer quelques sentiers à travers les roches, il y avait longtemps que la nature sauvage en avait effacé la trace. Je ne sais même si les anciens habitants du pays hantaient volontiers ces cimes sacrées, et osaient en troubler les sauvages divinités dans leur solitude.

Il me fallut donc me contenter de considérer d'en bas, et en m'aidant de la carte de l'état-major, cet amphithéâtre de montagnes, qui forment une couronne autour du plateau central de l'Arcadie.

Qu'il me soit permis toutefois de m'arrêter un instant à ce panorama. Au nord l'horizon est fermé par la haute chaîne des *Monts Aroaniens*, couverts de neige pendant la moitié de l'année, et dont les flancs sont revêtus de noires forêts de sapins et de chênes. Ce sombre massif dominé par le Cyllène, qui s'élève à 2,500 mètres, et par le Khelmos, qui en mesure 2,335, se rattache par une suite de pics boisés au mont *Erymanthe* (2,118 mètres). Ces Alpes de la Grèce forment de Corinthe à Patras comme une immense muraille, parallèle au golfe de Lépante, vers lequel, sur leur autre revers, leurs contreforts descendent comme par étages. — Du côté de l'Orient, une autre chaîne se détache du massif du Cyllène; c'est l'*Artémisios* (1,772 mètres), puis le *Parthénios* (1,217 mètres); puis, après quelques brèches

Digitized by Google

qui s'ouvrent sur le golfe d'Argos, la chaîne se relève et se resserre pour aboutir au *Parnon* (1,937 mètres). Les rameaux de cette dernière montagne semblent s'étaler pour former à l'Arcadie un rempart du côté du sud, et pour la séparer de la Laconie, dont on voit cependant resplendir au loin dans le ciel les crêtes neigeuses du Taygète. — Cette barrière méridionale a l'air de se prolonger elle-même vers l'Occident jusqu'au mont *Lycée,* qui la termine, et qui, sans être très élevé (il n'a que 1,420 mètres), semble cependant dominer grâce à son isolement. En la voyant de loin baignée de toutes parts dans la lumière, on comprend que cette montagne ait été autrefois vénérée comme l'Olympe du Zeus arcadien.

C'est du côté seulement de l'Occident que le bassin intérieur de l'Arcadie, qui s'étale autour du Ménale, s'incline et s'ouvre par endroits. La ceinture de montagnes en effet, qui étreint ce bassin dans sa circonvallation, paraît ici comme échancrée pour ouvrir un passage à quelques rivières, à l'Alphée surtout et au Ladon, qui d'un cours plus ou moins rapide s'échappent à travers l'Élide vers la mer Ionienne. C'est aussi la région riante de l'Arcadie, où des vallées s'ouvrent à nous en paysages imprévus et ravissants, et où l'on aime à rêver la vie pastorale chantée par la Muse antique.

Ces rivières de l'Élide cependant ne suffiraient pas pour écouler toutes les eaux qui, pendant l'hiver, descendent des montagnes en sources abondantes et en torrents. Aussi, dans ces hautes vallées fermées de toutes parts de l'Arcadie, rencontre-t-on beaucoup de lacs et de marécages qui noient et souvent empoisonnent le pays. Il y en aurait bien davantage, si, par une singulière configu-

Digitized by Google

ration géologique de cette région montagneuse, on ne rencontrait, même sur les plus hauts plateaux, et jusque dans la région des neiges, des abîmes mystérieux où les eaux disparaissent pour s'écouler par des canaux souterrains. — Tantôt en effet le marais s'évanouit sans bruit sous une couche d'herbes et de cailloux comme à travers un crible. Plus souvent l'eau se précipite avec fracas dans des cavernes profondes, que les gens du pays appellent des, Καταβόθρα, et poursuit son cours sous terre pour reparaître à un étage inférieur sur l'autre revers de la montagne en sources jaillissantes ou Κεφάλαια. Quand ces gouffres sont obstrués, le niveau des lacs s'élève, et la plaine est inondée, jusqu'à ce que la masse des eaux ainsi accumulées force par leur poids même le passage et s'ouvre ainsi de nouveau une issue.

Dans la seule Arcadie on compte plus de trente catavothra de cette espèce ; et l'on peut dire en vérité que tout le sol du Péloponnèse, en même temps qu'il est arrosé à sa surface par d'innombrables ruisseaux, est parcouru en dessous par des fleuves infernaux, qui se sont ouvert de force un passage sous les rochers des montagnes. — C'est ainsi, par exemple, que les eaux qui s'amassent à la suite de l'hiver dans la plaine de Mantinée filtrent à travers les roches friables du mont Artémisios, pour rejaillir dans le golfe de Nauplie. Le *Saranda-Potamos,* après avoir recueilli (ainsi que l'indique son nom) une quarantaine de cours d'eau, va se perdre dans le grand catavothron de Bersova, au pied du mont Parthénios. Dans la haute Arcadie, Héraclès avait creusé jadis un canal à l'Aroanios pour le jeter dans le lac Phénée ; mais ce canal ayant été comblé par des éboulements,

Digitized by Google

le ruisseau débordé inondait les plaines voisines, jusqu'à ce que le poids des eaux finit par lui frayer un passage à travers la montagne qui barrait son cours. Il reparut de l'autre côté et désormais s'écoula paisiblement à travers l'Élide sous le nom plus célèbre de Ladon. L'Alphée, le rival du Ladon dans la poésie pastorale, eut de semblables aventures. Formé d'abord de plusieurs sources sur le flanc occidental du Parnon, il disparaît une première fois sous terre au pied du mont Crésion dans la plaine d'Asée, où il se confond avec la source principale de l'Eurotas. Puis les deux rivières réunies s'engouffrent bientôt ensemble. Mais, à peine confondues dans un canal souterrain, elles se séparent de nouveau pour sortir l'une dans la direction de la Laconie, l'autre dans la plaine de Mégalopolis.

De tous les phénomènes de cette nature étrange, nul n'attira davantage notre curiosité que le lac Stymphale et la chute du Styx dans les hautes vallées du Cyllène. Le ravin qui aboutit au lac Stymphale est encaissé entre des roches dénudées du plus sinistre aspect. La fable antique en avait peuplé les bords d'oiseaux monstrueux qui dévoraient les hommes, mais dont Héraclès avait eu grand'peine à purger le pays. Le ruisseau, que l'on suit au fond de la vallée sauvage, va aboutir directement contre une muraille de rochers qui lui barre la route, et il forme alors un grand lac à leur pied. Mais on entend de loin un bruit sourd et formidable. Arrêtée par la montagne, la masse des eaux s'est creusé un gouffre et s'y abîme dans un vaste entonnoir, d'où s'exhale par intervalle une froide et fétide vapeur. Où vont ces eaux? — A vingt kilomètres de là, au pied et sur le revers oriental

Digitized by Google

du mont Chaon, au fond du golfe de Nauplie, on a cru les reconnaître dans une source puissante qui jaillit d'une grotte vénérée et donne naissance au ruisseau de *l'Erasinos,* lequel, après un cours de quelques kilomètres, va se perdre dans les marais de Lerne. Nul doute que là vienne aboutir le cours souterrain du lac Stymphale, dont cette source suit en effet toutes les vicissitudes.

La cascade du Styx n'est pas loin du lac Stymphale et garde toujours son sinistre aspect et sa renommée redoutable. A mesure qu'on avance dans la vallée infernale qui y mène, le sol semble devenir livide, et tout annonce la mort de la nature. Puis soudain, au fond de la gorge maudite fermée par un chaos de roches éboulées, on voit du plus haut sommet du Khelmos tomber un filet d'eau noire, qui s'évapore en partie dans sa chute fantastique, et en bas disparaît dans un abîme mystérieux. Où va cette eau sinistre? Les anciens croyaient que ce ruisseau, dont nul vivant ne saurait boire sans mourir, allait poursuivre son cours dans l'empire infernal; et encore aujourd'hui les habitants du pays ne parlent qu'avec une terreur superstitieuse de cette chute du *Mavro-néro, l'Eau noire.*

III

On conçoit aisément que ce curieux régime des eaux en Arcadie ait frappé l'imagination des anciens habitants du pays, et laissé dans leurs croyances religieuses une impression profonde. Partout du reste chez les Grecs primitifs on retrouverait le culte des sources et des cours d'eau. Cette eau vive et perpétuelle, qui jaillit du rocher

Digitized by Google

et se répand dans la campagne pour y porter partout la fraîcheur et la fertilité, était pour eux l'objet d'une pieuse adoration. Le fleuve était un dieu. A la source on aimait à consacrer des temples et des autels. La solitude en était peuplée. Chacun de ces fleuves avait sa poétique légende. On racontait leurs amours avec les Nymphes des eaux, filles de l'orage, et leurs merveilleuses métamorphoses, tantôt apparaissant sous une figure humaine et reprenant ensuite leur forme liquide. Ainsi l'Alphée, dans la vallée de l'Élide, s'est épris de la Nymphe Aréthuse, et la poursuivant dans sa fuite au delà des mers, il la rejoint en Sicile, où il mêle ses eaux aux eaux de son amante. — Sous chacune de ces fables religieuses, dont l'antique poésie a gardé le souvenir, on retrouve, on croit reconnaître particulièrement les merveilles géologiques de l'Arcadie, avec ses fleuves jaillissant soudain du flanc de la montagne, pour aller plus loin se perdre dans un gouffre et poursuivre sous terre leur cours fantastique.

Au-dessus de cette multitude subalterne de génies des eaux dominait Poséidon (Neptune), qui n'est pas seulement le roi divin de la mer, mais qui règne aussi sur les eaux douces et de son trident *ébranle les continents* (ἐννοσίγαιος) et *fait trembler la terre* (σεισίχθων). C'est lui qui, avec ses ruisseaux souterrains, a complété la structure géologique de l'Arcadie, en y ouvrant partout des sources d'eaux vives, et en a aussi dès l'origine disputé l'empire à la *terre nourricière* (Δημήτηρ). Aussi, quand on parcourt ce pays, en prenant Pausanias pour guide, n'est-on pas étonné d'y retrouver partout les souvenirs du culte de Poséidon et les traces des temples qui lui étaient consacrés.

Digitized by Google

C'est ainsi que l'Arcadie actuelle nous ramenait au souvenir de ses anciens jours. Les dévastations, du reste, qu'elle avait subies pendant la guerre de l'indépendance contribuaient encore à lui rendre aujourd'hui sa physionomie sauvage et sa solitude d'autrefois. J'aimais donc à me transporter par l'imagination aux temps pélasgiques, pour y rechercher l'impression religieuse qu'avait dû produire sur les premiers habitants ce spectacle de la nature, et y retrouver les origines de toute la mythologie grecque.

J'abusais sans doute de ces rêveries. Car Roux, mon sceptique compagnon, souriait souvent de mes superstitions à cet endroit. « Décidément, me disait-il, tu ne « veux plus voir dans tous les dieux antiques que les « phénomènes de la nature transfigurés par l'imagination « des premiers habitants. Tu finiras par confondre toute « la mythologie dans la géologie de la Grèce primitive. « Depuis que tu as eu la bonne fortune de relire, par un « jour de tempête, la *Théogonie* d'Hésiode sur un îlot « de lave au milieu de la rade de Santorin, et que tu as « cru reconnaître dans ces convulsions du volcan sous- « marin la lutte des Titans, fils de la Terre, contre les « dieux d'en haut, tu n'étudies plus les légendes reli- « gieuses qu'en naturaliste. — Tu railles, lui répon- « dis-je ; mais tu n'as pas vu. Car je t'assure que si « j'avais eu le plaisir de t'avoir ce jour-là pour compa- « gnon de ce spectacle et de ma lecture, tu aurais par- « tagé mon illusion. Au centre de ce champ de bataille « infernal, où les puissances souterraines ont assailli le « ciel dans les anciens jours du monde, et où tout porte « encore les traces de l'affreux cataclysme, tu aurais,

Digitized by Google

« comme moi, presque cru y assister. A peine en effet, « si, aujourd'hui même, ce théâtre de la lutte semble « pacifié ; et l'on croit encore entendre le Titan enseveli « sous ces ruines gronder au fond de l'abîme et menacer « de se réveiller un jour. »

Pour moi, je le confesse, ce commentaire si pittoresque et si présent de la *Théogonie* avait été une révélation. Jusqu'alors, en effet, dans la description du vieux poète d'Ascra, je n'avais vu qu'une fiction poétique, inventée par les prêtres de la Piérie pour interpréter la succession des diverses dynasties des dieux trouvés ou apportés par eux dans la Grèce. C'était dans ma pensée le triomphe d'une religion plus humaine sur le naturalisme primitif des Pélasges. Mais désormais, dans sa *Théogonie*, Hésiode me racontait les anciennes convulsions géologiques qui avaient formé le sol de la Grèce, et le souvenir épouvanté qu'en avaient gardé leurs premiers témoins. — Dans cette nouvelle interprétation des légendes primitives de la poésie grecque, j'avais d'ailleurs pour moi l'autorité d'Otfried Müller qui, dans ses *Prolégomènes à une Mythologie scientifique*, a renouvelé toutes les études de la Grèce antique, en nous révélant le véritable caractère de ces premières traditions religieuses. Derrière les fables des poètes, derrière les dogmes mystérieux des castes sacerdotales, Otfried Müller pressentit en effet l'œuvre naïve de l'humanité en son enfance, prosternée devant les phénomènes merveilleux de la nature visible, et adorant spontanément dans son pieux instinct le monde surnaturel, dont ces phénomènes manifestaient la puissance.

Nulle part, je crois, la pensée d'Otfried Müller ne se

Digitized by Google

vérifie mieux qu'ici, dans l'antique Arcadie. Car c'est au sein de ces populations pélasgiques qui la peuplèrent d'abord qu'ont pris naissance tous ces mythes, qui ne furent d'abord sans doute que de grossiers symboles, des espèces de fétiches, dont le génie artistique de la race hellénique viendra plus tard s'emparer, pour les traduire et les développer en ces légendes plus humaines, plus précises et plus belles, qui formeront un jour le trésor de la mythologie grecque. Il n'est en effet presque pas un dieu du Panthéon hellénique qui n'ait ici son berceau : Hermès (Mercure) est né sur les hauteurs du Cyllène, Pan, son fils, dans les forêts du Ménale. Le mont Lycée, que de tous les points de cette contrée on voit resplendir dans la lumière du ciel, a été un des plus anciens sanctuaires de Zeus (Jupiter), le père des dieux et des hommes ; et il est demeuré pour les Grecs la montagne sainte jusqu'à la fin du paganisme. Ici, dans cette plaine d'alluvions conquise par les vieux Pélasges à l'agriculture, la fable rappelle la *Terre mère* domptée d'amour par Poséidon, le dieu des eaux. Ce catavothron est l'un des soupiraux par où, selon la légende, Pluton, le dieu de l'empire infernal, a ravi Perséphone.

Mais particulièrement nous nous trouvons presque partout ici sur le théâtre des *Travaux d'Hercule*. Comptons. — Il y a peu de jours, non loin du ravin où le fils d'Alcmène tua le lion de Némée, n'avons-nous pas failli nous noyer dans ces marais de Lerne et être la proie de l'hydre, que le héros avait pourtant décapitée ? — Nous apercevons d'ici les noires forêts de l'Erymanthe, où le sanglier qui répandait la terreur dans le voisinage tomba sous ses coups. — Hier, nous étions au bord du lac Stym-

Digitized by Google

phale, où Hercule détruisit les monstrueux vautours qui l'infestaient. — C'est par un de ces sombres catavothra que nous avons visités qu'il descendit aux enfers, pour en tirer ses amis Thésée et Pirithous. En Arcadie, Hercule est partout. — Aux bords du Ladon, il finit par atteindre la biche aux cornes d'or. — Sur les sommets du Pholloé, il disperse les centaures, ces démons de l'orage. — Dans la vallée de l'Alphée il détourne le fleuve pour le faire passer par les étables d'Augias. Ne dirait-on pas que, dans toutes ces légendes, la tradition populaire avait consacré les premiers efforts de la civilisation humaine pour asservir à ses besoins la nature ennemie? C'est le mythe de l'industrie naissante en même temps que de l'héroïsme primitif. Hercule avait appris sans doute aux premiers habitants de cette région à creuser des canaux, à endiguer les marais méphitiques, à nettoyer ces entonnoirs naturels par où les eaux se dégorgaient. Dans l'antiquité les habitants du pays s'appliquèrent longtemps à l'entretien de ces travaux hydrauliques. — Depuis au contraire que la Grèce, retombée dans la barbarie, les a négligés, la nature sauvage a repris ses droits. Bien des vallées de l'Arcadie étaient autrefois très fertiles qui sont aujourd'hui envahies par des eaux stagnantes et pestilentielles et attendent le retour d'Hercule.

C'est ainsi que les grands spectacles de l'Arcadie actuelle nous ramenaient au sentiment et aux impressions de ses anciens jours. Nous éprouvions, en présence de cette étrange nature, ce qu'en avaient dû ressentir les Pélasges à demi sauvages qui s'y étaient d'abord établis. Il nous semblait que nous redevenions nous-mêmes un peu Pélasges; et notre rêverie allait parfois

Digitized by Google

presque jusqu'à l'hallucination. J'aime encore aujourd'hui à me rappeler ces belles nuits d'automne, que nous avons passées, moitié en fumant, moitié en dormant dans les vieilles forêts du Cyllène, où de gigantesques sapins s'appuient les uns sur les autres, où les jeunes s'élancent avec vigueur dans les airs, tandis que les plus vieux tombent de vétusté. Mais surtout je n'oublierai jamais cette soirée délicieuse, où nous campions sur le rivage du beau lac Phénéos, si paisible, si limpide à cette heure, et dont les eaux bleues et profondes reposaient, comme au fond d'une coupe merveilleuse, au centre des montagnes étagées de la haute Arcadie. La paix du ciel étoilé s'unissait au calme des eaux ; la douce clarté de la lune baignait la cime des rochers, et sa lumière se jouait autour de nous dans le feuillage des arbres en apparitions fantastiques, tandis que la brise du soir nous apportait en gémissant à travers la forêt les exhalaisons enivrantes des pins. A ses murmures plaintifs on croyait même entendre la respiration et comme les soupirs de la nature. Était-ce une illusion ? était-ce l'instinct divin du monde invisible ? Je ne sais. Mais en ces heures pleines de mystère et de mélancolie, je sentais toute la nature s'animer autour de moi ; il me semblait que son âme venait au-devant de la mienne pour s'entretenir avec elle ; elle vivait, elle souriait, elle aimait. Comme je compris alors la fascination que devaient exercer sur l'imagination naïve et ignorante des anciens Grecs les phénomènes de cette nature merveilleuse, dont ils firent leurs dieux ? Si je ressentais encore aujourd'hui une telle extase, qu'était-ce donc au temps de la jeunesse du monde ? Entourés de toutes parts de

Digitized by Google

merveilles, dont ils ne voyaient pas les causes, mais qui attestaient une puissance mystérieuse, ces vieux Pélasges adoraient chacune de ces puissances occultes de la terre ou du ciel comme autant de divinités distinctes. Tous ces rochers, toutes ces sources, tous ces arbres se peuplaient pour eux de déités champêtres. Les chevriers perdus avec leurs troupeaux dans ces hautes solitudes y croyaient voir apparaître sous des formes fantastiques et bizarres des esprits analogues à ceux dont la superstition populaire a peuplé nos montagnes des Vosges. Parfois, à la tombée de la nuit, la clairière leur semblait hantée par des Satyres, dont la figure monstrueuse participait à la fois du bouc et de l'homme ; et dans les bruissements de la brise à travers le feuillage des pins ils croyaient entendre les accents de leur chalumeau ; comme, à certaines clameurs sauvages, il leur semblait ouïr ces génies de la forêt poursuivant les nymphes de leurs ardeurs lascives. Quelquefois même une apparition soudaine mettait en fuite pâtres et troupeaux saisis d'une terreur panique. — Le culte de ces êtres mystérieux et redoutés se prolongera parmi les populations pastorales de l'Arcadie bien plus longtemps qu'en aucune autre région de la Grèce. Y est-il même entièrement éteint aujourd'hui ? Antonio nous contait qu'au crépuscule, les gens du pays ne traverseraient pas sans trembler certains ravins maudits, hantés encore par quelques-uns de ces esprits malfaisants qui ont succédé aux divinités rustiques des Pélasges.

Pendant les quinze jours que nous passâmes en Arcadie, nous vécûmes ainsi en pleine mythologie. Pour compléter ces révélations, notre bonne fortune nous

Digitized by Google

réservait aux environs de Cleitouras, dans les profondes vallées du Khelmos, un orage de nuit dans la montagne. Cette fois c'était le Zeus arcadien, le *dieu des sombres nuées* (κελαινεφής), le *dieu assembleur de nuages* (νεφεληγερέτης), qui allait faire éclater à nos yeux sa puissance. La lutte des éléments se préparait depuis le matin dans le ciel. J'avais vu à Santorin le théâtre, où jadis s'était livré le combat entre les Titans révoltés de la terre et le maître des dieux d'en haut. Mais, depuis des siècles, cette lutte était pacifiée et le champ de bataille demeurait silencieux. Ici j'allais avoir cette conflagration de la terre et du ciel dans toute sa sublime horreur. Pendant les dernières heures de la journée une chaleur lourde et étouffante avait pesé sur nous ; des nuages noirs au centre et cuivrés sur les bords s'arrêtaient au sommet des montagnes ; l'obscurité descendait au fond des vallées, et la nature muette semblait attendre dans l'effroi le déchainement de la tempête. Déjà se faisaient entendre les roulements d'un tonnerre lointain, quand soudain l'ouragan éclata avec violence sur nos têtes, courbant les grands arbres de la forêt, comme le zéphir incline les épis d'un champ de blés au temps de la moisson. Puis le ciel resplendit tout d'un coup ; éclairs sur éclairs aveuglaient nos yeux ; la terre et le ciel se renvoyaient les éclats de la foudre avec d'épouvantables détonations, dont l'écho de ces grandes montagnes prolongeait sans fin le murmure.

Consonat omne nemus strepitu, montesque resultant[1].

C'était avec cela des torrents d'eau qui nous aveu-

1. *Énéide*, VIII, v. 305.

Digitized by Google

glaient. Chevaux et agoyates refusaient d'avancer. « Eh « bien, ami, te voilà content, me dit Roux en relevant son « visage ruisselant de pluie, mais en gardant son sourire « goguenard. Tu as vu, tu as entendu le grand Jupiter. « Mais tâchons maintenant de trouver quelque abri pour « la nuit qui sera très pluvieuse. » — Antonio n'était jamais pris au dépourvu. Il finit par découvrir une de ces *Kalyvia* rustiques, où les porchers, qui pendant la belle saison amènent leurs troupeaux dans les forêts de chênes, se réfugient dans l'orage.

Ces braves gens nous firent du feu sous leur toit pour nous sécher. Nous dressâmes nos grabats dans un coin de la hutte, de façon à recevoir le moins possible les gouttières du toit sur la tête ; et, brisés de fatigue, nous essayâmes de nous endormir, en songeant à la rustique hospitalité, offerte jadis à Énée par le bon roi Évandre. Mais le sommeil nous fuyait. Ce n'était pas le fracas de l'orage qui nous tenait éveillés, ni la crainte que la cabane ébranlée par le vent ne nous ensevelît sous sa ruine ; mais c'était la peur des cochons, qui rôdaient sans cesse autour de notre couchette en grognant. Parfois nous retirions convulsivement nos pieds et nos mains sous notre couverture, de peur que ces hôtes indiscrets n'en voulussent goûter. Enfin le jour vint dissipant à travers le ciel les lambeaux de l'orage.

IV

En considérant ces pâtres, qui nous avaient donné asile dans leur hutte, je trouvais qu'avec leur barbe et leur chevelure hirsutes, et leur vêtement de peaux de

Digitized by Google

chèvres, ils ressemblaient étrangement aux Satyres, leurs aïeux. — Quant à Roux, leur figure et leur costume lui rappelaient des types de pâtres et de chasseurs de chamois, qu'il avait rencontrés dans les Alpes. Il aimait du reste à rapprocher volontiers l'Arcadie de la Suisse. « Non seulement, disait-il, l'Arcadie a, comme la Suisse, « ses montagnes gigantesques couronnées de neige une « partie de l'année ; comme elle, elle a ses lacs, où se « reflète le ciel, ses cascades et ses forêts profondes ; « mais il semble qu'un climat analogue ait nourri dans « ces deux régions des populations semblables de bergers « et de chasseurs, qui derrière leurs rochers ont su pareil- « lement défendre leur indépendance et garder leurs « mœurs belliqueuses. » — Leur histoire offre en effet plus d'une ressemblance. On sait surtout que pendant des siècles la Suisse a recruté les armées mercenaires de l'Europe. Ses fils, que le sol de la patrie ne pouvait nourrir, endurcis d'ailleurs par l'âpre vie de leurs montagnes, cherchaient au dehors des moyens d'existence, et s'enrôlaient au service de l'étranger. — Ainsi faisaient les Arcadiens dans l'antiquité. Eux aussi, pour chercher leur vie ailleurs, ils désertaient leurs forêts et leurs marécages ; ils se faisaient soldats mercenaires ; on en rencontrait dans les camps opposés ; ils n'appartenaient qu'à leur chef. Ainsi, dans l'armée des *Dix mille,* que Cyrus le Jeune avait rassemblée contre son frère Artaxerxès, plus de la moitié des soldats étaient Arcadiens. — Cette race belliqueuse a toujours gardé d'ailleurs, avec le goût des armes, la passion de l'indépendance. C'est dans les montagnes de l'Arcadie qu'au temps de la Ligue Achéenne la Grèce recruta surtout ses soldats pour

Digitized by Google

lutter contre le despotisme de la Macédoine ou contre la conquête romaine. — Et de notre temps, l'insurrection hellénique a dû surtout sa première victoire sous les murs de Tripolitza à ces bandes de paysans accourus de tous les coins de l'Arcadie à l'appel de la religion et de la patrie.

Il paraît qu'autrefois aussi les montagnards de l'Arcadie émigraient volontiers, pour aller exercer quelque industrie dans des pays plus fortunés. On nous dit qu'il en était encore de même aujourd'hui. — Il nous sembla, en effet, que cette région était plus déserte encore que toutes les autres parties du Péloponèse, soit qu'il fallût s'en prendre de sa dépopulation actuelle à ces habitudes d'émigration, soit que cette province, si affreusement ravagée à la suite de la guerre de l'indépendance, conservât plus longtemps les traces de cette dévastation. Ce n'était plus alors qu'une solitude, peuplée seulement de ses antiques souvenirs. On y voyageait tout un jour sans y voir un village, sans y rencontrer une créature humaine.

Un jour que nous suivions le ravin sauvage qui conduit de Calavryta au célèbre monastère du *Méga-Spiléon* ou de la *Grande Caverne,* ce fut pour nous une distraction de croiser sur le chemin un vieux Pappas rustique, campé sur un petit âne, dont il s'empressa de descendre à notre approche, pour venir nous baiser les mains et nous demander l'aumône. Son humble attitude nous émut. « C'est sans doute pour la réparation de ton église « que tu quêtes? lui demanda Roux. — Non pas, reprit-il. « Elle aurait pourtant grand besoin qu'on en réparât la toi- « ture. Mais aujourd'hui ce n'est pas pour cela. » — Aujourd'hui, c'est le père de famille qui mendie pour marier

Digitized by Google

ses filles. Notre pauvre Pappas nous explique alors qu'il avait un fils étudiant à l'Université d'Athènes, que celui-là du moins commençait à se suffire en cumulant avec ses études le service de valet de chambre dans une bonne maison ; mais il lui restait au logis trois filles nubiles ; et avec les exigences des gendres d'aujourd'hui, il ne saurait s'en tirer à moins de deux ou trois cents drachmes. La misère de ce pauvre prêtre des campagnes nous fit peine. Nous nous regardâmes Roux et moi, et nous donnâmes chacun dix drachmes. — On sait qu'en Grèce le clergé inférieur n'est point salarié par l'État. Il vit surtout de l'autel. Son sacerdoce devient un métier. Le plus souvent encore, comme le prêtre séculier est marié, et qu'il lui faut suffire aux besoins d'un ménage, à l'entretien d'une famille, il devra joindre à son église quelque industrie. — Quelques semaines auparavant, surpris dans les gorges du Parnès par un épouvantable orage, nous parvînmes à nous réfugier dans un cabaret du village de Khastia. Ce Khani était la maison du Pappas. C'était le Pappas qui en était le cabaretier. C'étaient ses paroissiens qu'il servait durant la semaine. *Pappas, du café ; Pappas, du feu ; et plus vite que ça !* Le pauvre Pappas s'empressait comme un valet. Heureusement que, le dimanche, il ramassait sa dignité. Sur la route de l'Église, je voyais ces mêmes paroissiens s'incliner devant lui et lui baiser respectueusement la main. — « Voilà donc, me dit Roux, « à quelle situation humiliante le clergé grec en est « réduit ! Faut-il s'étonner qu'avec ces prêtres besogneux « la religion en ce pays tourne trop aisément à la simonie, « et ne soit plus qu'un système de pratiques machinales, « de jeûnes et de cérémonies, d'où l'esprit de la véri-

Digitized by Google

« table piété semble s'être en partie retiré ? Combien le « pape Grégoire VII avait une idée plus haute des « conditions de la vie d'un prêtre, quand, dans l'Église « latine, il lui imposait le célibat ? Qu'est-ce qu'un « prêtre en effet, obligé de se partager entre le peuple « qu'il a adopté selon l'esprit et les enfants selon la « chair que la nature lui a donnés ? Pourra-t-il, au milieu « de toutes les misères que la famille lui impose, con- « server l'esprit sacerdotal ? »

Antonio cependant et nos agoyates s'impatientaient de notre rencontre avec le prêtre. Ils étaient persuadés, selon le préjugé populaire, qu'il nous en arriverait malheur. Ce superstitieux présage ne les trompait pas. A quelque distance de là, comme nous suivions un sentier escarpé et glissant au-dessus du ravin où coulait le Bouraikos, notre cheval de bagage manqua le pied et roula jusqu'au plus profond du ruisseau. Heureusement pour la pauvre bête qu'elle était tombée dans l'eau sur le dos et les jambes en l'air ; nos matelas et nos valises qu'elle portait avaient amorti la chute ; elle semblait du reste prendre quelque plaisir à ce bain prolongé, et nous eûmes grand'peine à la tirer de là. Mais nos vêtements, mais nos livres surtout avaient eu le temps de s'imbiber comme une éponge. Aussi notre premier soin, en arrivant au couvent, fut-il de demander un grand feu pour sécher tant bien que mal cette affreuse marmelade.

On monte au célèbre monastère par un sentier en lacets à travers des jardins très bien cultivés. L'aspect de ce couvent est singulier. Figurez-vous un mur immense de rocher qui se dresse perpendiculairement en face de vous. Dans cette muraille s'ouvre, à plus de 100 mètres

Digitized by Google

au-dessus du sol, une immense et profonde caverne, que le rocher surmonte encore à plus de 150 mètres de hauteur. Cette caverne est fermée au-devant dans toute sa largeur et jusqu'aux deux tiers de sa hauteur par un mur de façade, dans lequel sont pratiquées les fenêtres des divers étages. Car ce vaste souterrain, semblable à un immense nid de guêpes, est bâti à l'intérieur et distribué en petites chambres obscures et malsaines, où les moines accèdent par mille escaliers misérables de bois. Tout y pourrit dans l'ombre et l'humidité. Pour remédier cependant aux rhumatismes et aux épidémies d'un pareil séjour, on avait dans les derniers temps ajouté au-devant de l'édifice quelques grandes chambres aux larges fenêtres, où les plus vieux cénobites campent groupés ensemble par sept ou huit, tandis que les jeunes moinillons couchent encore dans les anciens trous, qui ne prennent un peu de lumière et d'air que par une petite porte ouverte sur un sombre couloir.

On fait remonter la fondation de ce curieux monatère à une pieuse princesse du sang impérial de Constantinople, nommée Euphrosine, qui voulut consacrer ainsi le souvenir d'une image miraculeuse de la Sainte Vierge, qu'on avait trouvée en ces lieux, et qu'on attribuait à saint Luc.

Ce couvent est en même temps une citadelle imprenable. La porte d'entrée, par laquelle on y arrive, est garnie d'une herse de fer et défendue par un épaulement percé de quarante meurtrières. Dans les temps troublés, ce refuge a pu donner asile à la population des environs. Dans la récente guerre de l'indépendance, Ibrahim, le pacha égyptien, tenta vainement de le forcer.

Digitized by Google

Ne pouvant l'attaquer de front, il avait essayé de l'écraser, en faisant rouler de grosses pierres du sommet de la montagne ; mais comme la montagne surplombe, les pierres allaient tomber bien au delà ; et le peuple crut à un miracle. — Maintes fois aussi, dans le cours des siècles, cette grande bâtisse de bois, qui s'enfonce sous le rocher, a été la proie des flammes, avec les manuscrits antiques et les précieuses archives qu'on y avait recueillis. Car, dans ces catastrophes, les moines tout naturellement songeaient à sauver la sainte image et les reliques de la chapelle bien plutôt que les trésors de leur bibliothèque. Aussi, de ce côté, pour nous, complète déception.

A peine avions-nous allumé un grand feu dans la cuisine pour sécher nos livres entr'ouverts avec soin devant l'âtre, qu'un essaim indiscret de ces enfants, qu'on recueille dans le couvent pour y devenir moines un jour, vint nous assaillir de leur curiosité ; ils regardaient nos livres imprimés dans une langue inconnue. « Tu n'es pas Grec ? me dit le plus hardi. — Non. — Tu « es Latin ? — Oui. — Tu crois donc que le Saint-Esprit « procède du Père et du Fils ? — Mais oui, je le crois, « comme mon Église me l'a enseigné. » — A ces mots, le pauvre enfant se signa. Que comprenait-il à cette formule théologique ? Rien sans doute ; mais, depuis Photius, c'est surtout le mot d'ordre de la guerre de l'Église grecque contre l'Église de Rome. Ces enfants s'enfuirent devant le schismatique, et allèrent dénoncer à grands cris à de vieux moines les hôtes dangereux qu'ils hébergeaient à leur insu. Ceux-ci survinrent soudain, si animés, que je crus presque qu'ils allaient me pousser dans le foyer

Digitized by Google

avec mes livres. C'est à qui s'efforcerait de me démontrer à grands cris que le Saint-Esprit ne saurait procéder du Fils comme du Père. Mais heureusement je ne comprenais rien à leur explication aussi diffuse que bruyante. J'imagine du reste qu'ils se comprenaient moins encore. Car, depuis que l'Église grecque s'est séparée de Rome, on dirait qu'elle ne garde plus guère que des formules vides de sa vieille scolastique, auxquelles elle se rattache toutefois encore avec passion, comme un naufragé à un débris surnageant de son navire.

Ces monastères de l'ordre de Saint-Basile, les seuls qui se soient acclimatés en Orient, sont bien dégénérés aujourd'hui de l'esprit de leur antique institution. Leur saint fondateur partageait la vie de ses cénobites entre la prière, l'étude et le travail des champs. Sans doute aujourd'hui, autour du Méga-Spiléon, nous avons trouvé des cultures bien entretenues. Quant aux exercices religieux, ils sont suivis avec une régularité exemplaire ; des offices interminables distribuent les heures de la journée, récités avec une immuable psalmodie nasillarde, et les jeûnes si longs et si multipliés du rite grec y sont toujours observés avec une minutieuse rigueur. Mais l'étude ici semble depuis longtemps négligée ; il n'y a plus de bibliothèque ; et les moines semblent de plus en plus s'engourdir dans une léthargique ignorance. Aussi, malgré toute leur fidélité à ses traditions pieuses et à ses rites, leur religion a l'air aujourd'hui d'être comme cristallisée depuis des siècles dans des pratiques machinales. Elle ne nous apparaissait plus guère que comme un curieux monument du passé, une lettre morte, dont l'esprit s'est évanoui.

Digitized by Google

« On croirait presque, disais-je un soir à Roux mon « cher compagnon, que, depuis que le schisme a détaché « l'Église grecque du tronc vivant du christianisme, la « vie l'a abandonnée. C'est comme une branche flétrie. « Cette Église conserve fidèlement sans doute ses pra- « tiques habituelles et ses cérémonies héréditaires. Mais « où est l'âme, le souffle vivifiant, l'amour, la vertu « immortelle, qui suscite les apôtres, les sœurs de charité, « qui inspire le prosélytisme? Où est l'esprit même du « christianisme? »

Roux m'arrêta. « Prends garde, me dit-il, d'être « injuste envers cette Église grecque, qui paraît sans « doute bien déchue, quand on la compare dans sa « stérilité actuelle avec la puissante vitalité de l'Église « catholique. N'oublions pas cependant que, tout amoin- « drie qu'elle ait été par le schisme, c'est elle, après « tout, qui a conservé en Orient, avec la tradition chré- « tienne, le sentiment de l'hellénisme; c'est la commu- « nauté de la religion, qui seule retient toujours ratta- « chés ensemble par un lien mystérieux mais puissant « les fragments brisés de l'ancien Empire byzantin; « encore aujourd'hui et toujours, les raïas, dispersés « dans les provinces de l'Empire ottoman, hellènes ou « autres, qui professent la religion grecque, se sentent, « grâce à elle, unis entre eux par le sentiment d'une foi « commune et d'une solidarité nationale. Ici même, en « Grèce, aux jours de misère et d'oppression, pour ces « populations réduites sous la domination des Turcks « à la plus affreuse servitude, l'Église a été le lien « d'union, de consolation et d'espérance; comme une « arche sainte, elle portait, elle sauvait pour l'avenir

Digitized by Google

« leur nationalité. Nous admirons aujourd'hui qu'après « un si long avilissement, le peuple grec ait pu garder « ainsi, avec sa langue, la conscience de lui-même, et « ressusciter de nos jours pour recommencer une exis- « tence nouvelle. Cette étonnante vitalité, ne l'a-t-il pas « due à son Église ? —

« Ce que tu dis là est bien vrai, répliquai-je. En Orient, « il semble en effet que la religion se soit toujours confon- « due avec la nationalité : elle en tient lieu ; c'est vraiment « la patrie. Comme la nation juive, dispersée à travers « le monde, le peuple grec s'est ainsi survécu, en s'atta- « chant à ses coutumes, à ses mœurs, et même à ses « haines religieuses ; et son clergé, qui en était le dé- « positaire, a entretenu pieusement pendant des siècles « la lampe sacrée où devait se rallumer l'hellénisme. « Voilà en effet comme le christianisme, même diminué « par le schisme, a pu faire vivre encore de sa vie « immortelle les peuples qui au fond lui demeuraient « fidèles. » — Souvenons-nous-en. N'est-ce pas près d'ici, à Calavryta, que le métropolitain de Patras, l'archevêque Germanos, a donné en 1821 le signal de l'insurrection, en appelant les chrétiens aux armes et en arborant l'étendard de la croix du Sauveur, cet étendard, qui est resté le drapeau de la Grèce ressuscitée ?

Digitized by Google

J.-J. GRANDVILLE

PAR M. CH. DE MEIXMORON DE DOMBASLE

Les généreuses dispositions testamentaires du dernier fils de Grandville, prématurément enlevé par une maladie cruelle, ont permis à la ville de Nancy de rendre récemment à la mémoire du caricaturiste lorrain un hommage depuis longtemps désiré par ses admirateurs. Le 15 juin 1893, on inaugurait à l'extrémité de la terrasse de la Pépinière, en face de la rue qui porte le nom de notre célèbre concitoyen, un monument érigé en son honneur et dû à l'heureuse collaboration d'un sculpteur et d'un architecte, MM. Bussières et Jasson. Le buste de Grandville surmonte un édicule sur le soubassement duquel la muse de la satire, au rire moqueur, présente aux passants un miroir où viennent tour à tour se réfléchir les vertus et les vices, les qualités et les défauts de notre changeante et fragile humanité ; de chaque côté, des bas-reliefs rappellent les principales œuvres de l'artiste ; sous les chapiteaux du socle, le chardon nancéien déroule ses volutes acérées, incarnant à la fois le symbole des traits piquants du caricaturiste et les armes de sa ville natale.

L'inauguration de ce monument si ingénieusement

Digitized by Google

conçu n'a pas été la seule manifestation organisée pour fêter Grandville. Le même jour s'ouvrait au musée de Nancy une exposition de ses œuvres originales et des principales publications auxquelles son nom reste attaché. Réunie en quelques jours par l'initiative de M. Goutière-Vernolle, président de l'association des artistes lorrains, cette collection remplissait, non plus le pourtour d'une des salles du musée, comme on le présumait, mais toutes les salles et même des vitrines supplémentaires, tellement avait été abondant le concours des détenteurs des œuvres du maître. Plus de 1,400 dessins ou aquarelles, dont une grande partie inédits, montrèrent aux visiteurs un Grandville imprévu, tout différent de celui qu'ils ne connaissaient que par les trahisons des graveurs et des lithographes, hardi, élégant, au trait libre et souple.

Maintenant que cette imposante réunion est dispersée, probablement pour jamais, il serait oiseux d'en entreprendre une revue sans contrôle et d'en recommencer une description si bien faite par nos meilleurs critiques d'art. Il me semble qu'il y a mieux à tenter qu'un examen dont le moindre inconvénient serait de verser promptement dans une fastidieuse énumération. Je l'ai dit : elle nous a révélé un Grandville nouveau. C'est la physionomie d'ensemble de son œuvre, telle qu'elle ressort de ce complément de renseignements, que je voudrais chercher à dégager.

Avant d'étudier l'artiste, disons quelques mots de l'homme. La biographie de Grandville, ou tout au moins ce qu'il importe d'en savoir dans cette étude consacrée exclusivement à ses travaux, peut être résumée rapidement. Né à Nancy le 15 septembre 1803, dans la maison de la

Digitized by Google

rue de la Monnaie qui porte aujourd'hui le numéro 4, fils et neveu de peintres en miniature et petit-fils de comédiens de talent qui avaient changé sur le théâtre de la cour de Lorraine leur nom de Gérard en celui de Grandville, Jean-Ignace-Isidore Gérard, qui devait adopter, pour l'illustrer, le surnom de ses grands-parents, manifesta de bonne heure des dispositions pour les arts. Il fit d'assez courtes études et commença dès l'âge de quatorze ans à travailler dans l'atelier de son père, qui se décida, sur les conseils de notre concitoyen Mansion, autre miniaturiste que nous avons trop oublié, à l'envoyer à Paris avec trois cents francs pour se tirer d'affaire. Granville avait alors 23 ans. Accueilli par un de ses parents, M. Leméteyer, régisseur général du théâtre de l'Opéra-Comique, il suivit d'abord les cours de Mansion, auquel il permit, un peu libéralement, de signer sa première œuvre importante, le jeu de cartes mythologique connu sous le titre de la *Sibylle des salons,* puis ceux d'Hippolyte Lecomte, beau-frère d'Horace Vernet. Ses débuts le découragèrent à un tel point qu'il songea sérieusement à retourner à Nancy. Duval le Camus, peintre médiocre mais homme de cœur, qu'il eut la bonne fortune de rencontrer, releva son courage, lui commanda des travaux et le décida à publier ses premières lithographies, cette fois sous son nom. Le succès vint et ne devait plus l'abandonner : je dis le succès, non la fortune, car Grandville ne la connut jamais. Marié en 1833 à Nancy à une de ses cousines, M^lle^ Fischer, qu'il perdit en 1842, remarié en 1843, à Nancy encore, avec M^lle^ Lhuillier, il ne quitta guère Paris ou Saint-Mandé que pour de courts voyages en Lorraine et en Normandie;

Digitized by Google

cruellement frappé par la mort de sa première femme et de trois de ses enfants, il déclina visiblement à partir de 1843, et mourut à la maison de santé de Vanves, le 17 mars 1847, après une crise terrible. De taille petite, il était de constitution débile et n'eut pas la force de résister aux douleurs dont il fut accablé.

Tous les autres détails biographiques qui concernent une personnalité comme celle de Grandville offrent certainement de l'intérêt, mais ils sont racontés avec tant de sincérité et d'abondance par M. Clogenson, voisin de l'artiste dans la maison qu'il habitait en 1845 au n° 26 de la rue des Saints-Pères, que je crois inutile de les rappeler. L'excellente notice consacrée à Grandville par cet ami des dernières années parut en 1853 dans l'*Atheneum français;* elle a été reproduite quelques semaines après par le *Journal de la Meurthe et des Vosges,* et l'an dernier par la *Lorraine-Artiste :* si elle laisse à désirer au point de vue des renseignements sur les œuvres de Grandville et sur ses procédés, si elle date un peu au point de vue de la critique, elle nous dépeint la vie intime de l'artiste, ses émotions et ses peines, de la façon la plus expressive et la plus complète[1].

1. A la notice de M. Clogenson, il convient d'ajouter les études et biographies suivantes, qui seront consultées avec fruit :

— Grandville, notes biographiques par M. Alexandre Gény, son ami, parues en 1847 dans le journal *l'Espérance* de Nancy.

— Grandville, articles publiés en 1847 dans l'*Illustration* et dans le *Magasin pittoresque.*

— Grandville, par Charles Blanc. Notice insérée en 1854 en tête de l'édition in-8° des *Métamorphoses du jour,* chez Gustave Havard, et publiée à part en 1855 (Paris, Émile Audois, in-32, avec portrait, autographe et catalogue — incomplet — des œuvres du maître).

— Éloge de J.-J. Grandville, par Jules Nollet (Fabert). Anvers, 1853.

— Catalogue illustré de la vente des dessins de Grandville en 1853,

Digitized by Google

Grandville, à part les hésitations de la première heure pour des compositions auxquelles il fallait que le public s'accoutumât, a toujours été populaire. Les 47 ans écoulés depuis sa mort n'ont rien enlevé au juste renom qui l'entourait à la fin de sa carrière si tôt brisée. Ses principales lithographies coloriées et la plupart des livres qu'il a illustrés font partie de toutes les bibliothèques des gens de goût : on les réimprime. J'ajouterai, comme un criterium qui en vaut un autre, que leurs éditions originales ont l'honneur toujours très enviable de compter parmi les raretés que les amateurs d'estampes se disputent, et dont les prix se tiennent fort élevés sur le marché aux images. Un *Voyage pour l'éternité* complet — il n'est pas facile de le trouver en cet état — vaut au moins 60 fr.; les premières *Métamorphoses du jour* de Bulla 200 fr., un *Gulliver* broché 150 fr., les *Scènes de la vie des animaux* avec figures sur chine 600 fr., la série de *Béranger* sur chine valant 120 fr., et ainsi à l'avenant pour

---

rédigé par M. Falampin, son ami. Cette vente, qui eut lieu les 4 et 5 mars 1853, produisit 12,000 fr. Les *Caricatures* politiques furent vendues 1,310 fr., et 69 dessins pour les *Scènes de la vie des animaux* 1,230 fr.

— Grandville, par Antoine Laporte. Article paru dans l'*Histoire littéraire du* XIX^e^ *siècle*. Paris, F. Wieveg, 1889. Tome VI, 2^e^ livraison.

— Grandville, par H. Béraldi. Étude parue dans les *Illustrateurs au* XIX^e^ *siècle*, accompagnée d'un très intéressant catalogue. Paris, Conquet, 1888. Tome VII.

— Éloge de Grandville, par M. Krantz, doyen de la Faculté des lettres de Nancy, prononcé à l'inauguration du monument à Nancy, le 15 juin 1893. Excellente appréciation de l'œuvre du maître.

— Exposition des dessins originaux de Grandville. Article de M. Goutière-Vernolle, dans le numéro du 25 juin 1893 de la *Lorraine-Artiste*.

— Études sur Grandville, par Champfleury (la *Caricature moderne*) et par J. Grand-Carteret (les *Mœurs et la caricature en France*, très bon livre — et la revue l'*Image*).

Digitized by Google

les publications les plus importantes. Non seulement les contemporains de Grandville, mais leurs petits-enfants connaissent cet artiste laborieux qui a si bien illustré leurs livres préférés, et qui a su donner aux animaux des physionomies si humaines. Cette popularité a résisté à la mode, dont les caprices exaltent ou rabaissent périodiquement les réputations, et Grandville est désormais classé au rang le plus honorable parmi la pléiade de dessinateurs qui font de la période de 1830 à 1850 la plus artistique de ce siècle finissant.

Malgré tout, je voudrais plus encore pour lui, au nom de la saveur profondément personnelle et durable qui émane de son exposition d'œuvres inédites en 1893. Lisez ses biographes et ses critiques : ses contemporains ont épuisé à son profit le formulaire des épithètes admiratives, le déclarant sublime, l'appelant le flagellateur de nos vices, et le montrant armé du fouet de Juvénal et des lanières de Némésis. Clogenson, Jules Janin et Charles Blanc sont élogieux sans réticence. Mais les modernes font leurs réserves, discutent, ratiocinent, et coupent l'hypocras d'un filet de vinaigre. Sainte-Beuve, Paul de Saint-Victor et Théophile Gautier le comprennent mal. Champfleury, qui avait déjà cherché à porter à notre grand Callot des coups qui sont retombés sur sa propre échine, l'accuse d'être « lourd et pénible » ; M. Béraldi le trouve « dénicheur patient d'inventions petites et bizarres, tatillonneur, avec un acharnement maladif et une telle tension de cerveau qu'il finit par y laisser la raison » ; Baudelaire le qualifie « d'esprit maladroitement littéraire, ayant passé sa vie à chercher des idées et à les trouver quelquefois sans pouvoir jamais les exprimer » ; un

Digitized by Google

autre critique le déclare « atteint d'une maladie allemande, singulier mélange de métamorphoses et de métempsycoses » ; un dernier va jusqu'à lui reprocher « la vie de famille petite, rangée, honnête et chaste qu'il a menée, sans observations directes et avec un Buffon pour étudier les animaux ».

Quelle est pour nous, si bien renseignés par l'ensemble d'une œuvre dont nous avons pu à peu près tout voir, la caractérisque du talent de Grandville ; par quels côtés mérite-t-il de survivre à tant d'artistes qui ont eu de leur vivant plus de renommée que lui ; quels sont enfin les ouvrages qui lui assurent une réputation durable ? Telles sont, il me semble, les questions qu'il est possible de résoudre à une époque où l'art du XIX^e^ siècle peut être envisagé définitivement.

L'artiste se dépeint toujours dans ses productions. Maladif, mélancolique, misanthrope, malmené par la vie qui fut toujours dure pour lui, atteint dans ses affections les plus chères par des deuils dont la répétition a quelque chose de tragique, Grandville ne pouvait chercher à exprimer des joies qu'il n'a jamais connues que pour retomber plus avant dans le découragement et dans la tristesse. A peine ses premiers essais, les *Costumes de théâtre* qu'il dessina en 1826 d'après Hippolyte Lecomte pour le comédien Vizentini, la *Sibylle des salons,* les *Dimanches d'un bourgeois de Paris,* les *Plaisirs de chaque âge,* la *Galerie mythologique,* les *Principes de grammaire* et quelques scènes de mœurs, marquent-ils les fantaisies expansives d'un jeune homme en belle humeur, dont la verve satirique, déjà bien écrite, ne s'attaque qu'aux petits désagréments de la vie. Cette veine rieuse

Digitized by Google

devait vite s'épuiser, et les planches du *Voyage pour l'éternité,* dont neuf seulement sur vingt-trois ont été publiées, nous font voir dès 1830 un Grandville attristé, se complaisant dans des scènes lugubres où la mort joue le principal rôle, j'entends la mort en personne, montrant son masque grimaçant sous les costumes les plus divers. Cette série fort curieuse a maintes fois provoqué des assimilations entre son auteur et les artistes allemands : il est certain qu'il y a analogie de tendances, et qu'un dessin exposé au musée de Nancy rappelle Holbein à s'y méprendre ; mais on n'a pas assez loué, à mon sens, la profonde originalité, la saveur moderne qui distinguent ces compositions de celles dont on les a rapprochées. C'est du Grandville, et du bon Grandville. Il paraît qu'au commencement de 1830, les amateurs les trouvèrent trop lugubres et forcèrent leur éditeur à en suspendre la publication : nous ne pouvons que nous en plaindre aujourd'hui, nous que ces spectacles macabres ne sauraient plus guère effrayer.

Presque tous les autres ouvrages de Grandville sont empreints de cette amertume et cachent sous leur aspect plaisant la satire la plus vive de nos travers. Les *Métamorphoses du jour,* ce recueil célèbre dont je signalais tout à l'heure la rareté, le *La Fontaine,* les *Scènes de la vie des animaux,* les *Proverbes,* tous ces dessins où l'homme et l'animal sont si intimement mélangés qu'on ne sait auquel attribuer les leçons de profonde philosophie qui s'en dégagent, n'ont de capricieux que l'apparence. Ils nous montrent sous toutes leurs faces, avec les ressources de l'ingéniosité la plus souple et la plus féconde, les vices et les défauts humains, toutes nos mi-

Digitized by Google

sères, petites et grandes, nos contrariétés, nos tribulations, nos infortunes et nos déboires. Les sept péchés capitaux, avec toute leur lignée, leurs dérivés, leurs diminutifs, sont dépeints en traits piquants dans cette ménagerie où bêtes et gens sont confondus. La voracité, la sottise, l'hypocrisie, la fourberie, la rapacité, l'avarice, la cruauté, la suffisance, — il faudrait vingt lignes pour clore cette liste mélancolique — s'incarnent dans le crocodile, le baudet, le chat, le renard, le vautour, le rat, le loup, le dindon, tout le contenu de l'arche de Noé. Le choix même des livres que Grandville devait commenter est lui-même une preuve de ses tendances mordantes. Le *Gulliver*, les *Petites misères*, l'*Autre monde*, le *Don Quichotte*, devaient plaire à cet esprit railleur, puisqu'ils lui permettaient de donner carrière à ses dispostions frondeuses et acerbes.

Il ne faudrait pas cependant pousser trop au noir le bon Grandville, dont une bienveillance native modère habituellement la causticité, en l'amenant à égratigner d'une griffe légère et à mordiller juste ce qu'il faut pour que le sang ne coule pas. C'est la plupart du temps un satirique doux, semblant plutôt prendre son parti en philosophe des travers dont il se moque que chercher à les corriger : rien n'échappe à son observation maligne, mais on sent qu'il serait au regret de manquer de matière où l'exercer.

S'il fallait absolument lui chercher des analogues dans les autres nations, je crois qu'on les trouverait surtout chez nos voisins d'outre-Manche, dont il avait de nombreuses caricatures dans ses portefeuilles. Sa philosophie procède directement de celle de Sterne et de Swift; quant

Digitized by Google

à sa parenté artistique, elle s'accuse très nettement avec Hogarth, et surtout avec Rowlandson, dont le pinceau léger et moqueur prit aussi comme thème les ridicules de son temps. Il n'a rien de commun avec la lourdeur de Kaulbach, qui chercha bien à faire parler les animaux, mais en un langage pédantesque qui sonne faux à la délicatesse de nos oreilles françaises.

Toutefois, dans une phase assez longue de sa vie, puisqu'elle dura près de cinq ans, le pacifique Grandville eut la dent dure et son crayon se fit acéré comme un stylet. Ce fut au moment où l'avènement de Louis-Philippe mit fin à la révolution de Juillet 1830. Grandville, qui avait toujours été républicain, ne put voir sans irritation le renversement de ses préférences et s'enrôla parmi les adversaires résolus de la nouvelle dynastie. Justement il se rencontra à Paris avec un ennemi acharné de la monarchie, Ch. Philipon, qui se disposait à la combattre avec un journal illustré, la *Caricature,* et le décida sans peine à devenir son collaborateur le plus assidu. Le premier numéro de la *Caricature* parut le 4 novembre 1830, dans le format in-4° qu'il devait conserver jusqu'au 251e numéro, le 27 août 1835, lorsque l'horrible attentat de Fieschi nécessita les lois répressives de septembre. Alors commença une guerre acharnée et sans merci contre le roi, les ministres, les notabilités et les institutions monarchiques, où Grandville se tint toujours au premier rang et où il eut pour compagnons d'armes les artistes les plus en vue du temps, Henry Monnier, Bellangé, Victor Adam, Devéria, Eugène Lami, Decamps et Daumier. J'avoue en toute sincérité que cette âpreté de quatre ans et demi de représailles

Digitized by Google

acharnées m'a toujours paru inexplicable de la part d'un artiste timide qui avait débuté par les bénignités de la *Sybille des salons,* et qui devait finir par les symboles un peu mièvres des *Étoiles*.

La fièvre de la passion politique est impuissante à légitimer la guerre dite *de Philipon à Philippe,* dans laquelle ce dernier fit preuve de la plus large longanimité. Grandville, amusé d'abord par une lutte qui stimulait sa verve, fut certainement aiguillonné par la haine contagieuse de son directeur. Sous ce rapport, l'exposition de l'Hôtel-de-Ville nous fournit des indications intéressantes : on n'y voyait aucun dessin politique terminé de Grandville, mais des projets presque informes qui ne sont vraisemblablement pas de sa main. Il n'est pas téméraire de supposer que c'est Philipon qui lui fournissait ces canevas pour qu'il les traduisît en vraies caricatures.

Aussi bien, notre génération a assisté à tant de révoltes, elle a été le témoin de tant d'excès de plume et de crayon, des événements si imprévus dans leur violence sont venus porter tant d'atteintes à tout ce qu'elle aime et respecte, que ces batailles vieilles de soixante ans ne nous offrent plus guère qu'un intérêt rétrospectif de curiosité, et que, les dégageant des entraînements qui les ont provoquées, nous n'avons plus à voir dans les lithographies de la *Caricature* que le côté d'art qu'elles ont conservé, sous leur allure quelque peu sommaire et primitive. Tout emportement du crayon mis à part, il est impossible à celui qui les parcourt de ne pas trouver dans ces feuilles de l'esprit à outrance, un raffinement de raillerie qui profite de tout pour frapper

Digitized by Google

plus fort, et surtout ce respect du dessin en dehors duquel toute œuvre est condamnée à un prompt oubli.

A la même époque, Grandville poursuivait une campagne analogue dans le *Charivari,* mais sous une inspiration moins ardente. Rendu à la paix de la vie de famille, il se consacra tout entier à l'illustration des livres, ce dont nous ne saurions trop nous louer, puisque nous devons à cette ère de repos ses plus beaux ouvrages.

L'homme nous étant connu, étudions l'œuvre.

La carrière artistique de Grandville comprend une vingtaine d'années, pendant lesquelles il livra à la publicité environ 3,000 dessins. Si ce chiffre est considérable pour un artiste mort à 44 ans à peine, il n'a rien d'excessif en se répartissant sur vingt ans. Grandville n'a jamais cédé à la hâte de produire qui nous vaut tant de compositions insuffisamment étudiées. Très pondéré, très méthodique, très exigeant pour lui-même, il ne livrait son dessin au graveur que lorsqu'il avait été longuement mûri dans son cerveau, jeté sur l'ardoise à laquelle il confiait souvent ses premiers croquis, et conduit par d'incessantes retouches à son expression définitive. Il est telle de ses vignettes qu'il a recommencée cinq ou six fois, la retournant dans tous les sens pour donner plus de corps à son idée. Le précieux recueil des dessins originaux des *Fables de La Fontaine,* que M. A. Boidin, exécuteur testamentaire du dernier fils de Grandville, avait prêté avec tant d'autres richesses à l'exposition de 1893, nous donne les renseignements les plus complets sur cette recherche tenace d'un homme de volonté qui n'a jamais rien laissé au hasard, et dont les diverses formules d'interprétation attestent un chercheur toujours

Digitized by Google

en quête. Si cette préoccupation inquiète du mieux enlève à ses travaux du prime-saut et de la fantaisie, elle leur assure un caractère tellement complet qu'il semble difficile de les concevoir autrement. Voyez, par exemple, les *Voyages de Gulliver :* ils ont tenté bien des illustrateurs, mais il était réservé à notre Grandville de les traduire en traits si heureux qu'on peut les déclarer inimitables, et que l'écrivain et son commentateur sont inséparables désormais. A ce livre d'une philosophie si profonde et si mordante il fallait un artiste de même trempe, sachant en dégager à la fois les caprices énormes et la puissante moralité. Voyez encore les *Fables de La Fontaine,* interprétées depuis deux cents ans par des artistes du talent le plus incontesté. Au siècle dernier, Bernard Picart, Oudry, Desrais, Houël, Loutherbourg, Simon et Coiny, Percier, Moreau ; dans le nôtre, Jules David, Tony Johannot, Victor Adam, Grenier, Gustave Doré, Bodmer, Daubigny, Delierre et tant d'autres, ont paraphrasé en dessins charmants les exquises leçons de morale de notre immortel fabuliste ; aucun, on peut l'affirmer, ne l'a fait avec un goût plus ingénieux et une si parfaite assimilation au texte que Grandville, surtout dans les 120 premiers dessins qu'il livra en 1838 à son éditeur Fournier. La seconde série que Fournier lui demanda l'année suivante n'a pas les qualités de sa devancière ; elle sent un peu trop l'effort et la difficulté d'arriver au bout d'une tâche aussi lourde, mais il y a dans cet énorme labeur tant de pages spirituelles qu'elles font oublier les quelques imperfections des autres.

Les dessins que Grandville fit en 1842 pour les *Fables de Florian* sont des plus agréables, mais ils portent

Digitized by Google

moins loin et moins haut que ceux du *La Fontaine*. De même que les deux fabulistes ne peuvent être rapprochés dans la même admiration, que l'aimable et discret Florian n'a ni le génie de son glorieux modèle, ni son piquant, ni sa suprême finesse, de même son illustrateur, dans sa fidélité à le bien rendre, n'a pas trouvé pour lui des compositions aussi neuves et des accents aussi éloquents.

On peut en dire autant du *Robinson Crusoé,* en opposition avec le *Gulliver*. Les aventures du héros de Daniel de Foë ont fourni à l'artiste des dessins très pittoresques, qui en font un des bons livres dont la jeunesse fera toujours ses délices, mais il leur manque, pour les consacrer auprès des vrais curieux de vignettes, la souplesse et le courant de philosophie railleuse qui distinguent ceux du chef-d'œuvre de Swift.

Il est vraiment dommage que Grandville n'ait pas eu occasion d'entreprendre dans sa période de pleine activité l'illustration du *Don Quichotte,* car à en juger par les jolis dessins dont il orna la petite édition de Mame, parue après sa mort, en 1848, il se serait tiré à merveille de cet admirable livre, si bien fait pour le séduire. Mêmes regrets pour Molière, auquel il songea souvent et pour lequel il fit quelques compositions.

J'ai montré déjà ce que ses œuvres absolument personnelles, la *Sibylle,* les *Métamorphoses,* les scènes où il s'est moqué si gaiement des tracas de la vie bourgeoise, contiennent de verve, d'observation et de sens critique: aucune forme de ridicule n'échappe à cet observateur patient, qui collectionne nos misères comme un entomologiste fait la chasse aux insectes pour les piquer dans

Digitized by Google

ses boîtes. Le même esprit de fine satire se retrouve dans les dessins qu'il donna de 1833 à 1847, tout en menant à bonne fin ses travaux de longue haleine, à un grand nombre de publications illustrées, le *Magasin pittoresque,* la *Silhouette,* l'*Artiste,* l'*Illustration,* le *Musée des familles, la Mode,* le *Dantanorama,* le *Livre des enfants,* le *Boileau* de Desmalis, les *Français peints par eux-mêmes,* le *Prisme,* les *Contes de Perrault,* le *La-bruyère* de 1845, *Fiel et miel,* le *Jardin des plantes* de Curmer, les *Guêpes* d'Alphonse Karr, le *Muséum parisien,* le *Musée* de Philipon et le *Boccace* édité par Barbier en 1845. C'est surtout dans les 25 vignettes du *Magasin pittoresque* qu'il déploya les ressources de son esprit inventif, semant ici dans des portées de musique d'exquises figurines en guise de notes animées, là lançant les infiniment petits de la création dans une sarabande échevelée, plus loin circonscrivant les passions dans des figures géométriques appropriées à chacune d'elles, ailleurs rapprochant par de lentes gradations un visage humain du profil d'un animal, et agrémentant ses envois à Édouard Charton de lettres pleines de malice. Un éditeur devrait bien nous rendre le service d'extraire ces délicieuses fantaisies du recueil volumineux où elles sont enfouies, et de les publier dans un recueil qui tiendrait sa place à côté des meilleurs albums de Töpffer.

Si j'avais à me prononcer sur le livre le plus intéressant et le plus typique de Grandville, je pencherais pour les *Scènes de la vie privée et publique des animaux,* parce que ces deux volumes résument le mieux à mon avis tous ses mérites de penseur et de dessinateur ; il y déploie une connaissance tellement approfondie des mœurs des ani-

Digitized by Google

maux, de leurs caractères, de leurs formes, du sentiment humain de leurs passions, que ce maître ouvrage peut être consulté avec le même profit par l'homme de science que par le moraliste. Combien est puissante l'empreinte de la griffe de Grandville ! On se souvient à peine que les écrivains qui ont collaboré à ce beau livre s'appellent Balzac, Ch. Nodier et George Sand, et on ignore à peu près absolument de qui est le texte des *Petites misères*, d'*Un autre monde*, des *Cent proverbes*, des *Fleurs animées* et des *Étoiles*. Pour ceux même à qui ces ouvrages sont familiers, il n'est question que de Grandville, tellement il a su leur imposer l'autorité de son talent et les faire siens. Les deux *Jérôme Paturot* ne doivent le regain de notoriété qu'ils ont gardé qu'à Grandville et à Tony Johannot : sans les dessins dont ils sont émaillés, j'allais dire illuminés, il y a longtemps que ces deux ouvrages auraient été rejoindre dans une indifférence noire les autres productions de Louis Reybaud. Déjà Grandville trouvait que celui qui lui avait été confié datait et que les traits de satire en étaient émoussés ; aussi n'entreprit-il qu'avec appréhension un travail qui cependant mérite d'être conservé comme un tableau pris sur le vif des mœurs politiques à la fin du règne de Louis-Philippe.

Des illustrations qui datent plus franchement, par exemple, ce sont celles du *Béranger*. Il faut avouer que les chansons qui les ont inspirées sont pour la plupart bien surannées aujourd'hui. Le dieu des bonnes gens du chansonnier est mort de décrépitude dans son Olympe ; l'enseigne du roi d'Yvetot ne se balance plus à la porte des cabarets ; Lisette, Roger Bontemps et Madame Grégoire sont aussi vieux qu'Iris et que Momus. Alors que

Digitized by Google

l'élévation émue d'un Lemud ou la fougue patriotique d'un Raffet ont choisi dans le grand chansonnier national les aspirations du poète et les élans du chantre de nos héroïsmes militaires, Grandville n'a voulu voir en lui que l'épicurien et le disciple frondeur de Voltaire. Il l'a fait, je le reconnais, avec beaucoup d'esprit et de malice gauloise, bien dans le ton de l'époque et du livre, mais, comme il est arrivé pour la *Caricature,* ses rancunes politiques l'ont quelquefois conduit trop loin. Certaines de ses plaisanteries ont le sel un peu gros et d'autres tournent trop à l'aigre et à l'allusion agressive.

C'est dans *Un autre monde,* paru en 1843, que se trouvent les séries bien connues des figures en raccourci et des déformations du visage, dont l'originalité suffirait pour faire vivre ce volume étrange où les fantaisies les plus amusantes coudoient les plus extraordinaires rêveries. Il marque une nouvelle phase dans les préoccupations de Grandville, ces hallucinations amères et découragées que les coups de la mort creusant des vides à son foyer développaient en lui, jusqu'à l'effroyable crise qui devait l'emporter quatre ans après.

Les *Fleurs animées* et les *Étoiles*, ses dernières œuvres, ne sauraient rien ajouter pour nous à sa valeur. Il y reste le consciencieux artiste qu'il a toujours été, mais ses idées toujours ingénieuses n'émanent plus de la source limpide d'autrefois : on y sent l'effort et la tension d'un esprit fatigué.

Notre éminent concitoyen partage avec cinq ou six artistes l'honneur d'avoir créé un genre d'illustrations qui devait prendre d'années en années une importance telle qu'il a fini par envahir jusqu'à l'abus la librairie du monde

Digitized by Google

entier, je veux dire celui des vignettes dans le texte. L'époque où il débuta forme l'intermédiaire entre la fin de la gravure sur acier et l'avènement de la lithographie et de la gravure sur bois. Le mouvement de régénérescence artistique qu'on a qualifié du nom de romantisme, et qui constituera pour l'avenir le point culminant de l'art de notre siècle, s'essayait par quelques compositions timides, encore empreintes de la roideur de l'école du premier Empire. Chasselat, Desenne, Fragonard fils, Victor Adam, Horace Vernet, commentaient les écrits de cette ère de transition par des dessins où l'influence de Moreau le jeune était encore sensible, non le Moreau triomphant du *Monument du costume* et du *Molière* de Bret, mais le Moreau affadi et sénile du *Tom Jones* et du *Crébillon*. Quelques coups de tonnerre, ceux du *Radeau de la Méduse* de Géricault, de la *Barque de Dante,* du *Massacre de Scio,* du *Marino Faliero* de Delacroix, troublaient la froide sérénité des ciels de David et annonçaient le cataclysme qui devait bientôt emporter le vieux monde académique, mais pour populariser la rénovation naissante il fallait d'autres modes de divulgation que le sec et lent burin des graveurs. La réapparition après trois cents ans d'abandon de la gravure sur bois, la création de la lithographie, et aussi le retour à l'eau-forte, portèrent à la gravure sur acier une atteinte dont elle ne s'est pas encore relevée. Stimulés par ces moyens rapides et économiques de reproduction, les artistes, Delacroix en tête, prirent l'habitude de jeter leurs idées sur le buis et sur la pierre et de les livrer au public dans toute la verdeur de leur inspiration. Les deux procédés eurent vite leur application bien distincte : peu employée à l'illus-

Digitized by Google

tration des livres, la lithographie fut réservée aux grands albums, aux planches isolées, aux séries sans texte. La gravure sur bois au contraire, introduite d'Angleterre en France par Thompson, qui dès 1820 s'en servait pour un Rabelais en trois volumes édité par Desoer, devint rapidement le mode préféré des éditeurs : en 1830, un livre humoristique de Charles Nodier, l'*Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*, où Tony Johannot semait une cinquantaine de vignettes sur bois de la plus délicieuse fantaisie, consacrait définitivement cette innovation dontl'adoption devait prendre une si extraordinaire faveur.

Dès son arrivée à Paris, notre Grandville trouva les presses lithographiques en pleine activité et s'empressa de les utiliser pour ses premières productions. Tous les travaux qu'il exécuta de 1820 à 1836 — j'omets à dessein une médiocre lithographie faite à Nancy en 1824, *la Marchande de cerises*, — depuis les *Costumes de théâtre* jusqu'aux *Types modernes*, sont traités sur pierre, à la plume ou au crayon, soit par lui-même, soit par ses collaborateurs, Eug. Forest, un Strasbourgeois qui fut son voisin de chambre à Paris, Desperet, et Julien, auquel la jeunesse de ma génération doit tant de modèles de dessin aux hachures impeccables. Beaucoup de ces pièces sont coloriées, et ce n'est pas leur plus petit mérite que ces couleurs délicates, dont la simplicité n'exclut ni l'art ni l'élégance. Ne nous arrive-t-il pas à tous, pour le simple plaisir des yeux, de feuilleter ces pages dont l'apaisement de soixante années a amorti la vivacité, comme celle d'une fleur aux brillants pétales retrouvée dans un vieux livre ? On y respire un parfum attiédi du passé. Si Grandville a fait peu de peinture, il avait à un haut degré le sen-

Digitized by Google

timent du coloris, puisque ces enluminures un peu sommaires, appliquées à grands coups de pinceau par des entrepreneurs d'aquarelle, des femmes la plupart du temps, ont gardé une saveur que je ne trouve pas dans les procédés actuels d'impression en couleurs, si perfectionnés qu'ils soient. On cherche autre chose aujourd'hui, le fin du fin, toutes les gammes les plus subtiles. Les airs sont compliqués, mais il est permis, comme Bartholo, de leur préférer la Rosinette d'antan. S'il fallait expliquer ma préférence, je le ferais ainsi : ce sont toujours, en 1894 comme en 1834, des ouvriers qui forment l'intermédiaire entre l'artiste qui crée et le public qui regarde, et auxquels on ne peut demander autre chose que de la dextérité de main. Jadis, avec cinq couleurs savamment préparées, contrôlées par le dessinateur lui-même et épandues naïvement sur la blancheur du papier, la plus jeune enlumineuse allait droit au but ; aujourd'hui d'admirables machines peuvent imprimer jusqu'à 25 tons sur la même feuille, mais il faut les encrer trop souvent et multiplier par là les chances d'erreur. On reviendra à la simplification des teintes si habilement utilisée par Grandville, Henry Monnier, Eugène Lami et d'autres de leurs contemporains. Que dis-je ? On y revient, et les planches en couleur si curieuses de l'*Estampe originale*, les albums d'un si haut ragoût de Rivière et quelques affiches placardées sur nos murs ne sont qu'un retour, adapté à l'esthétique moderne, des lithographies coloriées d'autrefois. La même simplicité de moyens se retrouve dans les admirables estampes japonaises vers lesquelles il se produit en ce moment un courant de prédilection si intense.

Digitized by Google

L'inconvénient de la lithographie est de ne se prêter, sous peine d'une fatigue rapide de la pierre et d'épreuves de plus en plus effacées, qu'à un nombre restreint de reproductions. Aussi, dès que les avantages de la gravure sur bois furent connus, séduisirent-ils tous les artistes désireux de voir leurs créations popularisées dans des livres à grand tirage. Grandville fut un des premiers à mettre à profit cette innovation, et à partir de 1836 jusqu'à sa mort il confia aux graveurs sur bois l'interprétation de ses idées. C'est surtout dans le *La Fontaine,* dans les *Scènes de la vie des animaux,* dans le *Gulliver* et dans les *Petites misères* qu'il trouva les plus heureuses applications de ce procédé, qui, en se mêlant au texte même, lui sert si spirituellement de paraphrase.

Ses collaborateurs furent les xylographes les plus exercés et les plus accrédités de son temps, d'abord le trio Andrew, Best et Leloir, dont un des membres, Best, était né à Toul, puis Thompson, Porret, Cherrier, Brévière, Chevauchet, Laisné, Godard, Lacoste. Une fois son dessin bien arrêté, il le confiait à un premier intermédiaire qui le reportait sur bois et le transmettait à l'atelier de gravure. De là deux opérations, qui mirent bien souvent Grandville hors de lui. Mais laissons-lui la parole et écoutons-le formuler ses griefs à un ami, dans ce style imagé et nerveux qui donnait du charme au moindre de ses billets. « Que de fois, s'écrie-t-il dans une lettre citée « par Clogenson, j'ai pesté et envoyé mon dessinateur à « tous les diables ! Je passais souvent mes journées à re- « dresser ses erreurs, réparant ses lourdeurs, refondant « ses hachures, les recroisant, détruisant par ici, ajoutant « par là... que de visages de femmes il m'a enlaidis, que

Digitized by Google

« de mains il m'a allongées, grossies !... Mais je me plains « du moindre de mes maux ! La mise sur bois finie, il me « restait à subir la plus terrible des tortures : passer sous « l'outil impitoyable du graveur !... Je me rappelle, à ce « propos, qu'à la vue du premier dessin qui fut gravé dans « les *Fables de La Fontaine* (celui qui représente la cigale), « je sautai en l'air, tant le travail avait été changé : deux « pattes de l'animal avaient été supprimées ! Mais le gra- « veur me donna tant d'excellentes raisons, que je baissai la « tête et me résignai. Le public, me disait-on, n'ira pas voir « cela ! Il me restait à en voir bien d'autres. Ce n'est pas « la dernière étamine par laquelle je devais passer ; l'im- « primeur, à son tour, roulant sur le bois son cylindre bru- « tal ou inintelligent, faisait avancer les fonds en les étei- « gnant, empâtait les finesses, changeait tout l'effet. »

Ces déboires, plus énervants qu'on ne le suppose, sont toujours le lot des artistes. Tous les ans, je suis le témoin des impatiences qu'ils causent à un de nos plus habiles illustrateurs contemporains : chaque fois qu'une épreuve lui parvient, ce sont de nouvelles déconvenues, des lamentations contre le sans-gêne des graveurs, et, de guerre lasse, la même résignation finale.

Malgré ces incorrections, beaucoup plus sensibles, il faut le reconnaître, pour l'artiste qui en est blessé que pour la généralité des amateurs auxquels elles échappent, la période de 1830 à 1850 mérite d'être considérée comme la belle époque de la gravure sur bois, celle d'une assimilation respectueuse au caractère du dessinateur, avec des tailles intelligentes serrant l'original d'aussi près que possible. Il y a dans les volumes que je viens de citer des gravures dignes d'être classées comme des modèles qui

Digitized by Google

n'ont pas été surpassés. La mode, ici comme en toute manifestation d'art, a cherché d'autres formes d'expression sur le buis : les dessins fougueux, estompés, gouachés, sans contours précis de Gustave Doré ont forcé les graveurs du second empire à créer une méthode pour ainsi dire spéciale d'interprétation ; de nos jours, le goût marqué des amateurs pour l'aspect élégant des images a fait surgir des ouvriers d'une habileté prestigieuse, empruntant aux Américains et aux Anglais les outils d'où émanent presque fatalement des gravures veloutées et d'une douceur un peu monotone. Nous reverrons certainement le retour aux procédés qui assurent aux livres des Fournier, des Curmer, des Paulin, des Perrotin, des Hetzel, les rayons d'honneur dans les bibliothèques d'ouvrages du XIX^e^ siècle.

Grandville adopta la pointe de l'aqua-fortiste pour la délicate illustration des *Fables de Lavalette*. Il est regrettable qu'il n'ait pas fait de plus fréquentes applications de ce procédé si artistique, qui lui aurait évité les déceptions de traductions infidèles.

En 1847, l'éditeur de Gonet fit graver sur acier par Ch. Geoffroy les dessins des *Fleurs animées* et des *Étoiles*. Passe pour les *Fleurs*, qui sont exécutées délicatement, tout au moins pour celles qui sont dues à Grandville, car il paraît certain qu'une partie n'est pas de lui, mais les aciers des *Étoiles* sont véritablement fâcheux dans leur lourdeur et leur gaucherie : on y sent que les originaux, dernière production de la main déjà défaillante de Grandville, étaient trop incomplets pour offrir un guide sûr au graveur, qui les a terminés tant bien que mal en y mettant beaucoup trop du sien.

Digitized by Google

Comme conclusion de cette revue technique, je ne saurais trop appuyer sur la part considérable qui revient à Grandville dans la création de la vignette, avec quelques artistes qui ont comme lui opéré, chacun avec ses qualités, ce rajeunissement de la librairie languissante de la restauration. Daumier eut en partage la puissance, Gavarni la souplesse, Tony Johannot la grâce, Gigoux l'humour, Henry Monnier la vérité, Célestin Nanteuil l'émotion, Français la poésie ; Grandville eut la finesse malicieuse d'un observateur doublé d'un philosophe.

Ses *Proverbes,* ses *Petites misères,* son *Jérôme Paturot* et diverses de ses séries lithographiées renferment d'utiles renseignements sur les mœurs de la génération de 1830, mais en général il s'est peu attaché à dépeindre son époque : on dirait qu'il l'a dédaignée pour ne voir que ce qui est perpétuel dans l'espèce humaine, les mille expressions de ses passions. Le grand souffle romantique a passé sur sa tête sans paraître le toucher. Deux vignettes assez insignifiantes pour le *Toussaint le mulâtre,* roman démocratique d'Antony Thouret, une grande lithographie nous montrant les écrivains de 1836 en *Course au clocher académique,* voilà tout le tribut qu'il a payé à une rénovation qui enfiévrait la plupart de ses contemporains. Confiné dans son atelier, Grandville ne se mettait guère à la fenêtre et restait sourd aux bruits de la rue. Qu'il soit affublé d'un pantalon à l'éléphant, d'un chapeau tromblon, d'une redingote couleur violette des bois ou d'un habit à la Lacenaire, un moyen-âgeux de 1835 n'est pour lui qu'un homme, porteur d'un cerveau dont il n'a pas de plus grand plaisir que de disséquer tous les lobes.

Digitized by Google

Ce que je dis de l'homme s'applique aussi à la femme, que le satirique ne met généralement en scène que pour chercher à montrer qu'elle ne le cède en rien à son compagnon en perfidies et en travers. Le repentir ne vint que fort tard, en 1847, et inspira à Grandville, en expiation de ses méfaits de lèse-galanterie, les dithyrambes de ses dernières compositions.

Cette rareté d'élégances féminines dans l'œuvre gravée de notre concitoyen va me servir de transition pour revenir à mon point de départ, l'exposition de ses dessins inédits, où précisément on pouvait admirer deux ou trois cents croquis de femmes jolies et gracieuses. J'ai seulement compris alors les révoltes du dessinateur contre les cruautés de ses graveurs, dont l'échoppe brutale et maladroite a transformé en vulgarités les délicatesses des originaux. Les corps, qu'ils ont enfermés dans des lignes si anguleuses, frémissent sous leur revêtement de soie ou de linon, les attaches si épaisses sont affinées, les poses si roides sont onduleuses et souples, les visages si froids sont mutins et rieurs. Nous voici transportés en plein Balzac : c'est bien ainsi que nous nous plaisons à nous figurer Eugénie Grandet, la Fosseuse, M^me^ Taillefer, M^me^ Firmiani, Fanny Vermeil, Ida Gruget, M^me^ de Restaud, Lady Brandon, les anges et les démons de la *Comédie humaine,* à la mode de 1830, j'allais dire de 1894, avec leurs robes en cloche, leurs manches à la femme libre, leurs chapeaux à la folle, leurs mantelets à l'imbécile, et leurs touffes de cheveux cachant l'oreille. Bourgeoises, grandes dames, marchandes, actrices se coudoient dans ces élégantes théories et nous montrent que si Grandville l'avait voulu, il aurait été l'illustrateur le

Digitized by Google

mieux avisé d'une époque dont les moindres côtés ont pour nous le plus vif intérêt. Familier de l'Opéra-Comique et de l'Odéon, il nous a laissé de ses observations théâtrales des souvenirs précieux, costumes, répétitions, représentations, comédies dans la salle ou dans les coulisses, dont nous ne nous doutions pour ainsi dire pas avant cette exposition inoubliable.

On a pu suivre au musée de Nancy l'éclosion du talent de Grandville, ses transformations et ses progrès. L'inexpérience du débutant s'y révèle par des hésitations où on le voit préoccupé par des artistes qui l'impressionnaient : ces croquis militaires à l'encre de chine rappellent Swebach et Bacler d'Albe ; tels personnages engoncés dans le collet de leurs habits font songer à Lœillot ; ces silhouettes d'actrices ont une grande analogie avec celles d'Henry Monnier ; ces visages au crayon mou, trop mou, d'une distinction un peu banale, sont certainement inspirés de Mansion ; ces plis de robes si délicats dans leur précision attestent l'influence d'Ingres. La personnalité commence à se dégager dans ces griffonnis plus sûrs et ces études de paysage d'un dessin hardi, et le Grandville définitif apparaît. Tous ses ouvrages sont représentés ici, tantôt par des croquis de premières pensées, tantôt par les dessins complets eux-mêmes, tellement différents, je ne saurais trop y insister, de leurs reproductions, tellement plus délicats, plus spirituels, plus artistiques en un mot, qu'ils paraissent autant d'œuvres nouvelles. Puis voici les dessins inédits, que l'artiste donnait en prodigue à ses amis, types de nancéiens, petites scènes intimes, jetés par sa plume intarissable sur tous les morceaux de papier qui lui tombaient sous la main, bouts de lettres,

Digitized by Google

fragments de journaux, enveloppes, feuillets d'album, comptes de ménage, et précieusement conservés par leurs possesseurs.

Une vitrine entièrement remplie de dessins de fleurs nous donne une preuve nouvelle de l'extrême conscience de Grandville. Il n'est pas de botaniste qui ait étudié avec un souci plus méticuleux de la forme et du caractère les calices, les tiges, les corolles, les boutons, les rameaux et les feuilles de ces élégants modèles. Les *Fleurs animées* sont toutes là, le bleuet, le coquelicot, l'œillet, le pavot, le camélia, toute la flore des champs et des serres, prêtes à s'humaniser au premier signal et relevées de quelques touches d'aquarelle légères et brillantes.

Quelques vues de Nancy et de ses environs, également à l'aquarelle, et deux tableaux à l'huile, attestent que si Grandville, au lieu de se laisser décourager par la lenteur du procédé, avait donné suite à ses premiers essais de peinture, lorsqu'il fréquentait l'atelier d'Hippolyte Lecomte, il aurait pu mériter comme peintre la même renommée qu'il a conquise comme dessinateur. Sa couleur est souple et distinguée : dans le tableau qui représente un coin du *Jardin du Luxembourg,* elle a beaucoup d'affinité avec celle des estampes de Debucourt, notamment celle de la fameuse *Promenade du Palais-Royal,* qui elle-même est visiblement inspirée des tendances anglaises. Le second tableau, représentant le peintre lui-même, est aussi traité dans la manière grasse et fluide de Reynolds et de Gainsborough. Ici comme ailleurs, l'influence anglaise est bien plus marquée que celle de l'Allemagne.

Plusieurs autres portraits au crayon nous montrent la

Digitized by Google

physionomie de Grandville à différentes époques : le voici tout jeune, puis à 25 ans, avec une moustache et une royale, l'air jovial et heureux sous un bonnet grec crânement posé sur l'oreille, enfin maladif et songeur. Un peu partout, des portraits d'hommes de lettres, de peintres, de personnages connus à Nancy vers 1825.

Je dois me borner à ces indications générales sur cette belle exposition, d'où Grandville sort avec un lustre que bien peu de nos contemporains soupçonnaient, celui d'un virtuose consommé qui se joue de toutes les difficultés de son art et n'a rien de solidaire avec les défauts de ses interprètes.

Je ne saurais oublier que son nom est uni par les liens les plus étroits à l'Académie de Stanislas, dont son frère, Gérard-Grandville, secrétaire en chef de la mairie de Nancy et décédé en 1857, fit partie pendant vingt-neuf ans. Reçu membre de l'Académie en 1828, Gérard-Grandville prononça son discours de réception en vers et enrichit les mémoires de la Compagnie de plusieurs compositions d'un tour poétique et délicat.

Le père de Grandville mourut à Nancy en 1854.

Tel qu'il nous apparaît dans l'ensemble de son œuvre publiée et inédite, Grandville unit à la profondeur d'un observateur incisif, au mordant d'un philosophe satirique, à la netteté de vision d'un ami de la vérité, qualités primordiales du caricaturiste, les mérites d'un dessinateur savant et rompu à son métier. L'émotion et le souffle inspiré ne lui ont pas été dévolus, mais il a eu à un degré rare le don de bien voir, c'est-à-dire de trouver pour chaque physionomie l'allure typique qui la résume, et celui de bien rendre, cette faculté qui sait donner un

Digitized by Google

langage expressif au moindre trait. C'est un penseur et c'est un artiste.

Heureux l'écrivain, le peintre, le musicien, le sculpteur, qui peuvent laisser après eux une page, un tableau, un dessin, une mélodie, un buste dignes de perpétuer leur nom ! Dans l'épitaphe qu'il composa pour lui-même et qu'il envoya à son ami Alexandre Gény, Grandville déplorait que seul de tous les êtres et de toutes les choses auxquelles il a donné la vie, il n'eût pas su faire son chemin. Grandville peut reposer en paix. La postérité l'a vengé des épreuves de sa trop courte carrière et a cassé cet arrêt porté en une heure de découragement. L'auteur des *Métamorphoses,* du *La Fontaine,* du *Gulliver* et des *Scènes de la vie des animaux* est de ceux que les générations futures n'oublieront pas et dont notre Lorraine sera toujours fière.

Il m'a paru qu'un catalogue sommaire des œuvres de Grandville formerait un utile complément à cette étude, et qu'il mettrait en lumière, mieux que tous les commentaires possibles, la fécondité de grand caricaturiste lorrain. J'en ai trouvé les éléments dans ceux de Ch. Blanc et de M. Béraldi, mais j'ai surtout mis à profit pour le rédiger les précieuses indications de mon honorable concitoyen M. Langlard, qui a voué à Grandville le culte le plus éclairé et a mis obligeamment à ma disposition sa collection véritablement unique des productions du maître.

Digitized by Google

ŒUVRE DE GRANDVILLE

Un catalogue complet, raisonné, détaillé, illustré, comme il devrait l'être, des travaux de Grandville, pourrait remplir un volume. Je n'ai pas eu l'intention de le dresser, et me suis borné à une description générale aussi exacte que possible de l'œuvre du maître, en attendant qu'un de ses admirateurs, plus en situation que moi de l'établir, lui élève le monument iconographique auquel il a droit. J'ai adopté l'ordre chronologique comme cadrant mieux avec le but de mon étude, tout en constatant que la collaboration de Grandville à plusieurs publications périodiques met quelque confusion dans un classement rigoureux par années. Mais le cas se présente rarement.

1824. — *La Marchande de cerises.* Lithographie, la première pièce imprimée de Grandville ; elle est signée Grandville fils inv., et a été publiée par Labouré à Nancy.

1826. — *Costumes de théâtre,* d'après H. L. (Hippolyte Lecomte). 15 lith. coloriées ; chez Engelmann.

Je n'ai pu voir que ces 15 costumes. Tous se rapportent au *Crociato* (orthographié ici *Cruciato*), opéra de Meyerbeer, qui fut joué en 1826 à l'Académie royale de musique.

Dans la *Galerie de la presse, de la littérature et des beaux-arts,* M. Victor Ratier dit que Grandville en lithographia une série pour la *Dame Blanche.*

Digitized by Google

Cette publication, on le sait, fut entreprise par le comédien Vizentini. Elle dura une vingtaine d'années.

1827. — *La Sibylle des salons,* composée et dessinée par Mansion et lith. par Ad. Granville (*sic*). A Paris, chez l'auteur, rue de Cléry, n° 19, et chez Alph. Giroux, rue du Coq-Saint-Honoré, n° 7. A Londres, chez Engelmann, Graf Coindet et C°, 66, Saint-Martin's Lane. 1827. Lith. de Engelmann, rue Louis-le-Grand, n° 27, à Paris. 54 lith. in-12.

Cette première œuvre importante de Grandville est mal connue et a été inexactement décrite. C'est pour ce motif que j'ai tenu à en donner le titre complet. Elle renferme 54 planches en noir, dont un titre et un frontispice. Les sujets n'ont rien, ni par eux-mêmes ni par aucun signe, qui se rapporte à un jeu de cartes. C'est seulement dans la 2e édition, coloriée, parue vers 1848, qu'un éditeur les publia avec l'addition au coin du haut à gauche des 52 emblèmes du jeu de whist. De là le nom de Jeu de cartes fantastique ou mythologique sous lequel cette série fort rare est ordinairement désignée.

1827. — *Chaque âge a ses plaisirs.* 10 lith. ; chez Gihaut. Les plaisirs de l'enfance ; les amusements de la jeunesse ; les jouissances de l'âge mûr ; les passe-temps de la vieillesse.

1828. — *Les Dimanches d'un bourgeois de Paris,* ou *les Tribulations de la petite propriété.* Titre et 12 lith. coloriées ; chez Langlumé.

Ces lithographies ont été aussi mises dans le commerce en noir, comme du reste la plupart de celles que Grandville a publiées.

1829. — *Les Métamorphoses du jour.* Un titre, une feuille de texte signée Achille Comte et 72 lith. coloriées ; chez Bulla.

Série très rare à trouver complète, un certain nombre des dernières planches ayant été interdites par la censure pour allusions politiques.

Elle a reparu en réductions assez médiocres, en noir, dans le *Charivari* de 1832, et a été réimprimée en 72 planches, avec une nouvelle couverture, pour l'éditeur Aubert.

En 1854, Gustave Havard la fit graver sur bois pour un volume in-8°, avec texte de Albéric Second, Louis Lurine, Clément Caraguel, Taxile

Digitized by Google

Delord, H. de Beaulieu, Louis Huart, Charles Monselet et Julien Lemer, et une notice sur Grandville par Charles Blanc. Cette édition ne renferme que 70 planches.

Une édition anglaise des *Métamorphoses* a paru en 1830 en Angleterre, chez Thomas Mac Lean. 40 planches coloriées ; lithographie de Langlumé.

Il a été gravé une grande planche contenant 36 réductions coloriées des *Métamorphoses,* avec rébus, sous le titre : *les Métamorphoses de 1831 ;* chez Giraud père et fils, à Paris.

1829 et années suivantes. — *La Silhouette.* Quelques lithographies parues dans cette publication.

1830. — *Mémorables journées de 1830,* recueillies et lithographiées par V. Adam, texte par P. J. Charrin. Ouvrage présenté au Roi et publié sous les auspices de Sa Majesté. Paris, Bulla ; Londres, Giraldon-Bovinet et C° ; in-folio oblong. 1 fleuron de Grandville sur le titre.

1830. — *Galerie mythologique.* 6 lith. coloriées ; chez Bulla. Lith. de Langlumé. *Jupiter et Junon ; les Grâces ; Mars et Vénus surpris par Vulcain ; Hercule et Omphale ; Mort d'Adonis ; Jugement de Pâris.*

1830. — *Principes de grammaire.* 4 lith. coloriées ; chez Senefelder.

1830. — *Sujets divers,* parus isolément ou dans des journaux. Une quinzaine de lithographies : *Promenades dans Paris; Mœurs aquatiques ; les Français au Missouri ; le Soldat français en Algérie,* etc.

1830. — *Voyage pour l'éternité ; revue générale des omnibus accélérés, départs à toute heure et de tous les points du globe,* par J. Grandville. Titre et 9 lith. coloriées ; chez Bulla et Aubert.

1830. — *Caricatures politiques.* 20 à 25 lithographies, parues au moment de la révolution de Juillet soit à part, soit pour la *Caricature provisoire.*

C'est à dater de cette époque qu'Eug. Forest devient le collaborateur de Grandville et reporte ses dessins sur pierre.

Digitized by Google

1831. — *Album cosmopolite.* Une grande lithographie à la plume représentant *Walter Scott* (*Scheriff*) *lisant le Riot act à Alexandre-rassemblement,* avec la dédicace suivante : souvenir d'amitié donné à MM. Alexandre et C^ie^ par un de ses admirateurs sans nombre J. J. Grandville. Marly-le-Roi, 1^er^ mars 1831 ; lith. Adrien.

1831 à 1835. — 10 planches, dont une en taille-douce, les autres lithographiées, pour la publication politique appelée *Association* ou *Souscription mensuelle ;* chez Aubert.

La série, peu commune, se compose de 24 pièces.

1831 à 1835. — *La Caricature.* Environ 100 lithographies en noir et en couleurs, la plupart avec la collaboration d'Eug. Forest, de Julien, de Desperet et de Benjamin.

Dans son excellent guide, la *Bibliographie des ouvrages illustrés du* XIX^e^ *siècle,* M. J. Brivois donne des détails très complets sur ce célèbre journal et sur la part qu'y prit Grandville.

1832. — *Physiologie de la poire,* par Louis Benoit, jardinier. Paris, libraires de la place de la Bourse et du Palais-Royal, 1832, 1 plaquette in-8°. 2 bois.

Pamphlet contre Louis-Philippe. Louis Benoit est le pseudonyme du notaire Peytel, qui fut guillotiné à Bourg-en-Bresse pour avoir assassiné sa femme et son domestique.

1832 à 1835. — *Le Charivari,* journal quotidien.

La coopération de Grandville à cette publication est plus importante qu'on ne le croit généralement. Elle doit comprendre de 60 à 80 lithographies, assez difficiles à reconnaître parce qu'elles ne sont pour la majeure partie pas signées et aussi parce que le crayon un peu banal des interprètes n'y a pas assez accusé la personnalité du maître. J'ajouterai qu'elles perdent de leur intérêt par comparaison avec celles de la *Caricature.*

La vignette d'en-tête qui est encore utilisée pour le *Charivari* est de Grandville (1836).

1834. — *Les Parisiens pittoresques.* 12 lith., tirage à part de la série dite des *Grosses têtes,* parue dans le *Charivari.*

Digitized by Google

1834. — *Carte vivante du restaurateur.* 12 lith. coloriées par Pannetier d'après Grandville ; chez Aubert.

Une 13e planche en noir, tirée de la *Caricature,* représente le roi Louis-Philippe à table avec ses ministres, sous le titre: *Mendians.*

1834. — *Les Breuvages de l'homme.* 7 lith. coloriées; chez Neuhaus. *Le lait, l'eau, la bière, le punch, le cidre, le vin de Champagne et la tisane.*

1834. — *Petits jeux de société.* 6 sujets coloriés à têtes d'animaux, lithographiés par Desperet ; chez Aubert.

1834. — *Toussaint le mulâtre,* par Anthony Thouret. Paris, Levavasseur, 2 vol. in-8°. 2 vignettes sur chine.

1834 à 1846. — *Le Magasin pittoresque.* La contribution de Grandville à cette publication, dont soixante années n'ont pas épuisé la vogue, est de 24 dessins gravés sur bois, parus dans les tomes 3, 4, 8, 9, 10, 11, 12 et 15. Charles Blanc en donnant les sujets dans sa biographie de Grandville qui ouvre le volume des *Métamorphoses du jour,* paru chez Havard, j'y renvoie le lecteur pour ne pas trop étendre ce catalogue.

1835. — *Types modernes, observations critiques, le dedans de l'homme expliqué par le dehors.* 9 lith. à la plume ; chez Aubert.

Série publiée en 1842 par Aubert, en 24 planches plus petites, sous le titre : l'*Homme, son esprit, ses goûts, ses habitudes jugés par son physique.*

1835. — *Muséum Dantanorama.* Titre, couverture et 8 portraits (sur 12) par Grandville, d'après Dantan ; chez Susse et Neuhaus. Lith. de Delannois.

Charges d'hommes célèbres. Les autres portraits ont été lithographiés par Ramelet et Dupeuty.

1835 (vers). — *Grande course au clocher académique.* Lith. en 3 feuilles in-folio par Desperet, d'après Grandville ; chez Beauger.

Digitized by Google

Un second tirage, publié par le *Charivari* en 1842, renferme quelques modifications au premier.

Grandville collabora aussi à l'*Artiste*, auquel il donna *Bleuets et coquelicots* et le *Mariage forcé*, au *Corsaire*, à l'*Illustration*, au *Paris comique* d'Aubert, et au *Musée Philipon*, qui publia de lui 3 dessins humoristiques, les *Plaisirs de l'omnibus*.

1836. — *Le Livre des enfants*, contes du soir, choisis par Mmes Voïart et Tastu. Paris, Paulin, 6 vol. in-18. 3 vignettes.

Ces bois ont été reproduits dans les Contes de Perrault de Blanchard. Paris, 1851, 1 vol. petit in-8°.

1836. — *Œuvres complètes de P. J. de Béranger*. Paris, Fournier et Perrotin, 3 vol. in-8°. 120 bois, dont 100 de Grandville, les autres de Raffet.

Cette édition est précédée d'une lettre intéressante, en fac-simile, de Béranger à son illustrateur.

Il existe plusieurs tirages postérieurs, en 3 vol. et en 1 vol. in-8°.

Perrotin publia, sous le titre d'*Album de Béranger-Grandville*, des tirages à part des illustrations sur chine volant et sur papier ordinaire. Un d'entre eux n'en renferme que 84, avec un portrait de Béranger.

En outre, Grandville donna une vignette sur acier, *le Maître d'école*, à la suite des 87 gravures pour les chansons de Béranger, éditée par Perrotin en 1829, et réimprimée avec 104 figures en 1834.

1838. — *Fables de La Fontaine*. Paris, Fournier aîné et Perrotin, 1838, 2 vol. in-8°. Frontispice sur chine volant, 12 titres, 120 bois tirés à part, frises, culs-de-lampe et lettres ornées.

Un second tirage parut en 1838 avec quelques changements de détail et sous la désignation : nouvelle édition.

En 1840, l'éditeur Fournier publia un tome III, renfermant un nouveau frontispice sur chine volant, les 12 titres déjà parus en 1838, et 120 vignettes nouvelles, également de Grandville, ce qui en porte le nombre total à 240 pour le *La Fontaine*.

Plusieurs éditions contenant les 240 bois ont paru en 2 vol. in-8°, quelques exemplaires avec les vignettes sur chine.

Digitized by Google

La seconde suite des 120 bois fut publiée à part en un album, par l'éditeur Fournier.

1838. — *Voyages de Gulliver dans les contrées lointaines,* par Swift. Paris, Fournier et Perrotin, 2 vol. in-8°. 1 frontispice sur chine volant (mis sur bois par Français), 7 titres hors texte et 400 vignettes sur bois dans le texte.

Nouvelle édition en 1 vol. in-8°, incomplète des bois, en 1845.

1839. — *Pétition adressée à la Chambre des Pairs par la Commission administrative des hospices de Nancy.* Nancy, Grimblot, 1 vol. in-4°. 1 fleuron.

1839. — *Fiel et miel,* par A. Eude-Dugaillon. Paris et Nancy (Mlle Gonet), 1 vol. in-8°. 6 lith. à la plume, dont 2 de Grandville (*Aux montagnes des Vosges* et le *Renégat*), les autres de Lewicki.

Eude-Dugaillon, né en 1804 à Pont-Audemer, ancien maréchal des logis au 15e chasseurs, vint à Nancy vers 1838 et y rédigea le *Patriote de la Meurthe et des Vosges.*

2e édition en 1845.

1839. — *Les Guêpes,* par Alphonse Karr. Frontispice qui servit pendant toute la durée de cette publication périodique.

1840. — *Aventures de Robinson Crusoë,* par Daniel de Foé. Paris, Fournier, 1 vol. in-8°. 1 frontispice sur chine volant, 40 vignettes à part et 165 bois dans le texte.

Réimpression chez Mame à Tours en 1852.

1840. — *Heures de l'enfance,* par Mme Virginie Orsini. Paris, Delloye, 1 vol. petit in-8°. 1 vignette signée J. J. G., gravée sur cuivre par T. M. pour les *Boules de neige.*

1840. — *Histoire de l'imprimerie par les monuments.* Paris, rue de Verneuil, 1 vol. petit in-folio. 1 page de dessins entourant la préface, gravés sur bois par Porret.

Digitized by Google

1840. — *Œuvres de Boileau.* Paris, J. Desmalis, 1 vol. grand in-8°. 2 bois tirés à part.

1840. — *Fables de Lavalette.* Paris, Hetzel et Paulin, 1 vol. in-8°. 24 planches à l'eau-forte, dont 21 par Grandville, les autres par Gérard Séguin.

En 1847, Hetzel publia sous le titre de troisième édition (il semble qu'il n'y en ait pas eu de seconde) un nouveau tirage des *Fables,* avec quelques changements dans le texte et 33 eaux-fortes de Grandville, dont 12 nouvelles.

1840. — *Historiettes et images,* texte par M. A. de Savigny. Paris, Aubert, 1 vol. in-4°. 7 vignettes sur bois par Grandville sur 50.

1840. — *Les Français peints par eux-mêmes.* Encyclopédie morale du XIXe siècle. Paris, Curmer, 1840 à 1842, 8 vol. grand in-8°. 6 vignettes sur bois par Grandville, les autres par Meissonier, Daubigny, Gavarni, Daumier, Charlet, Tony Johannot, Henry Monnier, etc.

Cette importante publication a paru avec les vignettes en noir et en couleurs.

Nouvelle édition en 4 vol. grand in-8°, publiée en 1877-1878.

1841. — *Le Prisme,* complément des Français peints par eux-mêmes. Paris, Curmer, 1 vol. grand in-8°. 3 vignettes sur bois dans le texte.

1841. — *Le Muséum parisien,* texte par Louis Huart. Paris, Beauger et Aubert, 1 vol. grand in-8°. 3 bois dans le texte par Grandville, les autres par Gavarni, Daumier, Traviès, Lécurieux et Henry Monnier.

1842. — *Fables de Florian.* Paris, Dubochet, 1 vol. in-8°. 1 frontispice, 6 titres à part et 79 grands bois hors texte.

Il existe des tirages sur chine des planches.

1842. — *Scènes de la vie privée et publique des animaux.* Texte par de Balzac, L. Baude, E. de la Bédollierre, P. Ber-

Digitized by Google

nard, J. Janin, Ed. Lemoine, Charles Nodier, Georges Sand et Stahl. Paris, Hetzel et Paulin, 2 vol. grand in-8°. 2 frontispices, 2 titres, 198 vignettes tirées à part et 120 bois dans le texte.

Pendant le tirage de cette première édition, quelques variantes ont été apportées au texte. M. Brivois les décrit très soigneusement.

Il a été publié des exemplaires avec les grandes vignettes sur chine ; dans d'autres, elles sont coloriées. M. Langlard en possède un exemplaire dont toutes les vignettes à part et dans le texte sont en couleurs.

Réimpressions en 1844, avec nouveau coloris pour le tome 1er seulement, en 1852 et en 1866.

1842. — *Le Jardin des Plantes,* par Boitard. Paris, Dubochet, 1 vol. grand in-8°. 2 grands bois hors texte (*Ourson* et *la Fosse aux ours*).

1843. — *Petites misères de la vie humaine,* par Old Nick (pseudonyme de E. Forgues) et Grandville. Paris, Fournier, 1 vol. in-8°. 1 titre, 1 frontispice, 48 grands sujets à part et 164 bois dans le texte.

La couverture est ornée de dessins qui n'ont pas été reproduits dans le corps du volume.

Cet ouvrage a été réimprimé en 1844 et en 1846.

1843. — *Le Livre des petits enfants,* nouvel alphabet. Paris, Hetzel, 1 vol. petit in-8°. 3 bois.

1844. — *Un autre monde,* par Grandville. Paris, Fournier, 1 vol. grand in-8°. 1 frontispice en noir, 36 planches coloriées tirées à part et 146 bois dans le texte, qui est de Taxile Delord.

Les dessins de la couverture n'ont pas été reproduits dans le volume.

1845. — *Cent proverbes,* par Grandville et par (vignette représentant trois têtes sous un bonnet). Paris, Fournier, 1 vol. grand in-8°. 1 frontispice, 50 grands sujets à part, 9 frises, lettres ornées et 50 vignettes dans le texte.

D'après Quérard, les trois têtes sous un bonnet seraient les *quatre*

Digitized by Google

écrivains suivants : E. Forgues, Taxile Delord, Arnould Frémy et Amédée Achard.

1845. — *Les Caractères ou les mœurs de ce siècle,* par La Bruyère. Paris, Belin-Leprieur, 1 vol. grand in-8°. 6 grandes vignettes sur chine, par Grandville, les autres par Penguilly, J. David, etc.

1846. — *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale,* par Louis Reybaud. Paris, Dubochet, Le Chevalier et C^ie^, 1 vol. grand in-8°. 1 fleuron sur le titre, 32 grandes vignettes à part et 167 bois dans le texte.

Deux réimpressions, en 1847 et en 1849.

1846. — *Contes de Boccace.* Paris, Barbier, 1 vol. grand in-8°. 1 grande vignette hors texte (*le Médecin joué*), par Grandville, les autres illustrations par Tony Johannot, Baron, Eug. Laville, Célestin Nanteuil, Geoffroy, etc.

1847. — *Les Fleurs animées,* par J.-J. Grandville, introduction par Alphonse Karr, texte par Taxile Delord. Paris, G. de Gonet, 1 vol. grand in-8°, divisé en 2 parties. 2 titres-frontispices coloriés, 1 bois dans le texte, 50 planches gravées sur acier et coloriées et 2 planches de botanique.

D'après le traité passé entre Grandville et son éditeur, Grandville ne s'est engagé qu'à fournir 15 dessins et à en revoir 15 autres.

2^e^ édition en 1847 ; réimpression en 1866.

1847. — *Les Étoiles,* dernière féerie, par J.-J. Grandville, texte par Méry. Paris, G. de Gonet, 2 parties en 1 vol. grand in-8°. 2 frontispices sur bois, 1 portrait de Grandville sur acier et 11 planches également sur acier. Toutes ces planches sont coloriées.

Le volume s'ouvre par une étude sur Grandville, mort avant sa publication.

Digitized by Google

PUBLICATIONS POSTHUMES.

1848. — *L'Ingénieux chevalier Don Quichotte de la Manche,* par Michel de Cervantès Saavedra. Tours, Ad. Mame et C^ie^, 2 vol. in-12. 8 gravures sur acier et 24 bois, tous hors texte. Les 6 derniers bois sont de Karl Girardet. Les aciers sont entourés de dessins par Féart.

1851. — *Satires et pièces diverses,* par Léopold Bougarre, avocat. Édition complète ornée de gravures et augmentée de: le *Siècle des vertus* et autres pièces nouvelles. Paris, Napoléon Béchet; Nancy, chez les principaux libraires, 1 vol. in-8°. 1 vignette sur bois tirée à part, de Grandville, pour l'*Épître en vers aux étudiants en droit.*

Je dois signaler encore, d'après M. Béraldi, quatre affiches publiées sur les dessins de Grandville pour les *Scènes de la vie privée et publique des animaux,* les *Petites misères de la vie humaine, Un autre monde* et *Jérôme Paturot,* et une petite *Carte à l'eau-forte* parue en 1839.

Digitized by Google

DEUX DOCUMENTS HISTORIQUES

CONCERNANT

L'ANCIENNE CHATELLENIE DE MOYEN

PAR M. SORLAT

AVANT-PROPOS

Lors du dernier concours pour le prix Herpin, nous avons présenté à l'Académie de Stanislas une étude manuscrite sur l'ancienne châtellenie de Moyen.

L'honorable Société a bien voulu récompenser ce travail et nous a prié d'en réserver un chapitre pour l'insérer dans ses Mémoires.

Nous n'aurions jamais osé accepter cette faveur si nous n'avions pas été encouragé par le professeur d'histoire, M. Pfister, qui nous a indiqué les parties de notre étude qui pouvaient surtout intéresser les membres de la docte Compagnie et les lecteurs de ses Mémoires.

C'est sur ses indications que nous avons choisi, pour les publier, antérieurement à l'ouvrage complet que nous préparons, deux documents importants dans l'histoire de la châtellenie de Moyen, savoir: La plus ancienne charte connue, ou *Record d'usages,* concer-

Digitized by Google

nant ladite châtellenie et portant la date de l'année 1392, et d'autre part le résumé du « *Registre ou Papier terrier* », dressé en l'an 1605 et contenant déclaration de tous les droits et biens appartenant à l'évêque de Metz en sa châtellenie de Moyen, ban de Saint-Clément et villages en dépendant.

Dans cette étude, nous nous bornerons à résumer ces deux documents, en y ajoutant quelques notes ou observations.

Il nous paraît cependant indispensable, pour permettre aux lecteurs de comprendre ou apprécier ces deux pièces, de résumer très succinctement les faits historiques qui les ont précédés ou accompagnés.

MOYEN ET LA CHATELLENIE DE CE NOM AVANT 1392

Le voyageur qui suit la route départementale de Lunéville à Épinal rencontre, à 15 kilomètres environ, un assez grand village dont une partie s'élève en amphithéâtre sur le flanc d'une riante vallée arrosée par la Mortagne. D'un côté se dresse une église pittoresquement placée sur la pointe d'un monticule ; de l'autre s'élèvent encore majestueuses les ruines d'un ancien château et d'une ancienne forteresse.

Ce village, qui porte depuis longtemps le nom de Moyen, n'apparaît dans l'histoire qu'au douzième siècle

Digitized by Google

sous les noms de : « Moïn, Modium, Medium castrum, Moyn, Moyan »[1].

Plus tard seulement il s'appellera « Moyens, Moiens, Medianus, *gallice :* Moiens ».

Il résulte des chartes diverses, où ce village se trouve mentionné sous ces différents noms, qu'à son origine historique il faisait partie du domaine de la puissante abbaye de Senones, sans qu'il nous soit possible de préciser à quelle époque remonte la naissance de notre village et son entrée dans le domaine de ladite abbaye.

C'est en l'année 1224 que nous voyons l'évêque de Metz prendre à Moyen la place des abbés de Senones et devenir souverain du ban et du territoire compris sous ce nom. Ce fut, en effet, en ladite année, que l'évêque de Metz, Jean d'Apremont, se fit céder par les abbés et les religieux de Senones tous les biens qu'ils avaient à Moyen, sous la réserve du patronage de l'église et d'une part des dîmes au profit desdits abbés et religieux, et en

---

1. *Moin.* — 1111. Charte de l'empereur Henri IV, promulguée par Heuri V. Dom Calmet. *Histoire de Lorraine.* Preuves du 1er tome, colonne 528 (édition en 4 volumes de 1728).

Modium. — 1114. Charte de l'empereur Henri V, même ouvrage et même tome, colonne 536.

Medium castrum. — 1115. *Vidimus* rapporté en note par D. Calmet. Ouvrage susindiqué, tome Ier, col. 1105.

Moyn. — 1120. Archives de Meurthe-et-Moselle ; layette : abbaye de Senones, n° 6, série B.

Moyan. — 1135. Archives de Meurthe-et-Moselle, layette : abbaye de Beaupré, n° 1.

Medianus, gallice: Moiens ou Moyens. — 1402. *Regestrum beneficiorum diœcesis Tullensis* ou *Pouillé du diocèse de Toul.*

Digitized by Google

échange de 10 livres, monnaie de Metz, à prendre sur les maisons où ils faisaient leur sel à Vic[1].

Quelques années après, en 1259, l'évêque Jacques de Lorraine ajoutait au ban de Moyen le territoire d'un village voisin, Vathieménil, alors désigné sous les noms de *Waterii* ou *Walterii manilium, Watermasnil*[2].

Ce fut vers la même époque que le Chapitre de l'évêché de Metz reçut en don ou par acquêt, de l'abbaye de Senones, le prieuré de Mervaville dont le territoire touchait à celui de Wathieménil. Ce prieuré qui avait reçu, en 1150, les bienfaits de Cunégonde de Viviers et, en 1242, ceux de la duchesse Catherine, épouse du duc Mathieu, n'avait pas une grande étendue de territoire; cependant au commencement du XVII[e] siècle il comprenait une population assez nombreuse[3].

Nous ignorons aussi la date exacte où les territoires de Moyen, Wathiemesnil et Mervaville furent réunis sous le nom de châtellenie de Moyen.

En tous cas nous lisons dans *l'Histoire de Metz,* par les Bénédictins, qu'en l'année 1323, certains habitants de

---

1. Dom Calmet, *Notice de Lorraine,* tome I[er], n° 925.

Dom Calmet. *Histoire de l'abbaye de Senones,* éditée par M. Dinago, page 109.

A proprement parler, à cette époque, le titre et les privilèges de propriétaires appartenaient *in divisemus* à l'évêque et au Chapitre ou assemblée des Chanoines de l'Église de Metz. Mais l'autorité de ce Chapitre alla toujours en diminuant et les évêques de Metz devinrent en fait les véritables souverains et propriétaires de ce domaine comme des autres châtellenies.

2. Archives de Meurthe-et-Moselle, layette de l'abbaye de Beaupré, série B.

3. Dom Calmet. *Histoire de Lorraine,* volume des preuves. Preuves du 2[e] tome, colonne 434.

Digitized by Google

Lunéville et villages voisins firent une course ou invasion sur le territoire « de la *Châtellenie* » de Moyen et qu'ils furent condamnés à indemniser les habitants de cette châtellenie[1].

Ce fut donc vers la fin du XIII^e^ ou au commencement du XIV^e^ siècle que Moyen constitua avec les territoires sus-désignés une des châtellenies de l'évêché de Metz, enclavée dans la Lorraine comme les deux châtellenies, ses voisines, de Rambervillers et Baccarat[2].

Si nous n'étions pas obligé de nous limiter dans notre travail, nous pourrions publier ici deux pièces intéressantes qui datent de l'an 1307 et qui concernent une discussion entre le curé de la paroisse de Moyen et celui de la Chapelle (plus tard Fraimbois) au sujet de la limite de leurs territoires respectifs, sur lesquels ils pouvaient exercer le droit de dîme, concurremment avec l'abbé de Senones d'une part et l'abbé de Beaupré d'autre part[3].

Comme nous allons parler d'une charte d'affranchissement nous pourrions aussi nous étendre sur le caractère et les avantages de celle proclamée par l'évêque Guillaume de Champagne, en l'année 1182, et connue sous le nom de « Loi de Beaumont ».

Rappelons seulement l'influence de cette loi pendant

---

1. *Histoire de Metz,* par les P. Bénédictins, tome II, page 521.

2. La date de l'établissement de la châtellenie de Rambervillers n'a pas encore été fixée à notre connaissance.

M. Mengin, dans son étude sur Baccarat, dit que la châtellenie de cette ville a été érigée en 1341 ; mais il n'indique pas la source où il a puisé ce renseignement.

3. Ces deux pièces nous ont été communiquées par M. le curé de Saint-Clément et font partie des archives de la fabrique de ce lieu. Nous les publierons dans notre ouvrage sur la châtellenie de Moyen.

Digitized by Google

les XII^e^ et XIV^e^ siècles où nous voyons les ducs de Lorraine lutter avec les évêques de Metz pour proclamer l'émancipation définitive des serfs et l'abolition de la condition servile.

Cependant, ce ne serait qu'en l'année 1344 qu'Adémar, évêque de Metz, aurait appliqué la *loi de Beaumont* à sa ville de Vic[1].

Nous n'avons aucune pièce pour établir à quelle date cette loi fut donnée à la châtellenie de Moyen. Il est probable qu'elle le fut vers la même époque qu'à Vic qui était le siège de l'administration générale de l'évêché de Metz.

Le titre le plus ancien que nous possédions au sujet des droits des seigneurs et des usages des prud'hommes dans la « ville » de Moyen porte la date de 1392[2].

LA CHARTE DE 1392.

Bien qu'à notre connaissance cette pièce ne se trouve en original ou en copie dans aucune de nos archives publiques, elle nous paraît cependant présenter les marques d'authenticité et de véracité nécessaires à un document historique. D'une part, en effet, la copie que nous donnons de cette charte a été découverte parmi les

1. Dom Calmet. *Histoire de Lorraine,* tome II, colonne 608, et Lepage, *Communes de la Meurthe,* au mot *Vic.* On sait que ce fut en 1265 que le duc Ferry III affranchit Lunéville et Saint-Nicolas et les soumit à la loi de Beaumont.

2. Dans une pièce de procédure conservée aux archives de la mairie de Moyen on lit que ladite charte était en outre datée « du 26 janvier ».

Digitized by Google

anciennes pièces ou registres qui constituent les archives de la commune de Moyen[1].

D'autre part, nous lisons dans le procès-verbal de la visite générale des bois de l'évêché de Metz, faite à Moyen en 1607, « que les habitants de ladite ville représentés par leur maire, Mathieu Jean Noël, et Nicolas Raoul, leur syndic, assistés tous deux par Alphonse de Rambervillers, leur avocat et conseiller, ont produit une vieille lettre en parchemin, sans signature et scel, commençant par ces mots : « Ce sont les droits des seigneurs et les usages des prud'hommes de la ville de Moyen, rapportés par Henrion eschevin et les prud'hommes de la ditte ville, le jour des plaids annaux de l'année 1392[2]. »

Il résulte de cette mention, que les habitants de Moyen attachaient un grand prix à la pièce en question ; qu'ils la considéraient comme leur acte d'affranchissement, ou comme la déclaration de leurs droits et usages vis-à-vis de leurs seigneurs : les évêques de Metz.

C'est cette charte que nous allons reproduire dans son ancien texte, nous bornant à corriger la ponctuation, les *majuscules* et l'écriture de certaines lettres[3].

---

1. Cette copie nous a été fournie par l'obligeant et savant M. Roville, maire et huissier à Gerbéviller, que nous remercions pour le service qu'il nous a rendu.

2. Une copie de ce procès-verbal se trouve encore dans les archives de la commune de Moyen. Elle sera reproduite lors de la publication de notre ouvrage sur l'ancienne châtellenie de Moyen.

3. Nous avons entre les mains la copie textuelle, extraite du 1er volume des documents sur l'histoire des Vosges, d'une charte de la ville de Rambervillers, intitulée charte du XIV^{e} siècle, mais sans date précise. Cette pièce commence à peu près comme celle que nous publions. « Ce sont les anciens droiz de la ville de Rambervillers et du ban, etc. » Ce doit être, comme celle de Moyen, une traduction du latin en

Digitized by Google

« Ce sont les droits des seigneurs et usages des prud'hommes de la ville de Mojen, raportés par Henriot, eschevin, et par les prud'hommes [1] de la dite ville, le jour des *Plaids annaux*[2], en l'an mil trois cent quatre-vingt et douze, et par devant Jean Cornet, châtellain de Mojen, pour M. de *Beffromont*[3], et le Grand Gérard, châtellain de la

---

français. Cette traduction paraît même plus ancienne que celle du document qui concerne Moyen, car l'orthographe y est plus archaïque.

Pour le fond, la charte de Moyen nous paraît plus importante et plus intéressante que celle de Rambervillers sauf en ce qui concerne les professions ou métiers particuliers à cette ville.

Remarquons aussi le nom de « ville » donné à Moyen. A cette époque on donnait généralement le nom de ville au groupe d'habitations qui avait une ceinture de remparts.

V. aussi les *Droits et Usages de la ville de Lunéville en 1265,* par M. Joly. (*Bulletin de la Société d'archéologie lorraine,* 1868.)

1. Les prud'hommes ou ailleurs prodomes, *prudentes* ou *probi homines,* étaient les francs bourgeois jouissant des droits et franchises communales par opposition à ceux qui n'en jouissaient pas encore.

2. « Les Plaids étaient, à l'origine, les sessions de la justice des Seigneurs. Elles se tenaient à des intervalles plus ou moins rapprochés suivant le nombre des affaires. L'une de ces sessions avait une importance capitale. C'était celle au cours de laquelle on donnait lecture à tous les tenanciers assemblés de l'énumération des droits seigneuriaux. Les règlements et ordonnances de police y étaient aussi promulgués ou renouvelés. Cette formalité avait pour but d'éviter les déchéances résultant d'une prescription annale ou de la désuétude. Voilà pourquoi elle était renouvelée chaque année, d'où ce terme de *Plaid annal.*

« Après avoir rapporté les articles ci-dessus, le lecteur priait le public de déclarer si on les avouait ou si on les contestait en tout ou en partie, et il requérait acte de ce qu'on avait accepté sans conteste. »

Article de M. Thomas sur les Plaids annaux en 1789. (*Journal de la Société d'archéologie lorraine,* septembre 1893.)

Ajoutons que ledit jour les officiers de justice et de police nommés l'année précédente rendaient leurs offices et l'on procédait ensuite à la nomination de leurs successeurs.

3. M. de Beffromont. Il est fait mention d'un sieur Waltier de Beffroymont dans les chroniques de Metz en 1368 et du sieur de Bef-

Digitized by Google

dite ville pour *Monsieur de Ville,* et en la présence de moj (moi) Frig, curé de laditte Mojen, notaire publicque, apostolicque et impérial, et de plusieurs autres bonnes gens[1].

— Premier (premièrement) est raporté que les bans et les habitants de la haute justice de la ville de Mojen, est à Monseigneur de Metz ou à ses ajants (ayents) et lieutenants, et aussi toutes amandes hautes et basses sont au seigneur, excepté les *clavies nières* (prisons?)[2].

Les dits prud'hommes doivent une fois en l'an les *Plaids annaux* le dimanche après l'Apparition.

Les eschevins du dit lieu doivent, le jour des Plaids renouveller et raporter les droits et les usages des dits seigneurs et de la ville, s'il plaît aux seigneurs.

---

froimont à la date de 1404. (V. *Journal de la Société d'archéologie lorraine,* 1874, p. 150.)

1. L'évêque, à cette époque, était le célèbre Raoul de Coucy.

Nous voyons aussi le curé de Moyen se dire notaire impérial. A cette époque les curés étaient très souvent notaires ou écrivains publics. (V. Rogéville. *Dictionnaire historique des ordonnances de Lorraine,* tome II, page 187). Quant au mot *impérial* il ne peut nous étonner puisque l'évêque de Metz, Mgr de Saint-Simon, prit encore au XVIIIe siècle le titre de « Prince de l'Empire ». (V. *Histoire du Parlement de Metz,* par M. Michel, t. Ier, p. 417.)

2. La justice se divisait en Haute, Moyenne et Basse justice, suivant l'importance des affaires. Le seigneur qui jouissait des droits de Haute justice avait par là même les droits des justices inférieures.

La justice de Moyen était représentée par trois échevins, dont un était le doyen ou le plus âgé, avec un clerc juré ou greffier. Le Plaid était présidé par le maire qui se bornait à diriger les débats et assurait l'exécution de la sentence.

Ce tribunal rustique institué d'une manière très libérale tranchait ainsi tous les procès civils ou criminels de même que les simples délits forestiers.

Digitized by Google

Doivent les prud'hommes eslire les sergents tout entièrement et les seigneurs y mettre celuy qui leur plait des élüs ; et si le prud'homme eslü refuse l'office, les seigneurs peuvent, contrairement par ses usages, (les) prendre et mettre en prison, tant qu'ils (jusqu'à ce qu'ils) prennent l'office, sans avoir autre amande.

Le jour des dits plaids, ont les prud'hommes tels usages que toutes amandes faictes le dit jour, si les plaids sont finis celuy jour, sont de quatre deniers et sont au maire de la dite ville, exceptez les amandes de vilainies disconvenables de sang coulant et de plaje ouverte, lesquels (lesquelles) sont aux seigneurs, et aussi hautes comme autrefois, si mille (nulle) en y avait. Et doit le dojen commander à chacune personne d'huy en huy les dits plaids annaux et, quand les personnes ont esté dhuement commandées aux dits plaids, s'ils n'y viennent (et) s'ils n'ont excuse légitime, ils doivent l'amande de cinq sols aux seigneurs.

— *Item,* ont les seigneurs tels droits qu'ils peuvent mener les prud'hommes de Mojen en chevalchies (en guerre) tant avant (aussi loin) comme il leur plaist, et les prud'hommes y peuvent aller pour deffendre la terre Saint-Estienne sy les prud'hommes n'ont assonnie (excuse) apparante[1].

---

1. Les domaines de l'évêché ou du Chapitre de Metz étaient appelés aussi la « terre de Saint-Étienne » parce qu'ils étaient placés sous la protection de ce saint qui était le patron de la cathédrale de Metz.

Dans la charte sus-indiquée de Rambervillers, il est ajouté après une déclaration analogue à celle de Moyen que « Quand ils ont faict une lieue fueur (hors) de la ville, de là en avant, mon dit seigneur doit leur faire leurs dépens raisonnablement ».

Digitized by Google

— *Item,* est rapporté que les amandes et plajes ouvertes sont aux seigneurs et sont de 60 sols une maille, et de 60 sols en clameur (au réclamant) quand la plaje est montrée et de prêj (profondément) déchirez et qu'on s'en est clamé.

Est l'amande pour les seigneurs de 60 sols et au clameur autant quand il y a un pied de prej chirez ou plus et s'il est montré et (si) on s'en est clamé.

Et l'amande de vilainies disconvenables est pour les seigneurs de dix sols et pour le clameur de cinq sols.

Et l'amande de bonne race, pour les seigneurs, est de 60 sols sy elle est montrée et sy on s'en est clamé.

Et l'amande de sang coulant, pour les seigneurs est de 10 sols, et de 5 sols pour le clameur quand la dite vilenie disconvenable et le sang coulant sont montrés et (qu') on s'en ait clamé.

Et l'amande de main mise sur sang coulant est pour les seigneurs de cinq sols et pour le plaignant de cinq sols quand il est montré et (qu') on s'en ait clamé.

— *Item,* ont les seigneurs de la ville de Mojen tels droits et les prud'hommes tels usages que chacun conduit (maison ou ménage) doit aux seigneurs un résal de rente chacun an, moitié bled de moitange (mélangé de seigle) et l'autre moitié avoinne, et douze deniers de rente et, s'il met une beste aux champs, il ne doit plus seulement le resal de rente et douze deniers comme ci-devant est dit; il doit pour chacune beste (qu'il met aux champs, ou qu'il fait travailler) un resal et douze deniers, si les bestes sont siennes. Si le prud'homme n'a que la moitié en la beste, il doit les 3/4 de la rente de bled et

Digitized by Google

d'argent et sy la beste est louée, le prud'homme ne doit que demj rente, ainsi comme devant est dit.

Entrent (commencent) ces rentes à la Saint-Georges, c'est à savoir : que la beste que le prud'homme met aux champs dès la Saint-George jusqu'à la Notre-Dame en my aoust, se doit traire à rente (doit être imposée). Dès la dite Notre-Dame en avant le prud'homme se peut accroistre de mettre beste aux champs jusqu'à la Saint-George sans traire à rente et sans nul danger. Mais la beste, qui n'est pas traitée à rente (imposée) et qui a été mise aux champs entre la Saint-George et la Notre-Dame en mj aoust, est acquise aux seigneurs, s'il est montré (si la preuve en est faite).

— *Item,* doit chacun feu de la dite ville de Mojen aux seigneurs, par an, deux gellines (poules) une à Pasque et l'autre à Noël pour la fouée (l'affouage) des bois de Cheuremont[1].

— *Item,* doivent les prud'hommes de Mojen scier (faucher) feiner (faner) et charoyer au château de Mojen les preys (près) de Monseigneur de Metz par telles gens que le dojen de Mojen commande, tant de faucheurs comme il faut pour faucher les dits prejs de Monseigneur

---

1. Chèvremont, forêt située entre Vathiemênil et Mervaville et appartenant à l'évêque de Metz.

Il est souvent question de cette forêt dans les procès entre les évêques de Metz et la commune de Moyen au XVIIIe siècle.

Dans un plan figuratif de ce domaine dressé en 1732 (Archives de Metz, série G, n° 161) il figure pour 1618 arpents, à raison de 250 toises carrées par arpent, la toise de 10 pieds et le pied de 10 pouces.

Cette forêt existe encore avec son ancien nom et elle est devenue un domaine privé.

Digitized by Google

de Metz et ceux qui ont fauché les dits prejs ne doivent point de crouées (corvées) et les autres prud'hommes qui fauchent doivent, chaque, un denier de courvées, et la femme veuve doit 5 deniers (et) une *maille* de courvée aux seigneurs[1].

— *Item,* le maire de Mojen a tel usage qu'il ait des rentes de Mojen deux resaux de rente et deux sols pour luy. Les eschevins (ont) un resal et douze deniers et le doyen un resal et douze deniers. Et a le maire tel usage ez corvées (en matière de corvées) qu'il a chacun an deux faucheurs, et l'eschevin et le dojen chacun un.

— *Item,* a rapporté le dit eschevin (Henriot) que le bois de Cheuremont est (cédé ou laissé) aux prud'hommes de Mojen le vif pour amaiser (bâtir leur maison) et le mort pour leur fouée (affouage pour le chauffage). (Il a ajouté) que ne doivent les dits prud'hommes (aller) au bois de Cheuremont que le vendredi ; s'ils y vont (un autre jour) les amandes sont aux seigneurs et l'amande du bois, qui est à taille, est de 5 sols et l'amande de banal bois (bois réservé) est de 10 sols et du mort bois et du vif.

Si les sergents les j trouvent mésusants et (si) ils les raportent (dressent procès-verbal) ils prient les prud'hommes mettre en ban (défense) le dit bois et (imposer) d'aussi hautes amandes qu'il leur plaist et remettre basses (réduire) les amandes jusqu'à 5 sols, quand il leur plaist, sans danger des seigneurs.

---

1. La *maille* était une espèce de monnaie messine, en billon. Elle valait un centime environ.
On connaît le proverbe « N'avoir ni sou, ni maille ».

Digitized by Google

— *Item,* ont les prud'hommes de Mojen tel usage que chacun peut coupper ses arbres, scises (sis) en son héritage, sans aucun danger, et s'il y a personne (quelqu'un) quj demande part ez dits arbres couppés, et s'il s'en plaint (et) s'il est montré (prouvé), celuj qui aura couppé le dit arbre doit l'amande de 60 sols aux seigneurs. Et sj un prud'homme couppe aucun arbre en aucun (un) héritage appartenant à autruj, sans congé (permission) de celuj à qui est le dit arbre et s'il s'en clame (si une réclamation se produit) et s'il est montré, il doit l'amande de 60 sols aux seigneurs. Si l'arbre était en un prej ou champ arrable, ou en (un) meix (jardin) et si un prud'homme couppe un arbre sur son héritage et (si) l'arbre tombe sur le chemin ou sur annal (usuaire) de ville, le prud'homme ne peut oster le dit arbre sans congé des seigneurs, sans amande, et y ait le dit prud'homme en l'arbre la moitié et les seigneurs l'autre moitié ; et sj un prud'homme coupe un arbre en haje bannale (du seigneur) à savoir (un) pommier ou poirrier, l'amande est de 5 sols, s'il est rapporté par les sergents.

— *Item,* ont les prud'hommes tel usage que chacun peut coupper et arracher le bois sur son héritage joignant à haje ou à bois bannal sans danger ; mais (il faut) qu'il puisse faire (établir) le dit héritage sien par bornes et par confiens (confins ?) ou par leurs parents, s'ils ne l'avaient laissé croistre comme par lettes (lattes) ou cheurons ; car adonc (alors) ne pourrait ce faire sans danger et s'il ne peut faire héritage sien, ainsi comme dit est, il en devrait l'amande aux seigneurs.

— *Item,* ont tel usage que le prud'homme qui amaise (bâtit) doit aux forestiers pour le premier tronc et pour

Digitized by Google

tout le *marien* (marnage) de la maison 4 deniers de forestage et non plus[1].

— *Item,* doit chacun prud'homme qui évaingné (est gagé ou verbalisé) au ban et finage de Mojen, aux bangards, une quarte d'avoine.

— *Item,* les grosses bestes échapées en dommages, c'est à scavoir chevaux, bœufs ou vaches, doit (doivent) quatres deniers toutes et quantes fois que les sergents les y trouvent mésusantes et les doivent mener au logis de celui à qui le dommage est fait pour son dommage et prendre plège (gage) pour les droits des seigneurs; et les porcqs mésusants doivent 2 deniers et la cheure un denier, l'oje une maille, en la manière et ainsi que dit est desquelles bestes.

— *Item,* ont les prud'hommes de Mojen tel usage que les sergents ne doivent raporter (faire un rapport ou procès-verbal contre) personne s'ils n'ont plège ou excuse apparante et doit être cru le sergent par son serment du plège ou gage ou excuse apparante[2].

---

1. Le *marien,* aujourd'hui marnage, était le bois de charpente et bois d'usage, et opposé à *leigne,* bois de chauffage.

Marien est un mot réduit de « mairien ou merrain » et en latin « materiamen ».

2. Nous lisons dans la charte de Rambervillers : « Les forestiers et les banwars ne doivent être creus, s'ils n'ont plaige ou waige (gage) et en cas qu'ils voudraient vaiger un homme, sans causes, de la ville ou du ban, il doibt et peut hucher (crier) hay ! hay ! (Hé ! Hé !) sans *encoison* et venir par devant la justice en disant « banwards ou forestiers m'ont vaigié, sans cause et sans raison et vous veulx monstrer où qu'ils m'ont *vaigié* ». Et adonc la justice y doibt aller ou envoyer et faire ce que y appartient et si le prod'homme avait ne cher, ne chairette (char ou petite voiture) il la doit laisser où qu'ils l'ont voulu gaigier et si les banwards ou forestiers ostaient le char ou charette le

Digitized by Google

— *Item,* peut un prud'homme qui veut amaier (bâtir), prendre et traire (extraire) pierre au chemin en la dite ville et hors la ville et autre part, où qu'il lui plaist et où qu'il la peut prendre, et rajer (arracher) pourvu (à condition de) le doage rendre (de réparer le dommage), et sans amande.

— *Item,* par l'usage de la dite ville, un prud'homme ne peut amaiser sur le chemin ou sur annal de ville (bien communal) sans le congé des seigneurs et de la communauté de la ville.

Sans danger des seigneurs se peut un prud'homme saisir du chemin pour mettre fumier ou terre ou pierre ou marien, au moins mal, pour amaiser, rendre et boucher (bien arranger) son marien aux chemins, au moins mal, sans danger; et si le chemin était trop empêché, la Coauté lui doit donner terme d'en vuider ce qui peut empêcher (gêner) le chemin, et en cas que le terme passe et que le chemin ne serait despéché (débarrassé) il en devrait l'amande.

— *Item,* ont les prud'hommes tels usages qu'ils peuvent prendre, au filet ou sans filet, perdrix, faisans, lièvres, renards et autres menues sauvegines (bêtes sauvages) aux bois et hors du bois sans danger du seigneur.

Et sy un prud'homme prenait, au ban et finage de Mojen, grosses bestes sauvages, ainsi comme cerfs, biches, cheuvreux, porc-sanglier ou laje, les seigneurs y ont la moitié et les prud'hommes l'autre et un jeton de

---

prud'homme doit estre creu encontre lui (malgré l'affirmation du garde) du lieu où qu'il laissa son char ou charrette, et peult passer sans encoison, si faire lui convient ».

Digitized by Google

mouches trouvé les seigneurs y ont aussi la moitié et les prud'hommes l'autre moitié.

— *Item,* par l'usage de la dite ville une beste égarée ou trouvée, le prud'homme qui l'a trouvée la peut héberger une nuict et un jour sans danger et sj personne (quelqu'un) vient après la dite beste qui la fasse sienne, il la doit ravoir.

Et la nuit et le jour passé, si le prud'homme la hébergeait sans le congé du seigneur, il en serait à l'amande et si personne ne vient après la dite beste pour la faire sienne et (que) le prud'homme l'ait fait scavoir aux seigneurs au terme devant dit, les seigneurs ont la moitié en la dite beste, et le prud'homme qui l'a trouvée l'autre moitié.

— *Item,* la rivière du moulin de Mojen qui dure (court) dès (depuis) le moulin de Valois jusqu'à Courte-Perrier dessoulx Bouxières, est aux seigneurs de Mojen et la peuvent les dits seigneurs vendre à qui leur plaist[1]. En laquelle rivière les prud'hommes de Mojen ont tel usage qu'ils peuvent pêcher en la dicte rivière de nuict et de jour, quand il leur plaist à trois ou à quatre ou cinq troubles épèces (épaisses, à mailles serrées) mais (pourvu) qu'ils ne prennent la rivière de large en large (dans toute sa largeur). Ils peuvent tendre des epets (épais) nassons

1. La rivière qui coule aux pieds du village de Moyen est la Mortagne qui prend sa source à Vanémont, passe au village de Mortagne non loin de Bruyères dans les Vosges, de là à Rambervillers et arrive à Vallois. Depuis le moulin de ce village la rivière appartenait donc à l'évêque de Metz jusqu'au lieu dit Court-Perrier en face de Bouxières, et en avant de Gerbéviller. Le nom de Court-Perrier n'a pas été conservé. Mais celui de Bouxières a été maintenu et désigne un ancien ermitage dont il reste encore des traces, entre Vallois et Gerbéviller.

Digitized by Google

en la dite rivière, neuf pieds devant le nassey des pêcheurs bannaux (fermiers) et neuf pieds après le dit nassey, sans encoison (difficulté) ; et peuvent aussi pêcher à la place et user (se servir) à la dite place de gros nassons, et de petits, ainsi comme il leur plaist, et aussi y peut en pescher à la ligne sans danger.

Et peut un prud'homme donner du poisson à son voisin dessus et dessouts (de chaque côté) et en vendre pour deux denrées (deniers) de pain ou de vin, si besoin en est.

La trouble doit avoir cinq pieds d'ouverture et les nassons un pied ; que s'il se trouvaient de plus grande ouverture les prud'hommes qui seraient trouvés peschant avec iceux devraient l'amande.

— *Item,* par l'usage : le pécheur bannal doit au maire de Mojen, chacun vendredi, deux denrées (deniers) de poissons.

— *Item,* ont les prud'hommes de Mojen telles contre-courses à Gerbéviller et au ban de La Chapelle qu'ils peuvent contremander es dits lieux auquel lieu qu'il leur plaist et si le prud'homme qui a contremandé se four-double (revient sur sa décision) le maire de Mojen le doit faire convojer (conduire) jusqu'à son entrecourse, s'il le requiert, et en doit aller de jour, et s'il en allait de nuict et il serait (s'il était) atteint, la sienne chose (ses biens) serait acquise aux seigneurs.

Doivent gister (coucher ou loger) les deux chefs d'hostel qui ont contremandé la première nuict de leur contremand en leur entrecourse. Étant au lendemain ils peuvent revenir chez eux et demeurer sans encoisin (difficultés) et aller aux bois commun et à la pasture et chasser

Digitized by Google

leurs bestes au commun fouchant (troupeau) et non point aller aux bois de Cheuremont ni pescher à la rivière, et peuvent demeurer chez eux dès la Chandeleure jusqu'à la Saint-George. Et dès la Saint-George il doit aller à son entrecourse jusqu'à la Saint-Jean-Baptiste et à la Saint-Jean-Baptiste il peut revenir chez lui, ainsi comme dit est et jusqu'à la Saint-Remy ; et à la Saint-Remy, s'il le (lui) convient, raller à son entrecourse jusqu'à la Chandeleure et à la fin de l'an il se doit tenir auquel seigneur qu'il lui plaist[1].

Et quand le prud'homme demeure à son entrecourse, il peut de jour entre soleil levant et couchant faire ses œuvres chez lui et en ses héritages sans danger. Et (mais), s'il était atteint à la dite ville de Mojen hors d'heure (après l'heure), il serait en danger des seigneurs.

Il peut, le prud'homme, tenant son entrecourse en allant ou en venant ou en *tricassant,* si la nuit le prend, gister en la dite ville chez son voisin ou chez l'hoste sans danger et il s'y peut gister deux nuicts l'une après l'autre sans danger s'il s'était trouvé en telle entrecourse.

Comme nous de Mojen l'avons sur ceux de Gerbéviller et du ban, ils l'ont aussi sur nous de Mojen.

— *Item,* par usage du dit entrecourt, la femme peut ravoir son mari (et le mari) sa femme en semblable cas[2].

---

1. Remarquons ici le changement, sans raison, du pluriel en singulier.

2. L'entrecours, dit M. Godefroy (*Dictionnaire historique*), était une convention faite entre deux seigneurs en vertu de laquelle les vassaux de chacun d'eux pouvaient librement et sans danger de perdre leurs franchises aller résider sur les terres de l'autre seigneur. Ajoutons que ce droit d'entrecours était parfois soumis à des formalités sans nombre et d'une sévérité inouïe.

Digitized by Google

— *Item,* les prud'hommes de Mojen ont tel usage qu'ils peuvent aller moudre où qu'il leur plaist et peut chacun faire son four sur le sien (sur son terrain) pour cuire son pain et le pain de son voisin ou d'autre et mener vendre où qu'il lui plaist sans danger.

— *Item,* doivent les prud'hommes de Mojen prendre leurs droits à Baccarat et y X'auner (vérifier) leurs mesures[1] et si on trouvait aucune (quelque) mesure trop petite, prise par les sergents, l'amande est de 60 sols, et si elle est trop grande, le prud'homme doit l'amande de la mesure pleine de bled, si elle est à bled, ou pleine de vin si la mesure est de vin ; et peuvent les seigneurs prendre les mesures toute et quante fois qu'il leur plaist pour scavoir sy elles sont bonnes et justes, c'est à savoir mesure de bled, de vin et les aulnes et toutes autres mesures xaunées. Et si un prud'homme a une mesure xaunée il la peut faire ressentir (examiner) par la justice sans encoisin (difficultés) si le sergent n'y avait mis devant le maire.

— *Item,* les jurez peuvent prendre les pains des boulangers toute et quante fois qu'il leur plaist et (les) mettre en la main de l'eschevin et sy on trouve le pain petit (si le pain est trouvé petit) par l'eschevin et par les prud'hommes, le boulanger en doit aux seigneurs cinq sols d'amande.

— *Item,* ont les prud'hommes de Mojen tel usage

1. On sait que Baccarat appartenait comme Moyen aux évêques de Metz et qu'il était le chef-lieu d'une châtellenie plus importante que celle de Moyen. Quant au mot X'auner, on a conservé en patois le mot « chauner » ; ce qui établit que le X faisait alors fonctions des lettres *ch*.

Digitized by Google

qu'ils peuvent vendre vin nouveau autant comme il leur plaist, sans les jurez, jusqu'à la Saint-Martin d'hiver, et après la dicte Saint-Martin il ne peut vendre vin sans les jurés, sans amande, laquelle amande est de 5 sols.

—*Item,* ont les seigneurs tels droits et les prud'hommes tel usage que les prud'hommes de Mojen et de Vathieménils doivent soigner lignes et bois (amener la provision de bois) par ordre au château de Mojen et doit contraindre le dojen, ceux qui ne voudraient pas aller au bois pour le dit chasteau, par leur gages (en leur prenant un gage) sans autres amandes ; et les seigneurs doivent faire tailler (couper) les bois pour la vanne du moulin et les prud'hommes de Mojen et de Vathieménil doivent amener et charger le dit bois pour réparer la dite vanne.

— *Item,* doivent les prud'hommes de Mojen soigner (fournir) deux licts au château, c'est à savoir un orilier et un chevet pour le châtellain, et un orilier pour le portier.

— *Item,* ont les prud'hommes de Mojen tel usage que, sy les seigneurs veulent envoyer aucunes lettres, ils les peuvent faire porter par les bangards par ainsi (de telle façon) que le bangard puisse revenir la nuict chez lui.

— *Item,* ont les prud'hommes de Mojen tel usage que quand ils ont payé leurs droictures (impôts) à leurs seigneurs, ils ne doivent autres tailles ni autres charois, mais que (sinon) le charois du bois pour la provision du château de Mojen et de la vanne du moulin du dit Mojen.

— *Item,* pour l'usage de la dite ville a le maire du dit Mojen, tel usage ancien qu'il tient un prej qui s'appelle le prej de la mairie, scis au lieu dit ez Prej, à Moyen, le

Digitized by Google

prej de la cour (abbaye) de Moyenmoutiers de part et d'autre.

A la suite de la pièce que nous venons de reproduire se trouve la mention suivante : « Pour copie des tiltres (titres) et lettres d'octroi des hâns (habitants) et coâutés (communautés) de Mojen, Vathiemesnil et Mervaville. »

Nous aurions bien des observations à présenter sur les dispositions de ce précieux document de notre histoire de Moyen, mais, en raison des limites de notre travail, nous sommes forcé d'arriver le plus rapidement possible à la deuxième partie.

Ajoutons seulement qu'il résulte de cette charte que nos ancêtres jouissaient à cette époque de quelques droits précieux et d'une certaine indépendance. Nous n'y voyons pas en tous cas la trace des légendes qui courent parmi le peuple et d'après lesquelles les habitants auraient été obligés d'aller par corvées battre l'eau de la rivière ou des étangs pour empêcher le coassement des grenouilles.

Rappelons, en passant, que c'est en l'année 1444 que l'évêque Conrad II, Bayer de Boppart, après avoir retiré le bourg de Moyen des mains du sire d'Ogéviller, y fit bâtir, tout à neuf, le château de « Qui qu'en grogne[1] ».

Dom Calmet, qui nous rapporte ces faits dans son *Histoire de Lorraine,* ajoute que cet évêque unit à la

1. D. Calmet, *Histoire de Lorraine,* tome 2, colonne 942, et D. Calmet, *Notice de la Lorraine,* 1 volume, colonne 927.

« Ce prélat, dit D. Calmet (*Histoire de Lorraine*), fit bastir tout à neuf le château de Moyen. On remarqua que ceux d'Épinal allaient à la corvée et que les seigneurs du voisinage en ayant conçu de la jalousie et en murmurant il le nomma : « Qui qu'en grogne » pour montrer qu'il faisait peu de cas de leurs murmures. »

Digitized by Google

châtellenie de Moyen le ban de Saint-Clément[1]. Il ne nous donne pas, dans ses *Preuves,* le texte de cet acte et nous croyons qu'à cette date l'évêque de Metz ne devint propriétaire que d'un tiers dans la souveraineté du ban de Saint-Clément. C'est seulement en 1593 (14 décembre), qu'en vertu du traité de Marsal, les évêques de Metz devinrent propriétaires de tout le ban de Saint-Clément qui comprenait, outre le village de ce nom, ceux de Chenevières et La Ronxe, avec la ferme de Bétaigne[2].

Depuis cette époque, ces villages firent partie de la châtellenie de Moyen, et furent compris sous la dénomination de ban « de Saint-Clément ».

Rappelons aussi que ce fut en l'an 1601 que fut publiée à Metz la première édition du *Recueil des coutumes générales de l'évêché de Metz,* rédigé par Royer, procureur général de l'évêché, et par Alphonse de Ramberviller, lieutenant général[3], assistés par un membre de chacun des trois ordres: clergé, noblesse et tiers état.

Dans un chapitre de ce *Recueil* figurent les articles « tenus, gardés et observés en les villes et châtellenies de Ramberviller, Baccarat et Moyen » ainsi que la *Déclaration des villes, bourgs et villages* dépendant de chacune de ces châtellenies.

---

1. D. Calmet. *Histoire de Lorraine,* tome 2, colonne 943.

2. D. Calmet. *Histoire de Lorraine,* tome 2, colonne 1365.

3. Saluons en passant Alphonse de Ramberviller qui se distingua à cette époque comme homme politique, juriste et comme poète.

Digitized by Google

LE REGISTRE OU PIED TERRIER DE 1605

Quel que soit l'intérêt que puisse offrir l'étude de ces coutumes générales et des coutumes particulières aux châtellenies susdésignées, nous sommes obligé de donner l'exposé sommaire du deuxième document historique que nous avons à faire connaître à nos lecteurs.

Ce document, s'il n'a pas la concision et l'ancienneté du premier, est bien plus considérable et bien plus détaillé. Il nous fait connaître, d'une part, les usages et les droits des sujets de la châtellenie de Moyen et du ban de Saint-Clément, notamment en ce qui concerne la nomination des maires et officiers de justice ou de police, et d'autre part, il expose, avec les détails les plus précis, toutes les rentes, redevances, corvées, amendes et autres privilèges qui étaient dus à l'évêque.

Nous devons dire cependant que ce « *Registre et Papier terrier* », comme l'appellent ses auteurs, fut rédigé surtout dans l'intérêt de l'évêque de Metz, et, comme il est écrit en l'acte de la Commission donnée par le Conseil privé de Monseigneur, à la date du 15 février 1605 : « pour assurer les droits de l'évêque qui sont différés et contestés[1] ». Ajoutons qu'il fut rédigé exclusivement par des experts « *fidèles et affectionnés* » de l'évêché, suivant le vœu naïf exprimé dans la Commission du Conseil privé,

1. Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790, par M. Henri Lepage, archiviste.
Meurthe-et-Moselle. Archives civiles de Meurthe-et-Moselle. Série E, n° 117. (Registre) in-folio, 123 feuillets papier.

Digitized by Google

et qu'il fut contesté à bon droit lors des fameux procès entre l'évêque de Saint-Simon et ses sujets de la Châtellenie de Moyen.

Cette pièce est intitulée comme suit : « *Registres et Papier terrier,* portant la déclaration particulière et par le menu de tous les droits Régaliens et Seigneuriaux, Cens, Rentes et Revenus des château (et) maison qui appartiennent à Très-haut et Très-puissant Prince, Monseigneur Illustrissime et Sérénissime Charles cardinal de Lorraine, évêque de Strasbourg et Metz, Légat du Saint-Siège et des duchés de Lorraine et Bar, en sa châtellenie de Moyen, ban de Saint-Clément et villages en deppendants[1]. Fait et dressé par nous Baltazar Royer, docteur ez droits, Conseiller au Conseil privé de Mon dit seigneur, établi en son dit Évêché de Metz et au Bailliage d'y celui et procureur général au même évêché, et Jacques Claudon, Tabellion juré en la châtellenie de Vic, à cet effet par nous appelé.

« Lesquels attestent qu'en présence et assistance du sieur Claude Serrier, châtelain de l'évêque[2], du maire et gens de justice du dit Moyen et ban de Saint-Clément, et les Communautés et particuliers y pouvant prendre intérêt, appelés, ils ont, à la date du 5 décembre 1605, étant transportés au lieu de Moyen, entendu en la forme

1. Charles (IV) cardinal de Lorraine avait été nommé évêque de Metz en 1578. En 1591 il obtint la légation dans les trois évêchés et dans les duchés de Lorraine et de Bar et l'année suivante il fut élu en outre évêque de Strasbourg. Il mourut en 1607 à Nancy. (D. Calmet. *Histoire de Lorraine,* tome 3, colonne 68 et suivantes.)

2. Claude Serrier (ou Serrière), châtelain de l'évêché à Moyen, avait été annobli par le cardinal de Lorraine en 1575. Voir chez Dom Pelletier, *Annuaire de Lorraine,* page 748.

Digitized by Google

et manière qu'il est indiqué au-dessous de chaque article, les Communautés de Moyen et Ban de Saint-Clément et les particuliers intéressés, et, en leur présence et gré, noté leurs aveux de leurs obligations, cens et redevances vis-à-vis de Monseigneur. »

Les rédacteurs ajoutent qu'ils ont mentionné les titres et papiers qui leur ont été exhibés et enfin ils déclarent qu'ils ont signé au bas de chacune des pages du dit papier terrier.

Les auteurs commencent alors par décrire la châtellenie de Moyen, qui à cette époque comprend, comme nous l'avons dit, outre les trois villages de Moyen, Vathiemenil et Mervaville, le ban de Saint-Clément, depuis l'échange de Marsal passé avec le duc de Lorraine.

« En tous ces lieux, Monseigneur est prince régalien, sous sa Majesté Impériale, Haut-justicier, Moyen et Bas sans part, ni portion d'autruy. A lui seul aussi appartiennent toutes amandes, épaves et confiscations pour quelques causes et faits que ce soit, lesquelles se taxent et jugent par les justices des dits lieux. »

Après cette première déclaration, comme du reste il sera procédé après chacune des autres, qui suivent, les mandataires ont fait apposer les signatures du maire, des échevins, du doyen et d'un certain nombre d'habitants des diverses communautés[1].

Viennent ensuite les détails sur la nomination du maire et autres officiers de justice.

---

1. A Moyen le maire était alors le sieur Demenge Humbert; à Vathiemenil le sieur Nicolas Gaillot; à Saint-Clément le sieur Gaspard Anthoine. Nous voyons aussi comme commis de ville à Chenevières *un nom* qui reparaît souvent dans l'histoire de la châtellenie de Moyen, celui de La Ruelle.

Digitized by Google

« La création des officiers de justice et de tous autres appartient à Monseigneur avec tous les droits, profits et émoluments provenant des dits officiers. »

En ce qui concerne le village de Moyen :

« L'on a accoutumé à Moyen de tenir les plaids annaux par chacun an le dimanche avant Noël, auquel jour tous les officiers rendent et remettent leur office entre les mains du châtelain de mon dit seigneur. Ce fait, les habitants, assemblés en conséquence de la tenue des plaids annaux, en choisissent neuf d'entre eux qui sont rapportés par l'eschevin ; desquels le dit châtelain a droit d'élire celui qui lui semble bon pour être maire cette année-là, à la charge des vins dont les officiers et le maire s'accordent de gré à gré, n'y ayant pas eu de redevance préfixe ; on monte et on descend. »

Le maire ainsi désigné demeure, pendant l'année qu'il est en fonctions, franc de toutes rentes en argent et poules et déchargé de toutes les corvées.

Il reçoit en outre les rentes des deux manœuvres en argent et grains, soit 2 gros d'argent, un resau de froment et un d'avoine et en outre un resau d'avoine pour sauvegarde et le poil (ou la récolte) d'un pré sis lieu dit à Préjs.

Le même jour, on procède de la même manière à l'élection de l'échevin qui ne doit à Monseigneur que les vins dont il convient de gré à gré avec le châtelain. Il demeure, comme le maire, franc de cens et de rentes et prend la rente d'un manouvrier.

Les deux membres de justice, dits jurés, se créent le même jour et de la même façon. Ils sont le conseil de l'échevin. Ils n'ont aucune franchise, mais ils ne paient aucun vin au châtelain.

Digitized by Google

On crée également le même jour et de la même façon le doyen qui est franc et reçoit les rentes d'un manœuvre sans devoir aucun vin et qui a de plus la récolte d'un petit pré sis à Bazien.

On nomme aussi le clerc juré ou greffier qui a comme gages, à cause du dit office, 4 resaux de blé et 4 d'avoine chaque année.

Le bangard et le messier sont choisis par le châtelain sur la liste de ceux désignés par les habitants et prêtent serment entre les mains du châtelain. Ils n'ont aucune franchise et ils paient chaque année à Monseigneur 32 aulnes de toile, dite étroite. Ils sont tenus de faire, le dimanche avant la Saint-Jean-Baptiste et le dimanche avant Noël quand ils rendent leur office, les rapports de tout le bétail qu'ils ont trouvé au dommage sans garde, ou autrement.

Les forestiers (ou gardes du bois de Chèvremont) sont nommés également le même jour ; seulement ceux-ci sont choisis par le Grand-Gruyer et ils prêtent serment entre ses mains. Ils n'ont non plus aucune franchise et ils paient chacun la même quantité de toile que les bangards. Ils doivent en outre 4 mesures de « verjus » de pommes sauvages. Leurs rapports sont adressés au Grand-Gruyer et se jugent les jours de gruerie.

Après ces déclarations vient l'énumération des droits de l'évêque de Metz sur ses sujets de Moyen, Vathiemenil et Mervaville, en sa qualité de propriétaire du château sis à Moyen. Lesdits sujets sont obligés et tenus de faire les charrois des matériaux nécessaires aux réparations dudit château, sans qu'il leur soit dû par l'évêque aucune chose pour lesdits charrois. Ils doivent aussi entretenir

Digitized by Google

à leurs frais et dépens tant ce qui touche la « Porterie » dudit château que les murailles et tours de la dernière enceinte qui environne la basse-cour.

Le motif allégué pour cette redevance est, au dire des rédacteurs susnommés, que « du temps des troubles les habitants peuvent réfugier leurs biens et bestiaux en la dite enceinte, pour y être gardés et conservés ». Les rédacteurs ajoutent « qu'en effet il résulte d'un compte de l'année 1496 que les habitants du dit Moyen avaient anciennement un grand nombre de loges à l'intérieur de la dite enceinte pour chacune desquelles ils payaient un chapon. Qu'au surplus il reste encore présentement 2 vieilles loges dont les chapons seront déclarés au présent acte, au chapitre particulier à cette redevance[1] ».

Les mêmes communautés sont aussi tenues à la garde dudit château, chaque fois qu'elle leur est réclamée et d'ordinaire ils doivent fournir deux hommes pour y faire le guet, chaque nuit, et payer chaque an au portier du château 12 francs et ceux de Vathiemenil 6 francs.

Enfin, les laboureurs de Moyen et Vathiemenil sont tenus et obligés de faire les charrois du gros bois et des fagots nécessaires pour l'affouage dudit château, soit que Monseigneur y réside ou qu'il y ait seulement son officier. Ces charrois doivent être faits toutes les fois qu'ils seront commandés et chaque laboureur recevra pour chaque charroi et pour toute reconnaissance 2 miches de pain du poids d'une demi-livre.

Vient ensuite l'énumération des cens ou rentes en argent dus à Monseigneur pour certains terrains ou

1. Le mot « Chapon ou Chappon » désignait un droit seigneurial payé par les vassaux d'une seigneurie.

Digitized by Google

héritages dont il est propriétaire sur le ban de Moyen, et payables entre les mains du châtelain, tant au terme de Saint-Martin d'hiver qu'au lendemain de Noël.

Puis nous lisons la déclaration des rentes en argent dues chaque année à Monseigneur par les laboureurs du bourg de Moyen, et appelées les « rentes Saint-Remy ».

« Les habitants de la communauté du dit Moyen doivent chacun an à Monseigneur au terme de Saint-Remy savoir : Les laboureurs faisant charrue entière 2 resaux de blé froment, 2 resaux d'avoine avec 4 gros d'argent. Celui qui ne fait que demi-charrue ne doit qu'un resal de blé froment, 1 resal d'avoine et 2 gros d'argent.

« Cette rente monte et avalle (descend) suivant le grand ou petit nombre des laboureurs. »

Les rédacteurs donnent ensuite la liste des laboureurs à une charrue ou à une demi-charrue telle qu'elle a été fixée par l'officier le jour de la Saint-George, jour où les laboureurs ont l'usage de demander grâce, audit officier, sans toutefois préjudicier aux droits du seigneur[1].

Cette liste comprend un seul laboureur qui n'a pas demandé grâce, 37 laboureurs à une charrue, 2 à une demi-charrue.

Suit la déclaration des mêmes rentes dues par les manœuvres de ladite communauté :

« Tous manouvriers demeurant à Moyen doivent par chacun an à Monseigneur un demi-resal de blé froment, un demi-resal avenne, avec un gros d'argent, sauf les

1. Comme nous le voyons, les sujets de l'évêque pouvaient encore demander à l'officier qui le représentait de réduire leur redevance et ce dernier le faisait lorsqu'il voyait qu'il n'y avait préjudice pour le seigneur.

Digitized by Google

hommes veufs et les femmes veuves qui ne doivent qu'un bichot de blé et un d'avenne en avallant les rentes (augmentant ou diminuant), selon le nombre des dits manœuvres. »

Le nombre de ces manœuvres s'élève pour Moyen à 74 et le nombre des hommes veufs et des femmes veuves à 20.

Outre les rentes ci-dessus en argent ou en grains les laboureurs et manœuvres de Moyen doivent chaque année à Monseigneur, au terme Saint-Remy, une autre rente appelée courvée ou corvée et qui consiste en ce que chaque laboureur ou manœuvre fauchant aux prés pour lui ou pour autrui doit 12 deniers. Ceux qui ne fauchent pas ne doivent que 6 deniers et les femmes et veuves 5 deniers seulement.

Les laboureurs et manœuvres qui ont fauché sont au nombre de 95. Ceux qui n'ont fauché ni pour eux ni pour autrui, au nombre de 17, et les femmes et veuves au nombre de 94.

Après ces diverses déclarations et énumérations les rédacteurs en arrivent aux amendes et rapports de justice.

« Le maire, l'eschevin et le doyen de Moyen rendent, par chacun an, compte au châtelain de toutes amandes de 5 gros, commises ou requises devant eux pendant l'année qu'ils sont en office et ce 2 fois l'année : la première le dimanche d'avant la Saint-Jean et la dernière le dimanche avant Noël, jour auquel sont les plaids annaux et rendent leur office. Ils font rédiger les dites amandes par écrit par le clerc juré de Moyen pour les rendre au dit châtelain.

Digitized by Google

« Les bangards et messiers font également chaque an 2 fois leurs rapports de toutes les bêtes qu'ils ont prises en dommages soit faute de garde ou échappées, le dimanche avant la Saint-Jean et le dimanche avant Noël, lorsqu'ils rendent leurs offices[1]. »

Il est ajouté que lesdits bangards sont obligés de faire aux officiers de Monseigneur et gens de justice 2 festins l'un le lendemain de Noël et l'autre le lendemain de la Saint-Jean-Baptiste et que les gens de Moyen demandent que les bangards soient déchargés de cette obligation.

Enfin, pour ce qui concerne Moyen, les rédacteurs déterminent les droits de l'évêque et des habitants sur la rivière de Mortagne et sur les halles élevées dans ledit village.

« La rivière dite Mortagne, passant au-dessous de Moyen, appartient à Monseigneur depuis le dessus des jardins de Valloy, situés au lieu qu'on dit le grand Baigneux, jusqu'au lieu dit le Trait du Battant ou Court-Perrier qui se trouve à l'endroit du bois de Meigemont qui est des ducs de Gerbéviller[2].

« Peuvent les habitants de Moyen planter des pieux en la dite rivière pour défendre leurs héritages sans que ceux de Valloy qui ont leur finage voisin de la dite rivière y puissent trouver à redire, parce qu'il ne leur est pas loisible de faire semblables défenses et de planter

1. Le mot « bangard » existe encore à Moyen sous le patois « banward » de l'allemand « Bannen warden ».

Quant au mot de « messier » il désigne les gardes chargés de surveiller les moissons et dérive du latin « messis ».

2. Ce nom désigne encore un bois qui appartient actuellement à la commune de Gerbéviller.

Digitized by Google

des pieux du côté de leurs héritages contre la dite rivière. Le droit de pêche s'admodie au nom de Monseigneur tantôt plus, tantôt moins. »

En ladite année 1605 le sieur Claudon Poirel, meunier à Moyen, s'était rendu adjudicataire de ce droit pour la somme de 30 francs.

Enfin, en ce qui concerne la halle, elle est déclarée appartenir à Monseigneur, mais s'il y échet quelques ruines, les sujets de la châtellenie (autres que ceux du ban de Saint-Clément) sont obligés aux charrois des matériaux nécessaires. Ladite halle s'admodie au profit de Monseigneur tantôt plus, tantôt moins [1].

Les habitants déclarent qu'à chaque jour de foire l'admodiateur a le droit d'aller prendre une charrée de perches ès bois de Monseigneur pour aider à dresser les étaux ; ledit admodiateur devant au surplus fournir les planches nécessaires.

Le marché a lieu le jeudi de chaque semaine, mais il y a 3 foires franches chaque an, savoir le jour de la Chaîne Saint-Pierre, à la Saint-Barnabé et à la Saint-Mansuy. Dans ces foires les vendeurs de vin autorisés doivent à Monseigneur 2 quarts de vin, suivant le nombre des hôteliers.

Après avoir ainsi établi les droits de l'évêque et les usages des prud'hommes à Moyen, les rédacteurs rapportent comment les mêmes droits et les mêmes usages s'exercent à Voithieménil (Vathieménil).

Dans ce village, le maire n'est pas nommé comme à Moyen par élection des prud'hommes. Cet office est

1. Elle était louée pour ladite année la somme de 20 fr.

Digitized by Google

donné à titre d'admodiation par l'officier que Monseigneur a à Moyen, et pour une ou plusieurs années, à la volonté de cet officier[1].

Ce fonctionnaire est franc de toutes rentes ; il reçoit de plus les rentes de 2 manœuvres, en argent et grains, soit un gros d'argent, un resal de seigle, un resal d'avoine et en outre la rente de sauvegarde (payée) en avoine par un bourgeois.

Il reçoit en outre de chaque héritier d'une personne morte sur le ban de Vathieménil 2 quarts de vin, mesure de Moyen : c'est le droit qu'on appelle « relever ». Si personne n'a payé les 2 quarts de vin dans les 40 jours après la mort, ledit maire fait publier les héritages trouvés sur le finage de Vathieménil, pendant trois dimanches et le quatrième de surabondance. Lesdits héritages demeurent ainsi confisqués et acquis à Monseigneur.

Le maire jouit en outre d'un pré sis à la chute Claude et de 4 quaterons de cens assignés sur un autre (possesseur) d'une pièce labourable.

A Vathieménil les plaids annaux ont lieu chaque an le lendemain de Noël ; ce jour-là tous les agents de justice rendent leur office à l'officier que Monseigneur a à Moyen. Les habitants assemblés pour la tenue des plaids choisissent 9 d'entre eux qui sont par l'échevin en fonction rapportés (désignés) au châtelain. Ce dernier fait le choix de celui qui bon lui semble pour être échevin pendant l'année qui commence.

1. En ladite année la fonction de maire à Vathieménil avait été admodiée à Nicolas Gaillot dudit lieu, moyennant la somme de 50 fr. à payer en deux termes.

Digitized by Google

L'échevin est franc de ses rentes en argent, grains et poules. Il prend de plus les rentes en grains d'un manœuvre, et la moitié de 3 deniers, l'autre moitié appartenant au doyen pour droit de chaque héritage relevant audit Vathieménil. Enfin il ne paie que 22 gros pour les vins.

Aucun juré ni coéchevin n'est nommé dans ce village dont la justice n'est composée que du maire, de l'échevin et du doyen. Ce dernier est nommé de la même façon que l'échevin. Il est franc de ses rentes et de la sauvegarde. Il reçoit la rente et le droit de sauvegarde d'un manœuvre et la moitié des 3 deniers imposés pour droit de relevée. Il n'a à payer aucun vin.

Enfin les bangards et messiers se créent le même jour et de la même façon que l'échevin et le doyen. C'est l'officier de Monseigneur à Moyen qui les choisit et reçoit leur serment. Ils doivent pour les vins 12 gros et 33 gros au maire du lieu. De plus, ils sont tenus de faire leur rapport 2 fois l'année, le lendemain de la Saint-Jean-Baptiste et le lendemain de Noël, lorsqu'ils rendent leur office, de tout le bétail qu'ils ont trouvé en dommage. Le bangard doit en outre faire le lendemain de la Saint-Jean un festin avec l'officier de Monseigneur et gens de justice et contribuer pour 1/3 à celui qui se fait le jour des élections des officiers de justice et de police[1].

Vient ensuite, comme nous l'avons vu pour Moyen, l'énumération des rentes en argent ou graines imposées aux laboureurs et aux manœuvres, aux hommes veufs et femmes veuves :

1. Nous lisons aussi que le bangard en ladite année 1605 demanda d'être déchargé de cette obligation de faire des festins.

Digitized by Google

Le laboureur ayant charrue entière doit payer 1 resal 1/2 de seigle, autant d'avoine et 3 gros d'argent[1].

On compte à cette époque 14 laboureurs ayant charrue entière. Les laboureurs n'ayant que demi-charrue (ils sont au nombre de 20) paient 6 quaterons de seigle (les 8 faisant le resal) autant d'avoine et 1 gros 8 deniers d'argent.

Les manœuvres doivent payer 2 resaux de seigle, autant d'avoine et 1 gros d'argent.

Les hommes veufs et les femmes veuves un bichat de seigle, autant d'avoine et 8 deniers d'argent.

Outre ces rentes en grains et deniers les gens de Vathieménil doivent, comme ceux de Moyen, la rente appelée crouvée ou corvée.

Ceux qui fauchent (au nombre de 50) doivent 12 deniers ; ceux qui ne fauchent pas (3) doivent 6 deniers et les femmes veuves (8) paient 8 deniers.

Lesdites rentes se tirent le jour de Notre-Dame de septembre ; en tous cas avant la Saint-Remy, en présence du maire et de l'échevin de Vathieménil et du clerc juré de Moyen.

Il y a aussi le produit des amendes : Le maire, l'échevin et le doyen de ce village rendent chaque année, comme ceux de Moyen, compte au châtelain de toutes les amendes commises devant eux pendant l'année qu'ils ont été en office, comme de toutes celles requises qui leur sont faites. Et cela deux fois par an, le lendemain de la Saint-Jean-Baptiste et le lendemain de Noël lors des plaids annaux.

1. A Vathieménil, comme on le voit, le blé était remplacé par le seigle qui était plus communément cultivé que le blé.

Digitized by Google

C'est le clerc juré de Moyen qui doit rédiger ces rapports par écrit pour les remettre au châtelain de Monseigneur à Moyen.

Enfin le bangard doit également chaque année, le lendemain de la foire de Vathieménil et le lendemain de Noël, faire son rapport de toutes les bêtes qu'il a prises en dommage, soit faute de garde faite ou échappées.

Les gens de Vathieménil sont encore tenus, sans aucune rémunération, de faucher, faner et charroyer au château de Moyen la récolte de 3 prés formant ensemble environ 40 fauchées.

Enfin suit la désignation des habitants de Vathieménil qui, au nombre de 100 environ, sont tenus de payer des cens en deniers pour la jouissance qu'ils ont de terrains appartenant à Monseigneur.

Après avoir rapporté ce qui concernait les gens de Vathieménil, les rédacteurs ajoutent seulement quelques mots sur les usages des habitants de Mervaville[1].

Monseigneur y est haut, moyen et bas justicier. La forte échéance audit lieu est le jour de la Nativité en septembre. L'officier de justice de Monseigneur à Moyen s'y rend ledit jour pour toucher les amendes, confiscations et épaves échéant audit Mervaville.

Dans ce lieu il n'y a pas d'autre officier de Monseigneur qu'un doyen qui est nommé par l'officier de Moyen. Ce doyen n'obtient aucune franchise et ne doit aucun vin.

---

1. Mervaville constituait à cette époque un petit village avec une centaine d'habitants. Mais il disparaîtra presque entièrement dans le courant du siècle où nous sommes, renversé ou brûlé par les armées françaises, lorraines et leurs alliées.

Il reste encore cependant des ruines assez importantes de l'ancienne chapelle de ce prieuré.

Digitized by Google

Tous les habitants résidant audit Mervaville sont responsables (dépendent) de la justice établie à Moyen.

Nous voyons que cette déclaration a été reconnue exacte par dom Toussaint-Durand, alors prieur à Mervaville, par un sieur Serrier, officier audit lieu, et par un certain nombre d'habitants.

Enfin nous arrivons à la dernière partie de la pièce que nous analysons, celle qui concerne le ban de Saint-Clément.

Ce ban comprend trois villages, savoir: Saint-Clément, Laronxe et Chenevières avec le gagnage de Betagne (Betaigne). Monseigneur, avant l'échange de Marsal, n'y avait que le tiers des rentes et le tiers de la justice; les deux autres tiers appartenaient aux ducs de Lorraine. Depuis ledit échange, Monseigneur a sur ce ban tous les droits régaliens. C'est lui qui crée la justice, qui nomme les officiers du ban et qui en retire les émoluments.

Le maire à Saint-Clément n'est pas, comme à Moyen, désigné par les prud'hommes, mais, comme à Vathiemé-nil, cette fonction est donnée par admodiation pour une ou plusieurs années, ainsi qu'il semble bon à l'officier de Monseigneur audit lieu. Ce maire est franc de toutes rentes et de droit de sauvegarde.

Il reçoit la rente de sauvegarde d'un autre bourgeois. Il reçoit aussi de chaque héritier d'une personne morte, laissant des biens sur ledit ban, quatre quartes de vin, en vertu du droit qu'on appelle « relever ». Il a droit aussi sur les vendanges d'héritages à 2 quartes de vin. Et si aucun héritier ne s'acquitte de ladite redevance dans les 40 jours après la mort de celui dont il est héritier, ledit maire fait publier à l'église de Saint-Clément

Digitized by Google

les héritages appartenant à la personne qui n'exerce pas le droit de relever, et cela pendant trois dimanches et un quatrième d'abondance, puis les immeubles demeurent acquis à Monseigneur.

En ladite année, l'office de maire à Saint-Clément fut cédé à Gaspard Anthoine de Chenevières pour un an et demi, et à la charge de payer par an 400 francs aux termes de Saint-Jean et de Noël.

Chaque année, le dimanche 2 mai, le maire de Saint-Clément fait un banquet où se trouve l'officier que Monseigneur a à Moyen et pour aider à faire ledit banquet, le moitrier de la moitresse (métairie) de Betagne, qui se trouve sur le finage de Saint-Clément et appartient au sieur abbé de Beaupré, doit un veau et un mouton gras avec 15 deniers d'argent [1].

Ledit jour des plaids annaux les habitants dudit ban s'assemblent et font élection de six d'entre eux.

L'échevin qui est encore en office les rapporte (fait connaître) à l'officier de Monseigneur et celui-ci fait le choix qui lui semble bon pour servir d'échevin cette année-là. Ce dernier n'obtient aucune franchise et n'est en conséquence tenu à aucune reconnaissance.

Le même jour et de la même façon, les habitants élisent encore six d'entre eux que l'échevin désigne audit officier qui choisit celui qui lui plaît pour être coéchevin. Ce dernier n'obtient non plus aucune franchise et ne doit aucune rente.

Le doyen est nommé le même jour et en la même forme. Il est franc de rente et reçoit la rente de sauve-

1. Aujourd'hui Betaigne, ferme sur le territoire de Laronxe.

Digitized by Google

garde d'un autre bourgeois de Saint-Clément, sans payer aucune redevance.

Le bangard est élu le jour de la Saint-George. Les électeurs de tout le ban présentent trois d'entre eux et le maire choisit parmi eux et désigne le bangard. Ce dernier n'a aucune franchise et doit payer 6 francs à la fin de l'année.

Après cet exposé sont rapportés les droits et les usages concernant la rivière de la Meurthe qui sépare le ban de Saint-Clément de celui de Moyen et Vathiemenil.

Cette rivière appartient à Monseigneur depuis l'échange de Marsal. Son Altesse le duc de Lorraine s'est réservé seulement le droit de passer des voiles (des bateaux à voiles).

Elle commence au rupt d'Olzey où il y a une morte où ceux de Saint-Clément et de Flin pêchent par moitié et un nassier où les pêcheurs de Saint-Clément tendent du côté de ce village et ceux de Flin de l'autre côté. Elle va jusqu'au lieu dit la Vieille vanne de Beaupré et les *pallières* de Fraimbois qui est en Mondon.

Le droit de pêche dans cette rivière s'admodie au nom de Monseigneur tantôt plus, tantôt moins[1].

Vient ensuite le détail des rentes en deniers provenant de terrains de prés, de droits d'eau ou de saulcy (saulaies) appartenant à Monseigneur.

Il y a sur le ban de Saint-Clément une rente particulière de 3 deniers à payer pour le bétail tirant : chevaux, bœufs, vaches, etc. Cette rente ou droit de corvée se

1. Ladite année ce droit était loué au prix de 100 francs et un dîner, à Toussaint Moncel, maire de Saint-Clément.

Digitized by Google

paie en 3 termes; le 1er à l'Annonciation, le 2e à la Saint-Jean-Baptiste et le 3e à la Saint-Remy.

Nous en avons fini avec cette longue énumération des droits et revenus des évêques de Metz et nous laissons à nos lecteurs le soin de tirer de tous ces détails les réflexions qu'ils méritent.

Nous avons estimé en tous cas qu'ils pouvaient intéresser ceux qui pensent avec nous qu'aucun souvenir du passé ne doit être négligé et que, dans l'histoire locale, il faut faire une place aux humbles, aux villageois et mentionner les libertés dont ils jouissaient, comme aussi les droits qui pesaient sur eux.

Digitized by Google

LA

RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN

EN 1893[1]

PAR M. R. DE SOUHESMES

Les travaux micrographiques sont aujourd'hui de mode, aussi lira-t-on peut-être avec intérêt cette petite étude sur un petit État auprès duquel la principauté de Monaco est presque une puissance. Le champ est peu étendu, mais les recherches offriraient-elles plus d'intérêt s'il s'agissait d'une nation de trente millions d'habitants ? Saint-Marin en compte bien neuf mille, et ce petit peuple qui a su garder son indépendance au milieu de tant d'orages, cette doyenne des républiques, vieille au moins de quinze siècles, est plus digne d'être étudiée que les grandes puissances, nées d'hier et qui seront peut-être mortes demain.

---

1. G. Auger-Saint-Hippolyte, *La République de Saint-Marin ;* Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle ;* Vivien de Saint-Martin, *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle,* etc.

Digitized by Google

I

DESCRIPTION ET RESSOURCES DU PAYS

Quand on va, en chemin de fer, de Rimini à Cattolica, on remarque à droite, à une lieue et demie dans l'intérieur, un pic élevé que le voyageur ne perd pas de vue pendant tout le parcours : c'est le mont Titan ; contrefort des Apennins, il porte, à 738 mètres d'altitude, trois cimes couronnées par trois châteaux. Voilà Saint-Marin, le territoire de la république s'étend sur les flancs de la montagne, et la capitale en occupe le sommet. Les trois tours qui la dominent sont devenues un symbole, et les armes nationales sont *d'azur à trois monts de sinople supportant trois tours d'argent surmontées de panaches de même,* avec ce seul mot pour devise : LIBERTAS.

Une bonne route d'une quinzaine de kilomètres part de Rimini, traverse Serravalle et monte à Saint-Marin, petite ville d'un millier d'âmes, entourée de vieilles murailles flanquées de tours d'où l'on a une vue magnifique. D'un côté, les Apennins profilent leurs cimes dentelées, de l'autre une plaine fertile s'étend jusqu'à l'Adriatique, et parfois, au soleil couchant, la côte dalmate apparaît dans le lointain comme une ligne blanche flottant sur la mer. Le palais du Conseil souverain s'élève sur la place du Pianello, là sont installés les bureaux du gouvernement, le tribunal, les écoles et les archives. Sur la place Supérieure est l'église paroissiale consacrée au patron de la république, et au-dessus l'antique forteresse de la Rocca domine toute la ville.

Digitized by Google

Saint-Marin a un bon lycée, le *Collegio Belluzzi*, fréquenté par les jeunes gens des localités italiennes du voisinage; il possède encore deux églises, celle du Peuple et celle des Franciscains, un hôpital, un théâtre, un musée et enfin une bibliothèque.

Il semble que la nature ait tracé elle-même les limites du petit État en isolant la montagne qui forme tout son territoire. La république a soixante kilomètres carrés et les derniers recensements accusent une population d'environ 9,000 âmes; elle se compose de la ville de Saint-Marin avec le bourg de Borgo-Maggiore, et des villages de Serravalle, Faetano, Montegiardino, Acquaviva, San-Giovanni, Chiesanuova, Domagnano et Fiorentino, en tout neuf paroisses. Trois rivières prennent naissance au pied du mont Titan : l'Ansa et le Marano se jettent directement dans l'Adriatique; plus modeste, le ruisseau de Saint-Marin se contente d'être un affluent de la Marecchia. Le sol est peu fertile; les livres spéciaux nous apprennent que ses principaux produits sont le vin, les céréales, les fruits, le tabac, le bois et les fourrages. Le *Bottin* assure qu'on fabrique à Saint-Marin des fusils, des draps, des vases d'argile, mais la population paraît s'occuper surtout d'élevage et La Martinière écrivait déjà, au siècle dernier, que « le passage de cochons et autres bestiaux » est une des principales ressources du pays; cela n'empêche pas une partie des habitants d'émigrer tous les ans pour chercher du travail à l'étranger. Les flancs du mont Titan offrent cependant de riches carrières de marbre et de calcaire jaune, exploitées dès la plus haute antiquité, et trois sources d'eau minérale que la chimie déclare être sulfurée, chlorurée, voire

Digitized by Google

même bicarbonatée sodique, n'attendent qu'un peu de réclame pour devenir à la mode.

II

APERÇU HISTORIQUE

Le proverbe « cherchez la femme » sera donc éternellement vrai. Si une fille de Rimini n'avait pas poursuivi de ses obsessions un honnête maçon dalmate, l' « illustrissime » république de Saint-Marin n'existerait probablement pas.

Les chroniqueurs font remonter sa fondation au commencement du IVe siècle, à l'époque de la grande persécution de Dioclétien. On sait la haine terrible que cet empereur avait vouée aux chrétiens ; le massacre de Nicomédie et celui de la légion thébaine ne sont que des épisodes de cette persécution atroce qui, des bords du Nil aux collines de Montmartre, fit couler le sang des martyrs. Cette fois, on put croire que c'en était fait de la religion nouvelle, et Dioclétien put écrire sur ses médailles : *Nomine christianorum deleto*. Cependant quelques fidèles, fuyant la persécution, avaient cherché un abri dans la solitude ; imitant leur exemple, Marin, simple maçon dalmate, se voyant poursuivi jusque sur les chantiers de Rimini par une femme qui l'accusait de l'avoir abandonnée, se réfugia sur le mont Titan. La réputation de sainteté du nouvel ermite attira autour de lui quelques chrétiens, bientôt la communauté s'accrut au point de former une ville et celle-ci devint une république.

Digitized by Google

L'influence de Marin était grande, surtout parmi ses anciens compagnons, ceux qui avaient travaillé avec lui aux murailles de Rimini ; un miracle accrut encore son prestige. Le mont Titan appartenait à une patricienne qui résolut un jour de faire expulser Marin de la grotte qu'il occupait ; mais ses fils ayant été frappés de paralysie, ce fut Marin qui leur rendit la santé. A ce miracle, Félicie se convertit avec tous les siens, et fit don à l'ermite de la montagne où il s'était établi. Cependant la persécution s'était éloignée, les chrétiens avaient obtenu le libre exercice de leur culte, mais la sécurité dont ils jouissaient était plus funeste à la nouvelle religion que la persécution qu'elle avait subie. Marin prêcha à ses compagnons l'austérité de la doctrine primitive avec une autorité telle que l'évêque de Rimini jugea le pauvre tailleur de pierres digne du diaconat. Il mourait quelques années après, léguant le mont Titan à ses compagnons et, ce qui valait mieux encore, leur donnant un dernier conseil : « Ne cherchez pas à conquérir pour ne pas être conquis vous-mêmes. » Ce principe est devenu la règle fondamentale de la politique des Sammarinais, ils l'ont appliqué pendant quinze siècles, sans un moment d'oubli, et ils lui doivent certainement l'existence. Marin laissait une mémoire tellement vénérée que, plusieurs siècles après sa mort, lorsque les habitants construisirent une église, ils voulurent que tout citoyen se rappelât en entrant le nom du fondateur de la république, et ils écrivirent au-dessus de la porte :

DIVO·MARINO·PATRONO·ET·LIBERTATIS AUCTORI·

D·C·S·P·

Digitized by Google

Jusqu'au x^e^ siècle on manque de documents sur l'histoire de Saint-Marin ; son territoire fut-il compris avec la Pentapole dans la donation que Pépin le Bref fit au Saint-Siège en 754 ? Anastase l'assure, non sans quelque vraisemblance, mais les Sammarinais prétendirent toujours le contraire, et la pauvreté de leur territoire qui ne tentait personne les sauva des revendications du Saint-Siège. Cependant, au x^e^ siècle, ils construisirent, au sommet de leur montagne, un château que la nature se chargea de rendre imprenable ; Benvenuto da Immola, dans son commentaire sur le Dante, l'appelle *mirabile fortilitium*.

Lorsque le sol ne fut plus assez vaste pour nourrir ses habitants, ceux-ci en achetèrent à leurs voisins. En l'an 1000, ils acquirent ainsi le château de Penna Rossa, et, en 1170, la moitié de celui de Casole. Malgré ses goûts pacifiques, la cité ne put rester neutre dans la grande querelle qui divisait alors l'Italie ; ses deux voisins les plus proches étaient aux prises : à Rimini les Malatesta étaient guelfes, à Urbin les Montefeltro étaient gibelins. Ceux-ci entraînèrent la république dans leur alliance et leur aigle noire étendit son vol pendant plusieurs siècles sur les trois tours de Saint-Marin. Il serait trop long de rappeler ici toutes les péripéties d'une lutte célèbre, longue suite d'excommunications, de victoires et de revers, où les Sammarinais, conduits par un grand capitaine, Guido de Montefeltro, acquirent un renom de bravoure qui devait flatter à jamais l'orgueil national. Enfin, la paix générale, conclue en 1299, permit aux habitants de s'occuper de leurs lois, et douze citoyens furent chargés de rédiger un code.

Digitized by Google

Pendant tout le XIV^e^ siècle et une bonne moitié du XV^e^, Saint-Marin eut à défendre son indépendance contre les entreprises des seigneurs de Rimini et les prétentions des évêques de Montefeltro. Ce fut une seconde période de combats, de conspirations, d'excommunications et de coups d'État; que Jean XXII lance depuis Avignon les foudres de l'Église sur le Titan, ou que Martin V reconnaisse son indépendance, les hostilités continueront jusqu'au jour où le protecteur de la petite république, Frédéric d'Urbin, donnera sa fille à Robert Malatesta. Comme indemnité de guerre, les Sammarinais reçurent de Pie II, en 1463, les châteaux de Serravalle, Faetano, Montegiardino, Fiorentino avec le bourg de Piagge, et ils purent reprendre enfin l'œuvre législative ébauchée deux siècles auparavant.

Bientôt leur indépendance courut le plus grand danger qui l'ait jamais menacée; en 1503, César Borgia, le « prince » de Machiavel, chassa d'Urbin les Montefeltro, et Saint-Marin, n'ayant plus de protecteur, dut recevoir le podestat que le vainqueur lui imposait, jusqu'au jour où, à l'exemple de la Romagne, la cité se souleva contre le tyran. Cette fois encore les Sammarinais furent assez habiles pour sauvegarder leur existence, en sachant ménager à la fois le pontife puissant et l'allié malheureux. Cependant la situation de la petite république était assez précaire; malgré ses hautes murailles, la cité était à la merci d'un coup de main, comme celui que Pierre Strozzi tenta dans la nuit du 4 juin 1542. Aussi, à la mort du dernier duc d'Urbin de la maison de Montefeltro, les Sammarinais se placèrent sous le protectorat du Saint-Siège et ils lui durent un siècle de

Digitized by Google

tranquillité; un jour cependant le célèbre Alberoni voulut annexer la petite république enclavée dans son gouvernement. Le légat souleva une question de juridiction et vint mettre le blocus devant Saint-Marin; le 24 octobre 1739, les portes de la cité s'ouvrirent, et tandis qu'une partie du peuple, gagnée par le cardinal, demandait l'annexion au Saint-Siège, Alberoni, revêtu de ses habits pontificaux, se rendit à l'église pour recevoir le serment des notables. A l'exemple du capitaine Giangi, les membres du conseil refusèrent de jurer, et les prêtres mêmes qui assistaient le prélat quittèrent l'autel. Le sage Clément XII désavoua son légat, et Saint-Marin éleva une statue au pontife qui lui avait rendu la liberté.

Cinquante ans après, Bonaparte parcourait en maître l'Italie; il venait fonder la république cisalpine et respecta celle du mont Titan. Bien plus, il lui fit offrir par Monge une augmentation de territoire qu'elle eut la sagesse de refuser, et peu après il lui adressait la lettre suivante, assez curieuse pour être reproduite :

Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie,
aux représentants de la République de San Marino.

Le citoyen Monge m'a rendu compte, Citoyens, du tableau intéressant que lui a offert votre petite république. Je donne ordre que les citoyens de San Marino soient exempts de contributions, et respectés dans quelque endroit des États de la République française qu'ils se trouvent.

Je donne ordre au général Sahuguet, qui a son quartier général à Rimini, de vous remettre quatre pièces de canon de campagne, dont je fais présent au nom de la république.

Digitized by Google

Il mettra également à votre disposition mille quintaux de blé qui serviront à l'approvisionnement de votre république jusqu'à la récolte.

Je vous prie, etc.....

Comment Saint-Marin a-t-il survécu aux nombreux remaniements que la carte d'Italie a subis depuis lors? C'est la fable du Chêne et du Roseau, et puis, en politique, les plus honnêtes sont parfois les plus habiles.

III

CONSTITUTION. — ADMINISTRATION. — JUSTICE. — CULTE. — ARMÉE. — AFFAIRES ÉTRANGÈRES. — CHANCELLERIE. — BUDGET.

Saint Marin paraît avoir donné à ses compagnons une constitution théocratique, car les plus anciennes chroniques donnent à la cité le nom de monastère. Au IX^e^ siècle, la régence était encore exercée par un prêtre, Stefano, qualifié de *presbiter, abbas et rector;* mais, dès le XII^e^ siècle, le pouvoir législatif appartient à l'assemblée des chefs de famille, et le pouvoir exécutif est confié à deux consuls qui, plus tard, échangèrent cette antique qualification contre le titre plus moderne de capitaines. En 1491, la communauté adopta officiellement le nom de république, république peu démocratique du reste, car les longues guerres du XIII^e^ siècle avaient donné naissance à une aristocratie militaire dont les représentants forment encore aujourd'hui un des trois ordres de l'État.

Digitized by Google

A cette époque, le peuple ne votait pas ; le pouvoir suprême appartenait à un conseil souverain de soixante membres composé d'un tiers de nobles, un tiers de bourgeois et un tiers de propriétaires ruraux. Le titre de conseiller était héréditaire dans les familles ; quand l'une d'elles venait à s'éteindre, les cinquante-neuf autres désignaient celle qui participerait au gouvernement de la république. Un écrivain du XVII[e] siècle, Matteo Valli, nous a conservé de curieux détails sur l'élection des capitaines : les six citoyens ayant obtenu le plus grand nombre de suffrages étaient groupés deux à deux par la voie du sort, mais de façon qu'il y eût, dans chaque couple, un habitant de la ville et un de la campagne ; cela fait, les six élus, accompagnés des capitaines encore en fonctions, du camerlingue et des conseillers, étaient conduits en grande pompe à l'église, devant l'autel où reposent les reliques de saint Marin. L'archiprêtre chantait le *Te Deum*, puis trois bulletins étaient déposés dans l'urne, un enfant en tirait un qu'il remettait à l'officiant, et celui-ci proclamait les noms des deux nouveaux élus. La loi, dans un but facile à deviner, limitait à six mois la durée de leur magistrature : elle commençait au 1[er] avril pour expirer le 1[er] octobre.

La réforme de 1847 n'a pas touché à cet article de la constitution qui est encore en vigueur. A cette date, le Grand Conseil donna une preuve de son habileté traditionnelle en prenant l'initiative d'une revision qui, tôt ou tard, lui eût été imposée. Conciliant très sagement le principe de l'élection avec celui de l'hérédité, le *Generale consiglio principe* se compose aujourd'hui de soixante membres élus à vie et par tiers dans chacun des

Digitized by Google

trois ordres de l'État ; inutile d'ajouter que leur mandat est gratuit. L'assemblée choisit dans son sein une commission de douze membres, dont les deux tiers sont renouvelés tous les ans : c'est le Sénat ou Petit Conseil. Ses attributions sont à la fois judiciaires et administratives : elle juge en troisième et dernier ressort, tant au civil qu'au criminel, et sert d'intermédiaire entre le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif exercé par les deux capitaines-régents. Ceux-ci sont désignés tous les six mois par le Grand Conseil ; entrés en charge le 1er avril 1893, LL. EE. MM. l'avocat Menetto Bonnelli et Marino Babboni ont résigné leurs fonctions le 1er octobre suivant. Les capitaines-régents ne touchent pas de traitement, ils n'ont droit qu'à une indemnité de 150 fr. chacun, et les fonds mis à leur disposition ne dépassent pas le même chiffre.

Les ministres prennent modestement le titre de secrétaires d'État ; ils sont deux, un pour l'intérieur, l'autre pour les affaires étrangères et les finances ; mais leurs appointements ne répondent pas à leurs hautes fonctions, car ils ne touchent que 2,000 fr. par an.

Le chef du service judiciaire est un procureur de la république portant le titre de Commissaire de la loi. Après le premier médecin, c'est le fonctionnaire le mieux rétribué de l'État, il touche jusqu'à 3,100 fr. d'appointements. L'administration de la justice est confiée à trois avocats italiens : le premier juge en appel, les deux autres en première instance, l'un au criminel, l'autre au civil, mais tous trois sont étrangers. Ainsi le veut la constitution qui a choisi, pour rendre la justice, des hommes placés par leur nationalité en dehors des ques-

Digitized by Google

tions de partis. Si les fonctions des régents ne dépassent pas six mois, celles des juges durent trois années : leur qualité d'étrangers les met dans l'impossibilité de jouer un rôle politique, mais leur mandat aurait pu, en se prolongeant, leur donner trop d'influence. Actuellement le juge d'appel est le commandeur Guido Marucchi, le juge « pénal » est le chevalier Enrico Kambo, et le juge conciliateur M. Vittorio Trebbi. Les deux premiers touchent une modeste indemnité de 500 fr., celle du troisième ne dépasse pas 250 fr. Neuf gendarmes suffisent à assurer l'exécution des jugements, mais Saint-Marin n'a pas de cachots, le gouvernement enferme ses condamnés dans une prison italienne, en payant leur pension.

Au point de vue religieux, le territoire de Saint-Marin forme un archiprêtré compoés des neuf paroisses énumérées plus haut. Deux d'entre elles, Serravalle et Faetano, font partie du diocèse de Rimini ; les sept autres, y compris la capitale, appartiennent à celui de Montefeltro. L'archiprêtre est actuellement Don Andrea Grampaoli ; il ne reçoit pas de traitement de l'État qui se contente de subventionner les prédicateurs de l'Avent et du Carême, et de contribuer aux frais de certaines fêtes religieuses.

La force armée de la république comprend la milice, la garde-noble, les neuf gendarmes et un corps de musique militaire. La milice, formée de tous les citoyens valides, de 18 à 60 ans, est divisée en 9 compagnies présentant un effectif total de 38 officiers et 900 hommes, placés actuellement sous le commandement de M. Pierre Tonnini. La garde-noble, ou garde du Conseil-prince,

Digitized by Google

est un corps d'élite composé de 36 hommes que commande aujourd'hui S. E. M. Domenico Fattori. Le tout, milice, garde-noble, gendarmerie, musique, ne coûte pas plus d'une quinzaine de mille francs par an.

Le gouvernement de Saint-Marin est représenté à Paris par un homme du monde, le baron J. Roissard de Bellet, qui exerce gratuitement et avec une extrême obligeance les fonctions honorifiques et peu assujétissantes de chargé d'affaires. La situation d'un diplomate n'est pas toujours proportionnée à l'importance du pays qu'il représente, et parfois le prestige du chargé d'affaires relève celui du gouvernement qui l'accrédite. On se rappelle la part que la république de Saint-Marin prit à l'Exposition de 1889 : la façade de sa section présentait un portique Renaissance, orné de faïences. A droite et à gauche, on avait placé deux remarquables verrières du maître verrier Charles Champigneulle ; elles ont été depuis transportées au Palais public que le gouvernement fait construire à Saint-Marin. L'intérieur de la section présentait l'aspect d'un salon : de vieilles tapisseries, des trophées d'armes anciennes, de curieuses mosaïques, enfin une superbe cheminée en bois sculpté formaient une décoration aussi sobre qu'artistique.

Saint-Marin possède un ordre de chevalerie, placé sous le vocable du patron de la république, et fondé, le 13 août 1859, sous la régence de Julien Belluzzi et de Michel Ceccoli. Il est conféré par le Conseil-prince, sur la présentation des régents. De même que la Légion d'honneur, il est divisé en cinq classes ; la croix, en émail blanc, suspendue à un ruban à raies blanches et bleues, est ancrée, rayonnée de quatre tours et sur-

Digitized by Google

montée d'une couronne ; le médaillon porte le buste de saint Marin avec l'exergue : *San Marino prottetore.*

Élisée Reclus a tracé un joli tableau de la perception des impôts dans la république de Saint-Marin. « Les « impôts sont libres, écrit-il; quand la commune a be- « soin d'argent, le tambour de l'armée assemble les « citoyens, et ceux qui ont bonne volonté sont invités à « déposer leur offrande dans la caisse de l'État. Paie qui « veut, et quand la caisse est pleine, on refuse les dons. » Il n'en est plus ainsi : tout comme une grande puissance, Saint-Marin a son budget. J'ai pu consulter celui de 1892-1893 et je voudrais le transcrire en entier ; on y trouve des détails intimes, comme la confection d'un pantalon pour le domestique de régence. Les chiffres sont généralement insipides, ici ils sont presque amusants. Saint-Marin n'a pas de dette publique ; les propriétés de l'État rapportent 13,750 fr. 70 c., les impôts directs 12,355 fr. 65 c. auxquels il faut ajouter les 60,000 fr. que le gouvernement italien verse tous les ans pour la gestion des douanes de la république. Les impôts indirects produisent 104,000 fr., somme dans laquelle les tabacs figurent pour 65,000 fr. (soit 38,393 fr. 60 c. de bénéfice net), et le sel pour 27,000 fr. (soit 19,989 fr. 24 c. de bénéfice). Les services publics, postes, télégraphes, etc., rapportent 13,340 fr. 20 c., et les dons au gouvernement s'élèvent à 15,000 fr., car la république se fait, paraît-il, un petit revenu par la vente des titres nobiliaires et des décorations. Élisée Reclus prétend même que, pour 35,000 fr., on peut s'offrir un titre de duc, mais cette rentrée n'est pas comprise dans les prévisions budgétaires. En somme, les recettes se

Digitized by Google

chiffrent par 268,164 fr. 90 c. Les dépenses s'élèvent à 268,003 fr. 37 c. : le fonctionnaire le mieux rétribué est le premier médecin qui touche 3,250 fr. ; le commissaire de la loi vient immédiatement ensuite avec 3,100 fr. En résumé, la régence, c'est-à-dire le pouvoir exécutif, coûte à l'État 15,399 fr. 12 c. ; l'administration des finances 51,628 fr. 79 c. ; la justice 9,898 fr. 52 c. ; la police et la salubrité publique 16,820 fr. 74 c. Jugeant sans doute que la gaieté entretient la santé, on a rangé sous ce titre les frais d'illuminations, s'élevant à 2,800 fr. 74 c. ; c'est une véritable orgie de pétrole et de lampions. L'instruction est très répandue dans la petite république où l'on ne trouve pas un seul illettré, aussi est-elle inscrite au budget pour une somme de 34,496 fr. 60 c. dans laquelle sont compris les frais du théâtre, notamment ceux de la représentation populaire que le gouvernement offre le soir de la Sainte-Agathe. Les travaux publics absorbent 11,357 fr. 71 c., mais un crédit extraordinaire de 72,551 fr. est alloué cette année pour la construction du Palais public. L'industrie et le commerce sont inscrits pour 6,350 fr., le budget des cultes ne dépasse pas 1,075 fr. 78 c. quand celui de l'assistance publique monte à 25,440 fr. En résumé, le budget s'équilibre par un boni de 161 fr. 53 c.

Voilà brièvement ce qu'est la république de Saint-Marin ; on voit les trésors de diplomatie qu'il lui a fallu dépenser pour garder son indépendance, mais deux grands principes semblent avoir, de tout temps, guidé la politique du Conseil souverain : se faire obéir au dedans et oublier au dehors. Les régents ne restent en fonctions que six mois, les sénateurs deux ans au plus, et les juges,

Digitized by Google

bien qu'étrangers, ne siègent que trois années ; seuls les membres du Conseil-prince sont élus à vie. A l'étranger, la république évite de faire parler d'elle, et le gouvernement, loin d'encourager la publicité, s'enferme systématiquement dans une obscurité voulue. Élisée Reclus assure qu'il ne se trouve pas d'imprimerie dans le petit État ; le Grand Conseil a repoussé l'invention moderne, craignant que les journaux ou écrits politiques publiés sur son territoire ne portassent un jour ombrage au royaume dans lequel il est enclavé. Il a fallu que la petite république abritât le plus illustre des épigraphistes, Borghesi, pour attirer sur elle l'attention du monde savant.

Cependant elle fut chantée par un poète, et Pierre Lebrun lui a consacré une jolie chanson, un peu vieillotte aujourd'hui, peu connue, je crois, et que l'on me permettra de citer en entier. Elle date de 1818 et fut dédiée à Béranger :

J'ai, sur la rive Adriatique,
Trouvé ce matin, en rôdant,
Une petite république
Qui de ton roi fait le pendant.

Plus qu'Yvetot digne d'hommage,
Elle, pauvre et libre à la fois,
A douze siècles, d'âge en âge,
Conservé ses mœurs et ses lois.

D'Yvetot j'aime le royaume,
J'en fus un jour le contrôleur ;
J'ai hanté ses palais de chaume,
J'ai chanté ses pommiers en fleur.

Digitized by Google

Mais son ciel est triste et s'ennuie,
Mais point de vin, même point d'eau,
Si ce n'est celle de la pluie,
Qui verdit au fond d'un tonneau.

Ici, le soleil sur ma tête
Rit sans cesse dans un ciel pur,
Où la lumière sur l'azur
Verse un air d'éternelle fête.

Combien à la plaine de Caux,
Bien que de verts chemins coupée,
Je préfère avec ses échos,
Cette république escarpée !

Un chemin charmant y conduit,
Bordé d'une haie embaumée,
Qui de grenadiers parsemée,
A ses fleurs voit s'unir leur fruit.

La république tout entière
Est assise sur un rocher,
Et l'on n'en saurait approcher,
Sans escalader la frontière.

En la plaçant sur ces sommets,
Aux générations futures,
Ses fondateurs ont à jamais
Sauvé le luxe des voitures.

Sans cour, sans garde, sans palais,
Son gouvernement est modeste ;
Trente écus en font tous les frais,
Et les ministres vont en veste.

Une cloche, pour avertir
Et convoquer les assemblées,
S'en va dans les quatre vallées,
Chez tout le peuple retentir.

Digitized by Google

Un tel pays rendrait bien vaine
L'ambition d'un conquérant.
Des rochers au bord d'un torrent !
Un héros y perdrait sa peine.

La république a des voisins
Qui n'ont à leur tour rien à prendre,
Et, pressée entre deux ravins,
Où chercherait-elle à s'étendre ?

Heureuse la nécessité
Qui nous condamne à la sagesse,
Et qui, de notre petitesse,
Nous fait une sécurité.

Un exemple récent prouve que les Sammarinais sont toujours dignes de leur réputation : dernièrement, des spéculateurs étrangers, se proposant d'établir à Saint-Marin une maison de jeu, comme à Monte-Carlo, firent au gouvernement les offres les plus séduisantes : le Conseil-prince a eu la sagesse de les repousser.

On raconte que, lorsque Napoléon créa le royaume d'Italie, un ministre lui demanda ce qu'il comptait faire de Saint-Marin. « Gardons-le, répondit l'Empereur, comme un modèle de république. »

Digitized by Google

ACADÉMIE DE STANISLAS

PRIX HERPIN

A DÉCERNER EN 1896

L'Académie de Stanislas décernera en l'année 1896 un prix de 1,000 fr. dû à une fondation de M. le docteur Herpin (de Metz). Ce prix sera attribué au meilleur mémoire sur le sujet suivant :

Histoire d'une abbaye, d'une collégiale, d'un couvent ou d'un prieuré de l'ancienne province de Lorraine ou des Trois-Évêchés, jusqu'en 1789.

Les concurrents qui choisiront l'une des grandes abbayes de la Lorraine ou des Trois-Évêchés, comme Remiremont, Saint-Mihiel, Gorze, etc., seront autorisés à s'arrêter au début du XVI^e^ siècle. L'Académie exclut du concours la seule abbaye de Senones, à cause du travail de dom Calmet, qui a été publié récemment ; elle ne comprend pas dans son sujet les trois chapitres des cathédrales de Metz, Toul et Verdun.

Les concurrents sont invités à établir exactement la

Digitized by Google

liste des abbés ou abbesses du monastère choisi, avec la date de leur avènement et de leur mort; à dresser un catalogue des bulles pontificales, des diplômes, des chartes, des pièces de toute nature, tant manuscrites qu'imprimées qui concernent ce monastère; ils sont priés de renvoyer pour les bulles déjà connues aux *Regesta pontificum romanorum* de Jaffé et de Potthast; pour les chartes ducales, s'il y a lieu, aux catalogues des ducs Mathieu II et Ferry III. Ils éviteront de combler les lacunes que présentent les documents du monastère, en racontant l'histoire générale de la province ou de l'ordre religieux. Ils ne mentionneront que les faits qui touchent le monastère ou qui ont eu une influence directe sur son histoire.

Les mémoires doivent être déposés au secrétariat de l'Académie de Stanislas, à l'ancienne Université, rue Stanislas, 43, à Nancy, au plus tard le 31 décembre 1895.

Les auteurs ne doivent pas se faire connaître, sous peine d'exclusion.

Les mémoires porteront deux devises, l'une en latin, l'autre en français. Ces deux devises seront aussi inscrites sur une enveloppe fermée jointe au mémoire et contenant le nom et l'adresse de l'auteur. Les enveloppes ne seront ouvertes qu'après que l'Académie aura rendu son jugement sur les mémoires présentés. Les noms des concurrents qui obtiendraient une mention honorable ne seront publiés que s'ils en manifestent le désir.

Les manuscrits déposés ne seront pas rendus; mais les auteurs pourront en faire prendre copie au secrétariat de l'Académie.

Digitized by Google

Les mémoires devront être écrits en langue française.

Les membres titulaires de l'Académie de Stanislas ne pourront prendre part au concours.

Les mémoires qui auraient déjà obtenu une récompense d'une des Académies composant l'Institut de France, sont exclus du concours.

Nancy, le 15 février 1894.

Le Président,
MELLIER.

Le Secrétaire perpétuel,
JULES LEJEUNE.

Digitized by Google

OUVRAGES IMPRIMÉS

OFFERTS A L'ACADÉMIE

DU 1er JANVIER AU 31 DÉCEMBRE 1893

ARAUJO PORTO-ALEGRE (M. de). — Colomba, poema; Rio de Janeiro, 1892, 1 vol. pet. in-4°.

ARBOIS DE JUBAINVILLE (d'). — La Pignoris Capio avec enlèvement immédiat et sans commandement préalable, en droit irlandais, d'après le Senchus Mōr; Paris, 1892, 1 br. in-8°.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, de la Meurthe, de la Meuse et des Vosges; Nancy, 1893, 1 br. in-8°.

AURICOSTE DE LAZARQUE. — Mémoire sur l'établissement d'une Société de prévoyance et de secours mutuels à Retonfey; Metz, 1866, 1 br. in-18. — Souvenirs d'une excursion à la chapelle de Rabas; Metz, 1875, 1 plaq. in-4°. — Une chasse au miroir dans le pays messin en 187.; Metz, 1878, 1 br. in-18. — Aile et pilon ou tout vient à point à qui sait attendre. Canevas en un acte; Metz, 1881, 1 br. in-8°. — Une chasse en temps de neige. Saynète; Metz, 1882, 1 plaq. in-8°. — Note sur la formation probable du second imparfait usité dans quelques patois lorrains; Metz, 1883, 1 plaq. in-8°. — Rapports sur les concours de poésie des années 1883-1884

Digitized by Google

et 1884-1885, présentés à l'Académie de Metz, dans ses séances des 26 avril 1884 et 28 mai 1885 (tirés à part); Metz, 1883-1884, 2 br. in-8°. — A propos de tableaux. Notions élémentaires sur la peinture et les peintres; Metz, 1885, 1 br. in-8°. — M. Hennequin, ancien curé de Sainte-Barbe. Histoire de chasse et de guerre dans le pays messin; Metz, 1885, 1 br. in-8°. — Vloo! Vloo! Parthenay, 1886, 1 br. in-18. — Note sur le rôle de l'accent dans la rime et dans les vers de quelques langues modernes; Metz, 1886, 1 plaq. in-18. — Saint-Éloi et le pèlerinage des chevaux de Flastroff en Lorraine; Strasbourg, 1888, 1 br. in-8°. — Une question de prononciation; Metz, 1888, 1 plaq. in-8°. — Cuisine messine; Metz, 1890, 1 vol. in-24. — Notice biographique sur M. Jean-Pierre-Gustave Regnier; Nancy, 1892, 1 br. in-8°. — Cuisine messine (2e édit.); Nancy, 1892, 1 vol. in-18. — Notre père. Chant d'église; Metz, 1892, 1 plaq. in-f°. — Lointains souvenirs. Poésies; Metz, 1893, 1 vol. in-18. — Lointains souvenirs; Metz, 1893, 1 vol. in-24.

BADEL (E.). — Saint-Nicolas-de-Port et ses pèlerins; 1 planche coloriée. — Mars-la-Tour et son monument national; Mars-la-Tour, 1893, 1 vol. grand in-8°. — Guide du pèlerin et du touriste à Saint-Nicolas-de-Port; Nancy, 1893, 1 vol. in-18. — Wohlgemuth. Notice nécrologique; Nancy, 1893, 1 br. in-8°.

BARDY (H.). — La marraine de l'Amérique; Saint-Dié, 1893, 1 plaq. in-8°. — Une histoire de revenant; Belfort, 1893, 1 br. in-8°. — Mathieu Bardy, docteur en chirurgie, 1764-1848; Belfort, 1893, 1 br. in-8°.

BARTHÉLEMY (Dr T.). — Note sur le diagnostic différentiel de quelques variétés de folliculites et notamment de l'acnitis et de la folliclis; Paris, 1 br. in-8°. — Contri-

Digitized by Google

bution à l'aseptie dans la thérapeutique hypodermique ; Paris, 1892, 1 br. in-8°. — Les stigmatisés (photo-journal) ; Paris, 1892, 1 plaq. in-8°. — Étude sur le dermographisme ou dermoneurose toxivasomotrice ; Paris, 1893, 1 vol. in-8°. — Contribution à l'aseptie dans la thérapeutique hypodermique ; Paris, 1892, 1 br. in-8°.

BARTHÉLEMY (F.). — Sur des molaires de mammouth trouvées à Nancy ; Nancy, 1 plaq. in-8°. — Les congrès internationaux d'anthropologie préhistorique et de zoologie à Moscou, en 1892 ; Nancy, 1893, 1 br. in-8°.

BASSET (R.). — Les inscriptions de l'île de Dahlak ; Paris, 1893, 1 br. in-8°.

BEL (Jules). — Géographie botanique du département du Tarn ; Paris, 1893, 1 br. in-8°.

BENOIT (A.). — Les anciennes inscriptions des abbayes de l'ordre des Prémontrés, situées dans le département des Vosges ; Saint-Dié, 1893, 1 vol. in-8°.

BERGER-LEVRAULT. — Annales des professeurs des académies et universités alsaciennes, 1523-1871 ; Nancy, 1893, 1 vol. in-8°.

BLEICHER (Dr). — Sur le gisement et la structure des nodules phosphatés du lias de Lorraine ; 1892, 1 br. in-8°. — Sur la faune entomologique de la Casamance ; Nancy, 1893, 1 plaq. in-8°.

BOUCARD (A.). — Sauvetage du Panama ; Paris, 1892, broch. in-8°.

BOUINAIS ET PAULUS (A.). — Le culte des morts dans le Céleste-Empire et l'Annam ; Paris, 1893, 1 vol. in-18.

BOURIANT. — Mémoires publiés par les membres de la mission archéologique française au Caire, t. 5, fasc. 3 ; t. 6, fasc. 2, 3 ; t. 7, fasc. 3 ; t. 8, fasc. 1, 2 ; t. 9, fasc. 1, 2, 3 ; t. 10 ; Paris, 1891-1892, 10 vol. in-f°.

Digitized by Google

BOUVROY (de). — Sans alliage. Sérénité (poésies); Paris, 1893, 2 vol. in-12.

BRAUX (G. Piat de). — Une lettre inédite de Dom Pelletier; 1 plaq. in-8°.

BRUNOTTE ET LEMASSON. — Guide du botaniste au Hohneck et aux environs de Gérardmer; Nancy, 1893, 1 br. in-8°.

CATALOGUE GÉNÉRAL des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements, t. 15, 18, 19, 20, 22; Paris (Arsenal) t. 6, 9; Paris (Mazarine), t. 4; archives nationales (1 vol.); Paris, Sainte-Geneviève, t. 1; Paris, 1892-1893, 10 vol. in-8°.

CHAPELIER (abbé). — L'abbé Georgel et la réorganisation du culte dans les Vosges, 1802-1813; Saint-Dié, 1893, 1 br. in-8°.

CHASSIGNET (L. M. M.). — Le général de Vercly; Nancy, 1893, 1 br. in-8°.

CHEVALIER (Ulysse). — Biographie de M. Jean-André-Ulysse Chevalier; Romans, 1893, 1 plaq. in-8°.

COLLIGNON (A.). — Étude sur Pétrone; Nancy, 1893, 1 vol. in-8°. — De Nanceïde Petri de Blaro Rivo Parisiensis; Nanceii, 1892, 1 vol. in-8°.

DENYS. — Rapport sur l'alimentation des canaux, principalement dans l'Est de la France; Paris, 1892, 1 br. in-8°.

DIEHL (Ch.). — Étude sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne (568-751); Paris, 1888, 1 vol. in-8°. — Cours d'archéologie. Leçon d'ouverture; Nancy, 1888, 1 br. in-8°. — L'église et les mosaïques du couvent de Saint-Luc en Phocide; Paris, 1889, 1 vol. in-8°. — Les découvertes de l'archéologie française en Algérie et en Tunisie; Paris, 1892, 1 br. in-8°.

DISCOURS PRONONCÉS à la séance générale du congrès des

Digitized by Google

sociétés savantes, le samedi 8 avril 1893, par MM. Hamy et Poincaré; Paris, 1893, 1 br. in-8°.

DOLLFUS (A.). — Un lot de 37 brochures sur la botanique; Paris, in-8°.

DOLLFUS (Ad.). — Isopodes terrestres; Paris, 1 br. in-8°. — Catalogue raisonné des Isopodes terrestres de l'Espagne; 1 plaq. in-8°.

DURAND (C.). — Les grandes industries minérales en Lorraine (sel, soude et fer); Nancy, 1893, 1 br. in-8°.

DUVERNOY (F.). — Notice sur M. Julien Duchesne; Nancy, 1893, 1 br. in-8°.

FAVIER (J.). — Note sur le Hanap en vermeil du musée lorrain; Nancy, 1893, 1 plaq. in-8°.

FLICHE (P.). — Sur un nouveau genre de conifère rencontré dans l'Albion de l'Argonne; 1 plaq. in-4°. — Note sur la présence dans les Vosges françaises du Vaccinium myrtillus L. Variété Leucocarpum Dun; Paris, 1 plaq. in-8°.

FLOQUET (G.). — Sur le mouvement d'un fil dans l'espace. — Sur le mouvement d'une surface autour d'un point fixe. — Sur une propriété de la surface $XYZ = l^3$. — Sur le mouvement d'un fil dans un plan fixe (Extraits des comptes rendus de l'Académie des sciences); Paris, 4 plaq. in-4°. — Sur une classe d'équations différentielles linéaires non homogènes, avec addition (Extrait des Annales de l'École normale supérieure); Paris, 2 br. in-4°. — Intégration de l'équation d'Euler par les lignes de courbure de l'hyperboloïde réglé (Extrait des nouvelles annales de mathématiques, 1875); Paris, 1875, 1 plaq. in-8°. — Sur la théorie des équations différentielles linéaires (Thèse de doctorat); Paris, 1879, 1 vol. in-4°. — Sur les équations différentielles linéaires à

Digitized by Google

coefficients périodiques et doublements périodiques; Paris, 1883, 2 vol. in-4°. — Sur l'éclipse de soleil du 17 juin 1890. — Sur les lignes de thalweg du paraboloïde de révolution (Bulletin des séances de la Société des sciences de Nancy); Nancy, 1889-1890, 2 plaq. in-8°.

FOURNIER (Dr A.). — Topographie ancienne du département des Vosges. 2e fasc. Bassin de la Meurthe; Épinal, 1893, 1 vol. in-8°.

FRANCK (Ad.). — Réformateurs et publicistes de l'Europe, dix-huitième siècle; Paris, 1893, 1 vol. in-8°.

FRESNES-SUZÉMONT (R. de). — Une excursion au Cagnondu, Tarn; Voiron, 1893, 1 br. in-8°.

GASQUET (A.). — De l'autorité impériale à Byzance en matière religieuse; Paris, 1879, 1 vol. in-8°. — Précis des institutions politiques et sociales de l'ancienne France; Paris, 1885, 2 vol. in-12. — L'empire byzantin et la monarchie franque; Paris, 1888, 1 vol. in-8°. — Cours de géographie générale; Paris, 1892, 1 vol. in-12.

GÉHIN (Louis). — Gérardmer à travers les âges; Saint-Dié 1893, 1 vol. in-8°.

GERMAIN (Léon). — La cloche de Sarbazan (Landes), 1573; Nancy, 1892, 1 plaq. in-8°. — Le musée de Longwy et ses taques de foyer; Montmédy, 1893, 1 br. in-8°. — Table d'horloges solaires, gravée par Jean Appier Hanzelet; Nancy, 1893, 1 br. in-8°. — Trèves, Saint-Mihiel, le Saint-Bernard. Transmission d'une relique; Nancy, 1893, 1 plaq. in-8°. — Le bas-relief de Saint-Benoît-en-Woëvre, 1527; Nancy, 1893, 1 plaq. in-8°. — L'ancienne cloche de Marey-sur-Tille (Côte-d'Or); Bruges, 1893, 1 plaq. in-4°.

GOSSE (Dr H.). — Suite à la notice sur d'anciens cimetières

Digitized by Google

trouvés soit en Savoie, soit dans le canton de Genève et principalement sur celui de la Balme, près la Roche, en Faucigny; Genève, 1857, 1 br. in-8°. — Des taches au point de vue médico-légal ; Paris, 1863, 1 vol. in-8°. — Rapport de la sous-commission chargée d'examiner les eaux de l'Arve au point de vue chimique et hygiénique; Genève, 1881, 1 vol. in-8°. — Du choix du terrain pour un cimetière : Genève, 1883, 1 pl. in-8°. — Rapport sur la crémation lu à la Société d'hygiène de Genève; Genève, 1884, 1 plaq. in-8°. — Rapport du président de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève pour 1888. — Utilisation agricole des eaux d'égout à Genève ; Genève, 1888, 1 plaq. in-8°. — De l'utilisation du liquide Pictet comme désinfectant et désodorant; Genève, 1889, 1 plaq. in-8°. — Rapport sommaire concernant les objets archéologiques trouvés dans le lit du Rhône pendant les travaux exécutés pour l'utilisation des forces motrices; Genève, 1890, 1 vol. in-f° cart. — Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève, 3e fascicule; Genève, 1893, 1 vol. petit in-f°. — Recherches sur quelques représentations du vase eucharistique ; Genève, 1894, 1 vol. in-4°.

GROOT (M. de). — Le code du Mâhayana en Chine, son influence sur la vie monacale et sur le monde laïque ; Amsterdam, 1893, 1 vol. grand in-8°.

GRUCKER. — Le Laocoon de Lessing ; Paris, 1 vol. in-8°.

GUYOT (Ch.). — M. Alfred Puton. Discours prononcé sur sa tombe le 16 mai 1893, 1 plaq. in-8°. — Deux études de droit lorrain. — Un nouvel exemple d'Urfehde. — Les droits de vue sur le cimetière d'Autreville ; Paris, 1892, 1 br. in-8°. — Tableau de Claude Deruet à l'église paroissiale de Mircourt; Nancy, 1893, 1 br. in-8°. —

Digitized by Google

Réponse du président (M. Guyot) au récipiendaire (M. l'abbé Vacant); Nancy, 1893, 1 br. in-8°.

HAIGNERÉ. — Les chartes de Saint-Bertin. T. 3, fasc. 2; Saint-Omer, 1893, 1 vol. in-4°.

JADART (H.). — Inventaire du mobilier et de la bibliothèque de Nicolas Colin, trésorier de l'église de Reims, secrétaire du cardinal de Lorraine; Arcis-sur-Aube, 1892, 1 br. in-8°. — Les postes et les messageries à Reims au moyen âge et à la fin de l'ancien régime; Reims, 1893, 1 vol. in-8°.

JANNET (Claudio). — Étude sur la loi Voconia; Paris, 1867, 1 br. in-8°. — Les États-Unis contemporains; Paris, 1889, 2 vol. in-18. — Les devoirs des classes aisées dans la démocratie; Amiens, 1891, 1 br. in-8°. — L'organisation chrétienne de l'usine et la question sociale; Braine-le-Comte, 1892, 1 br. in-8°.

JOURNÉE (Capitaine). — Déviations dues au vent et dérivation des balles; Paris, 1888, 1 br. in-8°. — Mémoire sur le tir du fusil de chasse; Paris, 1891, 1 vol. in-8°.

LABOURASSE (H.). — Saint Louvent ou Lupien, martyr du VI^e siècle, sa mort, ses reliques et son culte; Verdun, 1892, 1 br. in-8°. — Notice biographique sur Claude François Denis, publiciste et antiquaire; Nancy, 1893, 1 br. in-8°.

LASTEYRIE (de) et LEFÈVRE-PONTALIS. — Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les sociétés savantes de la France. T. 2, liv. 3; Paris, 1892, 1 vol. in-4°.

LA TOUR (H. de). — Atlas des monnaies gauloises; Paris, 1892, 1 vol. in-f°.

LAURENS (L.). — Archéologie. Nancy. Deux sonnets; Nancy, 1893, 2 plaq. in-8°.

Digitized by Google

LEDERLIN. — Rapport sur les travaux de la Faculté de droit de Nancy; Nancy, 1893, 1 br. in-8°.

LEGRELLE (A.). — L'acceptation du testament de Charles II, roi d'Espagne, par Louis XIV; Gand, 1892, 1 vol. in-8°.

MAIRE (Ch.). — Rimes indiscrètes; Paris, 1893, 1 vol. in-18. — Rimes d'automne; Paris, 1892, 1 vol. in-18.

MALGLAIVE (Dr). — Essai sur la rive gauche et la navigabilité du Mé-Kong moyen; Paris, 1893, 1 br. in-8°.

MARTIN (abbé Eug.). — Le P. Abram et ses deux traducteurs Ragot et le P. Carayon; Nancy, 1888, 1 br. in-8°. — Pulligny. Étude historique et archéologique; Nancy, 1893, 1 vol. in-8°. — Servais de Lairuel et la réforme des Prémontrés en Lorraine et en France au XVIIe siècle; Nancy, 1893, 1 vol. in-8°. — Quelques observations sur le catalogue des évêques de Toul prédécesseurs de saint Gauzelin; Nancy, 1893, 1 br. in-8°. — La première communion des enfants forains à l'école Saint-Sigisbert de Nancy; Nancy, 1893, 1 br. in-8°.

MAS-LATRIE (R. de). — Chroniques d'Amadi et de Strambaldi (2e partie); Paris, 1893, 1 vol. in-4° cart.

MATHIEU (A.). — L'alfa dans le département d'Oran. Rapport de mission; Alger, 1887, 1 br. in-8°. — Les forêts de la province d'Oran. Statistique et questions forestières; Alger, 1889, 1 vol. in-8°. — Le service forestier dans le département d'Oran, son rôle et ses rapports avec la colonisation; Alger, 1892, 1 br. in-8°. — Les forêts de l'Algérie et la Commission sénatoriale d'enquête; Paris, 1893, 1 br. in-8°.

MATHIEU (A.) et Dr TRABUT. — Les hauts plateaux oranais. Rapport de mission; Alger, 1891, 1 vol. in-8°.

MATHIEU (Mgr). — Lettre pastorale et mandement de

Digitized by Google

Mgr l'évêque d'Angers, à l'occasion de la prise de possession de son siège; Angers, 1 plaq. in-4°.

MENANT (J.). — Les Yézidiz. Épisodes de l'histoire des adorateurs du diable; Paris, 1892, 1 vol. in-12.

MENGIN (Henri). — Conférence faite à la Société nancéienne de patronage de l'enfance et de l'adolescence, le 16 avril 1893; Nancy, 1893, 1 br. in-8°.

METZ-NOBLAT (de). — Recherches sur la limite de la portée efficace des fusils de chasse; Nancy, 1893, 1 br. in-8°.

MICHELSON (A. A.). — On the application of interference methods Spectroscopie measurements; Washington, 1892, 1 br. in-4°.

MIEG (Mathieu). — 35 brochures diverses; in-8°.

MIEG (M.), BLEICHER (D.) et FLICHE. — Contribution à l'étude du terrain tertiaire d'Alsace; 1892-1893, 2 br. in-8°.

MILLOT (Ch.). — L'humidité de l'air à Nancy; Nancy, 1893, 1 br. in-8°.

OBRIN. — Du style judiciaire; Nancy, 1893, 1 br. in-8°.

PASSY (Frédéric). — La question de la paix (conférence du 8 avril 1891); Guise, 1 plaq. in-8°. — Passy (Frédéric), candidat républicain dans la 1re circonscription du 8e arrondissement de Paris, membre de l'Institut, ancien député du 8e arrondissement; 1 plaq. in-8°. — Robinson et Vendredi ou la naissance du Capital; Bordeaux, 1893, 1 br. in-8°.

PÈLERINAGE et réunion des conférences de la Meurthe, de la Meuse et des Vosges à Benoite-Vaux, le 18 mai 1893; Nancy, 1893, 1 br. in-8°.

PETITOT (Émile). — Exploration de la région du grand lac des Ours; Paris, 1893, 1 vol. in-18.

Digitized by Google

PINGAUD (L.). — Les Français en Russie et les Russes en France; 1 vol. in-8°.

POINCARÉ (H.). — Sur le problème des trois corps et les équations de la dynamique; Stockholm, 1890, 1 vol. in-4°.

POTVIN (Ch.). — Homère, choix de Rhapsodies illustrées d'après l'art antique et l'archéologie moderne; Bruxelles, 1891, 1 vol. in-4°.

PUYMAIGRE (Cte de). — Jean l'aveugle en France; Paris, 1892, 1 vol. in-8°. — Les souvenirs d'Alexis de Tocqueville; Paris, 1893, 1 br. in-8°.

RAMULT (J.). — Slownik Jezyka Pomorskiego; Cracovie 1893, 1 vol. in-4°.

RISTON (V.). — Une oasis saharienne en Espagne. La forêt de palmiers d'Elché; Paris, 1893, 1 br. in-8°.

ROY (E.). — La vie et les œuvres de C. Sorel, sieur de Souvigny, 1602-1674; Paris, 1891, 1 vol. in-8°.

SAINT-LAGER (Dr). — Considérations sur le polymorphisme de quelques espèces du genre Bupleurum; Paris, 1891, 1 br. in-8°. — La guerre des Nymphes suivie de la nouvelle incarnation de Buda; Paris, 1891, 1 br. in-8°. — Note sur le Carex tenax; Paris, 1892, 1 br. in-8°. — Aire géographique de l'Arabis Arenosa et du Cirsium oleraceum; Paris, 1892, 1 br. in-8°. — Un chapitre de grammaire à l'usage des botanistes; Paris, 1892, 1 br. in-8°.

SAVE (Gaston). — Jehanne des Armoises, pucelle d'Orléans; Nancy, 1893, 1 br. in-8°. — Origines de Neufchâteau; Neufchâteau, 1893, 1 plaq. in-18.

SCHAUDEL (L.). — Les origines de Montmédy; Montmédy, 1893, 1 br. in-8°. — Fondeurs de cloches lorrains en Allemagne; Nancy, 1893, 1 br. in-8°.

Digitized by Google

SEBERT (Colonel). — Sur le mode de propagation du son des détonations, d'après les expériences faites au camp de Châlons par M. le capitaine Journée; 1 br. in-8°.

SILVA (Pereira da). — Christovam Colombo co descobrimento da America; Rio de Janeiro, 1892, 1 vol. in-8°.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE des étudiants de Nancy. Compte rendu des fêtes universitaires de juin 1892; Nancy, 1892, 1 vol. grand in-8°.

SOUHESMES (de). — Instructions de François II à M. de Montureux (1736); Nancy, 1894, 1 br. in-8°.

THÉVENOT. — Les noms de personnes, leur origine et leur signification; 1 plaq. in-4°.

THOULET (J.). — Les courants de la mer et le Gulf-Stream; Paris, 1893, 1 plaq. in-8°. — Introduction à l'étude de la géographie physique; Paris, 1893, 1 vol. in-8°.

VACANT (abbé). — Le cardinal Lavigerie; Nancy, 1893, 1 br. in-8°.

VAN BEMMELEN (P.). — Notions fondamentales du droit civil; Amsterdam, 1893, 1 vol. grand in-8°.

VIENNE (M. de). — Résumé historique de la monnaie espagnole; Paris, 1893, 1 br. in-8°.

WIENER (Lucien). — Les bois sculptés dits de Bagard; Nancy, 1893, 1 plaq. in-8°. — Étude sur les filigranes des papiers lorrains; Nancy, 1893, 1 vol. grand in-8°.

WISLOCKI (Dr W.). — Acta rectoralia almæ universitatis studii cracoviensis inde ab anno 1869, t. 1, fasc. 1. Cracovie, 1893, 1 vol. in-8°.

Bayerische Staatsbibliothek MÜNCHEN

Digitized by Google

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES

SOCIÉTÉS SAVANTES

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

EN RAPPORT AVEC L'ACADÉMIE DE STANISLAS

1893-1894

ABBEVILLE. — Société d'émulation.

AIX. — Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres.

AMIENS. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

AMIENS. — Société des antiquaires de Picardie.

AMIENS. — Société linnéenne du nord de la France.

AMSTERDAM. — Koninklijke Academie.

ANGERS. — Société académique de Maine-et-Loire.

ANGERS. — Société nationale d'agriculture, sciences et arts.

ANGERS. — Société industrielle et agricole.

ANVERS. — Académie d'archéologie de Belgique (22, Longue rue Lozam).

AUXERRE. — Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.

BAR-LE-DUC. — Société des lettres, sciences et arts.

Digitized by Google

BATAVIA. — Bataviaasch Genootschap van Kunsten en wetenschappen.

BELFORT. — Société belfortaine d'émulation.

BERLIN. — Königlich preussische Akademie der Wissenschaften.

BERNE. — Naturforschende Gesellschaft.

BESANÇON. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

BÉZIERS. — Société archéologique, scientifique et littéraire.

BLOIS. — Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher.

BORDEAUX. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

BORDEAUX. — Société linnéenne.

BORDEAUX. — Société des sciences physiques et naturelles.

BOULOGNE-SUR-MER. — Société d'agriculture.

BRÊME. — Naturwissenschaftlicher Verein.

BREST. — Société académique.

BRUNSWICK. — Verein für Naturwissenschaft.

BRUXELLES. — Académie royale de médecine de Belgique.

BRUXELLES. — Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts.

BRUXELLES. — Société d'archéologie (11, rue Ravenstein).

BRUXELLES. — Société royale malacologique de Belgique.

CAEN. — Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres.

CAEN. — Société d'agriculture et de commerce.

CAEN. — Société des antiquaires de Normandie.

CAEN. — Société des beaux-arts.

CAEN. — Société française d'archéologie pour la conservation des monuments historiques.

CAHORS. — Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot.

CAIRE. — Institut égyptien.

Digitized by Google

CAMBRAI. — Société d'émulation.

CARCASSONNE. — Société des arts et sciences.

CHÂLONS-SUR-MARNE. — Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne.

CHALON-SUR-SAÔNE. — Société d'histoire et d'archéologie.

CHARTRES. — Société archéologique d'Eure-et-Loir.

CHERBOURG. — Société académique.

CHERBOURG. — Société nationale des sciences naturelles et mathématiques.

CLERMONT-FERRAND. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

COLMAR. — Société d'histoire naturelle.

COMPIÈGNE. — Société d'agriculture.

CONSTANTINE. — Société archéologique.

CORDOBA. — Academia nacional de ciencias de la Republica Argentina.

CRACOVIE. — Académie des sciences.

DIJON. — Académie des sciences, arts et belles-lettres.

DRONTHEIM. — Videnskabers Selskabs Skrifter.

DUBLIN. — Royal Irisch Academy.

DUNKERQUE. — Société dunkerquoise.

DÜRKHEIM. — Naturwissenschaftlicher Verein der Rheinpfalz.

ELBEUF. — Société industrielle.

ENGHIEN. — Cercle archéologique.

ÉPINAL. — Société d'émulation du département des Vosges.

ÉVREUX. — Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure.

FLORENCE. — Reale Accademia della Crusca.

FLORENCE. — Instituti di studi superiori pratici e di profezionamento.

GÊNES. — Reale Accademia medica.

GENÈVE. — Société biblique.

GENÈVE. — Société de physique et d'histoire naturelle.

Digitized by Google

GIESSEN. — Oberhessische Gesellschaft für Natur- und Heilkunde.

GRENOBLE. — Académie delphinale.

HALLE. — Academiæ Cæsareæ Leopoldino-Carolinæ Germanicæ naturæ Curiosorum, etc.

HARLEM. — Archives du musée Teyler.

HARLEM. — Société hollandaise des sciences.

HEIDELBERG. — Historisch-philosophischer Verein.

KIEL. — Gesellschaft für Schleswig-Holstein-Lauenburgische Geschichte.

KIEW. — Société des naturalistes.

KÖNIGSBERG. — Physikalisch-ökonomische Gesellschaft.

LAON. — Société académique.

LAUSANNE. — Société vaudoise des sciences naturelles.

LE HAVRE. — Société nationale havraise d'études diverses.

LE MANS. — Société historique et archéologique du Maine.

LE MANS. — Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe.

LIÈGE. — Institut archéologique liégeois.

LIÈGE. — Société géologique de Belgique.

LILLE. — Société régionale des architectes du Nord de la France.

LIMOGES. — Société archéologique et historique du Limousin.

LONDRES. — Geological Society.

LONS-LE-SAULNIER. — Société d'émulation du Jura.

LUXEMBOURG. — Institut royal grand-ducal.

LUXEMBOURG. — Société botanique.

LYON. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

LYON. — Société d'agriculture, histoire naturelle et arts utiles.

LYON. — Société littéraire, historique et archéologique.

MÂCON. — Académie des sciences, arts et belles-lettres.

MARSEILLE. — Académie des sciences, lettres et arts.

MARSEILLE. — Société de statistique.

Digitized by Google

MENDE. — Société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère.

MERIDEN (Conn.). — Scientific association.

METZ. — Académie.

METZ. — Société d'histoire naturelle.

MEXICO. — Sociedad cientifica « Antonio alzate ».

MODÈNE. — Reale Accademia di scienze, littere ed arti.

MONS. — Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut.

MONTAUBAN. — Académie des sciences, belles-lettres et arts du département de Tarn-et-Garonne.

MONTBÉLIARD. — Société d'émulation.

MONTPELLIER. — Académie des sciences et lettres.

MOSCOU. — Société impériale des naturalistes.

MOULINS. — Société d'émulation et des Beaux-Arts du Bourbonnais.

MULHOUSE. — Société industrielle.

MUNICH. — Bayerische botanische Gesellschaft.

MUNICH. — Königlich bayerische Akademie der Wissenschaften.

NANCY. — Club alpin français, section vosgienne.

NANCY. — Société centrale d'agriculture.

NANCY. — Société d'archéologie lorraine et du Musée lorrain.

NANCY. — Société d'encouragement et de bienfaisance pour les campagnes de Meurthe-et-Moselle.

NANCY. — Société lorraine des architectes de l'Est de la France.

NANCY. — Société régionale des architectes de l'Est de la France.

NANCY. — Société de géographie de l'Est.

NANCY. — Société de médecine.

NANCY. — Société des sciences.

NANTES. — Société académique de Nantes et de la Loire-Inférieure.

Digitized by Google

NANTES. — Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France.

NEUCHATEL. — Société neuchâteloise de géographie.

NEW-HAVEN. — Connecticut Academy of arts and sciences.

NEW-YORK. — Academy of sciences.

NICE. — Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.

NIMES. — Académie.

ORLÉANS. — Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts.

ORLÉANS. — Société archéologique et historique de l'Orléanais.

PARIS. — Académie de médecine (49, rue des Saints-Pères).

PARIS. — Association pour l'encouragement des études grecques (12, rue de l'Abbaye).

PARIS. — Club alpin français (30, rue du Bac).

PARIS. — Comité des travaux historiques et scientifiques (Ministère de l'Instruction publique).

PARIS. — Société d'anthropologie (15, rue de l'École-de-Médecine).

PARIS. — Société nationale des antiquaires de France (au Louvre).

PARIS. — Société de biologie (15, rue de l'École-de-Médecine).

PARIS. — Société de botanique de France (84, rue de Grenelle-Saint-Germain).

PARIS. — Société des études historiques (6, rue Garancière).

PARIS. — Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France (à la Bibliothèque nationale).

PARIS. — Société académique indo-chinoise de France (44, rue de Rennes).

PARIS. — Société de médecine légale de France (Palais de justice).

PARIS. — Société philomathique (7, rue des Grands-Augustins).

Digitized by Google

PARIS. — Société philotechnique (8, rue de la Banque).

PERPIGNAN. — Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales.

PHILADELPHIE. — Geological Survey of Pennsylvania.

POITIERS. — Société des antiquaires de l'Ouest.

REIMS. — Académie nationale.

RIO-DE-JANEIRO. — Instituto historico.

ROCHESTER (N. Y.). — Academy of sciences.

ROME. — Reale Accademia dei Lincei.

ROME. — Accademia pontificia dei nuovi Lincei.

ROUEN. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

SAINT-DIÉ. — Société philomathique vosgienne.

SAINT-DIZIER. — Société des lettres, des sciences, des arts, de l'agriculture et de l'industrie.

SAINT-ÉTIENNE. — Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et belles-lettres du département de la Loire.

SAINT-LOUIS (Missouri). — Academy of sciences.

SAINT-OMER. — Société des antiquaires de la Morinie.

SAINT-PÉTERSBOURG. — Académie des sciences.

SAINT-PÉTERSBOURG. — Acta horti Petropolitani.

SAINT-QUENTIN. — Société académique des sciences, arts, belles-lettres, agriculture et industrie.

SAINT-QUENTIN. — Société industrielle de Saint-Quentin et de l'Aisne.

SAINTES. — Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.

SAN-FRANCISCO. — California Academy of sciences.

STOCKHOLM. — Kongliga Svenska Vetenskaps-Akademiens.

STRASBOURG. — Société des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace.

STRASBOURG. — Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace.

Digitized by Google

TOULOUSE. — Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.

TOULOUSE. — Société des sciences physiques et naturelles.

TOULOUSE. — Société d'histoire naturelle.

TOULOUSE. — Société académique franco-hispano-portugaise.

TOURNAI. — Société historique et littéraire.

TOURS. — Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres d'Indre-et-Loire.

TRIESTE. — Società adriatica di scienze naturali.

TROYES. — Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube.

TURIN. — Reale Accademia delle scienze di Torino.

VALENCIENNES. — Société d'agriculture, sciences et arts de l'arrondissement de Valenciennes.

VANNES. — Société polymathique du Morbihan.

VERDUN. — Société philomathique.

VERSAILLES. — Société d'agriculture et des arts de Seine-et-Oise.

VERSAILLES. — Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise.

VIENNE. — K. Akademie der Wissenschaften (Philosophisch-historische Classe).

VIENNE. — K. K. Geologische Reichsanstalt.

VIENNE. — K. K. Geographische Gesellschaft.

VIENNE. — K. K. Zoologische und botanische Gesellschaft.

VITRY-LE-FRANÇOIS. — Société des sciences et arts.

WASHINGTON. — Smithsonian Institution.

WASHINGTON. — National Academy of sciences.

WASHINGTON. — United states Geological Survey.

Digitized by Google

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

ADRESSÉES A L'ACADÉMIE

CLAUSENBOURG. — Annales regiæ scientiarum Universitatis Hungaricæ claudiopolitanæ Francisco-Josephinæ.

FLORENCE. — Bibliothèque nationale centrale. — Bolletino delle publicazione Italiane.

KIEL. — Christian Albrechts-Universität in Kiel.

LA PLATA. — Revista Argentina de Historia natural.

PARIS. — École des Chartes (Bibliothèque de l'), 60, rue des Francs-Bourgeois.

PARIS. — École polytechnique (Journal de l'), 5, rue Descartes.

PARIS. — Journal des savants.

PARIS. — Muséum d'histoire naturelle, 57, rue Cuvier.

PARIS. — Revue de l'histoire des religions. — Musée Guimet, 13, rue Boissière.

RIO-DE-JANEIRO. — Archivos do Museum nacional.

ROME. — Bolletino delle opere moderne straniere della Bibliotheca centrale de Victor-Emmanuel di Roma.

TURIN. — Osservatorio della regia Universita.

VALENCE. — Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse du diocèse de Valence, Digne, Gap, Grenoble et Viviers.

Digitized by Google

TABLEAU DES MEMBRES

COMPOSANT

L'ACADÉMIE DE STANISLAS [1]

SUIVANT L'ORDRE DE RÉCEPTION

—

Juin 1894.

BUREAU.

—

Président : M. PFISTER.
Vice-Président : M. MILLOT.
Secrétaire perpétuel : M. Jules LEJEUNE.
Bibliothécaire-Archiviste : M. FAVIER.
Questeur : M. A. de METZ-NOBLAT.
Secrétaire annuel : M. Victor RISTON.

I.

MEMBRES HONORAIRES.

1868. 20 Nov. M. le comte DE WARREN, Homme de lettres. Associé le 18 mai 1846, Membre titulaire le 1er février 1849, 20, rue Saint-Michel, à Nancy.

(1) L'Académie de STANISLAS, fondée à Nancy le 28 décembre 1750 par le roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, a été reconnue institution d'utilité publique par décret impérial du 21 juin 1864.

Le titre de *membre de l'Académie* est exclusivement réservé par le règlement aux membres honoraires et aux membres titulaires.

La qualification *d'associé correspondant* est attribuée aux anciens titulaires, aux associés correspondants nationaux et aux associés correspondants étrangers

Digitized by Google

1882. 16 Juin. M. LEUPOL, Homme de lettres (Associé le 30 décembre 1859, Membre titulaire le 7 février 1862), 1, rue du Tapis-Vert, Nancy.

1885. 2 Fév. M. MAGGIOLO, Recteur honoraire de l'Académie de Nancy (Associé le 7 juin 1838, Membre titulaire le 2 février 1866), Toul (Meurthe-et-Moselle).

1893. 7 Juillet. M. CAMPAUX, Professeur honoraire à la Faculté des Lettres (Membre titulaire le 2 août 1872), 5 *bis*, faubourg Saint-Georges, Nancy.

II

MEMBRES TITULAIRES.

1854. 17 Nov. M. BENOIT (Ch.), Doyen honoraire de la Faculté des Lettres (Associé le 7 janvier 1847), 9, rue Lepois, Nancy.

1863. 27 Mars. M. LOMBARD (A.), Avocat à la Cour d'appel, Professeur à la Faculté de Droit (Associé le 18 janvier 1861), 82, rue Stanislas, Nancy.

1873. 5 Déc. M. TOURDES (le Dr), Doyen honoraire de la Faculté de Médecine, Associé national de l'Académie de Médecine de France, 2, faubourg Stanislas, Nancy.

1875. 9 Juillet. M. DUVERNOY, Professeur honoraire du Lycée, 8 *bis*, rue Bailly, Nancy.

1876. 17 Mars. M. FLICHE, Professeur à l'École nationale forestière (Associé le 6 mars 1874), 9, rue Saint-Dizier, Nancy.

10 Nov. M. HECHT (le Dr), Professeur honoraire à la Faculté de Médecine, 4, rue Isabey, Nancy.

1877. 2 Fév. M. LEDERLIN, Doyen de la Faculté de Droit, 12 *bis*, faubourg Stanislas, Nancy.

23 Nov. M. BLEICHER (le Dr), Professeur à l'École supérieure de pharmacie, 9, cours Léopold, Nancy.

1878. 1er Fév. M. LEJEUNE (Jules), Homme de lettres (Associé le 22 novembre 1872), 22 *bis*, rue de la Ravinelle, Nancy.

21 Juin. M. CUVIER, Pasteur honoraire (Associé le 22 novembre 1872), 29 *bis*, faubourg Stanislas, Nancy.

1880. 16 Juill. M. MOURIN, Recteur honoraire, 23, rue du Faubourg-Saint-Jean, Nancy.

Digitized by Google

1881. 5 Août. M. A. DE METZ-NOBLAT (Associé le 4 juin 1880), 27, rue de la Ravinelle, Nancy.

M. DRUON, Proviseur honoraire, 2 *bis*, rue Girardet.

1882. 4 Août. M. CHASSIGNET, Sous-Intendant militaire en retraite (Associé le 5 mai 1882), 18, rue de Boudonville, Nancy.

1883. 2 Mars. M. BARBIER, Secrétaire général de la Société de géographie de l'Est (Associé le 5 août 1881), 1 *bis*, rue de la Prairie, Nancy.

1884. 18 Janv. M. GUYOT (Ch.), Sous-Directeur de l'École nationale forestière (Associé le 19 janvier 1883), 10, rue Girardet, Nancy.

M. le comte DE LUDRE, Homme de lettres (Associé le 1er mai 1863), au château de Ludre, commune de Richardménil (Meurthe-et-Moselle).

2 Mai. M. FAVIER, Conservateur de la Bibliothèque publique de la ville (Associé le 7 décembre 1883), 2, rue Jeanne-d'Arc, Nancy.

7 Nov. M. DES ROBERT (Ferdinand), Homme de lettres (Associé le 20 avril 1883), 1, Villa de la Pépinière, Nancy.

1885. 23 Janv. M. GRUCKER (Émile), Professeur à la Faculté des Lettres, 59, rue Stanislas, Nancy.

6 Mars. M. GERMAIN (Léon), Archéologue (Associé le 15 décembre 1882), 26, rue Héré, Nancy.

15 Mai. M. MELLIER, Inspecteur d'Académie (Associé le 21 mars 1884), 138, rue Saint-Dizier, Nancy.

1887. 21 Janv. M. AUDIAT, Conseiller à la Cour d'appel (Associé le 4 décembre 1885), 35, rue de la Ravinelle, Nancy.

1888. 3 Fév. M. PFISTER, Professeur à la Faculté des Lettres (Associé le 2 juillet 1886), 11, rue du Bastion, Nancy.

21 Déc. M. MILLOT, ancien Officier de marine, chargé de cours à la Faculté des Sciences (Associé le 2 mars 1888), 2, rue Gilbert, Nancy.

M. VACANT (l'abbé), Docteur en théologie, Professeur au grand séminaire de Nancy (Associé le 4 février 1887), 96, rue de Strasbourg, Nancy.

1889. 7 Juin. M. DE MEIXMORON DE DOMBASLE (Associé le 15 juillet 1887), 19, rue de Strasbourg, Nancy.

Digitized by Google

1890. 10 Janv. M. THOMAS (Gabriel), Conseiller à la Cour d'appel (Associé le 19 mars 1886), 82, rue Stanislas, Nancy.

1891. 17 Juill. M. MATHIEU DE VIENNE, Chef d'escadron au 8e d'artillerie (Associé du 18 février 1888), 1, rue d'Alliance, Nancy.

4 Déc. M. Émile GALLÉ, Artiste-Céramiste (Associé du 26 décembre 1890), 2, avenue de la Garenne, Nancy.

1892. 15 Juill. M. BARTHÉLEMY, Archéologue (Associé du 5 juillet 1889), 22, faubourg des Trois-Maisons, Nancy.

1893. 17 Fév. M. BERGER-LEVRAULT (O.), Imprimeur-Éditeur, 7, rue des Glacis, à Nancy.

5 Mai. M. RISTON (V.), Avocat (Associé du 8 janvier 1882), 1, rue d'Essey, à Malzéville, près Nancy.

M. THOULET, Professeur à la Faculté des Sciences (Associé du 6 mai 1892), 45 *ter*, rue de la Ravinelle, Nancy.

3 Nov. M. GASQUET (A.), Recteur de l'Académie de Nancy, Palais de l'Académie.

1894. 17 Juin. M. MENGIN (Henri), Avocat à la Cour d'appel (Associé du 1er mai 1893), 8, rue Lafayette, Nancy.

III

ANCIENS MEMBRES TITULAIRES

1854. 3 Nov. M. FAYE, Membre de l'Institut, ancien Recteur de l'Académie, Inspecteur général de l'instruction publique (Titulaire jusqu'au 25 mai 1857), 95, avenue des Champs-Élysées, Paris.

1855. 2 Fév. M. BURNOUF, Doyen honoraire de Faculté (Titulaire jusqu'au 12 avril 1872), 14, rue d'Alésia, Paris.

M. MÉZIÈRES, Membre de l'Académie française, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris, Député de Meurthe-et-Moselle (Titulaire jusqu'au 6 décembre 1861), 57, boulevard Saint-Michel, Paris.

25 Avril. M. CHAUTARD, Doyen honoraire de Faculté (Titulaire jusqu'au 1er décembre 1876), à Croissanville (Calvados).

Digitized by Google

1855. 25 Mai. M. COURNAULT (Édouard), Homme de lettres (Titulaire du 3 février 1860 au 23 avril 1875), 12, rue de Boudonville, à Nancy.

1857. 10 Juin. M. DE MARGERIE (A.), Doyen de la Faculté des Lettres à l'Institut catholique (Titulaire du 22 janvier 1858 au 9 février 1877), 122, boulevard de la Liberté, Lille.

M. LAFON, Professeur à la Faculté des Sciences de Lyon (Titulaire du 7 janvier 1859 au 5 janvier 1866), 5, rue du Juge-de-Paix, Lyon-Fourvières.

1863. 23 Janv. M. CHASLES (Émile), Inspecteur général de l'Instruction publique (Titulaire du 27 mars 1863 jusqu'en 1870), 6, rue Paul-Louis-Courier, Paris.

M. LIÉGEOIS, Professeur à la Faculté de Droit (Titulaire du 27 mars 1874 au 1er avril 1892), 4, rue de la Source, Nancy.

1865. 17 Mars. M. JALABERT, Doyen honoraire de la Faculté de Droit de Nancy, Professeur honoraire de droit constitutionnel à la Faculté de Droit de Paris (Titulaire jusqu'au 9 janvier 1880), 13, rue Saint-Martin, Versailles.

M. DESJARDINS (Albert), Membre de l'Institut, Professeur à la Faculté de Droit de Paris (Titulaire du 30 juin 1865 au 24 novembre 1865), 30, rue de Condé, Paris.

16 Juin. M. ARNAULT DE LA MÉNARDIÈRE, Professeur à la Faculté de Droit de Poitiers [Vienne] (Titulaire du 16 mars 1866 au 7 janvier 1870).

1866. 16 Fév. M. JACQUEMIN, Professeur à l'École supérieure de pharmacie, associé national de l'Académie de médecine de Paris (Titulaire du 8 janvier 1875 au 16 décembre 1887), 18, rue d'Amance, à Malzéville, près Nancy.

1867. 3 Juill. M. LEFEBVRE, Professeur de physique au Lycée de Versailles (Titulaire du 6 août 1869 au 6 novembre 1874), 18, rue de Montbauron, Versailles.

1872. 12 Avril. M. ADAM, Président de chambre à la Cour d'appel de Rennes [Ille-et-Vilaine] (Titulaire jusqu'au 9 novembre 1883), boulevard Sévigné.

2 Nov. M. MICHEL (E.), Membre de l'Institut (Titulaire du 5 décembre 1873 au 7 novembre 1879), 9, avenue de l'Observatoire, Paris.

Digitized by Google

1872. 22 nov. M. VIANSSON, ancien Percepteur des contributions directes (Titulaire du 20 avril 1877 au 5 juin 1891), à Fillières (Meurthe-et-Moselle).

1873. 10 Janv. M. PIERROT, Avocat, ancien Magistrat (Titulaire jusqu'au 20 mai 1881), 93, place Saint-Georges, Nancy.

M. HUGUENY, Professeur honoraire de Faculté (Titulaire jusqu'au 7 novembre 1873), 19, rue des Frères, Strasbourg (Alsace).

1874. 1er Mai. M. JACQUINET, Inspecteur général honoraire, ancien Recteur (Titulaire jusqu'au 19 novembre 1879), place de Rennes, 6, Paris.

1875. 5 Mars. M. ROUSSELOT, Inspecteur d'Académie honoraire (Titulaire jusqu'au 4 janvier 1878), 4, rue Sainte-Sophie, Versailles (Seine-et-Oise).

1877. 16 Mars. M. GIGOT, ancien Préfet de Meurthe-et-Moselle (Titulaire jusqu'au 23 novembre 1877), 9, rue du Bel-Respiro, Paris.

20 Avril. M. DECHARME, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris (Titulaire du 20 avril 1877 au 3 février 1888), 95, boulevard Saint-Michel.

1878. 3 Mai. M. GÉRARD, Recteur de l'Académie de Montpellier [Hérault] (Titulaire jusqu'au 21 avril 1882).

17 Nov. M. DEBIDOUR, Inspecteur général de l'instruction publique (Titulaire du 3 janvier 1879 au 1er mai 1891), 7, rue Nicole, Paris.

1879. 2 Mai. M. DE GUERLE (E.), ancien Trésorier-Payeur général de Meurthe-et-Moselle (Titulaire du 23 janvier 1880 au 17 juin 1887), 23, rue de Marignan, Paris.

Mgr MATHIEU, Évêque d'Angers (Maine-et-Loire). (Titulaire du 23 janvier 1880 au 20 juin 1890).

1882. 5 Août. M. BALLOT-BEAUPRÉ, Conseiller à la Cour de cassation (Titulaire jusqu'au 16 décembre 1882), 104, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris.

M. LORIN, Directeur des Contributions directes (Titulaire jusqu'au 7 novembre 1884), Saint-Lô (Manche).

Digitized by Google

IV

ASSOCIÉS-CORRESPONDANTS NATIONAUX (1).

1°

A

SECTION DE METZ.

1872. 22 Nov. M. MARCHAL, Docteur en médecine, 57, rue Stanislas, Nancy.

M. DIDION, Docteur en médecine, 18, rue St-Dizier, Nancy.

M. MARCUS, ancien Officier du génie, 20, rue des Prisons-Militaires, Metz, et 101, rue du Bac, Paris.

M. PÊTRE, Directeur de l'École nationale des beaux-arts et du dessin de Bourges.

B

1839. 14 Nov. M. CLESSE, Homme de lettres, à Commercy (Meuse).

1847. 17 Juin. M. LE BRUN, Naturaliste, à Gerbéviller (Meurthe-et-Moselle).

1856. 10 Déc. M. BÉNARD (l'abbé), Aumônier de la chapelle ducale de Lorraine, 9, rue Trouillet, Nancy.

1858. 14 Mai. M. COURNAULT (Charles), Artiste-Peintre, 16, rue de la Rivière, Malzéville (près Nancy).

M. BLOCH, Manufacturier, à Tomblaine (Meurthe-et-Moselle).

1861. 21 Juin. M. le comte DE PUYMAIGRE, Homme de lettres, rue de l'Université, 17, Paris.

(1) La liste des Associés-correspondants nationaux est partagée en deux catégories, conformément à l'article 1er du Règlement.

La première catégorie comprend les membres qui appartiennent à la circonscription de l'ancienne Lorraine ; la seconde, ceux qui n'appartiennent pas à cette circonscription.

Digitized by Google

1864. 24 Juill. M. LAMBERT, Professeur au Lycée de La Roche-sur-Yon (Vendée).

1865. 30 Mars. M. BONVALOT, ancien Conseiller à la Cour d'appel de Dijon, 3, rue Cassette, Paris.

5 Mai. M. GÉRARDIN, Professeur à la Faculté de Droit de Paris, 49, rue de Madame.

1867. 15 Fév. M. GÉRARDIN (Charles-Auguste), Inspecteur des établissements insalubres, 89, rue de Rennes, Paris.

29 Mars. M. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE (Alexandre), Conservateur des Forêts, Charleville (Ardennes).

21 Juin. M. DOYOTTE (l'abbé), de la Compagnie de Jésus, Curé de Notre-Dame du Haut-Mont, à Mouveaux (Nord).

21 Déc. M. DUBOIS (Charles), Homme de lettres, 4, place Vaudémont, Nancy.

1871. 19 Mai. M. LIÉTARD, Docteur en médecine, Plombières (Vosges).

1872. 15 Mars. M. CUNY (A.), Architecte, 13, Grande-Rue, Nancy.

1874. 6 Mars. M. HYVER (l'abbé), vicaire général honoraire d'Alger, 5, rue du Parc, Meudon (Seine-et-Oise).

18 Déc. M. DEPAUTAINE, Docteur en médecine, à Gondrecourt (Meuse).

1875. 9 Juill. M. ROUYER, Archéologue, à Thiaucourt (Meurthe-et-Moselle).

1877. 16 Fév. M. JOUVE (Louis), Bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Arsenal, 4, impasse Exelmans, Paris-Auteuil.

7 Déc. M. GRAND'EURY, Ingénieur civil des mines, Correspondant de l'Institut, 23, cours Saint-André, Saint-Étienne (Loire).

1879. 2 Mai. M. CASPAR, professeur et compositeur de musique à Lunéville (Meurthe-et-Moselle).

M. PEIFFER, ancien Officier supérieur d'artillerie, 135, rue Saint-Dizier, Nancy.

M. GLEY, ancien Professeur au Collège d'Épinal, 5, rue de la Calandre.

1881. 20 Janv. M. le comte DE BIZEMONT, Capitaine de frégate en retraite, 214, boulevard Saint-Germain, Paris.

M. QUINTARD (Léopold), Homme de lettres, 30, rue Saint-Michel, Nancy.

Digitized by Google

1881. 6 Mai. M. BROILLIARD, Conservateur des forêts en retraite, Directeur de la *Revue des forêts,* 97, rue du Cherche-Midi, Paris.

1882. 5 Mai. M. FOURNIER, Docteur en médecine à Rambervillers (Vosges).

1883. 16 Mars. M. BARDY, Pharmacien à Saint-Dié (Vosges).

15 Juin. M. le vicomte DE WARREN (Lucien), 3, place de l'Arsenal, Nancy.

1884. 18 Juill. M. DINAGO, Juge suppléant au tribunal de 1re instance, 9, rue des Carmes, Nancy.

13 Déc. M. HAILLANT, Avoué, Secrétaire perpétuel de la Société d'émulation des Vosges, 17, rue du Quartier, Épinal.

1885. 15 Mai. M. BOUVIER (Félix), Chef de Division au Ministère des Finances, 64 *bis,* rue de Monceau, Paris.

20 Nov. M. BENOIT (Arthur), Homme de lettres, à Berthelming (Lorraine).

M. THIRION (Maurice), Professeur d'histoire au Lycée de Limoges (Haute-Vienne).

18 Déc. M. NETTER (A.), Docteur en médecine, Bibliothécaire universitaire honoraire, 39, rue Saint-Nicolas, Nancy.

1886. 19 Mars. M. TISSERAND, Vétérinaire, 3, rue Gilbert, Nancy.

1887. 4 Févr. M. KRANTZ (Émile), Doyen de la Faculté des Lettres, 6, rue des Dominicains, Nancy.

1888. 16 Déc. M. AMBROISE (Émile), Docteur en Droit, Avoué, 16, rue Gambetta, Lunéville (Meurthe-et-Moselle).

2 Mars. M. COLLIGNON (le docteur R.), Médecin-Major de l'École supérieure de guerre, Paris.

16 Mars. M. SCHLAGDENHAUFFEN (le Dr), Directeur de l'École supérieure de Pharmacie, 63, rue de Metz, Nancy.

13 Avril. M. CHAPELIER (l'abbé), Curé de Lamarche (Vosges).

29 Juin. M. le baron HULOT (Ét.), 80, rue de Grenelle, Paris.

1889. 3 Mai. M. ROGIE (l'abbé J.), Clerc régulier de la Congrégation de Notre-Sauveur, rue Saint-Victor, Verdun (Meuse).

2 Août M. FRIOT, Docteur en médecine, 11, rue Saint-Nicolas, Nancy.

6 Déc. M. GANIER (Henry), Juge au Tribunal civil, 5, rue du Montet, Nancy.

Digitized by Google

1891. 6 Fév. M. CHARAUX (C. C.), Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble (Isère), 1, rue Jean-Jacques-Rousseau.

10 Avril. M. MASSON (Ernest), Homme de lettres, à La Trinité, commune de Dommartemont (Meurthe-et-Moselle), près Nancy.

17 juill. M. DE LANNOY DE BISSY, lieutenant-colonel du génie, à Grenoble.

6 Mai. M. le baron D'HAMONVILLE, Conseiller général, au château de Manonville (Meurthe-et-Moselle).

1892. 8 Janv. M. BRUNOT, Maître de conférences à la Faculté des Lettres de Paris, 105, boulevard Saint-Michel.

15 Juill. M. DES GODINS DE SOUHESMES, Hommes de Lettres, 93, place Saint-Georges, Nancy.

M. VILLARD, Avocat général près la Cour d'appel, 68, rue Charles III, Nancy.

M. BLONDLOT, Professeur adjoint à la Faculté des Sciences, 8, quai Claude-le-Lorrain, Nancy.

1893. 17 Fév. M. BUISSON (l'abbé E.), Professeur, 14, rue Legendre, Paris.

M. le baron DE BRAUX, Homme de lettres, à Boucq (Meurthe-et-Moselle).

M. COLLIGNON (A.), Professeur adjoint à la Faculté des Lettres, 2 *bis*, rue Jeanne-d'Arc, Nancy.

M. POINCARÉ (Henri), Membre de l'Institut, 63, rue Claude-Bernard, Paris.

3 Mars. M. FLOQUET, Professeur à la Faculté des Sciences, 17, rue Saint-Lambert, Nancy.

M. JOURNÉE (le comm[t]), Chef de bataillon au 37[e] régiment d'infanterie, 7, rue du Général-Fabvier, Nancy.

12 Mai. M. DE ROCHE DU TEILLOY, Professeur au Lycée, 5, rue de Rigny, Nancy.

M. MATHIEU (A.), Conservateur des forêts en retraite, 4, rue de la Salpêtrière, Nancy.

7 Juill. M. MARTIN (l'abbé Eug.), Professeur à l'école Saint-Sigisbert, 11, place de l'Académie, Nancy.

M. DIEHL (Charles), Professeur à la Faculté des Lettres, 23, rue Isabey, Nancy.

Digitized by Google

1894. 2 Mars. M. BASSET (René), Professeur d'arabe à l'École supérieure des Lettres d'Alger, rue Michelet à l'Agah, près Alger.

2°

1845. 13 Déc. M. HERMITE, Membre de l'Institut (Académie des Sciences), 2, rue de la Sorbonne, Paris.

1852. 16 Déc. M. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE (Henri), Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France, 84, boulevard Montparnasse, Paris.

1855. 25 Mai. M. SÉGUIN, ancien Recteur, 36, rue de La Bruyère, Paris.

1860. 22 Déc. M. LOYSON (l'abbé), Aumônier du Lycée Lakanal, 15, rue Angot, à Bourg-la-Reine (Seine).

1862. 5 Juill. M. PASSY (Frédéric), Membre de l'Institut (Académie des Sciences morales et politiques), 8, rue Labordère, à Neuilly (Seine).

1863. 4 Déc. M. FOUCAUX, Professeur de sanscrit au Collège de France, 3, rue Perronet, Paris.

1864. 15 Juill. M. MILLIEN (Achille), Littérateur, à Beaumont-la-Ferrière (Nièvre).

2 Déc. M. MÉNANT, Conseiller à la Cour d'appel de Rouen (Seine-Inférieure).

1865. 6 Janv. M. DE RIBBE (Charles), Avocat, Secrétaire perpétuel de l'Académie d'Aix, 6, rue Mazarine, à Aix (Bouches-du-Rhône).

M. Jules SIMON, Membre de l'Académie française, Sénateur, 8, place de la Madeleine, Paris.

1866. 20 Avr. M. Léon DE ROSNY, Professeur à l'École spéciale des langues orientales, 47, avenue Duquesne, Paris.

6 Juill. M. le duc DE BROGLIE, Membre de l'Académie française, 10, rue de Solférino, Paris.

23 Nov. M. GALLEAU, Homme de lettres, 53, avenue de Wagram, Paris.

1868. 17 Janv. M. BOUCHARD (le Dr), Correspondant national de l'Académie de Médecine, Professeur à la Faculté de Médecine de Bordeaux (Gironde), 33, rue du Manège, à Bordeaux.

Digitized by Google

1869. 19 Févr. M. TERRIEN DE LACOUPERIE, Professeur de chinois, 136, Bishops Road Fulham, Londres.

1870. 17 Juin. M. LEHR (Ernest), Docteur en droit, ancien Professeur à l'Académie de Lausanne, Avocat-Conseil de l'ambassade de France en Suisse, les Toises, Lausanne.

15 Juill. M. MALINOWSKI, Professeur en retraite, 9, rue du Portail-Albau, à Cahors (Lot).

1871. 17 Mars. M. HOVELACQUE (Abel), Rédacteur en chef de la *Revue de linguistique*, 38, rue du Luxembourg, Paris.

7 Juill. M. OPPERT, Professeur d'assyriologie au Collège de France, 19, rue Mazarine, Paris.

1872. 22 Nov. M. PETSCHE, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, 21, rue d'Aumale, Paris.

20 Déc. M. REVOIL, Architecte du Gouvernement, avenue Feuchères, Nîmes (Gard).

1873. 10 Déc. M. FANO, Docteur en médecine, 5, rue d'Abbeville, Paris.

1874. 19 Juin. M. RAMBAUD (Alfred), Professeur à la Faculté des Lettres, 76, rue d'Assas, Paris.

4 Déc. M. GARRIGOU, Docteur en médecine, 38, rue Valade, Toulouse (Haute-Garonne).

1875. 9 Juill. M. GRAVIER, Homme de lettres, 18, rue Alsace-Lorraine, Rouen (Seine-Inférieure).

M. PETITOT (l'abbé), Curé de Mareuil-lès-Meaux (Seine-et-Marne).

M. VINSON (Julien), Professeur d'hindoustani à l'École des langues orientales, 5, rue de Beaune, Paris.

M. COMETTANT (Oscar), Homme de lettres, 13, faubourg Montmartre, Paris.

M. GAFFAREL, Professeur à la Faculté des Lettres de Dijon, 5, rue Buffon, à Dijon (Côte-d'Or).

M. DE SÉMALLÉ, Homme de lettres, 9, rue de l'Ermitage, Versailles (Seine-et-Oise).

1877. 21 Déc. M. SACHOT (Octave), Homme de lettres, 19, rue du Dragon, Paris.

1879. 20 Juin. M. THOMAS (Ambroise), Directeur du Conservatoire national de musique, Membre de l'Institut (Académie des Beaux-Arts), 15, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris.

Digitized by Google

1880. 2 Mars. M. GÉRARD (A.), Docteur en médecine, Secrétaire général de la Société Linnéenne, à Lyon.

16 Avril. M. BLIER, Professeur au Lycée de Coutances (Manche), 49, rue Saint-Nicolas.

M. DE JOSEFOWICZ, Ingénieur civil, Paris.

3 Juin. M. GLASSON, Professeur à la Faculté de Droit de Paris, Membre de l'Institut (Académie des Sciences morales et politiques), 40, rue du Cherche-Midi, Paris.

1882. 5 Mai. M. HANAUER (l'abbé), Archiviste de la ville de Haguenau (Alsace).

1er Déc. M. BABEAU (Albert), Homme de lettres, Correspondant de l'Institut, 8, rue du Cloître-Saint-Étienne, Troyes (Aube).

1883. 16 Mars. M. DENY, Ingénieur, à Mertzwiller (Alsace).

6 Juill. M. le comte DE MARGON, lieutenant-colonel au 11e régiment de chasseurs à cheval, Vesoul (Haute-Saône).

7 Déc. M. ANTOINE, Professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse, 7, rue Romiguières, à Toulouse (Haute-Garonne).

1884. 7 Nov. M. le comte D'HAUSSONVILLE, Membre de l'Académie française, 41, rue Saint-Dominique, Paris.

1885. 28 Fév. M. DIETZ, pasteur à Rothau (Alsace).

1886. 7 Mai. M. RENDU (Eugène), Inspecteur général honoraire de l'enseignement primaire, 90, rue d'Amsterdam, Paris.

21 Mai. M. TARDIEU (Ambroise), Homme de lettres, à Herment, près Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).

1887. 19 Juill. M. DE RAYNAL, ancien Magistrat, 10, rue Washington, Paris.

1888. 2 Mars. M. JADART, Secrétaire général de l'Académie de Reims, 15, rue du Couchant, Reims (Marne).

16 Mars. M. DE MAGNIENVILLE, 15, rue Saint-Lazare, Compiègne (Oise).

27 Avril. M. ALLAIN (l'abbé), Chanoine honoraire, 39, chemin du Caudérau, près Bordeaux (Gironde).

1889. 4 Janv. M. FOURNIER (Paul), Professeur à la Faculté de Droit de Grenoble, 25, rue Lesdiguières, à Grenoble (Isère).

5 Avril. M. BARTHELÉMY, Docteur en médecine, 21, rue du Paradis-Poissonnière, Paris.

7 Juin. M. THUREAU-DANGIN (Paul), Membre de l'Académie française, 11, rue Garancière, Paris.

Digitized by Google

1890. 21 Mars. M. CHERVIN (Dr), directeur de l'Institut des bègues, 82, avenue Victor-Hugo, Paris.

M. COUSIN (Charles), vice-président de la Société des amis des livres, 20, rue de Dunkerque, Paris.

26 Déc. M. LABOURASSE, Inspecteur primaire en retraite à Troyon (Meuse).

1893. 17 Mars. M. BOUTROUX (E.), Professeur à la Faculté des Lettres de Paris, 67, rue Claude-Bernard.

12 Mai. M. CLAUDIO JANNET, 39, rue Saint-Dominique, à Paris.

M. DOLLFUS (Adrien), Licencié ès sciences naturelles, 35, rue Pierre-Charron, à Paris.

15 Déc. M. PINGAUD (L.), Professeur à la Faculté des Lettres de Besançon (Doubs).

V

ASSOCIÉS-CORRESPONDANTS ÉTRANGERS.

1851. 15 Mai. M. KARSTEN, Docteur en philosophie, Recteur de l'Université de Kiel.

1853. 23 Juin. M. VAN DER STRATEN PONTHOZ (le comte), 13, rue de la Loi, à Bruxelles.

1857. 9 Janv. M. PAQUES, ancien Professeur à l'Athénée royal de Liège.

M. FORCHHAMMER, Professeur à l'Université de Kiel.

1859. 30 Déc. M. NÈVE, Professeur de langues orientales à l'Université de Louvain, 52, rue des Orphelins.

1864. 12 Août. M. COLNET D'HUART, Directeur honoraire de l'Athénée à Bertrange, Luxembourg.

17 Déc. M. MULLER (E.), Directeur des forêts, membre de la Société royale des sciences à Copenhague (Danemark).

1871. 17 Mars. M. BERNARDAKIS, 26, rue de l'Académie, à Athènes (Grèce).

1875. 6 Août. M. HAYNES, Professeur, 229, Beacon Street, à Boston (États-Unis).

1875. 6 Août. M. SCHMIDT (Waldemar), Professeur à l'Université royale de Copenhague (Danemark).

M. le baron DE HELLWALD, Officier supérieur autrichien,

Digitized by Google

Rédacteur en chef de la Revue *Das Ausland,* à Cannstatt (Wurtemberg).

M. BLAISE, Professeur, à Luxembourg.

M. CHIL Y NARANJO, Docteur en médecine, à Las Palmas [Iles Canaries (Espagne)].

1880. 6 Août. M. RIVIER, Secrétaire général de l'Institut de Droit international, Professeur à l'Université de Bruxelles, 49, avenue de la Toison-d'Or, à Saint-Gilles, Bruxelles.

1884. 21 Nov. M. DE SAUSSURE (Henri), cité 24, à Genève (Suisse).

1888. 18 Avril. M. AAGAARD, Professeur d'histoire au Collège royal de Frederiksborg, à Hillerod (Danemark).

1889. 5 Juill. M. MARCHAL (le chevalier Edmond), Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique, 61, rue de la Poste, à Saint-Ioss-ten-Noode, Bruxelles.

1891. 20 Fév. M. LANGSTED, Inspecteur de collège à Copenhague (Danemark).

1892. 15 Juill. M. DE LORIOL LE FORT, Géologue, à Fontenex, près Genève (Suisse).

1893. 7 Juill. M. GOSSE (le Dr), Professeur à l'Université de Genève (Suisse).

15 Déc. M. NŒLTING, Directeur de l'École de chimie de Mulhouse (Alsace).

1894. 5 Janv. M. MIEG (Mathieu), Archéologue à Mulhouse (Alsace).

MEMBRE DONATEUR (1)

M. LALLEMENT (Edmond), Professeur de la Faculté de médecine, membre titulaire, décédé le 27 février 1889. Don fait en mémoire de lui par sa famille. 500 fr.

---

(1) Règlement. Article additionnel : Les membres honoraires, titulaires, associés-correspondants peuvent acquérir la qualité de donateur, en versant une somme d'au moins 500 francs. Ces dons forment un capital inaliénable. Les noms des membres donateurs, — que la libéralité ait été faite de leur vivant ou après leur décès — sont inscrits à perpétuité dans les comptes rendus de l'Académie.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Séance publique du 17 mai 1894.

	Pages.
Rapport sur les prix de vertu pour le dévouement des mères de famille et la piété filiale, par M. Ch. Guyot.	I
Un Chapitre du livre d'or de la Femme, par J.-V. Barbier. Discours de réception.	XVII
Réponse du président, M. Mellier, au récipiendaire M. J.-V. Barbier.	XLV
Compte rendu de l'année 1893-1894, par M. F. Barthélemy, secrétaire annuel	LVI

Mémoires dont la Société a voté l'impression.

Les Fêtes de la Révolution, 1789-1802, par L. Maggiolo, recteur honoraire.	1
En Egypte, par M. Gabriel Thomas	37
Alexandre de Metz-Noblat, Souvenirs d'un ami, par le comte de Ludre	175
Quinze jours en Arcadie, par M. Benoit.	267
J.-J. Grandville, par M. Ch. de Meixmoron de Dombasle	300
Deux documents historiques concernant l'ancienne châtellenie de Moyen, par M. Sorlat.	340
La République de Saint-Marin en 1893.	381

Digitized by Google

Pages.

Prix Herpin à décerner en 1896 399
Ouvrages imprimés offerts à l'Académie du 1er janvier au 31 décembre 1893 402
Liste alphabétique des Sociétés savantes de la France et de l'Étranger en rapport avec l'Académie de Stanislas, 1892-1893 414
Publications périodiques adressées à l'Académie. . . . 422
Tableau des membres composant l'Académie de Stanislas, suivant l'ordre de réception. 423

Nancy, imprimerie Berger-Levrault et Cie.

Digitized by Google

Digitized by Google

La collection des *Mémoires* de l'Académie de Stanislas forme cinq séries distinctes :

1° *Mémoires de la Société royale des sciences et belles-lettres fondée en 1750 par Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar ;* 4 vol. in-12, 1754 à 1759 (très rares).

2° *Précis analytique des travaux de la Société des sciences, lettres et arts de Nancy ;* 12 fascicules ou volumes in-8°, de 1804 (an XII) à 1833 (en partie épuisés).

3° *Mémoires de la Société royale des sciences, lettres et arts de Nancy* (Académie de Stanislas) ; 35 volumes in-8°, de 1835 à 1866.

4° *Mémoires de l'Académie de Stanislas ;* 15 volumes in-8°, de 1867 à 1882.

5° Le volume de 1883 ouvre une cinquième série.

Une table des matières comprises dans les trois premières séries a paru en 1870 ; elle a été rédigée par M. le docteur Simonin père.

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google